

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



Apud Cardinalem
Farnesium in marmore

LES
ŒUVRES
De
L'ANNEVS SENECA

MISES EN FRANÇOIS PAR
MATHIEV DE CHALVET
Con^{se} du Roy en son Conseil d'estat,
& President es enquestes du
Parlem^{en} de Tolose

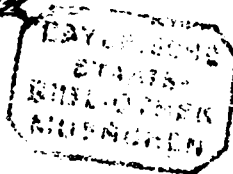
ADRO

ADROVEN
Chez Robert
valentin dans
la Court du
Palais, pres la
grand porte

1618



A V R O Y.



SIRE,

Voici Seneque ce grand personnage Espagnol qui vient à vous, & se rend François. C'est le bruit & la gloire de vostre nom espandue par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en vostre Majesté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy desirées en ce Prince, qu'il s'est tant estudié de former en ses escrits. Si vous les daignez voir, SIRE, vous vous y cognoistrez, comme dans un miroir, représenté au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens; mesmes de ceste Clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laisse aucune esperance d'imitation aux siecles aduenir: laquelle vous a plus que toutes vos autres vertus ensemble, bien que grandes, mis & affermy la Couronne sur la teste. Il m'a voulu, SIRE, pour son truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous seruir, & les Roys vos predecesseurs depuis cinquante ans, en l'office de Conseiller & President en vostre Parlement de Tolose, & depuis n'agueres de Conseiller en vostre Conseil d'Estat, que ie serois propre à le vous presenter. Aduoüez-le, SIRE, comme vostre, & l'embrassez avec la mesme douceur de visage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant vostre Majesté, & vous complerez d'honneur & de contentement,

SIRE,

Vostre tres-humble, tres-obeissant & tres-fidelle subyet & seruiteur,

MATTHIEU DE CHALVET.

à ij.



FRANCOIS DE CHALVET SIEVR DE
FENOUILLET, PRESIDENT ES ENQUESTES
du Parlement de Tolose, fils de l'Auteur.



V t'en vas-tu, beau Liure? où vas-tu, docte escrit?
Faire honneur à la France? Adieu doncques, cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'un mesme pere:
Car ie suis fils du corps, & tu l'es de l'esprit.

Ce pere, de l'amour de la Vertu s'éprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il espere
Que comme vn bon enfant, tu seruiras ta mere;
Car pour elle, sans plus, cest œuvre il entreprin.

Certes, qui lira bien tes discours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,
Du plus celebre honneur, dont l'homme est reuestu,

Aura par ton moyen, l'heureuse iouissance:
Car c'est de la Vertu que l'honneur prend naissance,
Et tu nous fais au vray cognoistre la Vertu.



MATHÆI CALVENTII

V. C. ELOGIUM.

Auctore SCÆVOLA SAMMARTHANO.

MATHÆVM CALVENTIVM, togati ordinis hac ætate insignè ornamentum, genuit Aruernia superior ex antiqua nobilique familia; nec sibi tamen ipsa vindicavit. Avunculum enim is habebat primæ notæ Senatorem, Petrum Lisetum, in suprema Parisiorum Curia (cuius postea princeps fuit) ea tempestate fisci patronum; quo suatore & impulsore generosus adolescens bonis in literis à parentibus educatus est; confectisque tum in Gallia, tum in Italia Iurisprudentiæ studiis, Tholosa tandem Urbe amplissimâ & secundum Lutetiam inter Gallicas nobilissimâ confedit; adeo quidem latis initiis, ut brevi tempore & uxorem duceret claroloco Virginem, & in Senatum allegeretur, & interiectis aliquot annis ad ipsam Præsidis auctoritatem ex Unanimi Collegarum consensu & electione perveniret. Floruit in his tanti momenti magistratibus ad quinquaginta quatuor ipsos annos, incredibili apud omnes tum doctrinæ & solertiæ, tum æquitatis & prudentiæ famâ, non minus quam ipso toga splendore spectabilis & conspicuus: Vel eo magis quod supra tam raras & excellentes animi dotes ipsa persona dignitas & forma gratissimus decor eum quoque non modicoeriter honestarent; in eoque tantus eniteret blandissimi sermonis lepos, tanta morum elegantia, tanta comitas, ut suavisimo suo congressu & allocutione, tanquam potenti quodam philtro, omnium ferè amorem & benevolentiam excitaret sibi que adiungeret. Nec ea porro tanti viri postrema laus fuit, quod rerum novarum nusquâ appetens acerbissimis Gallia temporibus à Rege semper stetit, nec à boni civis officio vel tantulum deflexit. Unde magno certè suo merito factum est, ut cum is identidem gravissimis de rebus nunc à Senatu, nunc à tota prouincia delegatus aulam adires, cordatus ille princeps HENRICVS MAGNVS hanc admiratus in egregio Senatore præstantiam, cum tanta firmi & constantis animi fidelitate coniunctam, non modo semper eum exceperit amantissimè, sed & postremò nihil tale cogitantem, nec ambientem, sacri consistorij consiliarium renuntiavit. Auctus igitur hac suprema dignitate senex laudis & gloria plenus, in ea demum acquieverat, eiuratioque Præsidis honore in gratiam Francisci filij, præstantissimi quoque Senatoris, otio tandem & quieti se dederat; cum enatus in latere lethalis abscessus occultam attulit febrem, qua hominem longa iam ætate affectum, & penè octoginta natum annos facile oppressit. Elatus est magno Senatus & omnium ordinum luctu sub finem Iunij mensis, anno supra sesquimillesimum & centesimum septimo: Plurimæque reliquit moriens erudita suavitatis poematis, quæ nondum in vulgus exiire; sed Senecam philosophum Gallicè nunc legimus, diligenti eius labore & industria luculentissimè translatus.



DISCOVRS SOMMAIRE

DE LA VIE DE MONSIEVR DE

CHALVET, TRADVCTEUR DE SENEQVE.

MESSIRE Mathieu de Chalvet, issu de la famille des Chalvets de Rochemontez en la haute Auvergne, naquit l'an mil cinq cens vingt & huit au mois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir sa maison & ses parens durant les vacacions de l'annee mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ses freres, & l'amena à Paris, où il le fist estudier es bonnes lettres six ans, sous Oronce Finance, Tusan, Buchanan, & autres sçauans hommes qui fleurilloient en ce siecle. Fut conduit à Tolose en l'an mil cinq cens quarante & six pour y apprendre le droit civil: où il logea en diuers avec réps Turnebe, Mercerus, Gouean. Il passa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ses études: ouit quelques mois Alciat à Paue, & puis le Socin à Bologne la grille: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y retourner bien tost apres: mais il fut conseillé de s'en aller derechef à Tolose, y acheuer son cours esloix, où il fut compagnon des sieurs Roaldes & Bodin, lisans ensemble le droit aux escoles publiques avecque reputation. Durant les études de sa ieunesse, il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps auxquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau danseur, & le meilleur ioieur de paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des loix, par la douceur de la poésie Latine & Françoisé, lesquelles il n'estoit point des derniers: comme il paroitra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris ses degrez de docteur à Tolose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arrêté & marié à Tolose, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, avec Ieanne de Bernuy fille du Seigneur de Palsicat Baron de Villeneuve: & tost apres, à sçauoir en l'an mil cinq cens cinquante trois, fut receu en vn office de Conseiller du Roy au Parlemēt de Tolose: puis créé Iuge de la Poésie Françoisé & mainteneur des ieux floraux de Clemence qui se celebrent si solennellement tous les ans en ladicté ville. En l'an mil cinq cens soixante & treize, il y fut fait President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eust force amis: aussi les sçauoit-il bien cultiuer: mais sur tous, il y eust vne singuliere & parfaicte amitié entre Monsieur du Faur de saint Iory premier President de Tolose, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarree, l'œil riant, le poil blond, le visage doux & venerable, le maintien graue, modeste & plein de maiesté: le propos & la conuersation des plus agreables du monde. Aucun presque ne l'abordoit, qu'il n'en restast comme charmé: car il estoit d'un naturel affable, courtois, bien-faisant, franc, sans hypocri-

fic, sans ambition, sans avarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autrui, que pour ses affaires propres: Craignant Dieu, detestant & condamnant toute sorte de vices, & principalement les violences & les nouveautez, mesme celles de la religion. Il aymoit l'ordre, la droicteure, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les desordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Tolose, se retira en sa maison en Auvergne: où pour se consoler des miseres publiques, & pour employer vtilement son loisir, il se mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confusions de la France, il perseuere constamment en l'obeissance de son Prince: le party duquel comme le iugeant seul iuste & legitime, il a tousiours fidellement suiuy. Aussi lors que le Parlement fut transféré de Tolose à Castelsarrasy, il fut choisi entre tous, pour aller de sa part saluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: dequoy le Roy fut merueilleusement content, comme il tesmoigna par le gracieux accueil qu'il luy fit, & par vn present qu'il luy donna: Et luy s'estima tres-heureux d'auoir esté le premier officier du Parlement de Tolose que le Roy vid depuis son aduenement à la Couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à son seruice. Descheue en l'an mil six cens & trois, il fut delegué par le mesme Parlement deuers la Maicesté, pour plusieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompense de ses longs seruices, le Roy de son propre mouuement & sans qu'il l'eut demandé, le fit Coseiller en ses Coseils d'Estat & Priué, dont il presta le serment és mains de Monsieur le Chancelier de Bellicure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres son retour de ceste commission, il print resolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit seruy honorablement cinq Rois en ses offices de Conseiller ou de President, durant cinquante & quatre annees. Il resigna plustost sa dignité de President à François de Chaluet l'un de ses fils, qui l'exerce à present: & se retira chez soy, pour ne penser plus deslors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reste de ses iours parmy le repos & les liures. Il vesquit apres ceste heureuse retraite deux annees avec tant de satisfaction, qu'il disoit souuent à ses parens, que tout le long du reste de sa vie passée, il n'auoit aucunement vescu. En fin atteint d'une siebure causée par vne tumeur interieure, & par vn abscez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ni appliquer, ayant tousiours l'ame saine, la parole ferme, & le iugement rassis, iusques à son dernier soupir: il mourut Chrestiennement parmy les siens dans Tolose, le vingtiesme de Iuin mil six cens & sept, aagé de soixante & dix-neuf ans, & regretté vniuersellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant sa vie.



AV MESME.

SONNET.

LA France qui souloit t'honorer & te suiure,
Se reueſt en ta mort de triſteſſe & de dueil,
Et voudroit volontiers t'arracher du cercueil,
Si par force on pouuoit faire le mort reuiure.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
N'attriſte point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy: vn plus plaiſant ſoleil
De vitales douceurs mes ſentimens enyure.

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure: ainſi qu'en vne eſchole
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes eſprits ſont reclus.
Comme on dit le Phœnix de ſa cendre re naiſtre,
Ainſi de ces eſcrits i'ay pris vn nouuel eſtre.

N I C. D R O V E T.



S T A N C E S S V R L E
T R E S P A S , E T S V R L E S E S C R I T S
DE FEV MONSIEVR DE CHALVET,
President au Parlement de Tolose.

L A O Y , de qui la despoüille en la tombe est reclusé,
Grand Chaluet, qui se voit par les vers consumé,
Accorde au beau souhait de ma rampante Muse,
Qu'on s'auouë tout haut par ces vers r'animé.

Ceste mer de sçavoir & seconde & profonde,
Ce Chaluet immortel est doncques au cercueil?
Viuant de son renom il esclairoit le monde:

Mourant, hélas! quel change! il l'obscurcit de dueil.

La Vertu, de son ame estoit la chaste hôteesse,

Il estoit sa retraicte, & sa douce prison:

Et depuis son depart, ceste belle Deesse

Se voit parmy le monde errante & sans maison.

Luy mourant, la Vertu d'une bouche dolente

Dit tout haut, l'ay perdu mon plus fidelle amy:

L'ignorance au rebours, d'une bouche riante,

Dit tout haut, l'ay perdu mon plus grand ennemy.

Je n'auray plus, dit-elle, vn si fort aduersaire,

Dont, tremblante de peur, ie redoutois l'effort:

Celuy qui se monstrois à tous mes vœux contraire,

Est mort, me poursuivant pour me donner la mort.

Cent aiguillons de dueil percerent nos poitrines,

Quand pour auoir la vie il receut le trespas.

Hélas! que ceste fleur nous produisit d'espines,

Lors qu'en naissant au Ciel elle mourut ça bas!

Mille rares Vertus en sa vie on contemple,

Il fut de sa Tolose vn esclairant flambeau:

Il fut de tous sçavoir le venerable temple,

Et ie crains qu'estant mort il en soit le tombeau.

Le temps qui fait tomber les fleurs de la ieunesse,

Alloit dessus sa teste vne neige estanchant:

Il paroissoit aux yeux Cygne par la vieillesse,

Et quand il discouroit, Cygne par son beau chant.

Il a des plus diserts la memoire estouffée,

Non pas en attirant les rochers & les bois,
Comme faisoit le son de la lyre d'Orphee;
Mais attirant les cœurs par sa seconde voix.

Les neuf Sœurs l'ont pleuré tout ainsi que leur frere,
Quand il toucha le terme à son aage prest;
Je saus, elles l'ont plaint tout ainsi que leur pere,
Je saus, elles l'ont plaint tout ainsi que leur fils.

Son ame n'estoit rien qu'une perle espuree,
Sur la terre vivant comme lon vis es Cieux:
Ceste perle, montant en la Voûte azurée,
Fit descendre & rouler des perles de nos yeux.

Son Du Faur immortel; cest astre de doctrine,
Qui rend les plus luisans de son lustre obscurci;
A fait, que comme en terre, en la grand' cour divine,
Il est autres de luy fatalement a sis.

Son los, ores qu'il est en l'obscur de la bierre,
Luit plus que s'il faisoit au monde son sejour:
De mesme que les feux iettent plus de lumiere
En l'obscur de la nuit, qu'en la clarté du iour.

La mort voyant le poil de sa teste cheuue,
Alla dessus ce blanc ses fleches décochant.
L'aage courboit son corps, & la mort suruenue
L'a coupé de sa faux comme un espi panchant.

Blasme le reconfort que lon prend de son aage,
Je dy que par son aage est mon dueil renforcé:
L'aage l'auoit parfait; & ie plains d'auantage
Un pourtrait accompli, qu'un pourtrait commencé.

Pour la celeste vie, il mesprisoit l'humaine:
En sçauoir recherché luiisoit en ses propos:
Prenant pour le sçauoir une incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeste repos.

Content il a voulu dans la tombe descendre,
Pour esleuer son ame au sejour glorieux:
Le feu de son esprit a mis son corps en cendre:
Ce feu montans en haut l'a fait monter aux cieux.

Il n'estoit enuie bien qu'il fut enuiable:
La seule Parque a peu son travail limiter,
Qui luy fut dommageable, & à nous profitable;
Qui se peut admirer, & non pas imiter.

Les Eschees par Chabuet ont reueu la lumiere,
La mort desira prendre à ce ieu son esbat;
Elle luy donne eschee par sa fleche meurtriere;
Ses escripts à la mort donnent eschee & mat.

Par luy le grand Senèque à sa langue quistee,
Et par luy la lumiere il reuoit autres iours:
Chabuet a de son corps la vieille robbe ostee,
Monstrant qu'un Espagnol peut parler bon François.

Nous dismes, en lisant cest ouürage celeste;
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas;
Ton chant, auantcourrier de ton heure funeste,
Estant par trop diuin, presage ton trespas.

Les plus obscurs secrets de Seneque il reuele,
Et par sa docte main de leur ombre les sort;
En terre, comme au Ciel, sa gloire est immortelle,
Pourrauir les viuans faisant parler ce mort.

Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,
Et de tous ses destours il sort heureusement;
Ayant pris pour sa seule & sa seure conduite,
Le fil de son sçauoir & de son iugement.

Il bastit son tombeau dans l'enclos de ce liure,
Tombeau de maint sçauoir, non de iaspe ennobly,
Qui fait de papier mol est plus dur que le cuyre,
Pour resister aux coups de l'aage & de l'oubly.

Ce liure est des Vertus le magnifique temp'le,
Pour estre veu de tous, il verra tous ce rond.
Il sert d'estonnement, & non pas d'un exemple:
Comme il n'a de premier il n'aura de second.

Il fait taire l'enuie & parler la memoire,
Et donne à son auteur pour vn present des cieux,
Cent lauriers qui pour fruiët ne portent que sa gloire;
Cent aïles à son nom pour voler en tous lieux.

Par ton sang espandu fut ton ame rauie,
O Seneque qui fus Chrestienement Payen:
Mais Chaluet te redonne & le sang, & la Vie;
Et cause ton honneur, si tu causes le sien.

Pour d'un Prince brider la ieune intemperance,
Tu fus avec honneur de l'exil rappelé:
Et Chaluet se rappelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu semblois exilé.

Narcisse deuint fleur: & mon ame affligee,
Croit, lisant de Chaluet les rauissans escrits,
Qu'en quelque belle fleur sa despoüille est changee,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands esprits.

Nous esperions encor mille rares ouürages,
Qui de l'aage vainqueur auroient esté vainqueurs,
Dont le facond discours eut baissé nos courages,
Et le second sçauoir abbatu tous nos cœurs.

Il fit couler ces mots de sa bouche faconde
Approchant de sa mort; Seneque mon soucy,
Tu fais que constamment ie delaisse le monde;
J'y suis entré pleurant, mais ie n'en sors ainsi.

O non-pareil esprit, qui me sçaisant la terre
T'enuoles bien ioyeux nous quittant les douleurs;
Voy ces vers que ie graue au tombeau qui s'enferme,

Que ie nettoieray tous les iours de mes pleurs.
C'est le dernier deuoir que ie paye a ta tombe,
Pour marquer le regret de mes sens possesseur:
Ce sont des Vers plaintifs, au lieu d'une Hecatombe,
Qui cruelle à meurtrir eut fascé ta douceur.

Bien te dois- ie payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs;
Et puis que ia mes Vers commençoient à te plaire,
Me disant que leur Verd produiroit quelques fleurs.

Helas! i allois croyans que le ciel favorable
Ne t'auoit point soubsmis a la rigueur du sort:
Ie croyois que ton chef en lauriers Venerable,
Te pouuoit preseruer des foudres de la mort.

Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceste cruelle
Qui ses dards meurtrisseurs iette par tout ce rond:
Mais tu voulois au ciel la couronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAUL DE
FILERE, Tolosain.



IN SENECA M, Gallice expressum,

A

MATHÆO CALVENTIO PRÆSIDE
Tolosano & in sacro consistorio Regis Consiliario.

NON modò Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Seneca, mentemque animumque resignas,
Ora sed Annai das conspicienda, verendam
Canitiem, morésque pios, nulloque madentes
Felle mali, quos non tetrici censura Catonis
Carpserit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin mage crediderim, Samius si vera magister
Edocet, Hispanum Senecam, cuiémque togatum,
Jam brachis mutasse togam, vultuque renatum
Apparere tuo; tum, quæ tua pagina dicat,
Ipsius auctoris, non verba interpretis esse.

G. CRITTONII Professoris Regij.

ORDRE ET SVITTE

des Liures & diuers Traictez de

Seneque, selon la presente

Edition.

D es bien-faits, à Ebutius Liberalis.	VII. liures.
Les Epistres, à Lucilius.	CXXIII.
De la Prouidence, ou, Pourquoy les gens de bien sentent & souffrent souuent des maux.	I. liure.
De la Cholere, à Nouatus.	III. liures.
De la Clemence, à Nero Cesar.	I. liures.
De la vie heureuse, à Gallio son frere.	I. liure.
De la tranquillité, & repos del'ame, à Serenus.	I. liure.
Que le Sage ne peut souffrir aucune iniure, à Serenus.	I. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus.	I. liure.
De la Consolation, à Polybius.	I. liure.
De la Consolation, à Marcia.	I. liure.
De la Consolation, à Heluia.	I. liure.
Des Questions naturelles.	VII. liures.
Apocolocyntose, ou, discours plein de mocquerie, sur la mort de Claudius Cesar, nouuellement traduit.	
Certains beaux passages recueillis & ramassez de diuers endroits des liures de Seneque.	
Diuers remedes contre les euenemens de la Fortune.	
Des Controuerses.	

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1960

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1960



ΤΟΙΟΣ ΕΗΝ ΣΕΝΕΚΑΣ, ΟΝ ΤΙΚΤΕΝ ΙΒΗΡΙΑΣ ΑΙΑ
Τ. ΟΝΤΕ ΜΟΝΟΝ ΚΑΘΟΡΩΝ ΑΜΦΟΤΕΡΟΤΣ ΚΑΘΟΡΑ

IDEM LATINE .

SIC OCULOS SENECA HISPANVS, SIC ORA FEREBAT :
ORA QVE CAL VENTI QVI VIDET, AMBO VIDET.

G. CRITTONII, *Professoris Regij* .



LE PREMIER LIVRE

DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE,

A EBVTIVS LIBERALIS.

SOMMAIRE.

Les sept liures des Bien-faicts de cest aucteur appartiennent à la meilleure, plus belle & plus necessaire partie de la Vie de l'homme, laquelle est principalement soustenüe par la vicissitude reciproque des bien-faicts qui doyuent estre exercez entre nous. Au commencement du premier liure il monstre qu'une des plus grandes fautes que les hommes fassent, c'est de ne scauoir comme ils doyuent donner ou recevoir vn bien-faict, & le mal qui aduiens de ceste ignorance. Il attribue ceste faute premierement, à ce qu'on ne donne pas d'une Volonté franche, mais plustost avec regret. Secondement, qu'on fait estat d'auoir perdu ce qu'on a donné. En troisieme lieu, qu'il est difficile de se garder d'estre, ou trop prodigue, ou trop auaricieux. En quatrieme lieu, que comme par vn doux & gracieux traitement on peut apprivoiser les bestes plus sauuages, que par bien-faicts aussi l'on peut gagner le cœur & l'amitié des hommes. Apres il fait de doctes discours, & amene de beaux exemples pour prouuer que la liberalité consiste à donner des bien-faicts, & qu'on ne peut bonnement faire bien à quelqu'un, qu'on ne l'aime, ni l'aimer aussi sans luy faire plaisir. En dernier lieu, il apprend quels biens il faut donner, en quelles occasions, à quelles personnes, & en quel temps.



N T R E vn nombre infiny de diuers erreurs où tombent ceux qui viuent inconsiderement & sans conseil, (mon tres-bon Liberalis) j'ose bien dire qu'il n'y en a presque pas vn, qui soit plus dommageable, que de ne scauoir comme nous deuons donner, ou recevoir vn bien-faict. D'ou il aduiens que ceux que nous auons mal employez, ne sont pas bien dcubz: & s'ils sont mal recogneus, c'est trop tard que nous nous en plaignons: car nous les perdismes dès l'heure meisme que nous les donnasmes. Pareillement, il ne se faut pas esbahir, si en vne si grande abondance de vices, il n'y en a point de plus frequent que l'ingratitude. Cela peut proceder, à mon aduis, de plusieurs raisons: La principale desquelles est, que nous ne pensons point à choisir des personnes qui soient dignes de nos bien-faicts. Et toutesfois si nous voulons prester nostre argent à quelqu'un, nous auons bien le soin de nous informer curieusement quelles

CHAP. I.
L'indiscretion des hommes à donner ou recevoir plaisir, red l'ingratitude si frequente.

Des bien-faicts,

terres, & quels beaux meubles il a. Nous nous gardons bien de semer vn champ infertile & maigre. Et toutesfois, pour le regard de nos bien-faicts, nous les ietons plustost à la volée, & sans iugement, que nous ne les donnons. Au reste, ie ne sçay s'il est plus vilain, ou de nier vn bien-faict, ou de le redemander. C'est vne sorte de debte dont on ne doit rien esperer, que ce qu'on en voudra payer de bon gré. Mais c'est chose fort deshonneste de faire banquerourte aux bien-faicts: quand ce ne seroit que pour ceste seule raison, qu'il ne faut point estre riche pour s'acquitter d'un plaisir, & qu'il n'y faut que la seule volonté. Celuy a payé du tout le plaisir, qui pense franchement le deuoir. Mais s'il y a du crime en ceux qui ne veulent pas seulement conseiller qu'on leur ait fait plaisir: il y en a bien autant de nostre coûté. Et si nous trouuons beaucoup de personnes ingrates d'elles-mêmes, nous en faisons encore d'auantage. Car tantost nous leur reprochons nostre bien-faict, & le redemandons avec paroles fâcheuses: quelquefois nous donnons si inconsiderément, que soudain apres, nous nous repentons de l'auoir fait. Nous sommes si chagrins d'autres fois, que nous les accusons sans raison d'ingratitude, à la moindre occasion qui se presente: & perdons nostre bien-faict, non seulement apres l'auoir donné, mais dès l'heure mesme que nous le donnons. Dites moy, ie vous prie, qui est celuy de nous qui s'est iamais contenté d'estre legerement prié, & requis vne seule fois: Qui est celuy qui n'a ridé le front, s'il a senty de loin qu'on luy voulust demander quelque chose? Qui est celuy qui n'a tourné le vitage de l'autre coûté? qui n'a feint d'auoir des affaires ailleurs? Qui est celuy qui ne s'est essayé d'entretenir son homme, & de l'amuser d'un long propos qui ne prenoit iamais fin, le faisant tout exprés durer longuement, pour oster l'occasion qu'on ne luy peust rien demander? & qui avec toutes sortes de ruses n'a abusé & trompé la necessité qui pressoit celuy qui le prioit? Et si par fortune il estoit pris de si court, qu'on ne luy donnast loisir d'vser de toutes ces deffaites: qui est celuy qui n'a remis à vn autre iour, ou qui n'a craintiuement refusé, ou s'il a promis, qu'il ne l'ait fait avec difficulté, avec vn reffronnement de sourcils, & avec vne réponse desdaigneuse, qui ne sortoit qu'à regret de sa bouche? Il est certain qu'aucun ne pensera iamais deuoir ce qu'on ne luy a pas franchement baillé, mais qu'il a attaché presque par force. Est-il possible qu'on sçache bon gré à celuy qui iette superbement & comme par despit ce qu'il donne? ou faisant du courroucé, le rué faricusement par terre? ou qui laisse à la fin eschapper quelque chose de ses mains, pour n'estre pas plus auant importuné quand on le prie? Celuy se trompe grandement qui pense qu'un homme qu'il aura laissé de longues remises, & trauaillé de fâcheuses attentes, en puisse iamais sçauoir gré. On n'est tenu de recognoistre vn bien-faict, que de la mesme volonté qu'on l'a donné: Et par ainsi il ne faut point negligemment donner: parce que celuy qui reçoit vn bien-faict d'un qui le donne nonchalamment, ne pense le deuoir qu'à foy-mesme. Il ne faut point aussi longuement songer à faire plaisir: Car puis qu'en toute sorte de bien-faicts on prie sur tout la prompte volonté du donneur, celuy qui fait tard vn plaisir, monstre qu'il a esté longuement en doubte de ne le faire pas. Il faut pareillement se garder en faisant plaisir, que ce ne soit point avec outrages & paroles fâcheuses. Car est une nostre nature telle, que les iniures descendent tousiours plus profondément dans nostre ame, que ne font les bien-faicts, la memoire desquels s'escoule bien tost: & au contraire, que la souuenance d'une iniure demeure fort longuement grauee dans nostre cœur; Que peut esperer celuy qui offense vne personne, lors qu'il la pense obliger: Certainement celuy recognoist assez le plaisir, s'il pardonne l'outrage

Ce vice est d'autant plus deshonneste, que pour recognoistre vn bien fait, il ne faut qu'une bonne volonté. Mais nous sommes souuent cause de ceste ingratitude, par nos reproches. Par nostre chagrin. Par nostre dureté, ou refusé de faire plaisir.

Plaisir fait par importuné, & apres plusieurs remises, ne merite pas beaucoup de recognoissance.

En matiere de bien-faits on regarde la volonté &

qu'on luy a fait. Il ne faut point aussi que le grand nombre qu'on voit de personnes ingrates, nous desgoutte de faire plaisir: Parce qu'en premier lieu (comme j'ay dit) nous mesmes qui donnons, sommes cause que le nombre des ingrats s'augmente tous les iours. En second lieu, il faut considerer que les Dieux immortels ne retirent point leurs liberalitez & largesses, & ne laissent pas de faire bien aux sacrileges mesmes, & à ceux qui mesprisent leur diuinité. Ils les supportent patiemment: & vñs de leur bonté naturelle, ils sont propices & benignes enuers ceux mesmes qui ne croient point que les biens viennent d'eux. Imitons les donc, en tant que la foiblesse de nostre humanité y peut atteindre. Faisons plaisir franchement, non point comme si nous mettions nostre argent à profit. Celuy vraiment merite d'estre trompé, qui a fait vn plaisir avec espoir qu'il luy seroit rendu. Ouy mais (diras-tu) ie m'en suis desia plusieurs fois mal trouué. Nos enfans, nos femmes, n'ont-elles iamais trompé nostre esperance? si est-ce toutesfois que nous les nourrissons, & ne laissons point de nous remarier pour la seconde fois. Nous sommes si opiniastrés contre le malheur qui nous a desia combattu vne fois, qu'apres auoir perdu vne bataille, nous dressons vne nouuelle armee: & apres vn premier naufrage, nous nous mettons derechef sur mer. Combien est-il plus honneste de continuer tousiours à faire plaisir? & s'il y a quelqu'un qui n'en ayant point voulu faire, parce qu'il n'en auoit point receu, en donne apres pour en recevoir vn autre, il rend meilleure la cause des ingrats, ausquels il ne peut estre reproché de n'auoir point recogneu les bien-faits, sinon qu'ils eussent le moyen de le faire. Combien y en a-il qui sont indignes de voir la clarté du ciel; & toutesfois le iour se leue & reluit sur eux? Combien y en a-il qui se despitent d'estre iamais nais; & toutesfois nature engendre tousiours nouuelles races d'hommes, & souffre viure ceux qui voudroient n'auoir iamais veu la lumiere de ce monde? C'est chose digne d'un cœur vertueux, de n'esperer aucun fruit & recompense de ses liberalitez, mais se contenter seulement d'auoir fait plaisir, & apres auoir esté deceu de beaucoup de personnes ingrates & mauuaises, essayer encore s'il en trouuera quelqu'un qui soit homme de bien. Quelle magnificence seroit-ce, de donner des biens-faits à plusieurs: & que pas vn ne nous eust trompé? La vertu se monstre lors, si en faisant vn bien, on pense qu'il ne doyue plus reuenir: duquel vn homme vertueux en a perçu le fruit, sur le mesme instant qu'il l'a donné. Tant s'en faut que cela nous doyue rendre paresseux, & nous empêcher de faire vn acte si beau, qu'encore que i'eusse perdu toute esperance de ne pouuoir iamais trouuer vn homme recognoissant: si est-ce que ie deurois souhaitter beaucoup plus, de ne recevoir oncques plaisir d'autrui, que de n'en faire iamais à pas vn: parce que celuy qui ne donne iamais rien, peche plustost que l'ingrat. Je diray ce qu'il m'en semble: celuy qui ne recognoist le plaisir, ne fait pas vne plus grande faute, que celuy qui ne donne point assez tost.

La multitude des ingrats ne doit pas neantmoins destourner personne de faire plaisir. A l'exemple des Dieux qui font bien aux plus impies.

Objection ordinaire de ceux dont les plaisirs ont esté mal employez, & sa response. Il ne se faut iamais lasser de faire plaisir. Non plus que le soleil ne se laisse point de eclater bons & mauuais. Et s'il n'y a l'homme vertueux, d'auoir ce contentement, de s'estre obligé plusieurs personnes par biens-faits.

*Si tu veux prodiguer tes bien-faits à chacun,
Tu en perdras plusieurs, pour en mettre bien vn.*

TV peux iustement reprendre les deux poincts de ce premier vers, par ce qu'il ne les faut point prodiguer indifferemment à chacun. En outre, il n'est pas honneste d'vser de largesse & prodigalité d'aucune chose, & moins encor des bien-faits. Car si tu les donnes à la volée, & sans iugement, ils ne font plus bien-faits; & recoiuent tout autre nom qu'on leur voudra donner. Le vers suiuant est

CHAP. II. Bien-faits prodiguez sans discretion changent de nature.

Des bien-faits.

& Vn seul plaisir bien employé, recoupe la perte de tous autres. Proprement il ne se perd aucun bien-faict. Comme il faut considérer les bien-faits. & Comme s'en ressouuenir.

admirable, qui nous console en la perte que nous auons faite de beaucoup de plaisirs; pourueu que nous en ayons bien employé vn tout seul. Voy, ie te prie, s'il ne feroit pas encor plus vray & plus conuenable à la grandeur d'un bien-faict, de l'exhorter à donner, encor qu'il fust certain de n'en bien employer aucun. D'ailleurs cela est faux, qu'il en faille perdre beaucoup. Il ne s'en perd aucun: d'autant que celuy qui le perd, l'auoit desia mis au rang des choses perduës. On doit considerer les bien-faits, comme vne chose simple & nuë, de laquelle on ne fait pas estat. Faits plaisir hardiment à plusieurs: si apres quelque vn de ceux-là te le rend, c'est autant de gagné: si pas vn ne le fait, il n'y a rien de perdu. Je l'ay donné, parce que ie l'ay voulu donner. Pas vn n'escriit en ses liures de raisons, les bien-faits: Il n'y a point de demandeur auaricieux, qui face appeller le debteur à iour nommé. Vn homme de bien n'y pense iamais, si on ne l'en fait souuenir en luy rendant le bien-faict. Autrement nous mettrions les plaisirs au mesme rang que nous mettons nos debtes. C'est vne vilaine vsure, ne vouloir point faire vn plaisir, que pour en receuoir vn autre. Pour si mal qu'il te soit aduenü de tes premiers bien-faits, continuë neantmoins, & perseuere d'en donner à d'autres: Il vaut mieux qu'ils dorment long temps entre les mains des ingrars, qui t'en sçauront (peut-estre) quelque iour bon gré, & le recognoistront, ou par honte, ou par occasion qui se presentera, ou par crainte d'en estre moins estimez. Ne cesse iamais de donner. Acheue ce que tu as si bien commencé. Continuë au deuoir d'un homme de bien. Ayde cestuy-cy par vn bien-faict, cestuy-là de ton credit: l'un de ta faueur, l'autre de ton conseil, & cestuy-là de quelque bonne instruction, & salutaire enseignement.

Plusieurs occasions engendrent la recognoissance des bien-faits.

CHAP. III. Si les bestes recognoissent leurs bien-faicteurs, à plus forte raison le faut-il esperer des hommes, qui par reitererz plaisirs sont inuitez à les recognoistre.

LEs animaux, voire les plus sauuages, sentent le bien qu'on leur fait. Il n'y a beste si cruelle qu'on n'adoucisse, & de laquelle on ne puisse gagner le cœur avec vn gracieux traitement. Les gouuerneurs des Lyons leur manient le musle, sans en estre offensez. La viande qu'on donne aux Elephans, abat leur fierté, & les assuiettit à faire des besongnes seruiles: de sorte que faisant assiduellement, & par vn long temps plaisir à choses qui n'ont point d'entendement, & qui ne peuuent comprendre la valeur d'un bien-faict, on les gaigne, & on les rend obeyssantes à soy. Celuy qui n'a pas recogneu le premier plaisir qu'on luy a fait, recognoistra peut estre le second: & s'il a oublié tous les deux, il ne sera pas ingrat au troisieme. Il n'y a aucun qui perde les bien-faits, que celuy seulement qui croit trop tost les auoir perdus. Mais celuy qui continuë & perseuere, qui apres les premiers, en recharge encore d'autres; il tirera grace d'un cœur le plus dur & le plus oublieux de ce monde. Il fera que son debteur n'osera dresser les yeux contre plusieurs bien-faits: en quelque endroit qu'il aille, de quelque costé qu'il se tourne, encore qu'il en vueille perdre la souuenance, il te verra toutesfois par tout. Il le faut tenir comme pris & attaché par beaucoup de merites: desquels ie te veux faire cognoistre la vertu & la propriété, mais que tu m'ayes premierement permis de dire en passant, quelques choses qui ne sont pas beaucoup necessaires à nostre discours. Pourquoi est-ce que les anciens ont feint qu'il y a trois Graces, qu'elles sont sœurs, qu'elles se tiennent par les mains, qu'elles rient tousiours? Pourquoi les peint-on ieunes, & vierges, & avec des robes larges & transparentes? Quelques-vns nous veulent faire accroire que la premiere d'elles donne le bien-fait; la seconde le recoit; & la troisieme le rend. Et d'autres, qu'elles representoient trois sortes qu'il y a de bien-faits: L'une de ceux qui nous les donnent: l'autre de ceux qui ne les rendent point: la tierce de ceux qui les recoiuent & les rendent aussi. Mais tenant pour

Le nombre, la consanguinité, la connexion, la gayeté, l'age, & l'habit des Graces, montrent la nature des bien-faits.

veritable celle que tu voudras de ces deux opinions, ie te prie, dy moy, que nous
 fert-il de sçauoir cela? Que veut dire ceste danſe, en laquelle ſe tenans par les mains
 elles ballent touſiours en rond? C'eſt pour autant que l'ordre & la ſuite des biens
 faiſts, qui paſſent par les mains de ceux qui les donnent, eſt telle, qu'ils reuiennent
 au donneur, & qu'ils perdroyent entierement la grace du tour qu'ils doyuent faire,
 ſi iamais ils ſe rompoient: Au contraire, qu'ils retiennent touſiours leur beauté,
 quand ils ſ'entretiennent liez. & attachez enſemble; & quand ils ſont rendus & re-
 cogneus à leur tour. Elles rient, parce que le viſage de ceux qui veulent bien meri-
 ter de quelqu'un, doit eſtre riant, comme eſt la face de celuy qui donne vn plaſir, &
 de celuy qui le reçoit. Elles ſont ieunes, pour autant que la ſouuenance d'un bien
 fait ne doit iamais vieillir. Elles ſont vierges, parce que les bien-faiſts doiuent eſtre
 entiers & incorrompus, ſains & profitables à chacun. Elles ne ſont pas ceintes ſur
 leurs robbes, pour monſtrer qu'on ne doit point lier & tenir obligee vne perſon-
 ne pour le plaſir qu'on luy fait. Leurs veſtemens ſont luisans & transparents, afin
 qu'on puiſſe voir à trauers les bien-faiſts, ſur leſquels il faut ſouuent icter l'œil.
 Soit amy qui voudra de la merueille des fables inuentees par les Grecs, ſouſtienne
 qui voudra qu'elles ſoient neceſſaires & profitables: toutesſois il ne ſe trouuera au-
 cun qui die, que les noms que Heſiode leur a donnés, ſeruent de rien à ceste fable, &
 à ce propos: ni qui ſçache pourquoy il a voulu nommer Aglaïe l'aiſnee des Graces,
 la ſeconde Euphroſine, & la tierce Thalie. Chacun a voulu flechir à ſa fantaſie la ſi-
 gnification de ces mots, & en ont voulu tirer quelque raiſon. Toutesſois Heſiode a
 donné à ces ieunes filles tel nom qu'il luy a pleu. Homere l'a changé à vne d'elles,
 & l'a appelee Paſithee, & qui plus eſt, il luy fait eſpouſer mary. Je diſ cela afin que
 vous ne croyez point qu'elles ſoient vierges Veſtales, ou comme celles qui ont fait
 vœu de chaſteté. Je trouueray encor vn autre Poëte qui les deſcrit ceimes, & veſtues
 de robbes eſpaſſes & groſſieres. Encore Mercure eſt aupres d'elles, non que l'orai-
 ſon & le beau parler doiue faire eſtimer d'auantage les bien-faiſts, mais parce qu'il
 a pleu au peintre de le faire ainſi. Chryſippus meſme qui a l'entendement ſi aigu &
 ſubtil, & qui va chercher la verité des choſes iuſques à leur plus baſſe profondeur,
 qui ne parle que pour nous apprendre ce qu'il veut dire, & qui n'employe ſes paro-
 les ſeulement que pour faire entendre les choſes qu'il eſcrit, a tellement remply tout
 ſon liure de ces folies, qu'il ſ'eſt fort peu trauaillé à nous apprendre de quelle façon
 il faut donner, & comment il faut receuoir & recognoiſtre vn bien-fait. De manie-
 re qu'il ne meſle point les fables parmy ſon diſcours, mais pluſtoſt il meſle ſon diſ-
 cours parmy les fables: Car outre ce que Hecaton en a eſcrit, Chryſippus ſouſtient
 que les trois Graces ſont filles de Iupiter, & d'Eurynomé: & qu'elles ſont plus ieunes
 que les Heures, ayans toutesſois le viſage plus plain, & plus refait qu'elles: &
 pour ceste raiſon elles ſuiuent touſiours Venus, & luy ſont compagnie. Si l'une d'el-
 les eſt appelee Mere, il croit que ce n'eſt point hors de propos: & que le nom d'Eur-
 ynomé luy a eſté donné, pour autant qu'il appartient à la meſnagerie d'un grand
 & ample patrimoine, de bien ſçauoir departir & employer les bien-faiſts. Comme
 ſi l'on auoit accouſtumé de bailler nom à la mere apres qu'on l'a donné aux filles:
 ou comme ſi les Poëtes ſe ſoucioient bien de rendre leur vray nom à toutes choſes.
 Car tout ainſi que les Nomenclateurs, qui ſont office d'apprendre les noms des per-
 ſonnes qu'il faut ſoliciter pour briguer quelque dignité, ſe ſeruent quelqueſois de
 leur audace au lieu de leur memoire, & ne ſe pouuans ſouuenir du nom propre,
 en forgent vn à leur plaſir: Les Poëtes auſſi ont penſé qu'il importoit peu de
 parler proprement & à la verité, mais eſtans contrains par neceſſité, ou cor-
 rompus de la beauté de quelque mot, ils ont voulu qu'on uſaſt du nom

A quel deſ-
 ſein les Gra-
 ces danſent.

Pourquoy
 elles rient.

Pourquoy
 elles ſont
 ieunes.
 Pourquoy
 vierges.
 Pourquoy
 deſceintes.
 Pourquoy
 veſtues d'ha-
 bits luisans
 & transpa-
 rans.

En ſa Théo-
 gonie.

Au 14 de
 l'Iliade.
 Les auteurs
 les nomment
 & les pein-
 tres les pei-
 gnent à leur
 fantaſie.
 Folies & va-
 nitez des eſ-
 crits de
 Chryſippe,
 quant aux
 Graces.

Des bien-faicts.

Au. liure de
Fodulce.

qui rempliroit mieux le vers, & qui le pourroit rendre plus agreable. Ils ne teront iamais repris d'agradir leurs richesses de quelque bien estranger. Car le premier Poëte qui parlera d'elles, leur commandera de porter le nom qui leur voudra donner. Et pour te faire croire que cela soit veritable, Thalie, de laquelle nous auons fait tant de mètiô, est vne des trois Charites dâs Heliodo, & vne Muse dans Homere.

CHAP. IIII.
En s'excusât
de ce qu'il
blasme Chry-
sippe, il de-
peint le na-
turel des
Grecs, subtil,
mais de peti-
tes efficace: &
montre le
dauoir de
ceux qui
traitent
cho'ses se-
rieuses.
Les bien-faicts
lient plus
estroitement
qu'aucune
autre chose.
mais
Il y faut bien
apporter du
iugement.
Et tousiours
vaincre ceux
auxquels on
est obligé.
Autre subtil-
ité de chry-
sippe.

MAis afin que ie ne face rien de ce que ie reprens en autrui, ie laisseray toutes ces choses, qui sont tellement hors de propos, qu'elles n'en approchent en aucune façon. Je te prie seulement deffendre ma cause, si l'on me veut accuser que j'aye trop rudement rembarré Chrysippus, lequel certainement est vn grand personnage: toutesfois il est Grec, & a l'entendement si pointu, que bien souuent il s'elimoille & rebouche contre soy-mesme. Il est tel que lors qu'on pense qu'il die quelque bonne chose, il pique seulement & ne perçe point. Je te prie, quelle subtilité est-ce là: C'est des biens-faicts qu'il faut parler, & donner quelque reglement à la chose de ce monde qui peut plus estroitement lier la societé des humains: Il faut donner vne loy à nostre maniere de viure, qui ne permette point, que sous ombre d'une gracieuse douceur, nous soyons trop faciles à donner, & sans iugement; qui nous face prendre garde aussi qu'une trop seuerie obseruation de ceste loy, ne restraigne du tout la libéralité, qui ne doibt estre ny trop referree, ny trop large. Il faut enseigner aux hommes comme ils doiuent volontairement prendre, & aussi rendre volontairement. Il les faut presenter à vn braue combat, & leur apprendre non seulement d'esgaller, mais de vaincre de volonté, & de grandeur de courage ceux auxquels ils sont obligez par effects. Car celui qui doit redre la grace du plaisir qu'il a receu, n'y peut iamais paruenir, s'il n'a resinoigné auparauant le gré qu'il en ressentoit. Aux vns il faut apprendre de ne reprocher les biens qu'ils auront donnez, aux autres de penser qu'ils doibuent plus qu'ils n'auront receu. Chrysippus toutesfois nous adinneste de telle sorte à cest honneste trauail, de vaincre & de surmonter les plaisirs receus par d'autres bien-faicts, que pour nous y conuiuer d'auantage, il dit seulement qu'on doit grandement craindre (estans les Charites filles de Iupiter) de commettre sacrilege enuers leur pere, si on faisoit outrage & iniure à de si belles filles. Enseigne-moy plustost comment on pourroit faire beaucoup de plaisirs, comment ie pourray recognoistre ceux qui m'en auront fait. Appren-moy comme on pourroit faire, que ceux qui auront obligé quelqu'un de bien-faicts, ne s'en souuiennent plus: & ceux qui se sentiront redevables de les auoir receus, mettent peine d'en auoir perpetuelle souuenance: Et laissons ces resueries & ces sortises aux Poëtes, qui n'ont autre dessein que de chatouiller les oreilles, & de raconter quelque fable ioyeuse. Il faut que ceux qui se travaillent à guerir les ames vicieuses, qui veulent retenir la foy es choses humaines, qui desirent engrauer la memoire des bien-faicts dans le cœur des hommes, il faut que ceux-là parlent à bon escient & sans moquerie, qu'ils y employent la force de leur esprit: sinon que parauanture tu croyes qu'avec vn propos vain, & avec ces comptes de vieilles, il soit possible d'empescher la plus pernicieuse & domageable chose de ce monde, sçauoir est vne generale abolition de debtes, & vne quittance de tous bien-faicts.

Deuoir de
ceux qui
traitent la
Philosophie
morale.

CHAP. V.
Erreur com-
mun de pré-
dire les mar-
ques du bien
fait pour le
bien-faict mes-
me.

MAis comme ie ne m'arreste guere aux choses qui ne seruent de rien, aussi faut-il que ie me trauaille à bien faire cognoistre premierement dequoy nous sommes redevables, apres auoir receu quelque bien-faict. L'un pense deuoir l'argent qu'il aura receu; l'autre le Consular: cestuy-cy vn benefice; & quelqu'autre le gouvernement d'une Prouince qu'on luy aura donné. Et toutesfois, tout cela ne sont que les marques du bien-faict & du merite, & non le bien-faict mesme. Le

bien-faict ne se peut point toucher à la main, il se porte dans le cœur. Il y a beaucoup à dire entre le plaisir, & la matiere d'un plaisir. Par ainsi l'or, l'argent, ou aucune autre chose que nous recevons de nos amis, ne se peut iustement appeller bien-faict, qui est seulement la volonté du donneur. Vn homme rude & ignorant, ne remarque sinon ce qu'il en peut voir de ses yeux, qu'on luy met en ses poings, & qu'il peut toucher & retenir en ses mains: Et au contraire il mesprise, & ne cognoist pas ce qui est plus precieux & plus estimé en la chose qu'on donne. Ce que nous pouvons tenir en nos mains, que nous regardons de nos yeux, surquoy nostre conuoitise, & nostre auarice s'arreste, perit bien-tost, la fortune, l'ennemy le nous peut oster: mais le bien-faict dure encor' après que ce qu'on a donné s'est perdu. C'est vne chose si bien mise & employee, qu'aucune violence ne la peut iamais faire perdre, & deuenir à neant. I'ay rachepté mon amy d'entre les mains des Pyrates: il a esté encoré repris vne seconde fois par d'autres ennemis, qui le detenoient prisonnier. Celuy qui l'a pris, n'a pas rauy mon bien-faict, il a seulement rauy l'usage de mon bien-faict. I'ay sauué tes enfans du naufrage, ie les ay sauuez d'un grand feu qui brusloit ta maison: vne maladie apres, ou quelque autre mauuaise fortune te les a ostez: Ce que i'auois fait pour eux, demeure encores apres leur mort. Toutes choses donc qui prennent faulxement le nom de bien-faict, ne sont que les ministres & instruments, par lesquels la volonté d'un bon amy se faict cognoistre. Il en aduient ainsi generalement de tout, que la vraye chose est en vn lieu, & le signe ou la ressemblance en vn autre. Le chef d'une armee donne quelquefois aux braues soldats vne chaine d'or, ou vne couronne, pour estre montez sur la muraille, ou pour auoir sauué la vie à vn citoyen. Qu'a telle couronne de precieux en soy, qu'a la robe bordée d'escarlante, ou la hache, & les poignees de verges? Qu'a de precieux en soy, le siege & le tribunal des grands iuges, & le carosse. Rien de tout cela n'est le vray honneur: ce ne sont que les marques & enseignes de l'honneur. Ainsi la chose donnée que nous voyons, & que nous touchons, n'est pas le bien-faict, ce n'est que la marque & le signe d'iceluy.

Qui ne chat point sous la sens, ains demeure engraue dans le cœur, &

N'est point sujet à perir.

Les signes & la ressemblance se perdent bien aucunes fois: mais ne la bien-veillance à l'amitié.

QV'est-ce donc qu'un bien-faict? C'est vne action de bien-veillance, donnant plaisir & ioye à autrui, & en receuant aussi de sa part, encline & conduite d'elle mesme & de son propre mouuement à ce qu'elle fait. Par ainsi il ne faut point prendre garde au plaisir qu'on fait, ny à ce qu'on donne: Il faut s'arrester seulement au cœur & à l'affectio. Car le plaisir ne gist pas en ce qu'on fait, ny en ce qu'on donne: il gist au courage & à la volonté du donneur, ou de celuy qui nous fait plaisir. Nous cognoistrons qu'il y a grande difference entre ces choses, par cecy mesme, Que le bien-faict est tousiours bon de soy: mais ce qu'on a donné, ou ce qu'on a fait, n'est de soy ne bon ne mauuais. C'est le cœur seul qui prifera beaucoup vne chose de peu de valeur, qui donnera lustre à vne chose basse & petite, qui au contraire ne tiendra compte de ce que d'autres estiment beaucoup. Les choses que nous desirons & souhaittons le plus, de leur nature ne sont bonnes ne mauuaises. Il faut seulement prendre garde quel est le cœur de celuy qui les donne. C'est le cœur qui conduit tout cela, & qui leur baille bonne ou mauuaise façon. Doncques ce qu'on nous compte, ce qu'on baille, n'est pas le bien-faict. Comme l'honneur des Dieux ne gist point aux bestes qu'on sacrifie, pour si grasses & pour si dorees qu'elles soient, mais à la pieté & sainte deuotion de ceux qui les ont en reuerence. Parquoy les gens de bien, qui n'ont rien pour presenter aux Dieux, que du gasteau, & de la vaisselle de terre, n'en sont pas moins deuotieux pour cela: Et au contraire les meschans ne laissent point de mespriser les Dieux, encore qu'ils ayent trempé les autels du sang de plusieurs sacrifices.

CHAP. vii
Que c'est que bien-faict, & en quoy il consiste.

Il gist au cœur & en la volonté.

Qui prise ou deprise les choses.

Côparation à cest effect.

Des bien-faicts,

CHAP. VII.
Preuve de ce
que dessus.
Que les bien
faicts se me-
surent selon
la volonté du
bienfaicteur.
Considéra-
tions qui o-
bligent grâ-
dement,
&

SI les bien-faicts se mesuroient à la valeur des choses qu'on donne, & non point à la volonté de bien-faire, ils seroient lors plus à priser, quand ce que nous au- rions receu seroit de plus grande valeur. Et toutesfois cela est faux: par ce que bien souuent celuy nous oblige d'auantage, qui nous aura donné vne petite chose, mais avec vne liberale façon de faire, qui nous a montré vn cœur egal & pareil aux gran- des richesses des Roys, qui donnant peu, l'a fait tres-volontiers: qui a mis sa pau- reté en oubly, se souuenant de la mienne: qui n'a pas eu seulement vouloir de me secourir, mais vn affectiôné delir: qui me faisant plaisir pensoit luy-mêmes en re- ceuoir: qui l'a donné comme s'il ne luy deuoit estre iamais rendu: qui l'a receu com- me s'il ne l'auoit iamais donné; qui à tousiours cherché & pris à propos l'occasion de me faire quelque bien. Au contraire on ne peut iamais sçauoir bon gré (comme i'ay dit) encor que ce que nous receuôs soit de plus grand prix, & qu'il semble nous auoir esté plus profitable, si nous l'auons comme arraché des mains du donneur, où s'il luy est comme eschappé. Bref nous estimons plus ce peu qui nous est donné franchement & d'une main gracieuse, que ce qu'on nous donne abondamment & à pleine main. C'est peu de chose ce qu'il m'a baillé, mais il ne m'en pouuoit don- ner d'auantage. Toutesfois ce que l'autre m'a donné, vaut beaucoup plus: Mais il a esté longuement en doute s'il le deuoit faire: mais il a reculé le plus qu'il a peu, mais il a soupiré en le donnant: mais il l'a fait avec vne façon fiere & superbe: mais il l'a montré à tout le monde: il a voulu que celuy à qui il le bailloit, n'en sentist point de plaisir: il a fait cognoistre que ce n'estoit point d'amitié qu'il me portast, & que ce n'estoit que pour sa gloire sotte, & pour ce faire estimer liberal.

D'autres qui
sabatent beau-
coup de l'o-
bligatiô que
on auoit,

CHAP. VIII.
L'exemple
de Achines
môstre qu'il
n'y a rien de
si utile que
la bonté de
la main qui
donne.
L'exemple
de Achines
môstre qu'il
n'y a rien de
si utile que
la bonté de
la main qui
donne.

Lors que plusieurs offroient de grands presens à Socrates, chacun selon son pouuoir, Æschines qui estoit vn de ses plus pauvres auditeurs, luy dict; Je ne trouue rien pour te donner, qui soit digne de toy; en quoy ie recognois ma paureté: ie n'ay qu'une seule chose que ie te donne, c'est moy-mesme: ie te supplie, prens en bonne part le present que ie te fais: & pense qu'encor que les autres t'ayent donné beaucoup, ils en ont gardé d'auantage pour eux. Socrates respondant luy dit: Pour- quoy ne m'aurois-tu fait vn fort beau present, sinon que tu voulusses te prifer trop peu? mais de ma part ie mettray peine de te rendre quelque iour, à toy-mêmes, meilleur que ie ne t'ay pris. Æschines surmonta par ce present Alcibiades qui auoit le cœur aussi grand que ses richesses: & vainquit la liberalité de tous les plus riches ieunes hommes de Grece.

CHAP. IX.
Puis que la
bonne volô-
té du donateur
est preferable
à la valeur
du present,
les plus pau-
vres mêmes
ont de quoy
paroistre li-
beraux.

Tvois comme vn bon cœur en sa paureté mêmes, trouue assez de matiere pour faire paroistre sa liberalité. Il me semble que c'est autant comme s'il eust dict: Fortune, tu n'as rien aduancé de m'auoir fait pauvre; malgré toy ie feray vn present à Socrates digne de luy: Et parce que ie ne le peux faire d'aucun bien que tu m'ayes donné, ie le feray du mien propre. Il ne faut point penser qu'Æschines se prisast peu, veu que luy mesme fut le prix auquel il s'estima. Ce ieune homme eut l'esprit si bon, qu'il fit que Socrates se donna aussi à luy. Il ne faut point regarder si ce qu'on donne est de grand prix, mais seulement qui est celuy qui le donne. Vn homme fin & rusé ne ferme point sa porte à ceux qui luy demandent des choses ex- cessiues; ains au contraire, encor qu'il soit resolu de ne leur accorder rien, il nourrist toutesfois leur iniuste & folle esperance, de paroles douces & gracieuses. Mais l'in- tention de celuy est encor beaucoup plus meschante, qui avec vn superbe langage, avec vn seuer regard, comme par enuie discourt de sa richesse. Car ceux qui font semblât de respecter & reuerer vn hôte à qui la fortune rit, sont les premiers qui le

Livre premier.

detestent & luy veulent mal : & lesquels toutesfois , s'ils en auoient le pouuoir , feroient eux-mesmes ce que l'autre fait. Il y en a quelques vns qui s'estans mocquez, non point à cachettes, mais ouuertement des femmes d'autrui, ont abandonné les leurs propres à ceux qui les aymoient. Les Dames estiment aujourdhuy les hommes mariez, lourdaux, de mauuaise grace, & indignes de se trouuer en bonne compagnie, s'ils ne permettent à leurs femmes de monter dans leur carosse, & se pourmener par les ruës pour estre regardees des passans. Elles se moquent de celuy qui n'a point de maistresse, & qui ne fait parler de soy: Et s'il ne courtise la femme d'autrui, les Dames le tiennent pour vn homme sans cœur; elles luy reprochent qu'il aime en bas lieu, & qu'il n'est bon que pour les chambrières. De là vient que maintenant l'adultere est estimé la plus honneste façon qui soit pour fiancer vne femme. On consentiroit plustost à ne se marier iamais, si on n'espouloit vne femme qu'on n'eust débauchee de son premier mary. Ils ne tiennent mesure ne regle en leur despenſe. Ils mesprisent la pauuereté d'autrui, ne craignent que la leur: n'ont peur d'aucun autre mal: ne pardonnent iamais vne iniure: tyrannisent les plus petits, & les outragent, & par force & par crainte. Car de voir saccager les prouinces, & vendre la chaire de iustice & les iugemens à celuy qui en presentera le plus, & qui se trouuera le dernier encherisseur; il ne s'en faut plus esmerueilleir, veu qu'il est permis par le droict des gens de vendre ce que tu as achepté.

*Insolences
procedees de
ce qu'on ne
ſçait le moyē
de faire ni de
receuoir
plaiſir.*

MAis le ſubiect que ie traictois m'a tellement passionné qu'il m'a porté plus loing que ie ne pensois. Acheuons doncques ce discours en sorte qu'il ne ſemble point que nous accusions nostre ſiecle ſeul de ſes peſordres. Nos maieurs ſe ſont pleins de cela; nous nous en plaignons auſſi: & ceux qui viendront apres, auront encore plus de raiſon de ſe plaindre; que les bonnes mœurs ſont corrompues, que la deſloyauté & la tromperie eſt autorisée par tout; que toutes choſes humaines vont en pis, & tombent en vn comble de tout malheur. Mais les vices, encore qu'ils ſe remuent quelque peu çà & là, s'arreſtent toutesfois longuement en vn meſme lieu: comme les vagues & les flots pouſſez par la tempeſte d'une grande roideur, s'en retournans ſont retenus quelque peu dans le bord de la mer. Maintenant les adulteres ſeront plus frequents que nul autre vice. La pudicité n'aura honte qui la puiſſe retenir. En vn autre ſiecle la fureur de la deſpenſe & des banquets ſe deſtachera. Toutes les cuiſines ſeront eſchauffees pour appauurir honteuſement les riches maiſons. Tantoſt viendra vn trop grand ſoin de ſe bien accouſtrer & veſtir, & vne folle peine qu'on employera pour farder ſa beauté; qui ne ſert qu'à moſtrer ſur le corps, combien l'ame eſt laide & difforme au dedans. A ceſte heure les hommes d'autorité, vſans mal de leur pouuoir, ſeront audacieux & insolens. Tantoſt on ne verra qu'exercer cruauté en public & en priué; & par la rage des guerres ciuiles, les choſes ſacrees & ſaintes eſtre vilainement profanes. Ie penſe encore qu'il viendra vn temps que l'yrongnérie ſera en honneur, & qu'on eſtimera plus vertueux celuy qui aura plus auale de vin. Les vices ne demeurent pas tousiours en vne meſme place, ils ne s'accordent pas bien enſemble, ils changent & de temps & de lieu, ils ſe pouſſent & ſe donnent la chaſſe l'un à l'autre. Au reſte nous pouuons tenir tousiours hardiment vn meſme propos de nous, que nous ſommes meſchans, que nous l'auons eſté: & ne fuſſe-je pas contraint de dire, que tousiours nous le ſerons. On verra en tout temps des meurtriers, des tyrans, des larrons, des adulteres, des raiſſeurs, des ſacrileges, des traîtres. Nous pourrons dire que l'ingrat ſeroit encore moins detestable qu'aucun de ceux-là, n'eſtoit que toutes ces meſchancetez naiſſent dans vn cœur meſcognoiſſant & ingrat: ſans lequel à grande peine a-on iamais veu aucune mauuaſe entrepriſe ſe pouſſer en auant. Donne-toy garde d'eſtre repris de ce

*C H A P. x.
Après la pre-
cedée inue-
ſtue il mon-
ſtre que les
vices ont
tousiours
eſté, que ils
ſont & ſe-
ront à iamais
au monde;
que ils ſe
pouſſent
l'un l'autre
& que le plus
detestable
c'eſt l'ingra-
titude.
car*

*Toutes meſ-
chancetez
naiſſent d'un
cœur in-
grat.*

Des bien-faits,

Toutesfois
puis que le
plus précieux
du bien-fait
nous demeu-
re, il ne faut
laisser de luy
bien-faire.

crime, comme du plus grand vice qui soit entre les hommes. Si toutesfois quelque ingrat t'a offensé, pardonne luy comme s'il auoit commis la moindre faure du monde. Car le pis qui t'en aduient, c'est d'auoir perdu ton bien-fait. Encor en est-il demeuré deuers toy, ce qui est le plus précieux & le meilleur; sçauoir est l'honneur de l'auoir donné. Or tout ainsi qu'il faut estre bien aduisté de ne faire plaisir qu'à ceux qui le recognoistront franchement & de bon cœur: aussi faut-il quelquefois hazarder vn bien-fait, encore que nostre esperance ne soit pas fort alleuree, qu'il nous doive estre recogneu; & non seulement quand nous craindrons de faire plaisir à vn ingrat, mais encor lors que nous serons certains qu'il a esté desia recogneu pour ingrat. Comme si ie puis rendre à vn pere, pourueu que ce soit sans aucune perte de mon bien, les enfans que i'auray sauuez d'un grand peril, sans doute ie le dois faire. Je dois aussi deffendre vn homme vertueux & qui en est digne, iusques à y despendre mon propre sang, & me faire compagnon du danger où ie le verray. Si ie puis aussi avec mon cry oster d'entre les mains des voleurs vne personne, encore qu'elle ne soit digne d'aucun bien, ie ne me dois iamais reprimir que avec ma parole ie luy aye sauué en la vie.

CHAP. XI.
Instruction
utile pour
bien prati-
quer la bene-
ficence.
Il faut donner
choses neces-
saires les-
quelles sont
distinctes en
trois rangs.

L s'en suit maintenant que nous monstrions de quelles sortes de bien-faits nous deuons vser. Premièrement nous deuons donner choses nécessaires; secondement, vtils & profitables, en troisieme lieu, agreables, & qui puissent durer longuement. Commençons doncques aux nécessaires: car nous sçauons beaucoup plus de gré à celui qui nous a donné la vie, qu'à celui qui la rend plus honorable, ou qui l'instruit à la vertu. Celuy n'estimera iamais vne chose ce qu'elle vaut, s'il s'en peut facilement passer, & s'il peut dire, Je n'ay que faire de la prendre, ie me contente de mon bien. Ce faisant, tu ne veux pas estre sujet à rendre ce qu'on t'auoir donné: mais tu le veux desdaigner. Or entre les choses nécessaires, les vnes tiennent le premier lieu, sans lesquelles nous ne pouuons viure, les autres le second, sans lesquelles nous ne deuons, les autres le troisieme, sans lesquelles nous ne voulons souhaitter de viure. Du premier rang de ces choses est d'auoir esté arraché d'entre les mains des ennemis, d'auoir esté mis hors d'une tyrannie, d'auoir esté deliuré d'une confiscation de corps & de biens, & de tant d'autres dangers qui assiegent souuent nostre miserable vie. Si nous auons coupé chemin à quelqu'un de ces malheurs, tant plus il estoit dangereux & à craindre, d'autant plus on nous en doit sçauoir bon gré. Car ils se souuiennent de quels maux nous les auons deliurez: & la crainte qu'ils ont eu du peril, sert comme d'un assaisonnement pour le faire trouuer meilleur. Toutesfois nous ne deuons pas attendre plus tard à sauuer la vie à quelqu'un, afin que la crainte qu'il endure cependant, luy face estimer plus agreable & plus grand, le bien que nous luy voulons faire. Nous pouuons mettre en second lieu les choses sans lesquelles voirement nous pouuons viure, mais viure si miserablement, que la mort nous seroit beaucoup meilleure, comme la liberté, l'honneur de la pudicité, le sens, & l'entendement. En dernier lieu sera, ce que les alliances & parentages, les familières conuersations, & les longs vsages nous auront fait tousiours tenir cher & précieux, comme nos enfans, nos femmes, nos maisons: & tout ce à quoy nous auons donné tellement nostre cœur, & nostre desir, que nous aimerions mieux estre morts que d'estre arrachez de leur cōpagnie. Apres les choses nécessaires, viennent les profitables, desquelles & la nature & l'argument est beaucoup plus ample & plus diuers. Nous parlerons en cest endroit de l'argēt, & des biens qu'on doit honnestement amasser & acquerir pour le besoin, & sans aucune superfluité: de l'honneur & de l'auacemēt de ceux qui veulent paruenir à plus hautes dignitez. Car il n'y a rien plus profitable que de se redre vtile à soy-mesme. Le reste n'est que trop d'abondance & de superfluité, qui gaste les ho-

Choses pro-
fitables, dont
la principale
est d'estre
utile à soy-
mesme.

mes & les red effeminez. Mais quand nous voudrions faire plaisir, il faudra regarder que l'opportunité le rende plus agreable, que ce que nous donnerons ne soit point cômune & vulgaire, que peu de personnes en ayent eu par le passé, que peu en ayent encor de nostre temps : & s'il n'est riche de sa nature, au moins que le temps & le lieu auquel nous le donnerons, le face estimer plus precieux. Pensons quel present nous pourrions faire qui donnast quelque plaisir & contentement, qui peust estre plus souuent veu & manié, afin qu'on se souuienne de nous, & qu'on soit autant de fois avec nous, comme ils verront ce que nous aurons donné. Il nous faudra aussi bien prendre garde que nous ne donnions à vne femme ou à vn homme vieil & debile des espieux, & l'equipe d'une chaise : ou des liures à vn laboureur, ou des pans de toile & des cordages à vn homme de lettres. Au contraire il faudra bien aduiser que pensans enuoyer quelque chose bien agreable, nous ne donnions rien qui puisse reprocher le vice de celuy à qui nous l'enuoyons: comme du vin à vn yuongne, & des medecines à vn malade. Car cela commenceroit de sentir plustost vn outrage qu'un present, si l'on y remarquoit l'imperfection de celuy qui le receuroit.

Choses agreables, ou plusieurs considerations se rencontrent.

Discretion qu'il faut apporter aux precieus.

Sil est en nostre choix de donner ce qu'il nous plaira, donnons choses qui puissent durer longuement, afin que le bien que nous faisons ne meure que le plus tard qu'il sera possible. Il se trouue peu de gens qui ayent le cœur si vertueux & si recognoissant, qu'ils se souuiennent de ce qu'ils ont pris apres qu'ils ne le voyent plus. Au contraire les ingrats mesmes sont contraincts se souuenir de ce qu'ils voyent. Car quand le don est pendu deuant leurs yeux, il ne permet point qu'ils l'oublient: mais plustost il leur represente celuy qui leur a fait ce bien. Il nous faut donc chercher quelque chose qui puisse durer longuement, & qui d'elle mesmes se face remettre en souuenance. Car il ne seroit point honneste de ramenteoir ce que nous auons donné. Par ainsi il faut que la chose donnee, esueille la memoire qui s'en pourroit autrement perdre. Voila pourquoy j'aymeroye beaucoup mieux donner de l'argent mis en œuvre, que monnoyé: j'aymeroye mieux donner des statues, que des vestemens, ou autres choses que l'usage auroit bien-tost consumees. Il y a peu de personnes qui se souuiennent du bien-fait, apres que la chose donnee est du tout gastee: & y en a plusieurs qui n'en ont point la souuenance plus longue que l'usage. De ma part s'il se pouuoit faire ainsi, ie voudroye que ce que ie donnerois ne se peust consumer. Ie souhaite qu'il dure longuement, qu'il soit tousiours avec mon amy, & qu'il luy tienne compagnie toute sa vie. Il n'y a personne si sotte à qui on doie remonstrer, qu'il n'est plus temps d'euoyer à son ami des escrimeurs à outrance, & des bestes sauvages, apres que les ieux publiques sont acheuez; ou des vestemens d'Esté pour l'Hyuer, & des robes d'Hyuer pour l'Esté. Il ne faut user que du sens commun pour sçauoir faire plaisir: il faut prendre garde, aux temps, aux lieux, aux personnes: pour ce qu'à ceste heure vne chose est la mieux venue du monde, & tantost on n'en tiendra plus de compte. Si nous donnons à quelqu'un ce qu'il n'a point, ne le trouuera-il pas beaucoup meilleur que s'il en auoit abondance: Si nous luy donnons ce qu'il a longuement cherché par-tout, sans en auoir peu trouuer, n'en sera-il pas beaucoup plus aise, que si on luy donnoit ce qu'il pourroit recouurer facilement en tous lieux? Il faut que les presens soient plustost exquis & rares, que precieux; & qu'ils puissent estre agreablement receus d'un homme riche, qui n'a besoin de rien: quand ce ne seroit que des pommes communes, qui doiuent dans peu de temps facher tout le monde de l'abondance qu'il y en aura; toutesfois si l'on en donne des premieres & cueillies deuant la saison, elles en seront beaucoup mieux venues. Le present aussi sera honneste de ce que pas-vn n'aura encore donné, ou de ce que nous n'aurons encore donné à pas-vn.

CHAP. XII.
Qui veut donner doit choisir choses de duree, afin qu'elles se ramentoiuent elles mesmes.
&

Plustost rares que precieuses.

Des bien-faits,

CHAP. XIII.
Par l'histoi-
re de l'am-
bassade des
Corinthiens
vers Alexan-
dre le Grand
il blâme
ceux qui re-
çoient des
presens plus
en faueur
d'autrui, ou
pour vne
vaine gloire
particulie-
re, que de ceux
qui les of-
frent,

Alexandre
n'auoit rien
de semblable
à Hercules.

Comme Alexandre de Macedone reuenoit victorieux de l'Orient, & qu'il adressoit desia son courage si haut, qu'il n'estimoit plus rien en ce monde qui fust digne de luy; les Corinthiens luy voulans faire entendre l'aïse qu'ils sentoient de sa bonne fortune, & de ses victoires, luy enuoyèrent des Ambassadeurs pour luy présenter le droict de bourgeoisie de leur cité de Corinthe: dequoy s'estant mis Alexandre à rire, comme se moquant du present que les Corinthiens luy faisoient, l'un des Ambassadeurs luy respondit; Nous n'auons (dit-il) iamais fait cest honneur qu'à vous, & à Hercules. Lors il receut fort volontiers l'honneur qu'on luy presentoit; & ayant inuité les Ambassadeurs, & leur faisant plusieurs bons traictemens, il n'eut point d'esgard à ceux qui luy presentoiēt leur cité, mais à qui ils l'auoient presentee. Cest homme qui estoit adonné à la gloire, de laquelle il ne cognoissoit ny la nature, ny la mesure, suiuant les traces d'Hercules & de Liber, ne voulant point encore s'arrester aux bornes où ces deux auoient acheué, il regarde quels compagnons de son honneur les Corinthiens luy presentoiēt: & se sentant par là comparé à Hercules, il luy estoit aduis qu'il iouyssoit desia du ciel, lequel il embrassoit avec vne esperance fort vaine. Car, (ie vous prie,) que pouuoit auoir de semblable à Hercules ce ieune fol, qui n'auoit que temerité au lieu de valeur: Hercules n'a rien vaincu pour soy, il a passé par toutes les regions du monde sans autre desir que de chastier les viciés. Quelle enuie de vaincre pouuoit auoir l'ennemy des méchans, le vengeur des outrages qu'on faisoit aux bons: celui qui auoit chassé les brigands, & rendu paisible la mer & la terre: Mais cestuy-ci dès son ieune aage commença à brigander, à destruire & saccager les peuples, à ruiner autant ses allies que ses ennemis. Il estima que son plus grand bien estoit de tenir tout le monde en crainte; ne se souuenant pas que non seulement les bestes les plus cruelles, mais encore les plus foibles & couardes, sont redoutees pour leur venin pernicieux.

CHAP. XIII.
Ce qui se do-
ne en com-
mun ne por-
te point d'o-
bligatiō aux
particuliers,
& les presens
pour estre
bien receus,
doient estre
faits de cho-
ses rares &
de bon cœur.

Reuenons maintenant à nostre propos: Le mesme bien qu'on donne à plusieurs, ne peut estre agreable à pas vn. Aucun ne pensera iamais qu'un tauerrier, ou un hostelier le recoiue comme amy. Aucun ne se tient pour conuié de celui qui fait vn banquer à toute la ville. Car on peut dire, Quel plaisir m'a-il fait? Il n'a pas plus fait pour moy que pour vn qu'à grand peine il cognoissoit; que pour vn ioueur de farces, & pour vne villaine personne. M'a-il estimé plus digne, & plus homme de bien que ces autres-là? nenny. Ce qu'il en a fait, n'a esté que pour contenter la feintise qu'il en auoit. Si tu veux que tes presens soient bien receus, choisis quelque chose rare. Qui penses-tu qui vueille se sentir luy seul redevable d'un bien, qui se fait à tout vn peuple? Je vous prie qu'aucun ne vueille interpreter nostre propos, comme si ie voulois restraindre la liberalité des personnes, & les brider plus que de raison: ie ne veux point empescher qu'elle ne se monstre en public; qu'elle n'aille où elle voudra; mais ie ne veux point qu'elle s'égare; ny qu'elle coure guere loin. On peut tellement donner de son bien, & d'une si honneste façon, que ceux qui en auront pris, encore qu'ils soient plusieurs, ne penseront point estre traictez comme le reste du peuple. Il faut que chacun ait vne particuliere marque; par laquelle il pensera estre plus auant en l'amitié de celui qui donne. Il luy faut donner occasion de dire, Je n'en ay pas eu d'auantage qu'un tel; mais on m'en a donné de fort bon cœur. J'ay receu mesme present que cestuy-là; mais on m'en a donné plustost; & encore qu'il l'eust meritē long-tēps auparavant. Il y en qui recoiuent mesmes presens, mais non pas avec mesmes paroles, ny avec pareille courtoisie de celui qui donne. Cestuy-ci l'a eu apres l'auoir demandé, mais ie me suis fait prier à le prendre. On fit vn beau present à vn tel; ouy, mais il auoit bien dequoy le rendre, il n'auoit point d'enfans, & sa vieillesse en promettoit au donneur beaucoup.

d'auantage. Quant à moy, i'estime beaucoup plus ce qu'il m'a donné, encore que ce soit vne meisme chose : Car il me l'a donnée sans esperance que ie la luy puisse rendre. Et comme vne courtisane depart si finement les heures de ses amours entre plusieurs, que chacun pense auoir vn signe particulier d'une plus familiere amitié : Tout ainsi qui voudra faire valoir ses presens, & les faire trouuer plus agreables, il faut qu'il songe comment il pourra obliger à soy plusieurs personnes : & que toutesfois chacun ait vn signe, par lequel il pense qu'on l'ait preferé aux autres. De ma part, ie ne veux pas empescher qu'on ne face plaisir comme on voudra: tant plus il y en aura, tant plus apporteront-ils de louange & d'honneur: Toutefois ie desire que ce soit avec iugement. Car les plaisirs qu'on fait temerairement & sans raison, ne sont iamais beaucoup estimez. A ceste cause s'il y auoit aucun qui pensast, quand ie commande cela, que ie voulusse par ce moyen bannir la liberalité, & ne luy bailler point de bornes assez larges, certainement il auroit mal fait son profit de mes enseignemens. Y a-il vertu que i'aye plus prisee? apres laquelle i'aye plus incité les personnes? A qui est-ce que ces leçons & exhortemens puissent mieux conuenir qu'à moy, qui veux avec la liberalité, establir & assurer vne ferme societé entre les hommes?

Moyen de bien faire valoir ses presens, à l'exemple des courtisanes.

Q Voy donc? Par ce que les desseins de nostre ame ne peuuent estre appelez honnestes, encores qu'ils soient poussez d'une iuste volonté, s'ils ne sont conduits par la regle de la vertu : ie deffends que la liberalité ne soit point prodigee. C'est lors qu'on doit estre bien aise d'auoir receu quelque bien-fait, voire à main's ouuertes, si la raison & le bon iugement l'a conduit à ceux qui en sont dignes, si ce n'est point par temerité de fortune, ou par vne chaleur de courage despourueu de bon conseil, & si l'on prend plaisir de le pouuoir monstrier à tout le monde, & de le porter escrit & engraué sur soy. Veux-tu appeller bien-fait ce que tu auras pris d'une personne que tu as honte de nommer? Au contraire, combien nous sont plus agreables les bien-faits, combien plus profondément descendent-ils dans nostre cœur, (d'où ils ne despartiront iamais,) quand ils nous resiouyissent, & que nous sommes contents de nous souuenir plus de celuy qui nous a donné, que de ce que nous auons pris: Crispus Passienus auoit accoustumé de dire; qu'il aimoit beaucoup mieux le iugement de quelques-vns, que leurs bien-faits, & qu'il estimoit plus les bien-faits de quelques autres, que leur iugement; dequoy il alleguoit cest exemple : Ie prise plus (disoit-il) le iugement d'Auguste; toutesfois i' aime mieux le bien-fait de Claudius. Mais quant à moy, ie croy qu'on ne doit desirer de receuoir aucun bien de celuy duquel le iugement est peu prisé. Quoy donc? ne deuoit-on pas prendre ce que Claudius donnoit? si faisoit. Mais s'estoit comme si tu le receuois de la fortune, que tu penserois le pouuoir rendre mauuaise bien-tost apres. Mais pourquoy voulons-nous separer ce qui est si conioinct ensemble? nous ne pouuons l'appeller bien-fait, si la meilleure partie qui doit estre en luy, n'y est pas : C'est d'auoir esté donné avec iugement. Car s'il n'est donné avec vne volonté pleine de raison, nous l'appellerons aussi tost vn thesor, comme vn bien-fait. Or il y a plusieurs choses qu'il faut prendre, & ne deuoir pas.

CHAP. xv.
Il ne faut point prodiguer la liberalité, mais l'exercer avec raison & iugement.



LE SECOND LIVRE

DES BIEN-FAICTS DE

LVC. ANN. SENEQUE.

S O M M A I R E.

Il continuë encore à traicter en ce second liure, comment il faut donner vn bien-fait, & que nous le deuons donner comme nous le voudrions recevoir, preuenir ceux qui nous veulent demander, & leur espargner la fâcherie & la honte qu'ils auroient d'vser de ce mot, le vous prie, de n'yser point de longueurs, ni de paroles aigres en donnant, de quoy il baille vn bel exemple. Dit aussi qu'il faut donner quelque chose à la venue des hommes, & quelque chose en secret. Qu'on ne doit dire à pas vn les plaisirs qu'on a faicts. Qu'il ne faut rien donner qui doive porter dommage. Il vsc apres de la comparaison du seu de la paulme aux bien-faicts iusques au dix-huictiesme chapitre. Il enseigne pareillement comme on les doit recevoir, & commence au dix-huictiesme chapitre, qu'il faut auoir plus de soin de faire vn creancier d'vn bien-fait, que d'vne somme d'argent: de quelles personnes on doit refuser des bien-faicts, & en allegue de beaux exemples. Comme on doit & peut estre recognoissant: Apprend ce qui nous empesche d'estre recognoissans, & monstre comme au doigt ceux qui sont ingrats enuers les Dieux. Que celuy qui reçoit de bon cœur vn bien-fait, l'a desia recéu, & de la difference qui est entre le bien-fait & l'action du bien-fait.

CHAP. I.
Les plaisirs
se doiuent
faire volon-
tiers, prom-
ptement, &
sans mar-
chander,
car



Qui doute,
ne merite
aucun gré.

AP P R E N O N S (mon bon Liberalis) ce qui reste encore de la premiere partie: sçauoir est, comme il faut donner vn bien-fait. Pour à quoy paruenir, ie monstrey le chemin le plus beau qui soit. Donnons de mesme sorte, que nous le voudrions recevoir; & sur tout que ce soit volontiers, que ce soit bien-toit, & sans y songer. Vn bien-fait n'apporte aucun plaisir, s'il s'arreste longuement entre les mains de celuy qui le donne; s'il semble qu'il luy soit eschappé avec difficulté, comme s'il le desroboit à soy-mesmes. Mais si l'on ne peut donner si tost, & qu'il soit force de retarder nostre bien-fait, tâchons au moins par tous-moyens qu'on ne pense point que nous ayons longuement delibéré à le faire. Celuy qui doute, fait autant comme s'il le refusoit; & ne merite aucun gré. Car veu qu'il n'y a rien en vn bien-fait plus agreable, que la volonte du donneur; celuy qui en dilayant, nous fait cognoistre qu'il l'a baillé malgré soy, n'a pas donné; mais plustost il ne l'a point sceu bien retenir contre celuy qui le luy tiroit des mains. Il y en a plusieurs qui sont liberaux par honte: mais les plaisirs qu'on fait promptement, & que on presente auant qu'on les ait demandez, sur lesquels on ne fait aucun dilayement, (si ce n'est pour la honte de

celuy qui les reçoit,) sont les plus agreables. On doit premierement aller au deuant de ceux qui desirent quelque chose de nous : & apres , suiure promptement leur desir. Toutesfois le meilleur est de preuenir , & de le presenter auant que nous en soyons priez. Et parce qu'un homme de bien rougit tousiours de honte , en demandant quelque chose , celuy qui le deuance & luy espargne ceste peine , redouble le plaisir. La chose est bien acheptee qu'on obtient par prieres , veu que les plus grands personages du temps passe ont estime qu'il n'y auoit rien si cher , que ce qu'on auoit achepté par prieres. Les hommes ne feroient pas si souuent des vœux aux Dieux, s'il les falloit faire en public , & en lieu où tout le monde les peust entendre : de maniere que nous aimons beaucoup mieux prier tout bas , & en suppliant les Dieux, (ausquels nous pouons honnestement demander toutes choses,) faire nos requestes dans nostre cœur , afin qu'elles ne soient entendues de personne.

Il vaudroit mieux preuenir.

C'est vne fascheuse parole, qui nous poise beaucoup, & que nous prononçons avec la teste baissée de honte, le vous prie. Il faut faire grace : il faut espargner ce mot à ton amy, & à tous ceux de qui tu voudras gagner l'amitié par le bien que tu leur feras. Pour tant qu'on se puisse aduancer, on donne vn bien-fait trop tard, si on le baille apres qu'on l'a demandé . Par ainsi il faut deuiner la volonté d'un chacun, & apres l'auoir cognuë, il le faut deliurer de la necessité de requerir. Ailleurs-toy que le plaisir sera fort agreable , & qu'il viura tousiours en la memoire de celuy, à qui tu le feras auant qu'il le demande. Et si par fortune tu n'as pas eu la commodité d'aller au deuant, tu dois au moins couper le propos qu'il employeroit à te prier : tu luy dois faire croire par ta promptitude, que tu auois desir de le faire auant qu'il t'en requist. Et comme vne viande donnee bien à propos à vn malade, l'ayde beaucoup , & l'eau seule donnee au besoin, vaut quelquefois autant comme vne medecine: aussi vn plaisir , encor qu'il soit bien petit , & de petite valeur, s'il est franchement & promptement donné , si l'on n'a poinr dilayé à le faire , se fait priser beaucoup d'auantage , & surmonte l'estimation d'un plus riche & plus precieux present, sur lequel on auroit longuement songé. Il ne faut point douter que celuy qui fait si vistement plaisir, ne le face aussi de bonne volonté: C'est pourquoy il le fait gayement, & met sur son visage l'aise qu'il en a dans le cœur.

CHAP. 12.
Un plaisir fait deuant qu'estre requis, oblige plus, & dure tousiours en la memoire.

Deuoir de celuy qui ne peut preuenir.

Beaucoup de grands bien-faicts se sont gastez & corrompus, parce que les donneurs vians premierement d'un long silence , & en fin parlans d'une pesante & fascheuse grauité, promettoient avec vn visage si refrongné , & avec vne contenance si triste, qu'on eust pensé qu'ils le vouloient refuser tout à plat. Ne vaut-il pas mieux, en faisant choses bonnes, vser aussi de bonnes paroles, & avec vn propos humain & gracieux, rendre plus recommandable ce que tu fais, & le reprendre de ce qu'il a si longuement demeuré à le demander? Et s'il est besoin, tu t'en dois famillierement courroucer avec luy : le suis marri que vous ne m'ayez plustost fait sçauoir ce que vous desirez de moy: que vous ayez vsé de trop de ceremonies & de façons à me prier: que vous ayez employé autre que vous-mêmes pour me le faire entendre. De ma part, ie m'estime heureux, que vous ayez voulu essayer l'amitié que ie vous porte. Si vous auez besoin d'aucune chose qui soit en mon pouuoir, vous la pouuez prendre comme vostre. Je pardonne pour ce coup à vostre honte; n'y retournez iamais plus. Tu feras par ce moyen qu'il estimera beaucoup plus ta bonne volonté, que tout ce qu'il vouloit obtenir de toy. Là se cognoist la vertu & la dou-

CHAP. 13.
Plusieurs qualitez de contenance inclinent font perdre le merite des bien-faicts.

Propos d'un bon amy, se courrouçant à son autre amy.

Des bien-faicts.

teur de celuy qui donne , quand il contraint celuy qui s'en va, de dire : O le grand bien que j'ay gaigné ce iourd'huy ! i'estime beaucoup plus de l'auoir trouuë tel, que si vn autre m'en eust donné cent fois dauantage. Il m'est impossible de reconnoistre le bien que j'ay receu d'une si franche volonte.

CHAP. IIII.
Ceux qui
font plaisir
en rechi-
gnant, le
vendent bien
cher, & font
qu'on se re-
pent de les
en auoir re-
quis.

MAis il y a des personnes, qui accompagnent les plaisirs d'une telle rudesse, & de tels reffrongnemens de sourcils, qu'ils les rendent odieux, & font avec leurs fascheuses paroles, & avec leur hieté, qu'on se repent de les auoir obtenus. Il aduient souuent aussi qu'apres vne promesse, il y a des attentes & retardemens : Et toutesfois, on ne sent rien de plus ennuyeux que d'aller redemander encor ce qu'on auoit obtenu. Il faut payer comptant les plaisirs qu'on veut faire ; qui coustent plus quelquesfois de retirer, qu'ils ne font d'estre obtenus. Il faut aller solliciter quelqu'un d'en faire souuenir Monsieur, & prier vn autre de le reconuer. Et par ce moyen il aduient qu'un bien-fait se diminuë, & s'amoindrit de beaucoup en passant par tant de mains : & qu'on en sent le moins de gré à celuy qui l'a promis. Car ceux qu'il faut apres importuner, acquierent la meilleure partie de la grace. Tu mettras doncques peine, si tu veux qu'on te sçache bon gré de tes bien-faicts, qu'ils viennent entiers entre les mains de ceux à qui tu les as promis sans aucune diminution. Prends garde qu'ils ne soient surpris ou retenus apres que tu les auras donnez. Nul autre ne peut meriter quelque grace sur ce que tu donnes, qu'il n'en face perdre autant de celle qu'on t'en deuroit sçauoir.

CHAP. V.
Il vaudroit
mieux refu-
ser que bar-
quigner long
temps, & te-
nir les per-
sonnes en
incertitude.

IL n'est rien si fascheux, que demeurer longuement douteux & incertain. Quelques-uns aiment beaucoup mieux qu'on leur refuse tout d'un coup, que de les faire longuement trainer. Plusieurs faillent lourdement en cela, qu'ils prennent trop de plaisir à differer ce qu'ils ont promis, & tenir trop long-temps les personnes le bec en l'eau, expressement, afin qu'ils soient priez de plus grand nombre de gens. Tels sont les courtisans rusez, qui sont aupres de la personne d'un Roy, se sentans tout glorieux de pouuoir monstrier le credit qu'ils ont enuers leur Prince, & qui pensent que leur pouuoir seroit estimé moindre, s'ils ne se faisoient longuement courtoiser : Ils ne font rien sur le champ, ils ne font rien à vn coup. Les iniures & les outrages de telles gens sont fort soudains : mais leurs bien-faicts viennent fort tard. Par ainsi, croy ce que le Comique a dit, estre tres-veritable.

*Ne perds-tu pas autant du plaisir que tu fais,
Comme tu tardes trop à donner tes bien-faicts?*

Propos de
ceux qui
s'ennuyent
trop d'at-
tendre apres
vn plaisir.

De là procedent les paroles qu'une iuste & libre douleur fait sortir hors de nostre estomach : Faites tost si vous voulez faire quelque chose, cela ne merite point tant de peine, j'aime mieux que vous me refusiez du tout. Voila le langage qu'on tient lors qu'on s'ennuye d'une si longue attente, qui fait desia hayr & meipriser le bien qu'on attendoit. Le peut-on appeller ingrat pour dire cela ? Comme celle cruauté est plus grande, qui fait plus longuement languir en la peine, & comme c'est vne espee de pitié & de misericorde de tuer promptement, parce que le dernier toutment est la fin de tout le tourment, & que le temps qui precede est la plus grande partie du supplice qu'on doit souffrir : Pareillement, la grace d'un bien-fait est plus grande, si l'on n'a pas tenu longuement en suspens celuy qui le demandoit. L'attente des choses, pour si bonnes & honnestes qu'elles soient, est fascheuse & pleine.

pleine de desplaisir. Et encore que plusieurs bien-faicts nous apportent remede & soulagement à quelque necessité : si est-ce que celuy qui tient longuement en peine vne personne qu'il peut despescher vistemment, ou qui ne veut point qu'il en iouysse que bien tard, il estrangle son bien-fait. Toute vraye liberalité s'auance & se haste le plus qu'elle peut : & le propre d'un homme qui fait volontairement plaisir, est de le faire bien tost. Celuy qui donne plus tard qu'il ne faut, encor que nous en sentions profit, il ne le fait pas de bon cœur. Et par ce moyen il perd les deux choses qui sont les meilleures & les plus estimables en un bien-faict, le temps & l'opinion qu'on pouuoit conceuoir de sa bonne volonté. Vouloir bien tard, c'est ne vouloir point.

La vraye liberalité ne fait point languir personne.

CE qui importe le plus en tous affaires (Liberalis) est la maniere & façon de dire & de faire : la promptitude fait beaucoup, & le retardement amoindrit de beaucoup. Comme tous les fers des espées sont aussi durs & pointus les vns que les autres : mais il y a grand' difference si elles sont poulées d'un bras puillant, ou si elles sont maniées d'une main foible. Vne même espée ne fera qu'elgratigner l'un, & percera l'autre tout outre ; selon la puillancé & la roideur qui la poulera. Ainsi est il de ce qu'on donne : il n'y a seulement difference qu'à la façon de le donner. O combien nous estimons donc, si celuy qui nous a donné n'a pas permis que nous luy en ayons rendu graces ! si en le nous donnant il a aussi oublié de l'auoir donné ! Certainement c'est vne grande folie de se courroucer contre celuy à qui l'on donne, & mesler des iniures & des outrages avec le plaisir qu'on luy fait. Il ne faut donc point enaigrier les bien-faicts : il n'y faut mesler ne tristesse ne desplaisir aucun. Et si par fortune tu auois iuste cause de le reprendre, & admonester de quelque chose, choisis vne autre heure qui soit plus propre & conuenable.

CHAP. VI. La promptitude à faire plaisir augmente, & la longueur ou tardiveté, diminue l'obligation.

FAbius Verrucosus disoit, que le bien qu'un homme rude & fascheux donnoit mal-gracieusement, ressembloit à un pain graueleux, que la faim contrainst de manger par force, tout mauuais qu'il est. Estant Tiberius Cesar prié par Marcus Allius qui auoit esté Presteur, de l'acquitter de ses debtes, Cesar commanda qu'il baillast par denombrement le nom de tous ceux à qui il deuoit. Il me semble que ce n'estoit pas donner, c'estoit plustost appeller ses creanciers à vne cession de biens. Apres que le roolle fut fait, il escriuit qu'il auoit commandé que ces sommes fussent payez à ce prodigue. Et ayant adiousté vne fort rigoureuse remonstrance, il fit bien qu'Allius ne fut plus endebté, mais il fit aussi que ce ne fut pas un bien-faict, il le mit hors des liures de ses creanciers, mais il ne l'obligea pas à foy. Il est certain que Tiberius faisoit cela pour quelque autre intention : Et quant à moy, ie pense que c'estoit afin qu'aucun ne l'importunast plus de semblables requestes : il pensoit que cela suffiroit pour retenir les iniustes conuotises des hommes, & que par honte ils ne luy viendroient rien plus demander. Toutesfois, il vaut mieux que celuy qui voudra donner un bien-faict, tienne un autre chemin tout diuers.

CHAP. VII. Plaisir fait à regret, & de mauuaise grace, a peu de merite, &

Paroles fascheuses en bien faicts les aneantissent du tout.

Il faut parer & enrichir un bien-faict de tout l'ornement que tu pourras, afin qu'il soit plus agreable. Mais ce n'estoit pas faire plaisir, c'estoit reprendre : & pour en dire, comme en passant, mon aduis, il me semble que c'est chose indigne d'un Prince de donner avec note d'infamie. Et encore nonobstant cela, Tybere ne peut oncques avec ceste façon de faire, fuir ce qu'il craignoit : parce qu'ils se trouuerent, apres Allius, plusieurs qui demanderent mêmes choses, ausquels il commanda de faire entendre au Senat en quoy ils auoient despendu cest argent qu'ils

CHAP. VIII. Il faut donner lustre aux bien faicts, mais sans faire honte à qui l'on donne.

Des bien-faicts,

deuoient; & leur ayant fait receuoir ceste honte, il leur donna quelques sommes de deniers. Ce n'est pas liberalité, c'est vne reprimande, c'est vne aumosne, c'est vn secours que le Prince leur fait: ie ne le pourrois appeller plaisir, veu que m'en souuenant, ie serois contrainct de rougir de honte. On m'a enuoyé deuant les Iuges pour obtenir ce que ie demandois: il m'a fallu souffrir vn procez criminel.

CHAP. IX.

Certaines choses se doiuent donner deuant tous, & autres en cachettes.

Tous ceux qui nous ont voulu apprendre la sagesse, nous commandent de donner quelque chose deuant tout le monde, & d'en donner quelques autres en cachettes & en secret. On doit donner deuant tout le monde ce qui peut apporter gloire & honneur à celuy qui le prend, comme les presens qu'on faisoit aux gens de guerre, les honneurs, & telles autres choses qui se rendent plus belles, estans cogneuës de plus de personnes. Au contraire, ce qui ne peut auancer vn homme, & qui ne le peut rendre plus honoré; ce qu'on donne seulement pour aider à sa necessité, à sa maladie, & sa pauureté, ou pour le garder d'ignominie; cela se doit donner à cachettes, cela ne doit estre cogneu que de celuy à qui il peut porter profit. Encor faut-il quelquefois tromper celuy que nous voulons aider; & trouuer moyen qu'il recoiue le plaisir sans qu'il cognoisse celuy qui le fait.

CHAP. X.

Exemple & raisons qui prouuent que il faut bien faire en secret, & avec consideration.

A Rcesilaus (comme on dit) estant aduerti qu'un sien amy pauvre, qui cachoit ses necessitez le plus qu'il pouuoit, estoit deuenu malade, & qu'il ne vouloit encor descouurer à pas vn la pauureté qu'il souffroit en sa maladie: pensa qu'il seroit bon de le secourir secretement. Parquoy faisant semblant de le venir voir, il laissa vne bourse pleine d'argent sous le cheuer du malade, afin que ce pauvre homme, (qui estoit honteux contre son propre profit,) pensast plustost auoir trouué ce qu'il desiroit, que de le prendre comme donné. Mais quoy? ne faut-il pas qu'il sçache d'où cest argent est venu? non. Premièrement, il faut qu'il n'en sçache rien, si cela doit estre vne partie du bien-faict. En second lieu, ie luy feray tant d'autres plaisirs, ie luy donneray tant d'autres choses, qu'il cognoistra à la fin que i'en estois l'auteur. Et en outre, encore qu'il ne sçache pas qui est celuy qui l'a donné, il me doit suffire que ie sçache que c'est moy qui l'ay fait. Tu me diras encor, que ce n'est rien que ie le sçache moy tout seul. Je confesse que c'est peu de chose, si tu veux tirer vsure de tes bien-faicts: mais si tu as deliberé de donner franchement, & en la façon qui seroit plus profitable à celuy qui receuroit ton bien-faict, tu te contenteras de n'auoir autre tesmoin que toy-mesme: autrement tu serois cognoistre que tu ne prens pas tant de plaisir à bien faire, comme tu es aise qu'un chacun le sçache. Je veux qu'il le sçache. Tu cherches donc vn debteur? Ouy; Je veux qu'il le sçache. Et s'il est plus profitable à celuy qui prèd le bien-faict, de ne sçauoir d'où il vient; s'il luy est plus honneste, plus agreable, ne serois-tu pas d'autre aduis? Je veux qui le sçache. Tu ne voudrois donc point sauuer la vie à vn homme s'il faisoit vne nuit obscure. Je ne veux pas nier que comme le subiet le requerra, il ne soit permis de se resioir de la bonne volonté de celuy qui reçoit vn bien-faict. Mais si lors qu'il est besoin de secourir nostre amy, nous voyons qu'il en doie receuoir quelque honte, si le bien que nous luy faisons, luy porte des-honneur, sinon qu'il soit fait à cachettes, ie ne dois point faire insinuer mes bien-faicts. Seroit-ce bien fait de luy dire, que c'est moy qui luy ay donné cela? veu que par les principaux preceptes il m'est deffendu de n'en reprocher iamais rien: voire de n'en faire iamais ressouenir. Car il y a vne loy inuiolable entre celuy qui donne, & celuy qui reçoit, que l'un doit incontinent oublier le bien qu'il a donné, & l'autre se doit à iamais souuenir de celuy qu'il a receu. Il n'y a rien qui faschet tant vn homme de bon cœur, que de se voir souuent reprocher les plaisirs qu'on luy a faicts.

Pour donner franchement, il ne faut point d'autre tesmoin que soy-mesme. &

Iamais ne reprocher ni rameteuoir. Loy inuiolable en bien-faicts.

IE prens plaisir de dire à haute voix, ce qu'un Romain qui auoit esté sauué par vn amy de Cesar, (au temps des procriptions du Triumvirat,) luy dit, ne pouuant supporter d'auantage sa hieté: ie te prie, rends moy à Cesar: me veux-tu tousiours reprocher, ie t'ay sauué la vie, ie t'ay gardé de mourir? Si ie m'en souuiens de moy mesmes, certainement ie tiens la vie de toy: mais si ie m'en souuiens par ton reproche, ce m'est vne mort. Ie ne te suis en rié redeuable, si tu m'as sauué pour me monstrier à tout le monde. Iusques à quand me veux-tu trainer par les carrefours de la ville? Quand voudras-tu que ie puisse oublier ma miserable fortune: On ne m'eust mené en triomphe captif qu'une seule fois. Il ne faut iamais dire ce que nous auons donné. Celuy qui aduertit redemande. Il ne faut iamais presser de si court: il ne faut iamais rattraischir la memoire d'un premier plaisir que par la charge d'un second. Et qui plus est, nous ne les deuons iamais raconter à autrui. Il faut que celuy qui a donné le bien-faict se taise: c'est à celuy qui l'a receu de le publier. Autrement on luy dira, comme on fit à vn qui se vantoit par tout des plaisirs qu'il auoit faicts, Voulez-vous nier (luy dit-on,) que vous n'en soyez payé? Vous en estes à ceste heure rembourié. Et quand fust-ce, (respondit-il,) qu'on me les paya? Bien souuent, (luy dit-on,) & en plusieurs lieux: C'est à dire aussi souuent, & en autant de lieux que vous vous en estes vanté. Que sert-il de dire? Que sert-il d'entreprendre sur le deuoir d'autrui? C'est vn autre qui le peut faire plus honnestement, & lequel, racontant le bien qu'il a receu de toy, te louera de plusieurs choses que tu ne diras pas. Tu me tiens desia pour ingrat, si tu penses qu'en te taisant aucun ne le doieue sçauoir. Il se faut bien garder de les dire: il s'en faut si bien prendre garde, que si l'on veut raconter deuant nous, ce que nous auons fait à quelqu'un, nous deuons respondre, qu'il estoit digne d'un plus grand bien, & que nous auons eu tousiours plus de volonté de le faire que de pouuoir. Ce que nous dirôs, non pas en mocquerie, ou en façon de iaseurs, ni comme quelques-uns qui font semblant de reietter ce qu'ils voudroient bien tirer à eux. Bref, nous vserons de toute la douceur & courtoisie que nous pourrons. Vn laboureur perdra toute sa peine, s'il ne tient plus compte des semences, apres qu'il les aura iettées sur ses terres. Les bleds ne peuuent meurir sans beaucoup de soin: rien ne peut paruenir à bon fruiet, si l'on n'y employe autant de peine sur la fin qu'au commencement: Tout ainsi en est-il des bien-faicts. Y a-il plus grand soin & plus grande diligence en ce monde, que celle que les peres employent apres leurs enfans? & toutesfois leur peine seroit perdue s'ils les abandonnoient en leur enfance: si le deuoir & la pieté paternelle ne nourrissoit longuement, & iusques à la fin, ce que nature luy a recommandé. Tous les autres bien-faicts sont de pareille condition. Tu en perds tout le fruiet, si tu ne les entretiens. C'est peu de les auoir donnez, il les faut encore nourrir. Si tu desires que ceux que tu obligeras, recognoissent tes bien-faicts, il faut non seulement leur donner, mais en outre il les faut aimer. Et sur tout, comme j'ay dit, gardons-nous de rien dire qui leur soit facheux à ouyr. Les reprehensions sont facheuses: mais les reproches engendrent inimitiez. Il n'y a rien qu'il faille tant fuyr en faisant vn plaisir, que de se monstrier superbe. Que sert vn usage fier & arrogant? Que seruent les paroles enflées & orgueilleuses? Les bien-faicts te loueront assez: il faut ietter loin ces folles vanteries: Les choses parleront d'elles-mesmes, lors que nous ne dirons mot. Le bien qu'on fait orgueilleusement, est non seulement desplaisant, mais il est encor hay & mesprisé de tous.

Cesar donna la vie à Pópeus Pennus, au moins, si celuy dône la vie qui ne l'oste point. Apres qu'il fut absous, & qu'il l'en voulust remercier, Cesar luy presenta le pied gauche à baiser. Ceux qui l'excusent, ne veulent pas confesser qu'il

CHAP. vi.
C'est chose indigne de reprocher vn plaisir qu'on a fait.

Rameneuile vn bien fait, c'est le redemander.

Responce que merite celuy qui se vante des plaisirs qu'il a faicts, &c.

Celle que doit faire celuy deuant lequel on raconte ses bien-faicts à autrui.

Bien-faicts cõparez aux semences.

La hieté n'est moins odieuse, que les reprehensions & reproches en bien-faicts.
CHAP. xii.
Exemple de singuliere insolence apres auoir obligé quelqu'un de bien-faict.

Des bien-faits,

fist cela par insolence: ils disent qu'il ne le fit que pour monstrier ses brodequins dorez, ou pour mieux dire, ses brodequins d'or, & enrichis par dessus de perles precieuses. Faisant ainsi, quel outrage estoit-ce? quel mal y auoit-il, qu'un homme, encor qu'il eust autrefois esté Consul, baissast des perles & de l'or, ne pouuant trouuer autre lieu plus net & plus honneste à baiser sur la personne de César? Homme seulement n'ay pour changer & reduire les mœurs d'une franche & libre cité, en seruage pire que celui des Perses! Il se soucie fort peu, si un Senateur vieillard, qui auoit iadis receu tant d'honneurs, demeurait à genoux deuant luy, en la presence des Princes, couché par terre, cōme on voit les ennemis vaincus se coucher deuant les vainqueurs. Ce fut le premier qui s'aduisa de trouuer quelque chose plus bas que le genouil pour chasser la liberte de Rome. N'est-ce pas fouler aux pieds la maiesté de la chose publique? & encor, comme quelqu'un dira, (car cela peut appartenir à ce propos,) que c'estoit du pied teneistre. Car il ne s'estoit point monstré alliez vilainement furieux & insolent, d'auoir pris ses beaux brodequins pour se trouuer au iugement de la vie d'un qui auoit esté consul, si l'Empereur n'eust encor porté ses clous & boutons d'or, dans la bouche d'un Senateur.

CHAP. XIII.
Imprudence
de ceux qui
par leur fier-
té & insolen-
ce perdent les plai-
sirs qu'ils
ont faicts.

O Trop grande fierté de fortune! ô pernicieuse folie! ô que celui est bien-heureux qui n'est contraint de receuoir aucun plaisir de toy! ô comme tu sçais conuertir un bien-faict en iniure! combien toutes choses outrageuses & arrogantes te plaisent! ô comme tout te sied mal! & comme te pensant esleuer plus haut, c'est lors que tu t'abaisles le plus, c'est lors que tu fais entendre que tu ne cognois point les biens qui t'ont rendu enflé & glorieux. Tu gastes & corromps tous les plaisirs que tu fais. Je te voudrois bien demander, Pourquoi est-ce que tu t'oublies ainsi? quel plaisir prens-tu à desguiser ta mine, ou à faire ceste fiere contenance? Aimes-tu mieux prendre ce malique, que ton visage naturel? Nous trouuons fort plaisant & agreable ce qu'on nous donne avec un regard humain, avec une façon douce & modeste: si lors qu'un plus grand que moy me donnoit quelque chose, il ne s'est pas monstré cruel; s'il a vscé de toute la douceur qu'il a peu; s'il s'est rendu pareil à moy; s'il me l'a donné sans faire le superbe; s'il a choisi un temps propre pour me faire entendre qu'il me le donnoit plustost par occasion, que pour besoin que j'en eussé. Bref nous leur pouuons persuader tout en un coup de ne perdre point avec leur insolence les plaisirs qu'ils feront doreinauant; si nous leur môstrons qu'on n'estime-ra iamais un bien-faict plus precieux, pour auoir esté donné avec des paroles insolentes & tumultueuses, & qu'eux-mêmes ne seront point estimez plus grands Seigneurs pour cela: si nous leur môstrons qu'un trop grand orgueil ne sert de rien, que de faire hayr ce que nous aimerions autrement beaucoup.

CHAP. XIII.
Il ne faut pas
auoir tant
d'égard aux
appetits,
qu'au profit
de ceux qui
requerent
un bien-faict.

Quelques choses peuuent nuire & porter dommage à ceux qui les obtiennent, à qui nous ferons plus de bien de les refuser, que de les octroyer. Il faut donc regarder plustost au profit & à l'utilité de ceux qui demanderont, que non point à leur desir. Souuent nous souhaitons des choses qui nous sont dommageables, & n'auons pas le loisir de regarder combien elles nous peuuent estre pernicieuses, parce que la passion corrompt le iugement. Mais apres que ceste conuoiitise nous est passée, apres que l'ardeur du desir (qui chasse la raison hors de nous,) est esteinte, nous auons en horreur ceux qui nous font ces malheureux & dommageables presents. Et cōme nous refusons de l'eau aux malades, les armes à ceux qui s'ont outrez de la mort de leurs amis, ou qui se veulent mesfaire, & aux desesperes de l'amour: & ne leur voulons rien permettre entre leurs mains, dont leur rage les puisse offenser: Ainsi deuons nous refuser ceux qui nous demandent des choses qui ne leur peuuent estre qu'à perte, ou à des-honneur: & ne tenir compte de leurs prieres, pour si humbles

& affectionnées & pleines de misericorde qu'elles soient. C'est lors que nous de-
uons prendre garde, non seulement si le bien que nous leur faisons leur sera pro-
fitable du commencement, mais encor à la fin, & leur donner de tels biens-faits,
qu'ils puissent se resioiir, non seulement de les prendre, mais encore de les auoir
pris. Il y en a plusieurs qui disent, le suis certain qu'il ne fera iamais son profit de
ce que ie luy donne, mais qu'y ferois-ie? il m'a tant prié que ie ne l'ay peu refuser:
qu'il y préne garde s'il veut luy-mesme: au moins il n'aura pas occasion de se plain-
dre de moy. Tu t'abuses, c'est de toy sans autre, & à bõ droit, qu'il se plaindra, apres
qu'il sera reuenu en sô bô sés, apres que ce desir ardent, & la fièvre, qu'il luy auoit es-
chauffé (sa fantasie, sera vn peu refroidie. Et cõment ne voudroit-il mal à celuy, par
lequel il a esté aidé à ses pertes, & à ses dâgers? C'est vne cruelle bonté, de se laisser
vaincre aux prieres de ceux à qui le bien que nous leur ferons ne doit apporter que
ruine & malheur. Et cõme c'est vne belle œuvre de sauuer, malgré eux, la vie à ceux
qui ne desirét que mourir: aussi est-ce vne courtoisie desplaisante, & vne grace plei-
ne d'inimitié de faire des presens domageables & nuisibles à ceux qui les requierét.
Dõnons des choses que tant plus on en iouira, tât plus aussi on les puisse avec le teps
trouuer agreables, & qui ne puissent oncques apporter dommage. Je ne dois iamais
dõner argent à celuy que ie sçay qu'il le veut porter à sa putain, & à son adultere,
afin qu'il ne me soit reproché de l'auoir fauorisé de cõseil, & d'auoir esté cõpagnon
d'vn acte si deshoneste: si ie puis, ie l'en retireray plustost, au moins ie n'aiderey
point sa vilanie. Si la colere & le courroux l'ont poullé à faire quelque chose con-
tre son hõneur, si brullant d'ambition il a mis sa vie en danger, ie ne permettray pas
qu'il se face outrage de ses propres mains. Je ne feray rien pourquoy il puisse quel-
quesfois dire, La grande amitié qu'il me portoit est cause de ma mort.

Souuent il n'y a point de difference entre les presens des amis, & les souhaits de
nos ennemis. Tout le mal qu'un ennemy nous peut desirer, la sorte affection d'un
amy nous l'ameine & le nous appreste. Y a-il rien plus vilain & plus deshoneste,
que de ne sçauoir point faire difference, (comme il aduiet bien souuent,) entre la
haine & le plaisir: Ne donnons iamais chose qui nous puisse reuenir à honte, & à
deshonneur. Et veu que la plus grande amitié que nous pouuõs porter à quelqu'un
est de le rendre pareil à nous, & le faire iouyr esgallement de nos biens & de nos
fortunes, aussi faut-il esgallement aduiser au bien & à l'honneur de nous deux. S'il
est pauvre, ie luy donneray de mon bien: mais ce sera avec telle mesure, qu'apres ie
n'en souffre point necessité: Si ie le voy en danger de sa vie, ie le secourray, pourueu
que la mienne soit asseuree: si ce n'est que ma vie puisse seruir de prix à quelque grãd
Prince, ou à quelque grande chose. Bref, ie ne dõneray rien, que i'eusse honte de de-
mander à autrui. Je ne vanteray point vn petit plaisir pour le faire paroistre plus
grãd. Je ne permettray point aussi, qu'un grand soit pris pour petit. Car comme ce-
luy qui met en ligne de compte ce qu'il a donné, en pert tout le gré: aussi celuy qui
monstre combien est grand le plaisir qu'il fait, il ne prise pas son present, il le re-
proche. Il faut mesurer nos richesses, & le pouuoir que nous auons, afin que nous
ne donnions ou plus ou moins que nos forces peuuent porter. Il faut considerer la
personne, & la qualité de celuy à qui nous donnons. On donne quelquefois moins
que la grandeur de celuy qui donne ne le requiert: quelquesfois aussi l'on donne
chose qui ne respond pas au merite de celuy qui reçoit. Il faut donc, quand tu vou-
dras donner, considerer en toy-mesme la personne de l'un & de l'autre. Et entre les
choses que tu donneras, examine bien, s'il est trop pesant ou trop leger pour le don-
neur: En outre, si celuy à qui tu veux donner, seroit bien homme pour le reietter, ou
pour ne le prendre point.

Leurs plus
humbles prie-
res doiuent
estre negli-
gées.

CHAP. xv.
Il faut telle-
ment reigler
ses presens,
que l'on n'en
souffre point
à l'aduenir
de necessité.

Des bien-faicts,

CHAP. XVI.
Alexandre
pratiq-
uait
l'impru-
dence
à con-
traire,
car il
donnoit
sans
dissim-
ulation.

CE furieux & forcené Alexandre qui ne pensa iamais qu'à grandes & hautes Centreprises, faisoit don d'une ville à quelqu'un: Et s'estant celui à qui il la donnoit, mesure soy-mesmes, pour se décharger de l'envie qu'il en pourroit encourir, il la refusa, disant que sa fortune & sa condition ne le meritoit point: Le ne m'enquiers point (dit Alexandre) de ce que tu merites de prendre: ie regarde seulement ce que ie dois donner. Il sembleroit que ce propos fust magnanime & Royal: & toutesfois, sortant de la bouche d'un Roy, il me semble qu'il est plein de folie & de legereté. Il ne faut iamais auoir esgard seulement à soy: le principal est de considérer ce que vous donnez, à qui, en quel temps, en quel lieu, pourquoy, & les autres circonstances, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire avec raison. O beste orgueilleuse que tu es! si il ne deuoit point recevoir ce bien-là, tu ne le pouuois honnestement donner. Il faut auoir esgard aux personnes, aux rangs, & aux dignitez qu'elles tiennent. Les vertus ont leur mesure par tout: par ainsi la faute de celui qui excède est aussi grande que de celui qui fait peu. Prends le cas que tu puisses faire cela, & que la fortune t'ait esleué si haut, que désormais tes dons & tes presens ne soient que de villes & de citez, lesquelles ne prenant point, de combien eusses-tu montré ton courage plus grand, que d'en faire des largesses? Toutesfois il se peut trouuer quelqu'un de si basse condition, qu'il ne merite point qu'on luy iette une cité dans le sein.

CHAP. XVII.
Antigonus
refusant peu
& prou, se
monstrois
egalement
vilain, atten-
du sa quali-
té.

mais

VN Philosophe Cynique pria Antigonus de luy donner un talent: il respondit qu'il demandoit plus qu'il n'en estoit besoin à un Cynique: Se voyant ainsi refusé, il luy demanda un denier: Antigonus respondit que ce seroit trop peu pour la grandeur d'un Roy. C'estoit une vilaine moquerie. Car il trouua moyen de refuser l'un & l'autre: Pour le denier il auoit esgard qu'il estoit Roy, pour le talent que celui qui le demandoit estoit Cynique: combien qu'il pouuoit donner le denier, comme à un Cynique, & le talent, comme Roy. Je confesse bien qu'il y a des choses de si grande valeur, qu'elles ne doiuent pas estre données à un Cynique: mais aussi n'y a-t-il rien de si petit, qu'un Roy liberal & humain ne puisse honnestement donner. Toutesfois, si tu en veux sçauoir mon aduis, ie trouue bon ce qu'Antigonus en fit. Car on ne peut bonnement souffrir que ceux qui font profession de mespriser l'argent, le viennent apres coquiner. Tu as crié la guerre contre les richesses, tu as publié par tout la haine que tu portois à l'argent, tu as vestu ce personnage, il n'y a remède, il te le faut iouer. Ce seroit une chose tres-iniuste d'amasser de l'argent sous la gloire que tu pensés acquerir par la pauuereté. Il faut donc que chacun regarde autant à sa personne, qu'à celui auquel il veut faire plaisir. Ie veux vser de la comparaison, que nostre Chrysippus fait du ieu du balon, lequel tombe à terre par la faute, ou de celui qui le jette, ou de celui qui le reçoit: Mais il demeureroit plus longuement en l'air, allant & venant entre les mains des ioueurs, si l'un le sçauoit bien seruir, & l'autre le sçauoit bien reioier. Il faut toutesfois qu'un bon iouieur pousse ou doucement, ou fort, comme il verra son compagnon estre pres ou loin de luy. Il y a semblable raison aux bien-faicts: s'ils ne sont conuenablement accommodez à la personne du donneur, & de celui qui les prend, ils ne sortiront iamais des mains de l'un, & paruiendront aux mains de l'autre comme ils deuroient. Si nous passons le temps avec un bon & assuré iouieur, nous pouillerons le balon plus hardiment: car en quelque lieu que le coup aille tomber, il est si adroit, il a la main si legere, qu'il le releuera à son aise. Au contraire, si nous iouions avec un nouuel apprenty, nous ne le ietterons ny si fort, ny si roide: mais nous le iouerons tout doucement, nous luy ferons tomber le balon dans la main: & s'il le nous renuoye, nous le releuerons tout bellement. Il en faut vser de mesme, pour le regard des bien-faicts: Il nous faut enseigner quelques-uns: nous les

Il mes-
sied à
ceux qui
mes-
prisent
l'ar-
gent
d'en
demander.

Bien-faicts
comparez
au balon.

deuons louer de s'estre mis en deuoir de rendre le plaisir, de l'auoir osé seulement entreprendre, d'en auoir eu la volonté. Souuent nous sommes cause qu'ils deviennent ingrats, nous les aidons & fauorisons pour y paruenir, afin que les biens qu'ils ont receus de nous, semblent estre plus grands, s'il n'est point en leur pouuoir de nous les recognoistre. Comme les ioueurs malicieux font estat de jetter le balon fort loin par dessus celuy avec lequel ils iouent, encor que le ieu se doie rompre, lequel ne peut estre continué que du consentement des ioueurs: Il y en a plusieurs d'une si meschante nature, qu'ils aiment plustost perdre du tout les plaisirs qu'ils ont fait, que si l'on pensoit qu'on leur en eust rendu la pareille, pour les pouuoir superbement reprocher. Ne seroit-ce pas mieux fait, & plus humainement, de permettre qu'ils se peussent acquitter de leur deuoir enuers nous, & les fauoriser & secourir quand ils voudront recognoistre les biens qu'ils en ont receus? prendre tout en bonne part, & lors qu'ils nous remercieront seulement de parole, les escouter aussi doucement comme s'ils s'aquitoient? & trouuer bon que celuy qui se sent obligé enuers nous, ait le moyen de nous payer? On estime vn usurier fort meschant, s'il demande ses debtes rudement: Il est encore pis estimé, s'il ne veut point prendre argent, lors qu'il luy est présenté, & s'il differe de recevoir payement. Il est aussi honneste de reprendre vn plaisir quand on le rend, comme il est honneste de ne le demander point. Le meilleur de tous est celuy qui fait volontairement plaisir, & qui ne l'a iamais demandé: qui a esté bien aise qu'on ait peu rendre ce qu'il auoit franchement donné, & desia oublié: & qui le reprend toutesfois avec aussi bonne volonté, que celuy qui l'auoit receu.

Insolence & fierté d'un mauvais naturel.

IL y en a qui non seulement ne donnent pas, mais qui reçoient aussi les plaisirs superbement: ce qu'il se faut bien garder de faire. Car ie veux desia traicter l'autre partie, & apprendre comme on se doit porter à recevoir les plaisirs qu'on nous fait. Tout deuoir & office qui depend de deux, requiert autant de l'un que de l'autre. Quand tu auras soigneusement regardé quel est le deuoir du pere, tu n'auras pas moins de peine à recognoistre quel doit estre celuy du fils. Le deuoir du mary est grand, celuy de la femme n'est pas moindre. Ils ne doiuent iamais faillir à ce que l'un requiert de l'autre. Ils desirent vne pareille reigle, & vne mesme mesure, laquelle, comme dit Hecaton, est fort difficile à tenir. Il est mal-aise de s'acquiter de ce que l'honnesteté nous commande: voire de cela mesmes qui s'approche de l'honnesteté. Car non seulement il s'en faut acquiter, mais il s'en faut acquiter avec raison. Il faut que ceste-là soit nostre guide par tout le chemin que nous tiendrons: Nous deuons faire toutes choses, & petites & grandes, avec son conseil: il faut donner de la façon qu'elle nous conseillera. Premièrement, elle sera d'aduis que nous ne deuons pas recevoir plaisir de toutes personnes. De qui donc est-ce que nous le deuons recevoir? Pour te respondre briuelement, c'est de ceux à qui nous voudrions auoir donné. Car il faut plus soigneusement choisir ceux à qui nous voulons deuoir, que ceux à qui nous voulons donner. Parce qu'encore qu'il n'en doie aduenir aucune incommodité, (côbien que nous y en voyôs souuent arriuer,) toutesfois c'est vne grande gehenne de te sentir obligé à qui tu ne voudrois rien deuoir. Et au cōtraire, c'est vne chôte fort agreable, d'auoir receu vn bié de celuy que tu peux aimer encor apres qu'il t'aura offensé. Mais vn homme de bien, vn homme honteux, se sent fort chargé s'il luy faut aimer quelqu'un contre son cœur. Il faut que ie vous admoneste bien souuent, que ie ne parle point des sages, qui se plaisent à faire ce qu'il faut qu'ils fassent, qui ont tel credit & autorité sur eux, qu'ils commandent à leur volonté, & à leur desir, qui se donnent eux-mesmes telle loy que bon leur semble, & la gardent

CHA. XVIII. Deuoir de ceux à qui l'on fait plaisir, enuers leurs bien-faiteurs.

La raison doit seruir de guide en toutes actions.

De qui cest qu'on doit recevoir plaisir.

Des bien-faicts,

Quelle diligence & soin il y faut apporter.

Il en faut quelquefois recevoir mal gré nous.

Mais c'est sans obligation.

CHAP. XIX.
Vn plaisir fait outre l'intention du bien faire, est de nul prix.

Aussi est ce luy qui se fait sans iugement & volonté.

CHAP. XX.
S'il est loisible de recevoir.

apres inuolablement: Je ne parle que des hommes imparfaits, qui ont toutefois desir de suiure la vertu & l'honneur, les affections & les passions desquels obeyssent come par force. Il faut donc bien choisir celuy de qui ie veux recevoir plaisir. Certainement il faut chercher avec plus de soin & de peine celuy que nous voulons faire creancier d'un bien-faict, que d'une somme d'argent. Parce qu'à l'un, ie ne suis tenu de rendre sinon ce que i'ay pris: & l'ayant payé, i'en suis quitte, ie suis hors de son liure: Mais à l'autre, il faut payer plus que ie n'ay receu: & luy ayât rendu le bien qu'il m'auoit fait, ce n'est pas tout, l'amitié doit durer encore entre nous. Car apres que ie luy ay rendu le plaisir, il faut que ie recommence derechef. Et sur tout le deuoir d'amitié m'admoneste de ne recevoir aucune personne qui n'en soit digne. Tel est le droict, telle est la loy sacree des bien-faicts, de laquelle l'amitié prend sa naissance. Il n'est pas tousiours à ma liberté, (comme dit Hecaton,) de refuser vn plaisir, & dire, Je n'en veux point. Il faut quelquefois recevoir vn bien-faict, encore malgré nous. Vn tyran te veut donner quelque chose: il est si cruel & furieux, que si tu refuses son present, il estimera que tu l'outrages. Diras-tu lors, Je ne le prendray point? Tu peux mettre vn brigand, vn corsaire de mer, en mesme rang qu'un Roy, qui aura le cœur aussi meschant qu'eux. Quand ie dis qu'il faut eslire & choisir celuy à qui tu veux deuoir, j'entens que ce soit sans force & sans crainte, avec laquelle on ne peut faire ne choisy ny election qui vaille. Mais si tu es en liberté, s'il t'est permis de prendre ce present, ou de le refuser, pense lors en toy-mesmes si tu le dois faire. Mais si la contrainte & la peur t'ont osté la liberté, fais estat que tu ne prens pas pour bien-faict le present d'un tyran, & que le prenant, tu ne fais que luy obeyr. Aucun ne s'oblige en prenant vne chose, qu'il ne peut refuser. Si tu veux scauoir au vray si ie veux & desire vne chose, permets-moy aussi de pouuoir dire, Je ne la veux point. Mais s'il t'a sauué la vie: c'est tout vn. Il ne sert de rien de considerer ce qu'on a donné: il faut seulement aduiser, si celuy qui baille a eu volonté de donner, & celuy qui reçoit a eu volonté de prendre. Si tu m'as sauué la vie, ie ne confesseray pas pour cela tenir ma vie de toy. Le venin a quelquefois gueri ceux qu'on vouloit empoisonner, toutefois il n'est pas conté entre les remedes salutaires. Quelques choses profitent beaucoup, & n'obligent de rien.

Quelqu'un qui estoit venu avec resolution de tuer vn tyran, luy donna vn coup d'espee, duquel il luy creua vn apostume: Le tyran ne le remercia pas de ce qu'il l'auoit guery d'un mal, où les medecins n'auoient osé mettre les mains. Tu vois bien qu'il ne falloit pas beaucoup priser ce plaisir là, car celuy ne pouuoit estre estimé auoir bien-faict, qui avec vne meschante intention m'a porté profit. C'est la fortune qui a fait ce bien, car l'homme auoit eu volonré d'endommager. Nous vismes vn lyon dans vn amphitheatre, qui ayant recogneu vn de ceux qui auoient esté condamnés à combattre contre les bestes sauvages, par ce qu'il auoit esté iadis son gouverneur, le garda de la fureur des autres. Ne dirons-nous pas que le secours que ce lyon donna, soit vn bien-faict? non: par ce qu'il n'a ni iugement, ni volonté de faire plaisir, & qu'il ne pensoit pas à cela. Il faut mettre celuy qui auoit entrepris de tuer le tyran, en mesme lieu, & en mesme rang que i'ay mis le lyon. L'un & l'autre ont sauué la vie, toutefois on ne peut dire que l'un ni l'autre l'ait fait avec intention de bien-faire. Ce n'est pas recevoir vn bien, quand on est contraint de le prendre. Ce n'est pas estre redevable d'un bien-faict à celuy auquel nous ne voudrions rien deuoir. Il faut que tu me mettes plustost en liberré de le prendre, ou de le refuser, & apres, que tu me donnes le bien-faict.

On a souuent disputé, si Marcus Brutus deuoit prendre grace, & demander la vie à Iule Cesar, lequel il iugeoit meriter d'estre tué. Nous dirons quelque iour

mieux à propos ce qu'il l'esmeut à le tuer. De ma part l'ayant cogneu en toutes autres choses homme sage & vertueux, il me semble qu'il fit en cela vne grande faute, & qu'il ne suiuiot pas la doctrine des Stoïciens, d'auoir sans raison eu crainte, ou que Rome deust rôber sous le gouuernement d'un Roy (veu quel'estat le meilleur & le plus heureux d'une cité, c'est de viure sous un iuste & vertueux Prince) ou esperé que Rome peust à l'aduenir garder sa liberté, voyant qu'il auoit cousté si cher, aux vns, de pouuoir entierement commander, & aux autres, de ne tomber à la mercy de ceux qui commandoient: ou bien d'auoir pensé, qu'une telle cité peust reuenir à son ancien honneur, & à sa premiere beauté, apres que la vertu & les loix anciennes en estoient du tout chassées, & du tout esteintes: Cuidant aussi que la iustice, le droit, & les loix fussent saintement entretenues en un lieu, où l'on auoit veu tant de milliers d'hommes combattre, non point s'ils deuoient seruir, mais à qui. O combien cest homme s'estoit oublié! quelle ignorance de l'ordre de nature, & des faicts de sa propre cité l'auoit surpris! de croire, (si un seul Cesar pouuoit estre tué,) qu'il ne se trouuaist aucun apres luy qui osast entreprendre contre la liberté publique, veu qu'apres tant de méchans Roys qui auoient esté tuez & foudroyez, encore se trouua-il un Tarquin. Certainement il deuoit auoir demandé la vie à Cesar, & pour cela toutesfois ne tenir pas en lieu de pere celui, qui à tort & contre tout droit s'estoit acquis la puissance de luy donner la vie. Car celui qui ne nous a point tué, ne nous a pas pour cela sauué la vie: il ne nous a fait aucun bien, il nous a seulement laissez aller.

uoit plaisir de celui qu'on iuge meriter la mort.

ON peut avec plus de raison disputer, Que doit faire celui qui est prisonnier entre les mains des ennemis, auquel un, qui a soüillé tout son corps de paillardise, iusqu'à sa propre bouche, promet payer le prix de sa rançon. Pourray-je souffrir qu'un si vilain homme me sauue la vie? Et apres me l'auoir sauuee, quel gré luy en pourray-je sçauoir? quelle pareille luy en pourray-je rendre? Viuray-je avec un impudique? ne viuray-je pas avec celui qui m'a racheté? Je t'en diray donc mon aduis. Je prendray de l'argent d'une telle personne, seulement pour me sauuer la vie. Je le prendray comme à interest, & non pas comme un plaisir: Je luy payeray apres, son argent. Et si j'ay onques moyen de luy sauuer la vie, le voyant en quelque danger, ie le feray: mais ie me garderay bien de faire avec luy aucune amitié, qui ne doit estre qu'entre personnes de pareille vertu. Je n'estimeray point tenir ma vie de luy, l'en feray estat comme d'un vsurier, à qui ie sçay bien qu'il faut rendre ce qu'il a presté. Au contraire s'il y a quelque personne vertueuse, & digne de qui ie doie prendre un bien-faict, ie ne le doy point recevoir, si ie cognois que cela luy doie estre dommageable. Par ce qu'il est tout prest avec son incommodité, voire avec le danger de sa vie, à me faire plaisir: qu'il a delibéré, me voyant accusé d'un crime capital, de plaider ma cause, & entreprenant ma deffense, acquerir la mauuaise grace de son Prince: Je me montrerois son ennemy, si se voulât mettre en danger pour moy, ie ne faisois une chose qui me seroit plus facile, d'estre seul en danger sans luy. Hecaton met un exemple qui n'est aucunement à propos. Il dit, que voulant un fils de famille donner de l'argent à Arcesilaüs, il le refusa, pour ne fascher point le pere, qui estoit homme fort auaricieux. Que fit Arcesilaüs dont on le doie tant louer, Est-ce pour autant qu'il ne voulut point prendre une chose desrobée au pere? ou par ce qu'il refusa ce qu'il luy eust fallu rendre bien-tost apres? de quelle modestie, ou de quelle vertu a-il vié, de ne vouloir prendre le bien du pere, que le fils de famille ne pouuoit donner? Mais s'il faut alleguer un exemple d'un cœur plus braue & plus genereux, parlons de Grecinus Iulius, personnage d'une rare vertu, que Cesar fit mourir, par ce seulement qu'il estoit plus homme de bien qu'il n'estoit be-

CHAP. XXI.
Sivn prisonnier peut accepter le plaisir offert par un infame.

&

Sil'on peut le recevoir au prejudice du bien faicteur.

Exemple notable à ce propos.

Des bien-faicts,

soin à vn tyran pour l'assurance de sa vie. Cestuy-là lors qu'il assembloit l'argent que ses amis contribuoient, pour la despense des ieuX publiques qu'il dresloit, refusa vne grande somme que Fabius Perficus luy enuoyoit. Ses amis qui ne prenoient point garde à celuy qui l'enuoyoit, mais seulement à l'argent qu'il auoit enuoyé, le reprenoient de ce qu'il ne l'auoit voulu prendre: Voulez-vous, (respondit-il,) que ie recoiue vn bien-fait d'un homme, apres lequel ie ne voudrois point boire quand il me presenteroit sa couppe? Et apres encor luy estant enuoyee vne plus grande somme par Rebilius, qui auoit autrefois esté Consul, mais homme qui n'estoit pas moins des-honoré que l'autre, & le priant affectionnément de commander à ses gens qu'ils la receussent; le vous supplie, (dit-il) pardonnez-moy; ie n'en ay point aussi voulu prendre de Perficus.

CHAP. XXII.
Il faut rece-
voir ioyeu-
sement le
plaisir, &
monstrer
qu'on en
sçait gré.

IE vous prie, dites-moy, si c'est recevoir des presens, ou sçauoir bien faire choiz des Senateurs, Apres que nous aurons iugé en nous-mêmes que nous pouuons prendre quelque chose, receuons-là ioyeusement; montrons le plaisir que nous y prenons; faisons que celuy qui nous donne, cognoisse l'aïse que nous en auons; & que par ce moyen il puisse incontinent recevoir le fruit qu'il en merite: Car celuy fera vne iuste cause de contentement, de voir son amy ioyeux; & encore plus iuste, de luy auoir donné le moyen de le rendre ioyeux. Faisons sentir de toute nostre affection l'aïse que ce bien nous apporte; rendons-en tesmoignage, non seulement deuant luy, mais en tous les endroits où nous serons. Celuy qui receuant vn plaisir, fait cognoistre qu'il le prend de bon cœur, en a desia payé la premiere pension.

CHA. XXIII.
Ceux qui ne
veulent rien
recevoir
qu'en cachet-
tes, ont mau-
uaise inten-
tion.
&

IL s'en trouue quelques-vns, qui ne veulent rien prendre qu'en secret, & en cachettes: ils se gardent de tesmoins, & ne veulent pas qu'on sçache le bien qu'on leur fait. Croy que telles gens font cela de mauuaise intention. Comme celuy qui fait quelque present, ne le doit publier, ne faire entendre, sinon entant qu'il cognoistra, que celuy qui le reçoit, y prendra plaisir: aussi celuy qui le reçoit, le doit prescher par tout. Ne prens iamais ce que tu as honte de deuoir. Il y en a d'autres qui remercient en cachettes, & en quelque coin à l'oreille: Ce n'est pas la honte qui leur fait faire cela; c'est desia vn dessein de le vouloir nier. Celuy qui rend graces en secret, & qui fuit les tesmoins, est ingrat. Il y en a qui veulent emprunter de l'argent, pourueu que ce ne soit point en leur nom, mais que ce soit sans courtier, & sans cedule: Ceux qui ne veulent point qu'on sçache aucunement le bien qu'on leur fait, ressemblent à ceux-là. Ils ne l'osent dire deuant le monde, afin qu'on pense qu'ils l'ont acquis de leur propre vertu, & non pas du bien-fait d'autrui. Telles gens font volontiers moins de seruice à ceux de qui ils tiennent la vie & leur grandeur, & craignans qu'on les vueille mettre au rang des clients & vassaux, ils acquierent vn pire nom, & se font iustement appeller ingrats.

Ceux aussi
qui remer-
cient en se-
cret,

CHA. XXIII.
Autres es-
pes d'ingra-
titude, deni-
ger son bien-
faïcteur.
Oublier le
plaisir receu.
Le recevoir
mollement
& d'une pa-
role basse.
Avec mes-
pris & des-
dain.

ENcor y en a-il d'une autre sorte, qui mesdisent tousiours de ceux qui leur ont fait plus de bien. Il vaudroit mieux offenser quelques-vns, que de leur faire plaisir. Car se monstrans ouuertement nos ennemis, ils veulent par là qu'on pense qu'ils ne nous font en rien redevables, & toutesfois ce que nous deuons principalement faire, c'est de ne perdre iamais la souuenance du bien qu'on nous a fait: il la nous faut souuent renoueller. Celuy ne peut rendre le plaisir, qui ne s'en souuiet point, & celuy qui s'en souuiet, l'a suffisamment rendu. Il se faut aussi garder de ne prendre pas delicatement le bien qu'on nous fait, ni avec vne parole basse & foible, car si en prenant, quelqu'un se montre froid & negligent, (veu que les bien-faicts soient plus agreables, lors qu'ils sont franchement receus,) que fera-il apres que le premier aïse sera du tout refroidy? Cestui-cy prend avec vn mespris & desdain, comme s'il disoit,

Je n'en auois pas besoin, mais puis que vous m'avez tant prié, ie feray ce que vous voudrez. Cestuy-là le prend si pareilleusement, qu'à grande peine celuy qui donne, peut cognoistre s'il l'a tenu entre ses mains. Vn autre a ouuert la bouche avec toute difficulté pour en rendre graces: se montrant lors plus ingrat, que s'il n'eust rien dit. Il faut parler à bouche ouuerte, & plus haurement, lors que nous verrons le bien estre plus grand. Il faut hardiment dire, En me faisant ce bien vous avez obligé plus de personnes que vous ne pensez. Chacun est bien aise qu'on amplifie & qu'on agrandisse le bien qu'il a donné. Vous ne sçauriez croire quel i'estime le plaisir que vous m'avez fait. I'espere vous faire cognoistre combien ie le prise plus que vous ne faictes pas. On sçait bon gré à vn qui se charge d'obligation. Ie prise tant le bien que i'ay receu de vous, que ie n'auray iamais le moyen de le vous rendre: à tout le moins ie diray en toutes compagnies, que si ie ne le recognois auant mourir, ce ne sera qu'à faute de moyens.

Quel moyen
il faut suivre
au contraire.

Furnius ne gaigna iamais tant le cœur d'Auguste Cesar, & ne le sçeut par autre moyen mieux rendre sien, pour apres impetrer de luy tout ce qu'il demada, que lors qu'ayant obtenu grace pour son pere, (qui auoit fuiuy le parti d'Antonius,) il luy dit, Cesar, ie n'ay iamais receu qu'une seule iniure de toy, c'est que tu as maintenant fait, que ie seray contrainct de viure & de mourir ingrat. On ne peut mieux monstrier le cœur & le desir qu'on a de recognoistre vn bien-faict, que de viure mal content de ne le pouoir rendre, & quand on confesse d'auoir perdu l'esperance de iamais y pouoir paruenir. Faisons tant par telles ou semblables paroles, que nostre bonne volonté ne demeure point cachee, mais qu'elle soit descouuerte pour reluire par tout. Et encor que nous n'en tenions aucun propos, toutesfois si nous en auons le souuenir tel que nous deuons, nostre conscience se fera voir sur nostre visage. Celuy qui doit estre quelque iour recognoissant, dès l'heure mesme qu'il receura le plaisir, songera comme il le pourra recognoistre. Chrysippus à ce propos disoit, qu'il doit tousiours estre prest, & comme celuy qui entreprend au jeu d'une course, se tenir cependant dans les barrieres, attendant le point que le signe soit donné, pour se ietter des premiers à courir; & lors il faut aller viste, lors il se faut efforcer pour atteindre celuy qui va deuant.

CHAP. XXV.
Exemple de
louable reco-
gnissance
en Furnius
à l'endroit
d'Auguste.

Voyons maintenant ce qui rend tant de personnes ingrates. C'est, ou la trop grande opinion qu'on a de soy, & le vice que les hommes ont naturellement, de se priser eux-mesmes, & ce qu'il leur appartient; ou la conuoitise, & le mauuais desir d'auoir des richesses; ou l'enuie qu'on porte au bien d'autrui. Commençons au premier. Il n'est celuy qui n'ait bonne opinion de soy, & qui ne iuge trop fauorablement de ses actions. Il aduient de là qu'il pense auoir meritè plus de bien qu'on ne luy pourroit faire: & que si on luy donne quelque chose, il pense que cela luy estoit deu; & encor a-il opinion qu'on ne le prise pas ce qu'il vaut. Il est vray qu'il m'a donné cela; mais ç'a esté bien tard; mais c'est apres auoir trauaillé longuement à luy faire seruice. I'eusse acquis plus de bien si i'eusse voulu suivre ou cestuy-cy, ou cestuy-là; ou si ie ne me fullè meslé que de mes propres affaires. I'esperois bien que mes seruices fussent autrement recogneus: il ne m'a fait aucun bien, qu'il n'en ait fait aurant à ses autres seruiteurs: il m'a fait cognoistre, me donnant si peu, qu'il ne m'estimoit pas beaucoup. Il m'eust fait plus d'honneur de ne me rien donner du tout.

CHAP. XXVI.
Trois prin-
cipales cau-
ses de l'in-
gratitude,
l'opinion de
soy, la con-
uoitise, l'en-
uie.

Cneus Lentulus Augur, (aux richesses duquel aucun ne se pouuoit comparer, & auant que quelques affranchis fussent deuenus grands, qui le faisoient paroistre pauvre) se vid riche de dix millions d'escus: I'ay bien dit, car il ne fit que voir seulement son bien. Il auoit l'esprit aussi rude, comme le cœur en bas lieu: Et

CHAP. XXVII.
Exemple co-
trair de sale
ingratitude
en Lentulus
à l'endroit
dudit Angu-
ste.

Des bien-faicts,

iaçoit qu'il fust le plus auare qu'on eust peu voir, toutesfois l'argent luy eschappoit encore plustost que les paroles, tant il parloit mal à son aise. Cest homme eitant redeuable à auguste de toute sa grandeur & de ses richesses, & qui n'auoit rien apporté, venant à la maison d'Auguste, que sa pauureté, qu'il cachoit lors le plus qu'il pouuoit, sous l'ombre de quelque ancienne noblesse: Cest homme, (dis-je) qui estoit desia deuenu le premier de Rome & de biens & de faueur, se plaignoit par fois à Auguste, qu'il l'auoit retiré de ses estudes, & qu'on ne luy auoit pas tant donné comme il en auoit perdu, en quittant l'esperoir de son éloquence. Et toutesfois, entre autres choses, Auguste luy auoit encor fait ce bien, de l'auoir gardé d'estre moqué, & deliuré d'une peine qui ne luy eust iamais porté aucun profit. Mais l'auarice & la conuoitise ne permet iamais à vne personne d'estre recognoissant. Vne deffestable esperance ne se peut oncques saouler du bien qu'on luy donne. Car comme il nous vient plus de biens, c'est lors que nous en souhaittons encore d'auantage. L'auarice est plus enflammee, & va plus viste sur vne grande abondance de richesses. Comme la force d'une flamme est infiniment plus aspre, quand elle sort d'un grand embrasement, pareillement l'ambition ne permet qu'aucun se puille arrester au point, & à la mesure des honneurs & des dignitez qu'elle auoit honteusement, & contre son merite autrefois souhaitté. Il ne le trouue aucun qui rende graces qu'on l'ait fait Tribun, mais il se plaint qu'on ne l'a esleué à l'estat de Preteur: voire c'est peu de chose si apres on ne l'a fait Consul, & encor n'est-ce rien s'il ne l'est plus d'une fois. L'ambition & le desir des hommes s'estend plus loin, il croist tousiours en auant, il ne recognoist iamais sa bonne fortune, & sa prosperité, parce qu'il ne se souuient plus quel il estoit nagueres, ni du lieu de sa naissance, il pense seulement aux degrez où il desire paruenir. Toutesfois le mal le plus violent, & le plus importun de tous, est l'enuie, laquelle nous tourmente, & nous trauaille infiniment, quand elle fait que nous voulons nous comparer à un autre. Il est vray, (disons-nous,) qu'il m'a fait plaisir de cela, mais il en a donné d'auantage à un tel, & beaucoup plustost à cestui-cy. Et le pis est encore, que l'enuie ne deffend iamais la cause & le merite d'autrui: elle s'estime, & se fauorise elle-mesme contre tout le monde.

Effets vici-
eux de l'a-
uarice.

De l'ambi-
tion.
&

De l'enuie.

CHA. XXVIII
Moyen de
cōtre-quar-
rer les faulx
persuasions
que les pas-
sions de l'e-
sprit engen-
drent.

NE seroit-ce pas plus sagement & plus vertueusement fait, d'agrandir le bien que nous auons receu, & sçauoir cognoistre que aucun n'est iamais tant estimé d'autrui, comme il s'estime luy-mesmes? I'en meritois beaucoup plus: mais il ne luy a esté bonnement possible de m'en donner d'auantage: il falloit qu'il departist sa liberalité à plusieurs. Ce n'est qu'un commencement: prenons en bonne part ce qu'il a desia fait. Il luy faut plus auant gagner le cœur, en luy rendant graces du bien que nous auons receu de luy. Il n'en a gueres donné en un coup, mais il en donnera souuent. Il a preferé un tel à moy, mais aussi m'a-il preferé à plusieurs. Cestui-cy n'est point pareil à moy, ny en vertu ny en honnesteté, mais on a trouué en ses façons de faire, quelque chose de plus agreable qu'aux miennes. En me plaignant, ie ne me rendray iamais digne de plus grand bien: ie me monstrey plustost indigne de celui que j'ay desia receu. On a donné à des personnes vilaines & des-honorées plus qu'à moy. Que fait cela à propos? ne sçait-on pas bien que la fortune n'vse guere souuent de iugement? Nous nous plaignons ordinairement que les meschans sont les plus riches, & les plus fortunez. Souuent la gresle & la tempeste, qui a passé les terres d'un meschant homme sans luy porter dommage, vient apres gaster la moisson des gens de bien. Il y a du hazard, & de la fortune pour chacun aux amitez, aussi bien qu'aux autres choses. Il n'y a plaisir si grand, que la mauuaitié des hommes ne le

Les plaisirs
e peuuent

puisse amoindrir en blasfant: il n'y en a aucun si petit, qu'en l'interpretant à bien, on ne le puisse agrandir & amplifier. Il ne te manquera iamais suiet de te plaindre, si tu reçois ainsi les bien-faicts en mauuaise part.

am oindrie
ou accroi-
stre diuerse-
ment.

VOy, ie te prie, combien quelques-vns (voire de ceux mesme qui ont fait profession de la sagesse,) ont mal recogneu les biens & la grace que les Dieux nous ont fait. Ils se plaignent que nous ne sommes aussi grands qu'Elephans, aussi viste que Certs, aussi legers qu'oysseaux, aussi forts que taureaux. Ils se plaignent que les grosses bestes ont la peau plus forte que l'homme; que le daim a le poil plus beau, l'ours l'a plus espais, le castor l'a plus mol & delicat, que les chiens ont le sentiment du nez plus subtil que nous, que l'aigle a la veüe plus aiguë, que le corbeau vit plus longuement, & que plusieurs bestes nous surpassent de pouuoir plus facilement nager. Mais ne pouuant nature permettre que quelques choses du tout contraires se pussent assembler en vn mesme corps, ni que nous puissions auoir ensemble la vitellè de la plus legere beste, ni la force du plus puissant animal, ils pensent faulxement que les Dieux ayent fait iniure & outrage à l'homme, de ne l'auoir composé de biens du tout contraires. Ils se plaignent des Dieux comme s'ils ne tenoient aucun compte de nous, comme s'ils nous auoient oubliez, quand ils ne nous ont donné vne perpetuelle santé, vne vertu inuincible, exempte des vices, & la prescience des choses futures. Ils sont presque arriuez à vne telle impudence, qu'ils ne se peuvent contenir de mesdire de la nature, & de luy vouloir mal, de ce qu'elle nous a faicts moindres que les Dieux, & que nous ne soyons pareils à leur diuinité. Ne vaudroit-il pas mieux reuenir à nous, & recognoistre tant & tant de bien-faicts, que nous receuons d'eux? leur rendre graces de ce qu'ils nous ont logez dans ce grand & admirable palais, & qu'ils nous font tenir le second rang apres eux? qu'ils nous ont donné commandement & pouuoir sur toutes choses terrestres? Qui est celuy qui ose comparer à nous les bestes, sur lesquelles nous auons toute puissance? Bref les Dieux ne nous pouuoient rien donner de ce qu'ils nous ont refuse. Par ainsi quiconques tu sois, qui iuges si mal de la condition & de l'estat des hommes, pense vn peu aux grands biens que nous a fait ce Dieu, pere de toutes choses. Combien de bestes beaucoup plus fortes que nous, auons-nous domptées & mises sous le ioug? Combien prenonis-nous de bestes plus vistes & plus legeres que nous? Voy ie te prie, qu'il n'y a rien de mortel qui ne soit suiet à nos coups. Nous auons receu de Dieu tant de belles vertus, tant de sciences, & en outre l'entendement & l'esprit qui peut en vn moment trauerser tout le monde, qui est plus leger & plus viste que les estoilles, qui preuoid long-temps auparauant le cours & le chemin qu'elles tiendront les siecles à venir. Il nous a donné tant de fructs, tant de bleds, tant de richesses, tant de choses mises à monceaux les vnes sur les autres. Enuironne, si tu veux, tout le monde: & par ce que tu ne trouueras rien seul à part-foy, que tu aimasses mieux estre que ce que tu es, choisis de toutes choses ce que tu voudrois qu'on te donnast. Ayant apres consideré le bon traitement que nature t'a fait, & les biens qu'elle t'a donnez prodigalement, il faut necessairement que tu confesses que tu es son mignon, & qu'elle ne te nourrist que de delices. Cela est vray. Les Dieux immortels nous ont trop aimé, & nous aiment encore tousiours. Finalement pour le plus grand honneur qu'ils nous pouuoient faire, ils ont voulu que nous tinssions les premiers rangs apres eux. Nous auons receu de grands biens, & n'estions capables d'en receuoir de plus grands.

CHAP. XXI.
Ingratitude
d'aucuns en-
uers Dieu &
ses bien-
faicts.

Choses con-
traires ne
peuent sub-
sister en vn
meisme suiet.

Plaintes in-
iustes enuers
Dieu.
qui

A mesme as-
sueti les
plus fortes
bestes à l'ho-
me.
&
L'a doué de
tant de ver-
tus, sciences,
dōs spiri-
tuels & cor-
porels.

I'Ay pensé, (mon Liberalis) que ie deuois necessairement dire cela, tant par ce qu'en parlant des petits & menus bien-faicts, il falloit aussi parler des plus

CHAP. XXX.
L'ingrati-
tude de enueis

Des bien-faicts,

Dieu engen-
dre l'ingra-
titude en-
uers les
hommes.

grands, & de ceux que nous receuons de Dieu, que pour autant aussi que du mespris de ceux-là, procede & s'entend par tout, l'audace de ce detestable vice d'ingratitude. Comment se pourra-il faire, que celuy qui mesprise les grâs biens que Dieu luy donne, tienne compte de ceux que les hommes luy font? qu'il en sçache bon gré, q'il les estime, & qu'il croye qu'il soit tenu d'en rendre la pareille? A qui conseilera de uoir son salut, & sa liberte, celuy qui nie auoir receu des Dieux la vie qu'il leur demande tous les iours? Or donc quiconques apprendra les hommes à n'estre point ingrats, celuy-là defendra la cause des hommes & des Dieux ensemble, auxquels, encor qu'ils n'ayent besoin de rien, encor qu'ils ne soiēt piquez du desir d'aucune chose que nous ayons, nous pouuôs toutesfois rendre le bien qu'ils nous font. Il ne faut point qu'aucun vueille couvrir son ingratitude sous ombre de sa petitesse, ou de sa pauureté: & qu'il die, *Que pourray-je faire? ou, Comment le pourrois-je recognoistre?* Quand sera-il en ma puïssance de rendre vne pareille aux Dieux souverains seigneurs & maîtres de tout ce monde? Tu le pourras facilement faire, & si tu es auare, il ne te coustera rien, si tu es pareilleux & inualide, tu le feras sans aucune peine. Sur le mesme instant que tu seras obligé de quelque bien-faict, tu pourras, si tu veux, le rendre, & te mettre hors de debte. Car qui a receu franchement & de bonne volonté vn bien-faict, celuy incontinent l'a rendu, & s'en est entièrement acquitté.

CHAP. XXXI.
Recevoir vn
bien-faict de
bonne vo-
lonté, c'est le
recognoistre
selon les
Stoïques.

CE paradoxe qui sort de l'eschole des Stoïques, à mon aduis n'est point de ceux desquels on se doit esmerueilleir, & auxquels on refuse d'adiouster foy: Sçauoir est que celuy qui a receu vn bien-faict de bonne volonté, l'a rendu. Car puis qu'il faut mesurer toutes choses par le vouloir, & par l'intention, on doit estimer autant qu'on l'ait voulu faire, comme de l'auoir fait. Et veu que la pieté, la foy, la iustice, & toutes autres vertus sont parfaites en elles-mesmes, vn homme peut estre estimé recognoissant par la seule intention & volonté, encor qu'il n'ait eu le moyen de mettre la main à l'œuvre. Quand quelqu'un a obtenu ce qu'il pourchalloit, il reçoit lors le fruit de son ouurage. Quelle intention & desir a l'homme qui donne vn bien-faict? N'est-ce pas de profiter à celuy à qui il donne, & prendre luy mesme plaisir à ses dons? S'il a fait ce qu'il desiroit, si le present qu'il me faisoit est venu entre mes mains, si luy & moy en auons esté mutuellement resioüis, si nous y auons senti autant d'aïse l'un que l'autre, n'a-il pas ce qu'il demandoit? Car il n'a pas desiré qu'on luy rendist la pareille, autrement ce seroit vn trafic de marchandise, & non pas vn bien-faict. Celuy a heureusement acheué sa navigation, qui est arriué au port où il desiroit paruenir. Le traict a fait le deuoir d'une main bien assëuree, s'il a touché la chose où il visoit. Celuy qui fait vn plaisir, veut seulement qu'il soit receu avec bonne volonté. Si donc on le reçoit d'un visage content, il a ce qu'il desire. Mais il en esperoit plus grand profit. Ce n'estoit point donc vn bien-faict, duquel la nature proprement est de n'attendre & n'esperer aucune recompense. Si j'ay receu le bien avec autant de bonne volonté qu'auoit celuy qui me le donnoit, ie l'ay rendu, ie l'ay payé. Autrement la condition de la meilleure chose de ce monde, seroit tres-mauuaise. Faut pour n'estre pas ingrat, qu'on me renuoye à la fortune? Si elle m'est si contraire qu'il soit hors de ma puïssance de le recognoistre, ma bonne volonté suffit, pour payer vne autre bonne volonté. Quoy donc? ne me mettray-je point en deuoir de luy rendre la pareille? ne chercheray-je pas l'occasion du temps, & de toutes choses? n'auray-je pas tousiours enuie de remplir le sein de celuy, de qui j'auray receu quelque bien? Certainement le plaisir seroit en mauuais lieu, si on ne le peut recognoistre que quelque chose n'eschappe des mains.

La nature
du bien-faict,
est de n'es-
perer aucu-
ne recom-
pense.

EN outre, (dit-il) celuy qui a receu vn bien-faict, iacoit qu'il l'ait receu d'un cœur bien affectionné, ne s'est pas encor du tout acquitté de son deuoir, par ce qu'il en reste vne partie, qui est de le rendre: comme au ieu du balon, c'est quelque chose de le sçauoir dextrement prendre, mais nous n'estimons point bon iouëur celuy qui l'ayant pris, ne le reiette vistement, & bien à propos. Cest exemple ne se peut aucunement rapporter à ce que nous traictons, par ce que la gloire de bien iouier n'est qu'en l'adresse & agilité du corps, & non point au courage, & qu'en ceste sorte de ieux qui se iugent à l'œil, il faut desplier tout ce qu'on sçait faire. Toutesfois ie ne le voudrois point appeller mauuais iouëur, si ayant sçeu bien dextrement releuer le balon, il n'a pastenu à luy, qu'il ne l'ait promptement reioüé. Mais encor, (dit-il) que le iouëur n'ignore rien de l'art, & que n'ayant faict qu'une partie de ce ieu en prenant le balon, il peut aussi acheuer l'autre en le reiettant: toutesfois le ieu demeure imparfaict, qui s'acheue en le reiettant apres qu'on l'a iecté. Je n'en veux point disputer d'auantage, prenons le cas qu'il soit ainsi, & que le ieu soit imparfaict: si est-ce que le iouëur ne l'est point. Il en est de mesmes au discours que nous traictons, il defaut bien quelque chose au plaisir qu'on a fait: mais il ne defaut rien à vn bon cœur, & à vne bonne volonté. Le donneur qui a rencontré la volonté d'un preneur aussi bonne que la sienne, a fait de sa part tout ce qu'il auoit desiré.

CHA. XXXII.
Objection & similitude contre le paradoxe precedent des Stoïques.
Responce.

Quelqu'un m'a fait vn plaisir, ie l'ay receu d'aussi bonne volonté qu'il pouoit souhaitter. Il a desia ce qu'il demande, il tient la chose seule qu'il desire, sçauoir est, que ie sois recognoissant, & que ie luy en sçache bon gré. Apres tout cela il reste encor, qu'il se puisse seruir de moy, & qu'il tire quelque profit d'un homme, qui ne luy sera pas ingrat. Ceste derniere partie qui restoit, ne rend point mon deuoir imparfaict: c'est vn accroissement, & vn adioustement que ie mets à la perfection de mon deuoir. Quand Phidias fait vne statuë, le fruit de son art, & de son sçauoir est autre que n'est le fruit de son ouurage. Le propre de son art est d'auoir fait la statuë, mais le propre de l'ouurage est de l'auoir faite avec profit. Phidias a bien acheué son ouurage, encore qu'il ne l'ait pas vendu. Il a trois sortes de profit de son œuvre. L'un est l'aise qu'il sent en son ame. Or il le reçoit apres l'auoir acheué. L'autre est l'honneur & la gloire qu'il en rapporte. La troisieme est le profit qu'il en receura en le donnant, ou le vendant, ou par quelque autre commodité. Le premier fruit doncques d'un bien-faict sera la conscience, & le contentement qu'on sent de l'auoir bien employé, par ainsi quiconques aura mis son don entre les mains de celuy qu'il vouloit, il en a desia receu le premier fruit: Le second est l'honneur & la reputation: Le troisieme, est des commoditez & des plaisirs qui peuuent estre faicts reciproquement de l'un à l'autre. Et par ce moyen, si nous auons receu gracieusement & de bonne volonté le bien qu'on nous a fait, celuy qui le donnoit en a desia receu le bon gré qu'il en pouuoit esperer: mais il n'a point receu encor le loyer & le profit d'iceluy. De maniere que ie dois seulement ce qui est hors du bien-faict. Car quant au bien-faict, ie l'ay desia payé, lors que ie l'ay receu gracieusement, & de bonne volonté.

CHA. XXXIII.
Qui se plaist, demande pour recompense, qu'on le recoïue avec bonne volonté, qu'on le recognoisse, qu'on en sçache bon gré, & qu'on rende la pareille.

Profits qui reuiennent du bien fait.

QVoy donc? celuy qui n'a rien fait, peut-il auoir rendu la pareille? Certainement il a fait beaucoup, à vne bonne volonté, il a rendu vne pareille bonne volonté: & ce qui est vn signe certain d'amitié, s'a esté d'une affection esgale.

CHA. XXXIV.
Qui reçoit vn bien fait de pareille vo-

Des bien-faicts.

lonté qu'on
le doit ne,
s'aquiesce de
beaucoup,
Ce qui con-
firme d'au-
tant plus le
paradoxe
susdict.

En outre il faut payer vn bien-faict, autrement qu'on ne fait vne dette. Tu ne dois pas attendre que ie te monstre en quoy ie veux payer. Cest affaire se manie de volonte à voloté. Tu ne trouueras pas mauuais ce que ie diray, (encor que de premiere face il soit cōtraire à ton opinio,) si tu veux prendre vn peu de patie ce, & considerer qu'il y a beaucoup plus de choses qu'il n'y a de paroles. Il y a vne infinité de choses qui n'ont point de nom, lesquelles nous ne pouuons faire entendre par leur propre signification, mais par des mots empruntez. Car nous disons, le pied d'vn liêt, & le pied d'vn voile, & le pied d'vn vers, aussi bien que nostre pied: Nous disons vn chien de chasse, vn chien de mer, & le signe qui est au Ciel: par ce que nous ne sommes pas assez riches pour donner son propre mot à chaque chose. Mais quand il est besoin, nous empruntons des paroles. La hardiesse proprement est vne vertu, laquelle pour le deuoir de l'honneur, mesprise les dangers. C'est la science de repousser les perils, de les scauoir bien soustenir, & de les rechercher. Et toutefois nous appellons hardy vn escrimeur à outrance; comme nous faisons aussi vn meschant elcalue, auquel sa temerité fait mespriser la mort. La sobriété nous enseigne à fuir les folles & vaines despences. C'est la science d'vser de son bien avec mediocrité. Toutesfois parlant de celuy, qui est trop chiche & resseré, nous l'appellons mechanicque & vilain; combien qu'il y ait vne distance infinie entre la mediocrité, & le trop espargner & ferrer sa despence. Ces choses sont de diuerse nature; mais la disette des mots nous contraint de les appeller tous deux chiches; & faut que celuy qui avec raison mesprise les dangers, soit appelé magnanime, & celuy aussi qui temerairement & sans raison va courant au peril. Nous appellons tout ainsi du nom de bien-faict, & l'acte que nous faisons en donnant, & ce que nous donnons aussi en c'est acte, scauoir est vne somme d'argent, vne maison, vne robbe. Le nom de l'vn & de l'autre n'est qu'vn, mais le faict & le pouuoir en est diuers.

CHAP. XXXV
Conclusion
de ceste dis-
pute: qui red
la pareille,
satisfait en
partie, mais
qui red aus-
si plaisir pour
plaisir, s'a-
quiesce.

Escoute donc. Tu cognois maintenant que ie ne dis rien, qui soit contraire à ton opinion. Ie te dis; que nous auons rendu la pareille au bien-faict, qui s'a- cheue avec l'acte de donner, si nous l'auons receu de bon cœur; mais nous n'auons pas encor satisfait & payé l'autre bien-faict qui consiste en la chose donnée, & que nous auons delibéré recognoistre, & le rendre quelque iour s'il est en nostre pou- uoir. Avec nostre volonte nous auons payé la volonte du donneur: Reste que nous sommes encore debiteurs d'vn bien pareil à celuy que nous auons receu. Par ainsi encor que nous disions que celuy qui a volontairement & de bon cœur receu plai- sir, ait payé le gré qu'il en deuoit scauoir, toutesfois nous luy commandons de rendre quelque autre plaisir semblable à celuy qu'on luy a fait. Nous disons quel- que chose d'vne façon qui est contraire au commun vſage de parler, & qui reuien- nent en vſage par vn autre moyen tout diuers. Nous disons qu'vn sage ne peut re- ceuoir iniure, toutesfois celuy qui l'aura frappé, sera condamné par action d'iniure, si le sage se plaint d'auoir esté frappé. Nous disons qu'aucune chose n'appartient à vn fol, si est-ce que celuy qui detrobera le bien d'vn fol, sera condamné comme larron. Nous disons que tout le monde a perdu l'entendement, & toutesfois nous ne purgeons point le cerueau de tous les hommes avec l'hellebore. Nous permet- tons que ceux mesmes que nous appellons fols, puissent auoir opinion & voix aux creations des magistrats, & leur fions l'exercice de la iustice. De mesme façon nous disons que celuy qui a receu volontairement vn plaisir, a rendu le gré qu'il en deuoit scauoir. Ce neantmoins nous le laissons encor endebté, & le chargeons apres ceste premiera recognoissance, de recognoistre encor plus amplement le bien qu'il

qu'il a receu. Nous l'exhortons , nous l'admonestons d'avantage de rendre le plaisir , tant s'en faut que nous luy voulions apprendre à le nier. Craignons tousiours que le cœur ne nous faille sous la pesanteur d'une si grande charge. On m'a donné tout le bien que j'ay ; on a deffendu mon honneur ; on m'a mis hors d'un triste & piteux estat , où i'estois pendant mon accusation criminelle. Je iouys de ma vie & de ma liberté : Comment pourray-je recognoistre tant de biens ? Quand verray ie le iour que ie luy feray sentir ma bonne volonté : C'est aujourd'huy qu'il m'a fait cognoistre la sienne. Reçoy donc le bien-faict en ceste façon, embrasse-le, resiouy t'en, fais estat de deuoir non pas ce que tu auras pris , mais ce que tu pourras rendre. Tu ne te mettras pas en si grands dangers , que la peur te puisse faire deuenir ingrat. Je ne te presenteray aucune chose difficile à faire , ne t'estonne point , ne pers pas le cœur , ne pense pas que tu ne puisses bien souffrir le trauail & la longueur du seruice qu'il t'y faudra employer. Je ne veux point que tu attendes long temps, tu le peux faire tout presentement : Tu ne seras iamais recognoissant si tu ne l'es à l'heure mesme que tu reçois le bien-faict. Que feras-tu donc ? faudra-il prendre les armes ? peut-estre qu'ouy. Faudra-il faire un long voyage sur mer ? peut estre qu'ouy, & en temps que les vents te menaceront d'un naufrage. Mais veux tu bien payer un plaisir ? reçoy-le ioyeusement , tu as rendu la pareille , non point que tu doiuies penser d'en estre entierement deschargé , mais afin que tu ne viues point en peine de payer ceste debte.

Fin du second Liure des bien-faicts.





LE TROISIEME

LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE.

SOMMAIRE.

C'est chose vilaine de ne rendre point vn bien-faict : à ceste cause les ingrats mesmes se plaignent des ingrats. Diuerſes ſortes d'ingrats. Pour rendre vn bien-faict il y faut de la veru, du tēps, des facultez & de la fortune. Les nouueaux bien-faicts ſont oublier les anciens. Si l'ingratitude doit demeurer impunie, & pourquoy n'y a-il point d'action contre ce vice, par ce qu'aucun Iugē n'en pourroit faire l'eſtimation. Il n'eſt pas bon qu'on ſache & cognoiſſe le grand nombre des ingrats. Que la peine de l'ingrat, c'eſt la haine publique que tout le monde luy porte. Diſpute, ſi vn eſclaue peut donner vn bien-faict à ſon maiſtre, alleguant pluſieurs beaux exēples de ce que les eſclaues ont fait pour ſauuer la vie & l'honneur de leurs Seigneurs. Que tous les hommes n'ont qu'vn meſme commencement, & vne meſme origine. Diſcours, ſi les enfans peuuent faire de plus grands biens aux peres qu'ils n'en ont receu d'eux: ce qu'il taſche prouuer par les exēples qu'il ameine à ce propos. Heureux ceux qui ſeront vaincus en ce combat, & ceux auſſi qui ſeront vainqueurs.

CHAP. I.
L'ingratitude eſt odieuſe de elle meſme, & neantmoins chacun encourt ce vice diuerſement ſelon qu'il a diuerſes ſources.



Pluſieurs ſortes d'ingrats.

*E*ſt vne choſe des-honneſte d'elle-meſme, (Ebutius Liberalis) elle l'eſt encor à l'opinion cōmmune de tous, de ne recognoiſtre point le plaifir qu'on reçoit. Et par ceste raiſon, les ingrats meſme ſe plaignent ſouuēt des ingrats: cependant chacun s'arreſte en la perſeuerance de ce crime, encor qu'il ſoit hay d'vn chacun. Qui pis eſt, nous ſommes ſi contraires à noſtre deuoir, que bien ſouuent nous taſchons de nuire d'auantage, non ſeulement apres que nous auons receu quelque plaifir, mais parce que nous l'auons receu. Je ne veux pas nier que cela n'aduienne en quelques-vns par la mauuaiſtiē de leur naturel, & à pluſieurs, parce que le temps leur en oſte la ſouuenance. Car iacoit qu'ils ayent quelque memoire des plaifirs recentemente faits, touteſois, ils la laiſſent enuieillir à la longue. Dequoy il me ſouuient que nous auons autreſois diſputé enſemble, & que tu ſouſtenois qu'il valoit mieux les appeller oublieux, que non pas ingrats. Comme ſi la meſme faute qui les a rendus ingrats, les pouuoit excuſer de leur ingratitude. Voudrions-nous dire que celuy qui a mis en oubly vn plaifir, ne ſoit point ingrat, veu qu'il n'y a que l'ingrat qui le laiſſe ſurprendre à l'oubly? On voit pluſieurs ſortes d'ingrats, comme pluſieurs ſortes de larrons, & de meurtriers, qui ſont tous coupables d'vne meſme faute, laquelle touteſois eſt differente en ſes parties. Celuy eſt ingrat qui nie auoir receu le bien-faict. Celuy eſt ingrat qui n'en fait pas ſemblant. Celuy eſt ingrat, qui ne le rend point. Mais le plus ingrat de tous, eſt celuy qui l'a oublié. Car iacoit que les autres ne le payent point, touteſois ils le doiuent: ils en ont encore quelque ſouuenir qu'ils retiēnent enſerré dans leur mauuaiſe cōſcience, laquelle ſe pourra deſplier avec le temps, & ſuruenāt vne nouuelle cauſe, les cōtraindre de recognoiſtre le bien qu'ils auoiēt receu. La hôte les pourra

quelquefois surprendre: le point de l'honneur les touchera vn iour tout d'un coup: lequel se peut refueiller d'as vne mauuaise ame, si quelque occasion aïcée & facile le presente. Mais celuy qui a perdu toute la souuenance d'un bien-fait, ne pourra iamais estre autre qu'ingrat. Je te prie, lequel de ces deux estimes-tu plus melchât: ou celuy qui laisse passer l'occasio de rédre le bien qu'il a receu, ou celuy qui en a du tout perdu la souuenance? Les yeux qui craignent de voir la clarté, ne sont que malades, mais ceux qui n'y voyét du tout rien, sont aueugles. C'est vne impiété, de ne porter amitié ni reuerence à son pere, ni à sa mere, mais celuy qui les desaduouë, & ne les recognoist point, a du tout perdu le sens. Qui peut plus iustement estre appelé ingrat, que celuy qui deuant mettre au plus profond de sa memoire, & porter tousiours deuant ses yeux, le bien qu'on luy a fait, l'a toutefois tellement reietté & mis en arriere, qu'il n'en sçait du tout rien? Il fait bien cognoistre qu'il n'a gueres souuent pensé de s'aquitter d'un bien-faict, puis qu'il s'est laissé surprendre à l'oubly.

D'Auantage, pour rendre la pareille, il y faut des richesses, du pouuoir, du tēps, de la comodité, de la faueur de fortune: Mais celuy qui a bone souuenance du bien-fait, le recognoist sans qu'il luy couste rien. Quicōque ne s'aquitte de son deuoir, le pouuât faire sans peine, sans richesses, sans la faueur de personne, ne trouua iamais aucun, qui ose defendre sa cause. Celuy n'a pensé iamais à recognoistre le plaisir, s'il l'a ietté si loin derriere ses espauls, qu'il ne puissē iamais plus reuenir deuant ses yeux. Et comme les meubles, qui seruent ordinairement en vne maison, qui sont frottez & maniez tous les iours, ne sont point en danger de se moisir: & au contraire, ceux de qui l'on n'a pas si souuent besoin, & qui demeurent cachez en quelque coin, se rouillent avec la seule vieillēse du temps: Ainsi les choses où nous prenons plaisir de penser à toute heure, ne sortent iamais de nostre souuenance, laquelle ne perd & n'oublie que ce qu'elle ne voit guere souuent.

CHAP. II.
La plus des-
honneste es-
pece d'ingra-
titude, c'est
d'oublier le
plaisir receu.

O Vtre ceste-cy, il y a plusieurs autres causes qui nous empeschēt de voir les plus grands biens qu'on nous a faicts, & qui nous en ostent la souuenance. La plus grāde desquelles, est ceste-cy, qu'estās tousiours assaillis de nouueaux desirs, nous ne iettons plus l'œil sur ce que nous tenōs desia, nous pensons seulement à ce que nous souhaittons obtenir de nouueau. Nous ne pēsons plus à ce qui est desia donē, mais seulement à ce que nous desirōs encore. Nous mesprisōs & ne tenōs plus cōpte de ce qui est desia entré en nostre maisō. D'où il aduiēt que si le desir d'autres choses nouuelles nous fait moins estimer le bien que nous auōs desia receu, qu'aussi nous ne pri- sons plus celuy qui le nous a donē. Tādīs que les choses qu'un grād Seigneur nous a donēes, nous ont pleu, & qu'elles nous ont esté agreables, nous l'auons aimé, nous luy auōs fait la cour, nous auōs cōfessē tout haut, que tout nostre biē venoit de luy, que c'estoit de luy que nous teniōs nostre grādeur: mais si quelque ambitio nouuelle nous assiant, si nostre fantasie se voit surprise d'un nouueau desir, (cōme les hōmes naturellemēt ne sont iamais contēs, ains apres auoir acquis de bien grandes richesses, ils en poursuiuent encore de plus grandes,) nous oublions soudainement tous ces biens que nous auōs iadis receus, & dont nous parliōs si honorablement. Nous ne pēsons plus aux dignitez & grādeurs qui nous ont auācez & esleuez par dessus plusieurs autres persōnes, nous ne regardōs qu'à la fortune de ceux qui nous precedent en hōneurs. Certainemēt il n'est pas possible que nous puissions dignement rendre grāces du bien desia receu, si nous portons enuie à ceux qui en ont de plus grands que nous. Car estre enuieux, est le propre d'un qui se plaint, qui est triste & mal content: & au contraire rendre grāces, vient d'un cœur satisfaict & ioyeux. D'a- uantage, aucun de nous ne prend garde sinon. au temps present, & lors qu'il nous passe vistemēt deuant nos yeux. Il y en a peu qui veulent tourner le visage en arriere pour se souuenir du passé. Et pour ceste raison, nous oublions nos

CHAP. III.
Le desir de
ce qu'on n'a
point, & le
mespris de ce
qu'on a, ren-
dent les hō-
mes ingrats,
&

L'enuie qu'on
porte aux
biens d'au-
truy, em-
peche la reco-
gnissance
de ceux qu'on
a receus.

Des bien-faits,

maîtres & precepteurs, & le bien qu'ils nous ont fait, parce que nous perdons tout le souuenir de nostre enfance. Par ceste mesme raison tout ce qu'on nous a donné apres, en nostre adolescence, est perdu, parce que nous ne prenons aucun plaisir de la repasser par nostre memoire. Nous nous mettons en mesme rang les choses passées, & les perduës. Par ainsi le desir & l'apprehension des choses à venir, efface la memoire des passées.

CHAP. III.
La souuenance des plaisirs receus se doit mettre entre les plus grandes voluptez.

EN cest endroit il nous faut estre de l'aduis d'Epicurus, qui s'est tousiours plaint de ce que nous estions ingrats enuers les choses passées, de ce que nous n'auions engraué profondément en nostre memoire les plaisirs que nous auons autrefois receus, & que nous ne mettions ceste souuenance entre les plus grandes voluptez qui soient: veu qu'il n'y a plaisir en ce monde plus certain, que celuy qui ne peut plus nous estre osté. Les biens & les plaisirs presens, ne sont point du tout encor asséurez: quelque fortune les nous peut interrompre. Ceux qui sont à venir, sont incertains & douteux. Par ainsi ceux qui sont ia passéz, sont en plus grande assurance. Comment peut celuy estre recognoissant des biens qu'on luy fait, qui a mis en oubly tout le cours de sa vie? letter les yeux sur les choses presentes, & se souuenir des passées, rend vn homme recognoissant. Celuy qui se laisse gaigner à l'esperance des choses futures, n'a gueres bonne souuenance des passées.

CHAP. V.
Il en prend des bien-faits comme des sciences, dont les vnes demeurent imprimées en la memoire, les autres s'oublient aisément.

Comme il y a des sciences, (mon amy Liberalis,) qui ne s'oublient iamais, si on les a vne fois apprises, & comme il y en a d'autres, qu'il ne suffit pas seulement de les auoir conceuës, si on ne les continuë: (i'entens de la Geometrie & de la cognoissance des choses celestes, & de celles qui par leur subtilité s'escolent facilement hors de nostre memoire:) Aussi y a-il des bien-faits, la grandeur desquels ne permet point qu'on les puisse oublier. Il y a aussi d'autres plaisirs plus petits, toutesfois donnez-en plus grand nombre, & faits en diuers temps, qui s'eschappent aisément de la memoire, parce que, (comme i'ay dit,) nous ne les manions gueres souuent: & que nous ne voulons pas cognoistre à qui, & que c'est que nous deuons. Oy, iete prie, le langage que tiennent ceux qui demandent quelque chose. Il n'y a aucun d'eux, qui ne die, qu'il n'en perdra iamais la souuenance, que la memoire en fera aussi longue que sa vie, qu'il est esclaué, qu'il est deuot & affectionné seruiteur, & encor s'il peut trouuer quelque mot plus humble pour s'engager dauantage, il ne l'espargnera pas. Mais quelque temps apres, ces mesmes galands se gardent bien d'vser plus de ces mots, qui leur semblent desia trop humbles & indignes d'un homme qui est nay de libre condition. Et ce faisant petit à petit ils viennent à ce poinct avec les plus meschantes & les plus ingrates personnes du monde, qu'ils oublient le bien qu'on leur a fait. Car celuy qui oublie est tellement ingrat, qu'on estime recognoissant & homme de bien celuy qui se souuiert seulement du plaisir qu'on luy a fait.

CHAP. VI.
Si l'ingratitude doit demeurer impunie, & si l'on peut appeller un ingrat en iugement.

TOUTE fois on dispute encor, si ce crime qui est tant hay & desferé par tout le monde, doit demeurer impuny: & si ceste loy qu'on soustient aux escoles, doit aussi estre receuë dans les citez, par laquelle on peut appeller en iugement un ingrat, veu que tout le monde pense que cela soit iuste. Pourquoy n'est-ce considéré mesmement, qu'il y a quelques citez qui reprochent à d'autres les plaisirs qu'elles leur ont fait, & qui redemandent à la posterité, ce qu'on auoit presté aux predecesseurs. Nos maieurs qui ont esté hommes tres-sages & vertueux, n'ont iamais redemandé aucune chose qu'aux villes qui s'estoient renduës leurs ennemies. Ils faisoient

plaisir de bon cœur. Mais ils les perdoient encor de meilleur cœur. Il n'y a nation au monde, excepté les Medois, qui ait trouué bon qu'on se peust plaindre en iustice contre vn ingrat. Et pour monstrier qu'on ne deuoit pas bailler action contre les ingrats; il faut considerer, iacoit que tous peuples ayent donné consentement à punir les crimes & malefices, & que le meurtre, le poison, le parricide, la religion violée, soient punis en vn pays d'une façon, & d'une diuerse façon en vn autre, au moins il s'en fait par tout quelque punition. Mais ce crime qui est si frequent, & si familier en tous pays, n'est en aucun lieu puny, encore qu'il soit blasme & detesté par tout. Nous ne l'auons pas toutefois voulu absoudre: mais trouuans que le iugement & l'estimation d'une chose incertaine estoit fort difficile, nous l'auons tant seulement condamné d'une haine publique, & l'auons mis avec les choses qui doiuent estre vengées par la iustice des Dieux.

Il est blasme par tout, puny nulle part.

IL se presente beaucoup de raisons pour soustenir qu'on ne peut faire loy pour punir ce crime. En premier lieu, la meilleure partie d'un plaisir sera du tout perduë, si on reçoit à redemander par action ce qu'on a liberallement donné: comme on le permet bien pour de l'argent presté, ou pour le loüage de quelque autre chose. Car tout ce qu'on peut trouuer de plus beau, & de plus estimable en vn bien-faict, c'est qu'en le donnant nous auons desia fait estat de l'auoir perdu, & que nous en auons laissé la recognoissance à la discretion de celuy qui le prend. Si donc ie le fais conuenir, si ie le fais appeller deuant vn iuge, il commence deslors à n'estre plus bien-faict, & prend le nom d'une chose prestée. En outre, si c'est chose tres-hônesté que de rendre & recognoistre le bien que nous auons receu, elle perdra son honneur & sa dignité, si on le rend par contrainte & par necessité. Car lors on n'estimera pas d'auantage l'homme qui le recognoist en ceste façon, que celuy qui red vn deposit, ou qui paye vne dette, sans y estre condané. Et par ce moyen nous corrompôs & ostons le lustre à deux choses les plus belles qui soient en la vie des hommes, sçauoir est à vne ame recognoissante, & à celle qui donne des bien-faicts. Je vous prie, dites moy: Quel honneur aura en l'un, celuy qui ne donnera pas vn bien-faict, mais qui le prestera: & en l'autre, celuy qui le rendra non pas de bon gré, mais par contrainte? Il n'y auroit pas de gloire d'estre recognoissant, si l'on n'estoit ingrat avec assurance de n'en pouuoir estre puny. Toutes les Cours ne suffiroient point à iuger les procez que ceste loy nous ameneroit. Qui est celuy qui ne peut demander? Qui est celuy aussi à qui il ne peut estre demandé? En outre, chacun veut faire son bien-faict plus grand, chacun amplifie le plaisir qu'il a donné, pour si peu qu'il soit. D'auantage, toutes autres choses dont les Iuges prennent cognoissance, se peuuent estimer, sans leur donner vne puissance infinie de condamner en tout ce que bon leur semblera. Voila pourquoy la condition d'une bonne cause est meilleure, si elle est plustost renuoyée deuant vn Iuge, que deuant vn arbitre: Parce que l'un est contraint de iuger selon la loy & la forme du droit, contre laquelle il ne peut rien ordonner: & l'autre a sa conscience libre, qui n'est attachée à aucune ordonnance. Il peut oster du bon droit d'une partie pour le donner à l'autre. Il n'est point tenu de prononcer sa sentence selon ce que les loix, ou la iustice requiert. Il se peut gouverner comme il se verra esmeu de douceur, ou de misericorde. Or l'action contre vn ingrat ne pourroit lier la conscience d'un Iuge: mais plustost luy donneroit vne puissance Royale & absoluë, pour iuger comme bon luy sembleroit. On ne peut comprendre que c'est qu'un bien-faict: & pour si grand qu'il soit, c'est au Iuge à l'estimer comme bon luy semblera. Il n'y a loy qui

CHAP. VII.
Raisons pour prouuer que l'ingratitude n'est punissable.

1. Plaisir redemandé par action, perd le nom de bien-faict.

On ne pourroit suffire à vider les procès qu'elle engendreroit.

Des bien-faicts,

nous puisse apprendre que c'est qu'un ingrat. Souuent celuy qui a rendu le bien qu'on luy auoit fait, peut estre accusé d'ingratitude. Souuent celuy qui ne l'a pas rendu, est estimé recognoissant. Il y a des procez de telle sorte, que le plus ignorant iuge du monde y peut donner vne iuste sentence : Comme si c'est vne question de fait, où il faille seulement sçauoir si quelque chose a esté faicte ou non, si c'est vn procez où l'on puillè mettre fin par la production d'une cedula, ou d'une obligation. Mais quand il faut que la raison donne son iugement entre deux personnes qui plaident, c'est lors qu'il est besoin que nostre entendement vse de coniecture & de diuination: Et quand vne chose, que la seule sagesse doit determiner, vient en controuersie, on ne peut pas prendre en ce fait-là, vn iuge du nombre de ceux que le Preteur eslit, & que les rentes & richesses que doit auoir vn cheualier Romain, ont fait escrire au registre des Iuges.

CHA. VIII.
La cause de
l'ingratitude
est tellement
embrouillée,
qu'aucun iu-
ge ne la
pourroit
decouurer.

PAr ainsi, tant s'en faut qu'on puisse faire venir ceste cause en iugement & mettre en procez vn ingrat, qu'il ne s'est iamais trouué homme qui peust iuger iustement de l'ingratitude. Dequoy tu ne t'esmerueilleras point, si tu penses en quelle peine, & en quelle difficulté eust esté celuy que le sort eust fait Iuge d'un tel ingrat. Quelqu'un a donné vne grande somme d'argent, mais il est si riche, que pour cela il ne sentira pas ceste perte. Vn autre en a donné autant, mais pour ce faire, il y a despendu tout son bien. Ce sont pareilles sommes: toutesfois le bien-faict n'est point pareil. Et en outre, cestuy-cy a payé l'argēt pour vn qu'on alloit alleruiuer à son creancier, mais il l'a pris dans ses coffres. Cestuy-là en a payé autant pour vn autre, mais il a emprunté les deniers: il a employé beaucoup de prieres pour les trouuer. Il a voulu entrer en vne grande obligation enuers vn autre pour luy faire ce bien. Veux-tu autant estimer le bien-faict de celuy qui l'a fait sans aucune peine, comme de celuy qui l'a emprunté pour le donner? Le temps & la saison sont trouuer bien souuent vn plaisir plus estimable, que n'est grande la somme de l'argent. C'est vn bien-faict de donner vn heritage de si grande fertilité, qu'il puisse faire venir le bled à bon marché. C'est pareillement vn bien-faict, de donner vn seul pain en tēps de famine. C'est vn bien-faict, de donner des pays tous entiers, à trauers desquels coulent beaucoup de belles riuieres nauigeables. C'est vn bien-faict aussi, de monstrer vne fontaine à ceux qui meurent de soif, & qui ont la gotte si sèche d'alteration, qu'à peine peuent-ils respirer. Qui est celuy qui pourroit faire comparaison de ces choses? qui les pourroit poiser iustement? Le iugement est fort difficile, quand il faut plus aduiser à la force & à la vertu de la chose, qu'on ne fait à la chose mesme. Encor que le bien qui a esté donné, & le plaisir qui a esté fait, soit pareil, toutesfois s'ils sont donnez de diuerse façon, ils ne sont point de pareille estimation. Il est vray qu'il m'a fait vn plaisir, mais ç'a esté à contre-cœur, mais il se plaignoit en le faisant, mais il me regardoit plus orgueilleusement que de coustume, mais il s'est si longuement fait prier, que i'eusse beaucoup mieux aimé qu'il m'eust refusé de bonne heure. Comment pourroit donc vn Iuge estimer iustement tous ces bien-faicts: veu qu'une seule parole, vn doute, vne longueur qu'on y fait, vn visage courroucé, peuent faire perdre tout le gré qu'on en deuroit sçauoir?

CHA. P. IX.
Il est bien
difficile de
cognoistre
la matiere
des bien faicts
& de sçauoir
rendre vne
pareille.

Que peut-on dire d'aucuns, qu'on appelle bien-faicts, seulement par ce qu'ils sont trop desirez de nous, & d'autres qui sont plus grands & plus estimables que les communs, encor qu'ils semblent estre moindres? Tu appelleras bien-faict d'auoir fait donner à quelqu'un des lettres de bourgeoisie en ceste riche & puissante

cité, & de l'auoir fait cheualier pour se pouuoir alioir aux quatorze eschaffaux destinez pour les cheualiers Romains, aux ieux & spectacles publics: ou de l'auoir defendu en iugement, lors qu'il estoit accusé de crime capital. Mais qu'estimes tu de luy auoir conseillé quelque chose profitable? de l'auoir empesché de executer vne melchante entreprise? de luy auoir osté d'entre les mains l'espee de laquelle il se vouloit ruer? l'auoir consolé de propos salutaires au dueil qu'il menoit de la mort de quelque sien amy? & de luy auoir persuadé de viure encor contre la volonté qu'il en auoit? Que sera-ce, d'auoir esté assiduellement sur le cheuet de son liét durant sa maladie? & voyant que son mal venoit par accrez, & à certaines heures, auoit attendu le temps propre à luy donner à manger, luy auoir frotté les veines de vin quand il s'euanouilloit, l'auoir secouru de medecin sur le poinct qu'on pensoit qu'il deust mourir? Qui est celuy qui pourra iustement poiser toutes ces choses? Qui sera le iuge qui condamnera de rendre la pareille à ces bien-faicts? On te donne vne maison, mais ie t'ay aduertit que la tienne s'en alloit enfoncer dessus toy. Il t'a donné des heritages: mais apres ton naufrage, ie t'ay seulement présenté vn aix qui t'a sauué la vie. Il a combattu pour toy, il a receu les coups qu'on te vouloir donner: mais en me baillant la gehenne pour t'accuser, ie t'ay sauué la vie par mon silence. Bref, veu que le bien-faict se donne d'vne façon, & se paye d'vne autre, ie trouue fort difficile de bien sçauoir rendre vne pareille.

AV surplus, on ne met pas de terme à payer vn bien-faict, comme à de l'argent presté: Par ainsi, celuy qui n'auoit point encor rendu le plaisir, le pourroit faire à la longue. En outre, di-moy, ie te prie, combien faut-il de temps à cognoistre vn ingrat? D'auantage, les plus grands bien-faicts sont hors de preuue, ils sont le plus souuent cachez dans la conscience de deux, de celuy qui les donne, & de celuy qui les reçoit. Voudrions-nous introduire qu'on ne peust faire vn plaisir sans tesmoin? En fin, de quelle peine voudrions-nous punir les ingrats? les voudrions nous punir tous d'vne sorte, veu que les bien-faicts sont dissémblables? la voudrions nous inegale, & selon le bien-faict d'vn chacun, ou plus grande, ou plus petite? Or fus donc, que l'estimation soit faicte en argent. Quoy? s'il y a des bien-faicts qui ont sauué la vie, & plus grands que de la vie? quelle peine prononcerez-vous contre ceux-là? moindre que le bien-faict? elle seroit inique, esgale: & par ainsi capitale. Y a-il rien de plus inhumain que de voir l'issuë des bien-faicts deuoir estre sanglante?

CHAP. X.
Les plaisirs
se peuent
rendre en
tout temps,
& sont la
plus-part
hors de preu
ue, en sorte
qu'on ne
sçauoit de
quelle peine
punir les in
grats.

ON a donné (dit-il) certains priuileges aux peres & aux meres: & comme on les a respectez par dessus l'ordre commun des loix, aussi est-il raisonnable de respecter quelques bien-faicts qu'il y a. Nous auons tenu la condition des peres, comme saincte & sacree, parce que pour la conseruation du genre humain, il falloit engendrer des enfans. Il estoit donc raisonnable que ceux qui se mettoient en hazard, & qui couroient quelque fortune incertaine, fussent induits à prendre ceste peine. On ne leur pouuoit pas dire ce qu'on dit à ceux qui veulent donner vn bien-faict: Choisissez bien à qui vous le donnerez. Si tu as esté vne fois trompé, cherche d'oresnauant vne personne qui soit digne de ton bien-faict, & secours-le. Mais le bon iugement ne sert de rien à ceux qui engendrent des enfans: tout ce qu'ils peuent faire, c'est de bien prier les Dieux. Par ainsi, il leur a fallu octroyer vn grand pouuoir sur les enfans, afin que de meilleur cœur ils se iettassent en ce hazard. En outre, la condition des peres est autre: car

CHAP. XI.
Les bié-faits
horsmis ceux
des peres &
meres enuers
leurs enfans
sont si diffé
rens qu'il
vaut mieux
les laisser
impunis que
de les veu
loir esgaller.

Des bien-faicts,

ils ne cessent de bien-faire aux enfans, à qui ils ont desia bien-faict, & le doiuent continuer tousiours, sans qu'il faille craindre que les enfans vueillent mentir, en niant que les peres ne leur ayent rien donné. C'est à l'endroit des autres personnes qu'il faut s'enquerir, si les vns ont receu, & si les autres ont donné. Car pour le regard des peres, leurs bien-faicts & leurs merites sont confessez d'un chacun, & sont cogneus de tout le monde. Et parce qu'il estoit profitable à la ieunesse d'estre sagement conduite & gouvernee, nous leur auons donné comme des magistrats domestiques, sous l'autorité & la charge desquels ils fussent contenus. D'auantage, les bien-faicts de tous les peres estoient esgaux & semblables, par ainsi on a peu en faire l'estimation tout en vn coup, & à vn mesme prix: Mais tous les autres estoient diuers, & infiniment dissemblables entre-eux, & ne pouuoient recevoir que fort diuerses & differentes estimations. Et par ceste raison on n'en a iamais peu dresser vne certaine loy, par ainsi donc il estoit plus iuste de les laisser impunis, que de les faire tous esgaux.

CHAP. XII.
Comme les
qualitez des
bien-faicts
sont diuerses
aussi sont-ils
diuersement
estimez par
ceux qui les
reçoient.

Des bien-faicts qu'on donne, il y en a quelques-vns qui coustent beaucoup aux donneurs. Il y en a d'autres que ceux auxquels on les donne, estiment grandement, qui ne coustent rien à ceux qui les donnent. Quelques bien-faicts se font aux amis: & d'autres à des personnes incogneuës. Vn mesme bien est plus grand & plus estimable, s'il est faict à vn que tu commences à cognoistre dès l'heure mesmes que tu luy donnes. L'un d'one du secours, l'autre des dignitez, & l'autre des consolations. Il y en a qui ne trouuent bien en ce monde plus grand, ni plus agreable, que d'auoir vn amy, auquel ils puissent seurement descourir leurs miseres & calamitez: vous en trouuez aussi quelques-vns qui aiment mieux les honneurs & dignitez, qu'une vie pleine d'assurance. Il y en a quelqu'un au contraire, qui prise plus celuy, par le moyen duquel il vit en repos, qu'il ne fait ceux qui le veulent esleuer aux honneurs. Et par ce moyen vn luge estimera tousiours ces choses selon sa fantaisie, & comme il aimera naturellement ou le repos & la tranquillité de sa vie, ou les dignitez & les grandeurs de la Cour. D'auantage, ie choisis moy-mesmes mon creancier: Au contraire, ie reçois souuent vn bien-faict, de celuy que ie ne voudrois point, & quelquefois ie me trouue obligé sans mon sçeu. Que feras-tu lors? appelleras-tu ingrat celuy auquel on a fait plaisir sans l'en aduertir, & qui ne l'eust pas voulu recevoir, s'il eust sçeu de quelle main il venoit: & tu n'appelleras point ingrat celuy qui n'aura pas rendu le bien qu'on luy a faict en quelque sorte que ce soit?

CHAP. XIII.
Les plaisirs
sont au-unes
fois tellement
contre-poin-
tez d'ou-
trages, qu'on
ne peut dis-
cerner, les-
quels sont
plus grâds.
&
S'ils se pu-
nissent,
personne
n'en vou-
droit rece-
uoir.

Quelqu'un m'a faict plaisir, & bien-tost apres il m'a faict vne iniure: seroit-il raisonnable que pour vn plaisir qu'il m'a faict, il me voulust contraindre d'endurer tous les outrages qu'il me voudroit faire, ou bien seray-ie quitte, comme si ie l'auois recogneu, parce qu'il a effacé son premier bien-faict, par l'iniure suiuaute? Comment pourrois-tu donc estimer, si le plaisir qu'il a receu est plus grand que l'outrage qu'on luy a fait apres? Je n'aurois pas assez de temps si ie voulois suiure par le menu les difficultez qui en peuvent sortir. Quelqu'un dira que nous refroidissons le courage des personnes à rien plus donner, si l'on n'oste aux ingrats ce qu'on leur a donné, si l'on ne punit aigrement ceux qui nient les plaisirs qu'on leur a faits. Mais au contraire, aduisons qu'il ne se trouuera aucun qui vueille recevoir vn plaisir, s'il se voit par ce moyen mis en dâger qu'on luy face vn procez criminel, & si son innocéce n'est iamais asseuree.

D'auantage, cela mesmes nous refroidira de ne donner aucun bien: parce que pas vn ne prend plaisir de donner à ceux qui le reçoient mal-gré eux. Mais quiconque est pouillé à bien faire par la seule vertu, & par la bonté de la nature, il le sera encore d'auantage par la beauré propre du bien-faict: & ne desira qu'on luy soit re-deuable que de ce qu'on voudra. Car l'honneur & la gloire de ce bien-faict, se diminuë de beaucoup, si on veut prendre assurance & pleigement.

EN outre, on ne fera pas tant de plaisirs: mais à tout le moins ils seront plus certains & mieux employez. le vous prie, quel mal y a-il de restraindre la temerité & l'indiscrétion des bien-faicts? Car ceux qui n'en ont point voulu faire loy, ont pensé que cela nous feroit prendre garde de plus près à qui nous deuons donner, & choisir les personnes dignes de nos bien-faicts. Pense bien vne & deux fois à qui tu donneras: fais estar que tu ne le pourras iamais appeller en iustice, & que tu ne pourras redemander ce que tu auras donné. Tu te trompes, si tu ne penses que le iuge t'y puillë aider. Il n'y a loy aucune pour te restituer en entier. Ne te fie que de la teule foy de celuy à qui tu donnes. Par ce moyen les bien-faicts retiennent leur dignité. C'est ce qui les rend si precieux & si estimables. Tu les souilleras, tu leur osteras leur beauré, si tu en veux faire vn subiect de procez. Ceste parole est tres-iuste, & receuë par le droit des gens: Rends ce que tu dois. Mais ceste-cy est fort des-honneste aux bien-faicts: Rends. Que rendra-il? Il doit sa vie, sa grandeur, ses honneurs, l'assurance de sa fortune, sa santé. Ces choses sont si grandes qu'on ne les peut rédre. Au moins, (dit-il) pour cela qu'il rende chose qui vaille autant. C'est ce que j'ay tousiours presché, que la beauré, & la dignité d'une si grande chose se perdra du tout, si d'un bien-faict nous voulons faire vne marchandise. Nous ne debuons point inciter d'auantage nostre ame à l'auarice, aux procez, aux noies, elle n'y va que trop d'elle mesme: empeschons de tout ce que nous pourrons, & retrenchons les occasions de nous plaindre.

CHAP. XIII.
O blications,
Il ne trou-
uera point
tant de bien-
faiteurs,
mais ils se-
ront plus
aduisez.
Responſe.
En faire vn
subiect de
procez, c'est
les despoil-
ler de leur
dignité.

A Ma volonté que nous puissions encore persuader de ne reprendre l'argent presté que de ceux qui le voudront volontairement payer! A ma volonté, que les acheteurs ne s'obligeassent iamais aux vendeurs par aucune promelle: & que les pactes & conuenances ne se gardassent plus par les cedules signees, que ce fust la seule foy des hommes qui les entretint, & vne bonne ame qui portast reuerence à l'equité! Mais on a preferé la contraincte à la vertu & à l'honnesteté: on a mieux aimé forcer la foy, que l'honorer. On y employe des tesmoings d'un costé & d'autre. Cestuy-cy preste son argent à interest à plusieurs qu'il fait obliger par instrumens publics. Il a des courtiers qui ne luy seruent que de trouuer des pre-neurs. Cestuy-là ne se contente point de demander si l'on payera bien au terme, s'il ne tiët des gages entre ses mains. N'est-ce pas honteusement confesser les tromperies & l'auarice publique des hommes, de donner plus de creance aux cachets & aux feings, que non point à la foy? Pourquoy tant de personnes attirees y sont-elles presentes? Pourquoy est-ce qu'ils impriment leur cachet? C'est afin que celuy qui a prins nostre argent, ne puisse nier l'auoir receu. Estimes-tu que ceux là soient gens de bien, & qu'ils voulussent franchement soustenir vne verité? Ouy, mais si ceux-là vouloient incontinent emprunter de l'argent d'un autre ils n'en pourroient trouuer qu'en s'obligeant de la mesme façon. N'eust-il pas esté plus honneste que quelques ingrats eussent fausse leur foy, que de craindre que tous les hommes soient desloyaux? L'auarice n'a faute que d'une seule chose, c'est que d'ores-

CHA. xv.
En voulant
par contrats
& actes pu-
bliques pre-
uenir l'in-
gratitude, on
a donné la
chasse aux
bien-faicts,
& ramené
l'auarice &
la meschan-
ce.

Des bien-faicts,

nauant on ne face plus de plaisirs, sans respondant & sans pleige. Vn cœur genereux & liberal prend plaisir à donner, & profiter tousiours à quelqu'un. Celuy qui donne des bien faicts, ressemble aux Dieux. Celuy qui les redemande, ressemble aux vsuriers. Et quoy? si nous voulions que les bien-faicts se peussent redemander, ne mettrions-nous pas les Dieux au rang des plus basses & viles personnes du monde?

CHAP. XVI.
Autre objection. Il y aura plus d'ingrats si il n'y a point de loy cõtre eux. Respõse, Il y en aura moins. Preuue par exemples du diuorce & de l'adultere.

Si l'on ne donne point d'action, (dit-il, contre les ingrats, le nombre en croitra d'auantage. Au contraire, ie pense que lors il y en aura moins, parce qu'on regardera de plus près à qui on deuroit faire plaisir. En outre, il n'est pas besoin que tout le monde sçache combien est grand le nombre des ingrats. Car le grand nombre de ceux qui faillent en cela, amoindriront leur honte. Et si vne iniure est trop commune, elle ne pourra plus estre reprochee. Trouuez vous maintenant vne femme qui ait honte de faire diuorce, & de laisser son premier mary, depuis que quelques-vnes des plus nobles & des plus grandes Dames, ne cõptent plus leur aage par les annes des Consuls, mais par le nombre des maris qu'elles ont eu? Ne vois-tu pas qu'elles quittent leurs maris pour en espouser d'autres: & que elles ne se marient que pour bien-tost apres les repudier? On craignoit au temps passè de le faire, tandis que cela estoit rare & non accoustumè: mais parce que maintenant il n'y a nuls registres publiques dans lesquels on ne trouue des diuorces, elles ont apprins à faire ce qu'elles auoient souuent ouy dire. Mais ont-elles aucune honte d'estre adulteres, puis qu'on est venu iusques-là, qu'elles ne prennent mary que pour inciter vn adultere à les aimer? Bref, s'il y a auourd'huy vne femme de bien, c'est signe qu'elle est laide. Quelle fême trouuerrez-vous si pauvre & miserable qui se vueille contenter d'un couple de paillards? Elle en a pour chasque heure le sien: Et encor le iour n'est pas assez grand pour suffire à tous, si elle ne se fait porter chez l'un, si elle ne va dîner chez l'autre. On estimeroit forte & mal-apprise, celle qui ne sçauoit dire que le mariage n'est autre chose qu'un adultere d'un seul amy. Or comme on a du tout perdu la honte de ces crimes, apres qu'il n'y a eu femme qui ne les ait practiquez: par mesme raison tu rendrois le nombre des ingrats plus grands, tu les ferois deuenir plus hardis & audacieux, s'ils commençoient vne fois à se compter.

CHAP. XVII.
Les ingrats sont punis en diuerses sortes, bien que ce ne soit pas par sentence d'aucun iuge.

Que ferons-nous donc? faudra-il laisser les ingrats sans chastiement? lailra-on impuny vn homme sans foy & sans religion? vn malicieux? vn auare? vn tyran? vn cruel? Estimes-tu que ce qui est hay de tout le monde, soit impuny? Penses-tu qu'il y ait peine plus grieve, qu'une haine publique? C'est sa punition, qu'il ne peut receuoir vn seul plaisir d'aucune personne, qu'il n'en ose presenter à pas-vn, qu'il est remarquè des yeux de tout le peuple: au moins il croit qu'on le face, qu'il a perdu cognoissance de la plus douce & de la plus gracieuse chose qui soit. Si tu appelles miserable celuy qui a perdu la veuë, celuy qui est deuenu sourd par maladie: pareillement, n'appelleras-tu pas miserable celuy qui a perdu le goust & le sentiment des bien-faicts? Il craint la vengeance des Dieux, qui sont tesmoins contre les ingrats: la cõscience des bien-faicts qu'il a desrobez, le bourrelle & le tourmente sans repos. Bref, quand il n'y auroit autre peine que de ne pouuoir goustier le fruit de la chose la plus agreable & la plus douce de ce monde, elle seroit allèz grande. Mais celuy qui prend plaisir au bien qu'il a receu, il iouit toute sa vie d'un egal & perpetuel contentement: & iette plustost ses yeux sur l'affection &

bonne volonté de celuy qui luy donna, que sur la chose donnee. Le bien-faict resioiuit tousiours vn homme recognoissant, mais il ne resioiuit vn ingrat, qu'une seule fois. Si nous voulons faire comparaiſon de leur vie, nous trouuerons que l'un est tousiours triste & chagrin, comme sont communément les trompeurs, & ceux qui nient leurs cedules; ceux qui ne portent honneur ny reuerence à leur pere & mere, à leurs nourrisſiers, ny à leurs precepteurs: & que l'autre est gay & ioyeux, attendant la commodité & l'heure de rendre le bien qu'on luy a fait, se resioiuit au desir, & à l'affection qu'il a de le faire: n'est pas seulement empesché en quelle sorte, comment, & dequoy il pourra s'acquitter, mais cherche encore comme il luy sera possible de le rendre auantageusement, & au double, non seulement à ses parens & amis, mais encor aux plus petits; dont il a receu des biens-faicts. Car encor qu'il ait receu plaisir de son propre esclau, il ne respecte pas tant celuy qui l'a fait, que ce qu'il a receu.

Comparaiſon
de l'homme
recoſnoissant
à l'ingrat.

Combien que quelques-vns diſputent; & entre autres Hecaton, si vn esclau peut donner vn bien-faict à son maistre. Car il y en a qui diſtinguent les bien-faicts, les deuoirs, les seruices. Ils diſent que nous deuons appeller vn bien-faict, ce que nous receuons d'un eſtranger: nous appellons eſtranger celuy qui n'est tenu de faire aucun plaisir, s'il ne luy plaist. Que le deuoir est proprement du fils, de la femme, & des autres perſonnes à qui le parentage commande, & l'affinité contraint de donner ſecours à vn beſoin. Et le ſeruice est d'un esclau, qui est reduit à ce poinct par la condition de ſa fortune, qu'il ne peut en aucune faſon venir à compte avec ſon maistre, de ce qu'il fait pour luy. Mais quiconque nie qu'un esclau ne puiſſe vſer quelquesfois de bien-faict enuers ſon maistre, il ignore du tout le droit des hommes. Car il faut ſeulement voir la bonne volonté de celuy qui donne, & non point ſon eſtat, & ſa condition. La vertu ne ſe cache à pas-vn; elle ſe monſtre & ſe communique à toute ſorte de gens; elle conuiet tout le monde de la ſuyure, autant ceux qui ſont de libre condition, que les affranchis, que les esclauues, que les Roys, & que les bannis. Elle ne regarde point ſi on a de belles maiſons, & de grands reuenus: elle ſe contente d'auoir l'homme tout nud. Autrement quelle aſſurance auroit-on contre vn ſoudain changement de fortune? Qu'est-ce qu'un braue courage ſe pourroit promettre, ſi la fortune pouuoit changer la vertu, qui est tousiours certaine? Si vn esclau ne pouuoit donner vn bien-faict à ſon maistre, le ſubiect auſſi n'en pourroit donner à ſon Roy, ne le ſoldat à ſon chef d'armee: Car quelle difference doit-on faire à quelle puiſſance chacun est ſubiect, s'il vit ſous vne qui ſoit ſouueraine? Car ſi la neceſſité du ſeruice, & la crainte d'un mauuais & cruel traictement, empêche que les actions d'un esclau ne ſoient appelez bien-faicts: ce meſme empeschement retiendra celuy qui est ſubiect à vn Roy, ou à vn chef d'armee, qui ont pareille puiſſance ſur luy, encor que ce ſoit ſous autre nom. Toutesfois ceux-là donnent des bien-faicts à leurs Roys, & à leurs Capitaines: Les esclauues donc en peuuent donner à leurs maiſtres. Vn esclau peut eſtre iuſte, vaillant & courageux. Il peut donc faire vn plaisir. Car cela procede de la ſeule vertu: & peuuent les esclauues donner tels bien-faicts à leurs maiſtres, que bien ſouuent ils ont gaigné ce poinct que leurs maiſtres ont eſté leurs bien-faicts, & ſe ſont donnez à eux. Il n'y a point de doute qu'un esclau ne puiſſe faire plaisir à quelqu'autre que ce ſoit: pourquoy donc n'en pourra-il faire à ſon maistre?

CHAP XVIII
Queſtion, ſi
vn esclau
peut faire
plaiſir à ſon
maistre.
Bien-faicts,
deuoirs &
ſeruices di-
ſtincts.

Reſponſe à
la queſtion,
confirmée
par pluſieurs
raiſons. Il
faut regarder
la volon-
té, non la
condition du
bienfaicteur.
La vertu ſe
communi-
que à tous
indifferem-
ment.
Le ſubiect
peut bien
faire à ſon
Seigneur, &
le ſoldat à
ſon Capitai-
ne, par con-
ſequent l'es-
clau à ſon
maistre.

Des bien-faicts,

CHAP. XIX.

Objection
contre les
raisons suf-
fantes. Tout
ce que fait
vn esclau-
e, n'est que
seruice, puis
qu'il le doit.
Responce, il
fait plusieurs
actes dignes
d'un hom-
me franc, &
qu'on ne
peut appeler
sinon singu-
liers bien-
faicts.

PArce (dit-il) qu'en baillant de l'argent à son maistre, il ne se peut faire son cro-
ancier, autrement il l'obligeroit tous les iours. Il le suit en ses voyages, il le sert
en ses maladies; il le reuere avec beaucoup de soing. Et toutesfois ces choses que
nous estimerions plaisir, si vn autre les faisoit, estans faites par vn esclau-
e, ne sont
prises que pour seruice: car on appelle seulement plaisir, ce que luy vn a fait, qui
estoit en liberté de ne le faire point. Mais vn esclau-
e ne peut refuser le seruice qu'il
doit, par ainsi il ne donne rien, ains obeit seulement à ce qu'on luy commande, &
ne peut prendre gloire d'auoir fait ce qu'il ne pouuoit refuser de faire. Je ne veux
point autre loy pour le gaigner, ie plaideray si bien la cause de l'esclau-
e, & l'ame-
neray iusqu'à ce point, qu'en plusieurs actes il sera estimé libre. Cependant ie te
prie dy-moy, si ie te monstre vn esclau-
e combattant courageusement sans crainte
de mourir, pour sauuer la vie de son maistre, blessé d'une infinité de coups, laissant
perdre son sang du fond de ses playes, iusqu'à la dernière goutte, afin que son mai-
stre ait cependant loisir de fuir, gaignant avec sa propre mort tout le temps qu'il
peut à luy sauuer la vie, voudrois-tu nier qu'il n'eust fait beaucoup de bien à son
maistre, par ce qu'il est esclau-
e? Si ie t'en monstre vn autre, qu'un tyran ne peut
corrompre par aucune promesse, espouu-
anter d'aucunes menaces, vaincre par
aucuns tourmens ne par gehennes, à descou-
rir les secrets de son maistre, qui a
toujours reiecté loin les interrogatoires, & les soupçons de celui qui l'examinait,
& qui a deslié toutes les forces de sa fidelité, voudras-tu nier, que pour ce qu'il
est esclau-
e, il n'ait fait vn grand bien à son maistre? Prends garde seulement qu'un
tel exemple de vertu, qui est plus rare entre les esclau-
es, ne doie estre estimé
plus grand, & qu'il ne soit plus agreable: par ce qu'estans presque toutes puis-
sances souveraines hayes d'un chacun, estant aussi toute contrainte & necessité,
fâcheuse & insupportable, & nonobstant le mal qu'on veut communément à la
seruitude, toutesfois il s'est trouué vn esclau-
e qui a plus cheri son maistre, qu'il
n'a porté de haine à sa condition seruite. Par ainsi il ne faut point dire que ce ne
soit vn bien-fait, parce qu'il vient de la main d'un esclau-
e, mais il le faut estimer
d'auantage, detant que l'a seruitude mesmes ne la peu destourner d'estre fidele à
son maistre.

CHAP. XX.

Autre respo-
se: la seruitu-
de n'est sub-
iecte que la
moindre
partie de
l'homme.
L'ame
peut estre
reduite en
seruage.

Comman-
demens des-
quels les es-
clau-
es sont
dispensez.

CEluy se trompe, qui pense que la seruitude ait pris possession sur tout l'homme
Centier, la meilleure partie en est exempte. Je confesse bien que les corps sont
obligez & assubiectionnés aux maistres: mais l'ame retient encore sa franchise. Elle
est si libre & si legere, qu'elle ne peut estre retenue dans ceste prison, où elle est
enfermee, & ne peut estre empeschée qu'elle n'use de sa vitesse, & de son agilité,
qu'elle ne face encore tant de braues choses, qu'à la fin elle se pourra rendre au
Ciel en la compagnie des Dieux. C'est donc le corps seulement que la fortune a
mis sous la puissance des maistres, elle l'achete, elle le vend: mais l'ame & la par-
tie interieure ne peut estre reduite en seruage. Tout ce qui procede d'elle, est li-
bre. Car ou bien nous ne leur pouons commander toutes choses, ou ils ne sont
point contrains d'obeyr à tout ce que nous leur commandons. Ils ne sont point
tenus d'obeyr à ce qu'on leur commandera contre le bien de la chose publique. Ils
ne sont point tenus de nous prester la main, pour executer quelque malheureuse
entreprise.

CHAP. XXI.

Autre res-
ponce: ce que

IL y a des choses que les loix ne commandent ny ne deffendent de faire: c'est de
là que les esclau-
es tirent la maniere pour faire plaisir. Tandis qu'un esclau-
e fait ce

qu'on luy peut iustement commander, on le doit nommer seruite. Mais quand il fait plus que la necessité de sa condition ne porte, cela doit estre appellé bien-faict. Car si ce plaisir part d'une affection telle qu'un amy porte à un autre, il perd le nom de seruite. Il y a des choses, que le maistre est tenu de fournir à l'esclave, comme la nourriture & les vestemens; on ne doit point appeler cela bien-faict. Mais s'il luy baille tout à l'abandon, s'il le nourrit comme une personne libre, s'il luy fait apprendre les sciences liberales, cela se doit appeler bien-faict. Il en adient de mesme du costé de l'esclave. Tout ce qui passe le deuoir & la regle de son seruite, tout ce qu'il fait d'une franche volonté & par dessus ce que le maistre luy peut commander, doit estre appellé bien-faict, pourueu qu'il soit tel, qu'il puisse mériter ce nom, quand une autre personne estrangere le feroit.

*esclave fait
outre sa co-
dition, est
bien-faict
ou plaisir, &
acte de bié-
faicteur.*

L'Esclave (comme dit Chrysippus) est un perpetuel mercenaire. Or comme le mercenaire peut faire plaisir, en faisant quelque chose par dessus le prix de sa journée, ainsi est-il du serf, qui par une affection extraordinaire, surpasse les termes de sa miserable fortune, & faisant quelque braue entreprise, laquelle pourroit porter honneur à un qui seroit plus heureusement nay, surmonte l'esperance & l'opinion de son maistre. C'est lors un bien-faict qui s'est trouué dans la propre maison. Seroit-il raisonnable qu'on se peust avec raison courroucer à ceux qui ne font point leur deuoir, & au contraire qu'on ne doive point sçavoir bon gré à ceux qui font plus que leur obligation & seruitude accoustumee ne les contraind de faire: Veux-tu sçavoir quand on le doit appeler bien-faict: C'est lors qu'on peut dire, Et quoy, s'il ne l'eust pas voulu faire? Mais quand il fait ce qu'il a peu refuser, il luy faut sçavoir bon gré de l'auoir voulu faire. Ce sont deux choses contraires, le bien-faict, & l'iniure. L'esclave peut faire plaisir à son maistre, s'il peut recevoir iniure de luy. Et toutesfois il y a iuge expres pour ouyr les plaintes que les serfs font contre leurs maistres, afin qu'il contienne & reprime leur cruauté, leur iniure, & leur seu-re & mauuais traictement, & qu'il chastie l'auarice de ceux qui leur refusent la nourriture, & les vestemens necessaires. Mais sera-il dit qu'un maistre puisse recevoir un bien-faict de son esclave? Il faut plustost dire que cest un homme qui le reçoit d'un autre homme. D'auantage il a fait ce qu'il auoit puissance de faire. Il a donné un bien-faict à son maistre. Il est en ta puissance de ne le recevoir point comme de ton esclave. Qui se peut vanter d'estre si grand Prince, que la fortune n'ait quelquesfois reduit à ceste extremité, d'auoir eu besoin des plus pauvres de son peuple? Je ne veux maintenant racompter plusieurs exemples de bien-faicts, qui sont neantmoins fort dissemblables, & presque contraires. Un esclave a sauué la vie à son maistre, un autre a esté cause aussi de sa mort. Quelqu'un a sauué son maistre sur le poiect qu'il deuoit mourir. Et si cela te semble peu de chose, il a perdu sa propre vie, sauuant celle de son maistre. Il y en a qui ont aidé leur mort, & d'autres qui l'ont trompée.

*CHAP. XXII
Derniere
reponse:
l'esclave
peut aussi
bien que le
mercenaire,
faire quel-
que chose
plus que sa
portee.*

*Conclusion
de la doctri-
ne prece-
dente.*

Claudius Quadrigarius escrit au livre dix-huictiesme de ses Annales, que la ville d'Adrumetum estant assiegee, & reduite en un extrême desespoir, il y eut des esclaves qui se rendirent à l'armee des ennemis pour faire un acte fort signalé. Car apres que la ville fut prise, & que l'ennemy courroit par tout victorieux, ces deux esclaves, qui sçauoient tous les destours des rues, s'aduancerent des premiers pour se jeter dans la maison ou ils auoyent seruy: & s'estans

*CHAP. XXIII
Exemples
notables qui
confirment
les raisons
& reponses
precedentes.
Exemple,*

Des bien-faicts,

de certains
esclaves qui
sauverent
galamment
leur mai-
stresse.

Acte d'escla-
ues qui ne
sent rien de
seruil.

saïs de leur maistresse, ils la pouſſoient rudement deuant eux. Mais leur eſtant de-
mandé, quelle femme c'eſtoit, ils reſpondirent, leur maistresse, qui les auoit autrefois
cruellement traictez, laquelle ils alloient tuer, & avec ceſte ruſe l'ayant tiree hors
de la ville, ils la cacherent. Mais comme le ſoldat Romain ſaoul du pillage, reuint
bien-toſt aux mœurs Romaines, & à ſa douceur accouſtumees, ces esclaves auſſi re-
uindrent à leur ancienne ſeruitude, apres auoir pris leur maistresse pour la part de
leur butin. En recognoiſſance dequoy, elle donna incontinent liberte à tous deux:
& n'eut pas honte de receuoir la vie de la main de ceux ſur qui elle auoit eu puisſan-
ce abſoluë & de mort & de vie. Elle deuoit eſtre bien-aïſé de cela, principalement
par ce que ſi elle euſt eſté ſauuée par autre moyen, elle n'eſt receu ce bien que d'vne
vulgaire clemence qu'on recognoiſt ſouuent entre les ſoldats, mais eſtant gar-
dee par vn acte ſi vertueux, il en ſera parlé à iamais honorablement par tout: & en
outre elle ſeruirà d'exemple à toutes les maistresses. En vne ſi deplorable confulion
de ceſte ville priſe d'aſſaut, où chacun ne penſoit qu'à ſauuer ſa vie, tous ſes dome-
ſtiques l'abandonnerent fors que ces deux qui s'eſtoient retirez à l'ennemy. Mais
ceux-là pour monſtrer à quelle intention ils s'en eſtoient fuiſ, laiſſerent la fortune
des victorieux, pour ſe rendre à la maiſon d'vn esclau. Ils ſe voulurent bien con-
ſeſſer publiquemēt parricides de leur propre maistresse, & ce qui eſt plus à eſtimer,
pour empêcher qu'on ne les tuaſt point, faire qu'on penſaſt qu'eux-mêmes l'euffent
eſtranglée. Croyez que ce n'eſt point acte d'vn cœur ſeruil: non, cela ne ſent point
ſon esclau, d'auoir achepté vn ſi grand honneur par l'opinion qu'ils donnoient de
leur meſchanceté. Cependant qu'on menoit C. Vettius chef de l'armée des Marſes
à l'empereur Romain, vn ſien esclau ſuruint, lequel arrachant l'eſpée de ſon
maistre, que le ſoldat, qui le trainoit, luy auoit oſtée, du premier coup il l'en
tua, & apres ayant dit qu'il eſtoit temps de penſer à ſoy, veu qu'il auoit deſia mis
ſon maistre en liberte, il ſe perça tout outre d'vn autre coup qu'il s'en donna
luy-mêmes. Je te prie, trouue moy vn autre esclau qui ait deliuré ſon maistre
avec plus d'honneur.

1. Exemple,
d'vn esclau
qui ſauua
courageuſe-
ment & ſon
maistre &
ſoy-même
de la main
des enne-
mis.

CHA. XXIII
3. Exemple,
d'vn esclau
qui ſauua ſi-
cilement la
vie à ſon
maistre.

CEſar tenoit aſſiegée la ville de Corfinium: Domitius eſtoit enfermé dedans. Il
commanda à vn ſien esclau Medecin de luy donner du poiſon. Or voyant
qu'il cherchoit tous les moyens de ne le faire point, Qu'attens-tu d'auantage: dit-
il, comme ſi cela ne dependoit que de toy tant ſeulement? l'ay les armes en main,
quand ie te prie de me faire mourir. Lors l'esclau promit, qu'auſſi feroit-il: & luy
ayant donné vn breuuage qui n'eſtoit point empoiſonné, & duquel Domitius
s'eſtoit ſeulement endormy, il dit à ſon fils, Fay moy tenir avec bonne garde,
juſques à ce que tu cognoiſtras par l'euenement de ce faiſt, que ie n'ay point
empoïſonné ton pere. Domitius veſquit par ce moyen: & Ceſar apres, luy ſauua
la vie, toutesfois ſon esclau la luy auoit premicrement ſauuee.

CHAP. XXV.
4. Exemple
d'vn esclau
qui d'vne
ſinguliere
affection
ſouffrit la
mort pour
ſon maistre.

AV temps des guerres ciuiles, vn esclau cacha ſon maistre qui auoit eſté proſ-
cript, & ayant pris ſes anneaux, & ſes veſtements, il ſe preſenta aux ſergens,
& leur dit qu'il ne demandoit point de grace, & qu'ils fiſſent hardiment ce qui leur
eſtoit commandé. Et apres auoir ainſi parlé à eux, il leur tendit le col. Quel coura-
ge vertueux eſtoit-ce, de vouloir mourir pour ſon maistre, en vn temps meſme-
ment qu'il n'y auoit aucune ſoy entre les hommes, & de ne pouuoir ſouffrir que
ſon maistre mouruſt: & parmy ces cruautéz publiques trouuer vn homme ſi benin
& ſi fidele au temps d'vne trahiſon publique? & lors qu'on promettoit de grandes

recompenses aux traistres , auoir souhaitté l'honneur d'une telle mort, pour loyer de sa fidelité?

IEn ne veux pas oublier les exemples de nostre aage. Sous Tibere Cesar on veit
une licence commune, & vne rage publique d'accuser: laquelle fit plus de mal,
& porta plus de ruine à la cité de Rome, (mesmement à l'endroit des Senateurs,) CHAP. XXVI.
5. Exemple,
d'un esclau
qui par vn
habile trait
sauua son
maistre de
mort.
que ne firent oncques les guerres ciuiles. On remarquoit les propos de ceux que le
vin faisoit parler plus que de coustume, & les paroles qui eschappoient sans y pen-
ser, & en se iouant. Il n'y auoit rien d'asseuré: on embrassoit toutes les occallions
qu'on trouuoit pour executer cruautéz. On ne regardoit plus quelle seroit la peine
des accusez, ils estoient tous punis d'une mesme sorte. En ce temps-là, Paulus, qui
auoit esté auparauant Preteur, souppoit en quelque banquet, portant l'image de
Tibere Cesar taillee sur vne pierre precieuse bien esleuee. Le ferois vne grande for-
tife si ie me trauaillois à chercher quelques mots plus honnestes, pour vous dire
qu'il print vn por à pissier. Cela fut vistement remarqué par Maro, qui estoit vn des
espions, & des accuseurs, le plus cognu de ce temps-là. Mais l'esclau de celuy
à qui on bastissoit ceste trahison, osta tout bellement l'anneau du doigt de son
maistre qui s'estoit enyuré; & voulant apres Maro prendre en tesmoin ceux qui
estoient à ce banquet, de ce que Paulus auoit touché les parties honteuses avec l'i-
mage de l'Empereur, & se voulant soubscrire à ceste accusation, l'esclau monstra
deuant toute ceste compagnie qu'il auoit l'anneau de son maistre en ses mains. Qui-
conque l'appellera esclau, il en doit aussi appeller ce Maro qui estoit conuié à ce
banquet.

Sous Auguste Cesar les paroles qu'on disoit n'estoient point encore dange- CHA. XXVII.
6. Exemple,
d'un esclau
qui par bon
conseil em-
pescha son
maistre d'e-
courir l'in-
dignation
d'Auguste.
reuses, toutesfois elles commençoient desia à desplaire. Rufus Senateur auoit
durant le souper fait vn souhait, que Cesar ne peult iamais reuenir sain & sauue
du voyage qu'il entreprenoit, & encor' auoit-il dit d'auantage, que tous les tau-
reaux & veaux du pays le desiroient aussi. Il y en eut qui prindrent bien garde à ce
propos. Le lendemain, aussi tost qu'il fust iour, vn esclau qui n'auoit bougé de
ses pieds durant le souper, luy raconta les paroles qu'il auoit dites estant yure le
soir auparauant, & luy conseilla d'aller parler vistement à Cesar & s'accuser luy-
mesme le premier. Suyuant son aduis son maistre se presente à Cesar, ainsi qu'il
descendoit, & luy iurant que s'il auoit mal souhaitté contre luy le iour precedent,
maintenant au contraire il prioit les Dieux que tout le malheur tombast sur sa
teste, & sur celle de ses enfans, le supplia qu'il luy pleust de luy pardonner, & le
recevoir en sa bone grace. Apres que Cesar l'eut asseuré qu'il le feroit de bon cœur:
Aucun ne le croira (dit Rufus) si tu ne me donne quelque chose. Parquoy luy ayant
demandé vne bonne somme d'argent, Cesar jà appaisé, la luy accorda, & luy dit en
oultre, que de sa part il prendroit garde de iamais ne se courroucer à luy sans oc-
casion. Cesar se porta fort honnestement en luy pardonnant, & encor plus, ad-
ioustant ceste liberalité à sa clemence. Quiconques orra conter cest exemple, il
faut malgré luy qu'il louë Cesar, mais ce sera apres qu'il aura loué cest esclau.
Tu n'attens pas d'ouyr comme le maistre affranchit le serf qui l'auoit si bien con-
seillé, & toutesfois ce ne fut pas pour neant: car desia Cesar luy auoit donné de
l'argent pour le prix de sa liberté.

Des bien-faicts,

CHA. XXVII.
Ayant prou-
ué par ces e-
xemples, que
l'esclau
peut faire
plaisir à son
maistre, il
ensuient que
ayans tous
vne meisme
origine la
seule vertu
& les scien-
ces liberales
donnent la
noblesse &
la liberté. Et
qu'au con-
traire les vi-
cieux per-
dent celle
qui leur est
originale.

A Prestant d'exemples, il ne faut point douter qu'un esclau ne puisse faire plaisir à son maistre. Pourquoy est-ce que la personne amoindrira plustost la dignité d'une chose, que la chose ne pourra rendre honorable la personne? Nous auons tous vne meisme naissance, vne pareille origine: il ne se trouue aucun qui soit plus noble que l'autre, si ce n'est celuy qui a l'esprit meilleur, & plus capable de la vertu, & des sciences liberales. Ceux qui mettent les images de leurs ayeuls sur l'entree de leurs palais, & qui font peindre sur le front de leurs maisons d'un long ordre le nom & les armoiries attachees dans des festons repliez en chapeaux de triomphe, de tous ceux qui ont esté en leur famille, ceux-là certainement sont plus cogneus qu'ils ne sont nobles. Nous n'auons tous qu'un pere, qui est ce monde. Soit que nous contions par degrez des personnes grandes & renommées, ou de basse condition, il faut rapporter nostre commencement à luy. Ceux qui te veulent compter leurs ancestres, n'ont garde de te tromper au nombre. Car si en quelque endroit ils ne se souuiennent du nom de quelque personne qui ait esté illustre en leur race, ils feignent tout aussi tost le nom d'un Dieu. Ne mespris pas vn, encor qu'en l'antiquité de sa race il n'y ait aucun, du nom duquel on se souuienne, encor que la fortune ne leur ait esté fauorable. Soit que vos ayeuls fussent affranchis ou esclaves, ou venus d'un pays estrange & incognu, haulléz hardiment vostre cœur, & surpassez tout ce qui est demeuré bas quelque temps en vostre maison. Peut estre qu'une grande noblesse attend encor les derniers de vostre famille. Pourquoy est-ce que l'orgueil nous fait estre si vains, que nous desdaignons recevoir des bien-faicts de la main des esclaves, & qu'oublions leurs merites, nous mettons seulement deuant les yeux leur condition? Oses-tu bien appeller quelqu'un serf, toy qui t'es rendu esclau de tes voluptez, & de ta gorge? qui t'es rendu esclau commun, non pas d'une seule, mais de toutes les femmes adulteres? Oseras-tu bien appeller deormais pas un esclau? Où est-ce que ces porte-faix te trainent couché dans ta literie? Où est-ce que te suiuent ces gallans habillez de riches manteaux, & mieux accoustrez que le commun des soldats? Ou est-ce qu'ils te portent ainsi? C'est deuant l'huis de quelque portier c'est aux iardins de quelque esclau, qui n'a pas seulement un office ordinaire en la maison de son maistre. Et encor apres tout cela tu nies que ton esclau te puisse faire plaisir, toy qui estimes à un grand bien, que l'esclau d'autrui te vueille baiser? Comment es-tu si contraire à toy-mesmes? Tu mesprises en mesme temps les esclaves, & en mesme temps tu leur fais la cour: tu es cruel & insupportable chez toy, pour estre dehors, autant humble apres l'esclau d'autrui, comme tu mesprises lestiens dans ta maison. Aussi n'y a-il personne qui perde si tost le cœur, que ceux qui l'auoient agrandi par vilanies. Il ny a pas vn si prompt à fouler autrui sous les pieds, que ceux qui en souffrant la honte, & la vilanie qu'on a fait sur eux, ont appris d'en faire sur les autres.

Les vices ren-
dent esclaves
les plus no-
bles de race.

CHA. XXIX.
Autre que-
stion: si les
enfans peu-
uent faire
plus de biens
à leurs peres
qu'ils n'en
ont receu
d'eux.

Il me falloit faire ce discours, pour abbatre l'orgueil & l'insolence de ceux qui n'ont autre appuy, que de la fortune. Il me falloit conseruer & souter le droit & le pouuoir que les esclaves ont de faire plaisir, afin que ie puisse par mesme raison souter aussi celuy des enfans. Car peut-estre on demandera iustement, si les enfans peuuent faire quelquesfois de plus grands biens à leurs peres, qu'ils n'en ont receu d'eux. Premièrement on confesse que plusieurs enfans sont paruenus à plus grandes richesses, ont acquis plus de grandeur, ont esté plus vertueux que leurs peres. Si cela est vray, il se peut faire qu'ils ont donné à leurs peres plus de bien, qu'ils n'en ont receu, attendu qu'ils auoient la fortune plus grande, & la volonté meilleure.

leure. Tout ce que le fils peut donner au pere, (dira quelqu'un,) sera tousiours plus petit par ce qu'il a receu du pere les moyens & la puissance de le donner: par ainsi celui ne peut estre iamais surmonté en bien-faicts, qui a donné le moyen en un autre de le pouuoir vaincre. Il y a des choses qui prennent leur naissance d'ailleurs, & toutesfois elle deuiennent beaucoup plus grandes, que celles qui leur ont donné commencement. Vous ne direz pas qu'une chose soit plus grande que celle d'où elle prend sa naissance, par ce qu'elle n'eust peu paruenir à sa grandeur, si elle n'eust eu son commencement de l'autre. Il n'y a rien en ce monde qui ne passe vistemét, & en peu de temps la grandeur de la chose dont elle a pris son origine. Les semences & les graines sont les causes de tout ce qui naist en ce monde, & toutesfois elles sont la plus petite partie de ce qu'elles engendrent. Regarde le Rhin, regarde l'Euphrate, & les autres fleuues tant renommez, quels ils sont au prix de ce qu'ils estoient au sortir de leurs sources: ils ont acquis par leurs cours la grandeur qui les rend si renommez & redoutables. Si tu veux couper les racines, les forests ne se pourroient plus hausser, & les hautes montagnes ne seroient plus reuestues de bois. Regarde ces grands Sapins: soit que tu t'esmeruilles de leur hauteur, ou de leur espaisseur, de la grosseur, ou de la largeur des branches qui s'espandent si loin à l'entour, combien est petit ce que cette racine couure comme d'un filet, si tu le veux comparer à la grandeur de l'arbre: Les temples sont bastis sur leurs fondemens, comme aussi sont ces grands murs de Rome, & toutefois ce qu'on a premierement ietté pour soutenir tout ce grand œuvre, demeure caché sous la terre. Il en est ainsi de toutes choses. La grandeur qu'elles acquierent avec le temps, enseuelit la marque de leur origine. Certainement ie n'eusse peu paruenir à quelque grandeur, si le premier bien-faict de mon pere ne fust passé deuant. Il ne s'ensuit pas pour cela, que ce que j'ay acquis, soit moindre que ce qui m'a donné les moyens de l'acquérir. Si ma nourrice ne m'eust donné le tetin en mon enfance, ie n'eusse rien peu faire de ce que j'ay fait depuis par mon sage conseil, & par ma seule vertu. Je n'eusse point fait honorablement parler de moy. Je n'eusse iamais acquis l'honneur que j'ay mérité en temps de paix dans la ville, & en temps de guerre contre les ennemis. Et voudras-tu pour cela estimer d'auantage la peine de ma nourrice, que le bien que j'ay fait par tant d'actes vertueux? Quelle difference donc y trouues-tu, veu que ie ne pouuois croistre en honneur sans le bien-faict de ma nourrice, aussi peu que sans celui de mon pere?

D'Avantage si ie dois estre redevable à l'origine, de la puissance & de la grandeur que j'ay, tu dois penser que ce n'est point mon pere, ne mon ayeul encores, de qui ie tiens mon premier commencement, car il y aura quelque autre de plus loin, duquel descendra le tige de ma plus prochaine origine, & toutefois ie croy qu'il ne se trouue pas un qui voulust dire que ie sois plus redevable à mes predecesseurs incogneus, & de quels la memoire & le nom est desia perdu en ma race, qu'à mon pere. Je serois redevable de plus, si ie deuois encor cela à mes ayeuls, qui sont cause que mon pere m'ait engendré. Tout ce que j'ay iamais fait pour mon pere, pour si grand qu'il soit, sera tousiours moins estimé, que le bien qu'il m'a faict. Car ie ne serois du tout rien, s'il ne m'auoit engendré. Par ceste mesme raison si quelqu'un a guery mon pere d'une mortelle maladie, ie ne pourray rien faire pour luy, qui ne soit moins estimé que le bien qu'il a fait à mon pere. Car s'il n'eust recouuré la santé par son moyen, mon pere ne m'eust oncques engendré. Regarde, ie te prie, s'il ne vaudroit pas mieux voir, si ce que

CHAP. XXX.
Les peres
sont auteurs
de la moindre
partie de
l'homme, qui
est la vie. Et
si le fils par
sa vertu ad-
uance son
pere, ou luy
sauue la vie,
son bien-faict
est plus grand,
selon la doctrine
Stoïque.

Des bien-faicts,

i'ay peu, si ce que i'ay fait, depend de moy, de ma puissance, & de ma volonté. Je te prie aussi, considere que c'est, à le prendre seul, que ie sois nay. Tu iugeras que c'est peu de cas, que c'est vne chose douteuse & incertaine, que c'est vne matiere commune à bien & à mal, & encor qu'à la verité ce soit le premier degré de toutes choses, qui doiuent estre en l'homme, ce n'est pas toutefois le plus grand, encor que ce soit le premier. I'ay sauué la vie à mon pere, ie l'ay esleué aux plus grands degrez d'honneur, ie l'ay fait Prince de sa ville, ie l'ay annobly non seulement par mes vertueuses entreprises, que i'ay honorablement acheuées : mais encor ie luy ay donné vn moyen bien alleuré pour s'agrandir, ie luy ay mis entre ses mains des moyens bien faciles pour acquerir beaucoup d'honneur & de gloire, ie l'ay saoulé d'honneurs, de richesses, & de tout ce que l'ambition des hommes peut desirer. Estant deuenu le plus grand de ma cité, i'ay bien voulu esleuer mon pere dessus moy, & m'abaisser dessous luy. Dy-moy, ie te prie, si tu as peu faire toutes ces belles choses, n'est-ce pas par le bien-faict de ton pere ? Le te respondray moy-mesmes, & te diray qu'ouy, si pour faire tant de belles choses il fust soit seulement de naistre. Mais si pour bien & vertueusement viure, s'en est la moindre partie que viure, si tu ne m'as donné que ce qui m'est commun avec les bestes brutes, avec les plus petites, les plus desprisées, & les plus vilaines, ie te prie, ne t'attribue pas ce qui ne procede point de tes bien-faicts, encor qu'il ne puisse naistre sans tes bien-faicts. Pren le cas que pour la vie que tu m'as donnée, ie t'aye sauué la tienne : c'est ainsi que i'ay surmonté ton bien-faict, par ce que i'ay cognoissance de ce que ie fais, & toy de ce que tu reçois, & que ie te donne la vie, non point pour ma volupté, ou avec ma volupté, veu mesmement qu'il est d'autant plus estimable de pouuoir retenir & conseruer la vie, que de la prendre de nouveau : comme il y a beaucoup moins de peine & de tourment à mourir, qu'il n'y a d'apprehender la crainte de la mort.

CHA. XXXI.
Raison pour
confirmer
cette doctri-
ne ou para-
doxe : Il y a
plus de me-
rite au fils
qui sauue
son pere de
mort, par ce
que le pere
soit incon-
tinent du
bien-faict
de son fils :
qu'au pere
qui donne la
vie à son fils
en le mettant
au monde.

I'Ay donné la vie à vn qui en pouuoit iouir incontinent : tu me l'as donnée en temps, que ie ne pouuois cognoistre si ie viurois ou non. I'ay donné la vie à vn qui estoit en danger de mort : tu me l'as donnée afin que ie deussé mourir. Je t'ay donné vne vie entiere & parfaicte, tu m'as engendré priué de raison & de iugement, pour ne seruir que de charge sur les bras d'autrui. Veux tu sçauoir comment ce n'est pas vn grand bien de donner vne vie telle que ceste-là ? tu me pouuois exposer : & en ce cas tu m'auois plustost fait iniure de m'auoir engendré. Ces raisons me font dire, qu'il ne faut point estimer à grand bien-faict que mon pere & ma mere ayent voulu coucher ensemble pour m'engendrer, n'estoient les autres bons traictemens, & les peines qu'ils employent apres le commencement de ce premier bien-faict, si apres m'auoir engendré, ils ne les confirmoient par vn continuel deuoir. Il n'est pas bon de viure, mais de bien viure. Ouy, mais ie vy bien, aussi pouuois-je viure mal, par ainsi il n'y a rien du tien, si ce n'est que ie vis. Si tu me veux mettre en compte vne vie qui est de soy toute nuë, abandonnée de conseil, si tu te vantes de cela, comme si tu m'auois donné vn grand bien : ie te prie, considere que tu fais estat d'un bien duquel les vers & les mousches iouissent aussi bien que moy. En outre afin que ie ne me vante point d'autre chose, que d'auoir mis peine d'apprendre les sciences liberales pour passer plus vertueusement le reste de ma vie : si ie vis par ce moyen sagement, tu reçois en cela plus de bien de moy, que tu ne m'en auois donné. Car tu m'auois donné à moy-mesmes rude & ignorant, mais maintenant ie te fais present d'un fils, que tu te fusses estimé infiniment heureux, de l'auoir peu engendrer tel qu'il est à ceste heure.

CHAP. XXXII
Parcilleme^t,
le pere plus
d'obligation
à son fils qui
le nourrit &
luy donne
du conten-
tement par
sa vertu, que
le fils n'en a
au pere pour
l'auoir seu-
lement en-
gendré.
Confirmati^o
par exem-
ples, De
Xenophon.
De Platon.
De Socrates.
De M. A-
grrippa.

MOn pere m'a nourry, si ie fais le mesme, ie luy rends beaucoup plus. Car il ne se rehoiust pas seulement d'estre nourry, mais encor d'estre nourry de son fils, receuant plus de plaisir, & de contentement de ma bonne volonté, qu'il ne fait de la nourriture mesme. La viande qu'il m'a donnee, n'a seulement profité qu'à mon corps. Si quelqu'un s'est tellement aduancé par ses études, que son eloquence, sa iustice, ou la gloire qu'il a acquise à la guerre, soiét cogneuës par tout le monde: si cela a porté beaucoup d'honneur à son pere, s'il a le premier annobly sa maison, si avec son lustre il a chassé l'obscurité de sa race: n'a-il pas fait vn bien inestimable à ses pere & mere? Qui auroit maintenant cognoissance d'Aristo & de Gryllus, si ce n'estoit par le moyen de Xenophon & de Platon leurs fils? Socrates fait que le nom de Sophroniscus ne mourra iamais. L'aurois trop de peine à compter ceux qui viuent seulement, pource que la vertu de leurs enfans les a fait cognoistre à la posterité. Dy-moy ie te prie, si le pere de Marcus Agrippa (qui encor apres la grandeur de son fils n'a peu estre cogneu dedans Rome) a receu plus de bien de luy, que le pere n'en fit à son fils Agrippa, lequel on vit honoré d'une couronne nauale, (qui estoit le seul honneur le plus grand qu'on eust accoustumé de donner aux gens de guerre,) qui a dressé dedans Rome des edifices si beaux & si superbes, qu'ils ont surmonté toutes les despences du temps passé, & qui ne pourront estre vaincus par celles qui se feront encores cy-apres. A sçauoir-mon si les bien-faits d'Octauius seront estimez plus grands à l'endroit de son fils Auguste, que ceux d'Auguste à l'endroit d'Octauius son pere, encore que l'ombre du pere adoptif ait aucunement couuert le bien-fait d'Octauius. Quel contentement & quel plaisir eust receu Octauius, si apres qu'Auguste eut vaincu ses ennemis, & apaisé les troubles des guerres ciuiles, il l'eust veu seul commander en vn temps paisible & plein de repos, & gouverner l'Empire Romain: ne pouuant bonnement comprendre vn si grand bien, ni croire aussi, regardât ce qu'il auoit iadis esté, qu'un si grand Prince eust peu naistre en sa maison? Pourquoy m'amuserois-je à cōpter par le menu, ceux qui seroient encore enseuelis en oubly, si l'honneur de leurs enfans ne les eussent tirez hors des tenebres, & n'eussent retenu iusqu'à ce iourd'huy la clarté de leur gloire: Ne nous enquerons-donc plus s'il s'est treuue aucun fils qui ait rendu à son pere plus de bien-faits qu'il n'en auoit receu: demandons seulement si quelqu'un en peut rendre de plus grands. Et bien que les exemples de ceux que i'ay racomptez ne soient point suffisans, & qu'ils n'ayent surpassé les bien-faits qu'ils auoient receu de leurs peres, si est-ce que la nature nous peut faire voir à l'aduenir, ce qui n'a encores esté veu aux siecles passéz. Si vn seul bien-fait ne peut surmonter la grandeur des merites paternels, peut estre que plusieurs mis ensemble les surpasseront.

Plusieurs fils
ne recoient
de leus peres
qu'un bien-
fait: & plu-
sieurs peres
au cōtraire.

VN iour de bataille Scipion n'estant encor qu'un ieune homme, poussant courageusement son cheual contre les ennemis, sauua la vie à son pere: C'est peu que cela: mais pour arriuer à l'endroit où son pere cōbattoit, il mesprisa tant de dangers, qui pressoient tant de grands capitaines, il rompit tant d'empeschemens qu'il trouua deuant luy, au premier cōbat où il se trouua iamais, & n'estant encor qu'un nouveau gendarme, il mit le pied deuant les plus vieux soldats, & fit des vaillantes par dessus les forces de son aage. Tu peux encor adiouster à cela, qu'il deffendit son pere accusé de crime capital, qu'il le deliura de la conspiration que ses ennemis les plus grands de Rome auoient dressée contre luy, qu'il luy donna vn second & troisieme Cōsulat, & les autres hōneurs que ceux qui ont esté auparauât

CHA. XXXIII
Autre exem-
ple de Sci-
pion l'Africain, qui par
sa vaillance
sauua la vie
à son pere.

Des bien-faits,

Consuls, peuuent encore souhaitter, & que le voyant pauvre, il luy donna les biens qu'il auoit acquis par droit de guerre : (& ce qu'un homme qui fait profession des armes, trouue encore plus honorable) il le fit riche des despoüilles qu'il auoit gaignées sur ses ennemis. Si cela te semble encor estre peu, tu pourras adiouter les prouinces qu'il luy donna, & les gouuernemens & charges extraordinaires qui par son moyen luy furent depuis continuées. Adiouste encore, qu'apres auoir rasé tant de grandes villes, ce braue homme, qu'on peut appeller à bon droit autheur & defendeur de l'Empire Romain, (lequel il eust estendu de l'Orient iusques à l'Occident, sans l'empeschement que les enuieux & ennemis de sa grandeur luy donnerent) annoblit d'auantage celuy qui estoit desia noble. Et encor que tu dies que c'estoit le pere de Scipion, toutesfois le commun & ordinaire bien que les peres font d'engendrer les enfans, a esté sans doute de beaucoup surmonté par la pieté & vertu incomparable de Scipion, laquelle n'a pas moins apporté d'alleurance que d'honneur à sa cité.

CHA XXXIV.
Autrepreuue
de l'excellence des
merites d'un
fils vertueux
enuers son
pere.

EN outre, s'il te semble que cela soit encore trop peu, tu peux feindre que quel-
qu'un ait deliuré son pere de la question, & qu'il ait voulu souffrir la torture pour luy: Car tu peux estendre les bien-faits des enfans si amplement que tu voudras: Au contraire celuy du pere est simple, facile, & sans trauail, plein de plaisir & de volupté. Que feroit-il de faire ce propos si long? Le pere ne sçait qui sont ceux à qui il a donné: il a sa femme, qui a part en ce bien-faict, il desire auoir des enfans pour la recompense que la loy Papia Poppea luy promet, pour le prix & pour le loyer qu'on donne aux peres qui ont engendré plusieurs enfans, pour rendre sa famille & son nom perpetuel. Il regarde plus à toutes autres choses, qu'il ne fait à celui à qui il donne la vie. Si quelqu'un estoit paruenü à vne parfaite sagesse, & qu'apres il l'eust enseignée à son pere, voudrois-tu mettre en difficulté, qu'il ne luy eust donné quelque chose plus grande qu'il n'auoit receu, veu qu'il a rendu à son pere vne vie bien-heureuse, n'ayant toutefois receu de luy que la seule vie? Or tout ce que tu pourras iamais faire de beau, (dit-il,) tout ce que tu pourras donner à ton pere, vient du bien-faict mesme du pere. Mais c'est aussi le bien-faict de mon precepteur, si j'ay profité aux sciences liberales. Et toutefois nous pouuons surpasser les biens que nous auons receus de ceux qui nous ont enseigné, comme nous faisons aussi les biens de ceux qui nous ont appris à lire, & à cognoistre les premiers elemens. Et iagoit que sans eux aucun n'eust peu rien apprendre, toutefois ce qu'il a depuis appris, n'est pas moindre. Il y a grande difference entre les premieres choses, & les plus grandes: & bien qu'elles ne puissent deuenir grandes sans les premieres, toutefois pour cela ne faut-il point comparer les premieres aux plus grandes.

CHAP. XXXV.
Nouvelles
raisons à
mesme fin,
prises de la
Philosophie
Stoïque pour
monstrer
que le pere
peut estre
vaincu par
son fils en
bien-faits.

IL est desia téps que ie depie quelques pieces de ma monnoye. Celuy qui a donné un bien-faict, par dessus lequel il s'en trouue vn meilleur, peut estre vaincu. Le pere a donné la vie au fils. Or il y a quelque chose beaucoup meilleure que la vie, par ainsi le pere peut estre vaincu, d'autant qu'il se trouue vn bien-faict plus grand que celui qu'il a donné. Encore que quelqu'un ait donné la vie, si apres il a esté deux fois deliuré de la mort, il a receu plus de bien, qu'il n'en auoit fait. Le pere a donné la vie, mais le fils luy a plusieurs fois sauué la lienne: il a receu plus de bien, qu'il n'en auoit fait. En outre, celui qui recoit vn bien-faict, estimera le recevoir plus grand, d'autant qu'il en aura plus de besoin. Or celui qui vit, a plus de besoin de la vie, que celui qui n'est point encore nay, & qu'on ne peut proprement dire auoir faute

d'aucune chose. Le pere dont reçoit vn plus grand bien-faict, si le fils luy sauue la vie, que le fils n'en reçoit du pere quand il naist. Les biens du pere ne peuuent estre surmontez par ceux que l'enfant luy fait. Pourquoy cela? par ce qu'il a receu la vie du pere, sans laquelle il ne pourroit donner aucun bien-faict. Cela est donc commun au pere, & à tous ceux qui ont sauué la vie à quelqu'un. Car si on ne leur eust sauué la vie, ils n'auroient pas moyen de recognoistre vn si grand bien. On ne pourroit aussi par ceste mesme raison faire plus de bien à vn Medecin qui a accoustumé de sauuer la vie, ni à vn marinier qui m'a gardé d'un naufrage. Et toutefois on peut surmonter les bien-faicts de ceux-là, & d'autres qui nous auroient par quelque autre moyen sauué la vie. Par consequent donc les bien-faicts des peres peuuent estre vaincus. Si quelqu'un m'a fait vn bien qui ne me serue de rien, s'il n'est aidé du bien-faict de plusieurs autres personnes, & si apres ie luy ay donné vn autre bien faict, qui n'a besoin du secours d'autrui, i'ay donné vn plus grand bien que celuy que i'ay receu. Le pere a donné la vie à son enfant, laquelle il perdrait bien-tost, si elle n'estoit soustenue de plusieurs autres secours; mais si le fils a sauué la vie à son pere, il l'a donnée telle qu'elle n'a aucunement besoin de secours estrange pour se soustenir d'elle-mesmes. Par ainsi le pere receuant la vie de la main de son fils, reçoit vn bien-faict plus grand, que n'estoit celuy que le pere luy auoit donné.

Ces propos n'abattent point la reuerence qu'on doit aux peres. Cela ne fera point que les enfans ne leur soient obeysans, mais au contraire les rendra meilleurs. La vertu est de telle nature qu'elle se nourrit de gloire: elle veut tousiours passer deuant les premiers. La pieté & l'amour des enfans sera encor plus prompte, si elle peut esperer de vaincre les biens qu'ils ont receus. Si tous les peres vouloient consentir à cela, si les loix le vouloient permettre, (parce qu'il y a plusieurs choses, ou nous sommes vaincus, pour nostre propre bien,) pourroit-on desirer vn combat plus honneste, vn plus grand heur pour les peres, que d'estre contrains eux mesmes de confesser, qu'ils ne sont point assez forts pour rendre les biens qu'ils recoient de leurs enfans? Si nous n'auons ceste opinion, nous baillons moyen aux enfans de s'excuser, nous les redrons plus tardifs & paresseux à recognoistre le bien faict des peres: au lieu que nous deurions les exciter d'auantage, & leur dire, Courage vertueux enfans: on a ouuert vn combat honneste entre les peres & les enfans, pour sçauoir qui est celuy d'eux qui aura donné plus de bien-faicts, ou qui en aura plus receu. Les peres n'ont pas vaincu pour auoir donné les preñtiers. Prenez vri cœur digne de vous, gardez que les forces ne vous faillent, pour vaincre ceux qui ne desirerent autre chose que d'estre vaincus. Vous n'avez point faute de Capitaines pour entreprendre vn si braue combat, qui vous admonnestent de faire comme eux: & qui vous commandent de suivre le mesme chemin pour obtenir la victoire qu'ils ont souvent gaignee contre leurs peres.

CHA. XXXVI.
Il ne s'ensuit pas neantmoins, que les enfans doivent rien rabattre de l'honneur & obeysance qu'ils doiuent à leurs peres. Car le deuoir de pieté requiert qu'ils aient respect à vaincre leurs peres en bien-faicts.

Aneas a vaincu son pere. Car ayant esté souvent porté entre ses bras au temps de son enfance, & lors qu'il n'estoit gueres pesant, & encor en temps de paix & d'assurances, il porta son pere pesant, & cassé de vieillesse, il le passa à trauers les troupes des ennemis, à trauers les ruines de Troye, qui tomboient à l'encontre de luy. Lors que ce deuotieux vieillard tenant embrassé ses Dieux domestiques, & les choses sacrées de sa maison, ne pressoit point, tout seul les espauls de son fils qui ne cheminoit qu'à grande peine, toutesfois il le passa à

CHA. XXXVII.
Ce qu'il confirme par plusieurs beaux exemples. d'Aneas.

Des bien-faicts,

Des ieunes
hommes de
Sicile.

D'Antigo-
nus.

De Manlius.

trauers les flammes, & l'embrasement de la ville : (qu'est-ce que la pieté & l'amour d'un fils ne peut!) & le tirant hors de tous ces dangers, il le mit pour estre apres adoré cōme Dieu entre les fondateurs de l'Empire Romain. Les ieunes enfans de Sicile ont vaincu & surmonté les peres. Car s'estant le mont *Ætna* esbranlé d'une si grande force, qu'il auoit ietté ses feux sur les villes & campagnes prochaines, & qu'il auoit desia espandu ses flammes sur vne grande partie de l'isle, ils chargerent leurs peres sur le col. On croit que par miracle le tēu se separa, & que les flāmes se retirans d'un costé & d'autre, ouurirēt vn grand chemin pour laisser passer ces vertueux ieunes hōmes, afin qu'ils peussent acheuer sans danger ceste braue entreprīse. *Antigonus* pareillement a vaincu, lequel ayant gaigné la bataille contre son ennemy, donna à son pere l'Empire de *Cypre*, qu'il auoit conquis en ceste guerre. C'est scauoir bien regner, de refuser vn Royaume, quand tu as moyen de le pouuoir retenir pour toy. *Manlius* a vaincu son pere, qui luy auoit esté fort rude, & duquel iaçoit qu'il eust receu beaucoup de mauuais traictement, & eust esté chassé hors de sa maison, & renuoyé aux chāps pour quelque temps, parce qu'il auoit en sa ieunesse l'entendement fort lourd, toutefois il vint vn iour trouuer le *Tribun* du peuple, qui auoit adiourné son pere à cōparoistre en personne, pour respondre d'un crime capital: & luy ayant demandé, cōbien de temps il auoit donné à son pere pour se presenter, le *Tribun* pensa que *Manlius* voulust mal à son pere, & qu'il le voulust trahir: cuidant auoir fait chose agreable à ce ieune hōme, il luy mettoit deuant les yeux entre autres crimes dont il l'accusoit, comment son pere l'auoit banny & chassé de sa maison: Toutefois l'ayant ce ieune homme trouué seul en vn lieu secret, & tirant vne dague qu'il portoit cachee sous sa robbe: Si tu ne me iures (dit-il) presentement, de reuoker cest adiournement personel, ie te mettray la dague dans le sein. Il est en ta puissance de choisir par quel moyen mon pere n'ait plus d'accusateur. Le *Tribun* se promit ainsi par serment, & ne le trompa point: mais il fit entendre en l'assemblée du peuple Romain, pourquoy il s'estoit desistē de ceste accusation. Certainement il ne se fust pas trouué aucun autre dans Rome, qui eust osé ainsi faire teste à vn *Tribun*, sans danger d'estre bien chastié.

Ch. xxxviii
Conclusion,
& graue ad-
uertissement
à la ieunesse.

IL y a plusieurs autres exemples des enfans, qui ont deliuré leurs peres d'extremes dangers, qui les ont d'un lieu bas esleuez aux plus grandes dignitez de leurs villes: & bien qu'ils fussent des moindres d'entre le menu peuple, leur ont ce neantmoins acquis ce bien, qu'on parlera d'eux honorablement à iamais. Il n'y a langage si beau, il n'y a esprit si grand, qui puisse aīlez faire entendre, combien la chose est belle, combien elle est digne d'estre loīee, combien la memoire sera eternelle de ceux qui pourront dire cecy, I'ay obey à tous les commandemens que mes parens m'ont donné: ie n'ay refusé rien de ce qu'ils m'ont chargé de faire, pour iuste, ou pour iniuste qu'il fust: ie me suis monsté tousiours humble & obeysant à eux: ie ne leur ay oncques esté rebelle, qu'en vne seule chose, c'est qu'ils ne me peussent vaincre de bien-faicts. Le vous prie donc, enfans, combattez vaillamment. Encore que vous soyez defaicts, redressez derechef vostre armee. Ceux qui vaincront, seront heureux, ceux qui seront vaincus, ne le seront pas moins. Quelle personne recevra iamais plus d'honneur que ce ieune homme, qui pourra dire ailleurs. Mes bien faicts ont surmonté & vaincu ceux que i'ay receus de mon pere? Y a-il vieillard plus heureux que celuy qui se pourra vanter en tous lieux, & deuant tout le mode, d'auoir esté vaincu par les bien-faicts de son fils? Y a-il rien de plus honorable que de se rendre, & bailler les armes en tels combats?

Fin du troisieme liure des Bien-faicts.



LE QUATRIESME

LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE.

SOMMAIRE.

Si donner vn bien-faict, & le recognoistre, est chose qu'on doive souhaitter pour l'amour d'elle-mesmes. Que le prix des choses honnestes consiste en elles-mesmes. Donner vn bien faict ne procede que de Vertu. Blasme les Epicuriens qui mettent la volupté deuant la Vertu. Les Dieux nous donnent des biens, sans en attendre de nous. Que la nature n'est autre chose que Dieu, & Vne diuine raison en ce monde. Diuers noms de Dieu. Qu'il faut eslire avec grand soin ceux à qui l'on doit donner: ce que nous faisons mieux sur le point mesme que nous mourons. Qu'on doit donner des bien-faicts, sans craindre le dommage ou le danger qui en peut aduenir. On aime ceux à qui l'on a bien-faict. La cause de redonner encor, est d'auoir de sia donné. Ni le profit, ni l'ambition, ni la crainte ne nous doit conduire à recognoistre vn bien-faict, mais l'honesteté seule. L'homme a puissance sur toutes les choses du monde, par le moyen de la société, laquelle est entretenüe par les bien-faicts. Vn homme d'entendement ne craint point Dieu. Reprend l'opinion qu'Epicure auoit de Dieu. Deux sortes d'hommes recognoissans. Des biens que le Ciel & le Soleil apportent à l'homme, desquels le seul regard nous deuoit rauir en admiration. Dispute subtilement, si vn homme de bien doit donner à vn qu'il sçait estre ingrat, & comment. Les Dieux donnent des biens aux ingrats & aux indignes. Beau discours sur la prouidence de Dieu, & du liure de raisons qu'elle tient pour recognoistre la Vertu des hommes, auant le temps, ou apres. Si l'on doit tousiours faire les plaisirs qu'on a promis. Belle histoire, d'vn qui ayant fait naufrage, fut receu dans la maison d'vn Macedonien, prochain de la mer, & de son ingratitude seuerement punie par Philippe. Qu'on ne doit point reuoquer sa promesse pour peu de choses. Que c'est vne espece d'ingratitude, de vouloir trop tost rendre le plaisir.



N peut aisément voir par tous les discours que nous auons cy-deuant faicts. (Ebutius Liberalis,) qu'il n'y a rien tant nécessaire, ni qu'on doive enseigner (comme dit Saluste) avec plus de soin, que le propos que nous voulons traicter maintenant: A sçauoir, si donner vn bien faict, & rendre apres la pareille, sont choses qu'on doive desirer pour l'amour d'elles-mesmes. Il se trouue des gens qui ayment les choses honnestes pour le gain, & ausquels vne vertu sans profit ne peut plaire: laquelle toutesfois n'a rien de magnifique, si elle a rien qu'elle mette à prix. Se peut-il rien trouuer plus vilain que celuy qui veut compter aux gets, combien il faut estimer vn homme de bien? veu que la vertu ne s'esueille point par le gain, & ne s'estonne d'aucune perte: & que tant s'en faut qu'elle vueille corrompre les hommes par esperance, & par promesse des biens, qu'au contraire

CHAP. I.
Question si
faire plaisir,
& rendre la
pareille, sont
choses desi-
rables d'el-
les-mesmes.

Des bien-faiëts,

elle commande qu'on n'espargne rien apres elle:veu aussi qu'elle commande qu'on employe tout son bien pour l'amour d'elle, & qu'elle se plaist le plus souuent à ce qu'on donne de son gré sans en estre requis. Il faut mettre sous les pieds toute esperance d'vtilitez pour la suivre. Il faut aller par tout où elle nous appelle, par tout où elle nous enuoye, sans respecter l'interest de nostre maison, ni de nos affaires priuées, & sans y espargner le sang & la propre vie. Il ne faut iamais refuser ses commandemens. On me demandera, *Que pourra-on receuoir à la fin, d'auoir courageusement fait tout cela sans esperance d'aucun profit?* Seulement ce que tu auras fait. Mais si par fortune il en vient quelque profit, tu le prendras comme venu de surcroist. Les choses belles & honnestes ont leur prix & leur recompense en elles mesmes: si les choses honnestes sont à desirer pour l'amour d'elles mesmes, & que le bien-faiët soit vne chose honneste: la condition & la qualité d'un bien-faiët ne peut estre autre qu'honneste, veu que de sa nature le bien-faiët est honneste. Or il a esté souuent, & allez amplement prouué, qu'on doit desirer les choses honnestes pour l'amour d'elles-mesmes.

CHAP. II.
Epicuriens
refusez, en ce
qu'ils assu-
raient &
postposent
la volupté
à la vertu.

Sur ce propos, il nous faut combattre contre ceste delicate bande des Epicuriens, demeurans tousiours à l'ombre sans rien faire, ne parlans de la Philosophie, sinon à table, & en leurs banquets, qui font la vertu chambriere de leurs voluptez: elle leur obeyt, elle les sert, elle est contrainte de voir les voluptez assises plus haut qu'elle. Il n'y a (dit-il) aucune volupté sans vertu. Mais pourquoy met-on la volupté deuant la vertu? Tu ne disputes que du lieu qu'elle tient, il faut disputer entierement de toute la chose: & toutefois on ne s'enquiert que d'une seule partie. Ce n'est pas vertu, si elle souffre qu'on la face venir apres. Elle tient les premiers rangs. C'est à elle à qui il appartient d'aller deuant, c'est elle qui doit commander, c'est elle qui doit tenir le plus haut lieu: & tu veux qu'elle se rende à la volupté, comme à son enseigne: *Que t'importe cela?* (dit-il). C'est moy qui soustiens aussi, que la vie ne peut estre heureuse sans la vertu. Je mesprise & condamne la volupté, (que j'aime tant, & de laquelle ie me suis rendu esclau) si elle n'est accompagnée de vertu. Nous disputons seulement de ce point, si la vertu engendre le souverain bien, ou si elle-mesmes est le bien souverain. Prends le cas qu'il ne soit question que de cela: penses-tu qu'il n'y ait que le seul changement du rang qu'elles doiuent tenir? C'est vne vraye confusion, c'est vn manifeste auuglement, d'asseoir les choses dernieres au lieu qui est deu aux premieres. Je ne suis pas marry qu'on mette la volupté apres la vertu: ie me fâche seulement de ce qu'on la veut en tout comparer à la vertu. La vertu mesprise la volupté, elle s'est declarée son ennemie, & la fuit de plus loin qu'elle la voit. Elle se rend plus familiere du travail & de la douleur, aimant mieux estre employée apres vn labeur digne des hommes, qu'apres ce plaisir effeminé.

CHAP. III.
C'est chose
sordide, d'a-
ner pour a-
uoir recom-
pense, & ne
respecter
ceux qui le
meritent
mieux.
Absurdité
qui s'en suit,
si l'on donne

Il falloit dire cela, (mon Liberalis,) parce que donner vn bien-faiët) dont nous parlons maintenant) est acte vertueux: & seroit chose des-honneste, de le donner pour autre respect, que pour l'auoir seulement donné. Car si nous faisons plaisir pour en attendre quelque recompense, nous donnerions tousiours aux plus riches, sans respecter ceux qui le meritent mieux, toutefois nous preferons vne pauvre personne à vn riche fâcheux & importun. Ce n'est point vn plaisir, si vous regardez à la grandeur de la fortune. D'auantage, si pour nostre seule vtilité nous voulions profiter à quelqu'un, ceux qui le pourroient plus aisément faire, les plus riches,

les plus grands, les Roys, & ceux qui se peuvent mieux passer du bien d'autrui, ne deuroient iamais rien donner. Les Dieux mesmes retireroient leurs liberalitez, & ne nous donneroient plus tant de biens, qu'ils versent incessamment sur nous & de iour & de nuict. Car la seule nature & condition des Dieux, leur suffit pour tous biens, & les tient eternellement asseurez, & hors de crainte de pouuoir estre aucunement offenze. Les Dieux ne nous feroient iamais aucun bien, si la seule cause de donner, n'estoit autre que de penser à eux, & à leurs commoditez. Le plaisir donc qui est fait en ceste façon, ne se peut appeller bien-faict. C'est vne vsure, si tu regardes, non pas à le bien employer, mais plustost de le donner à celuy qui t'en pourra rendre plus de profit, & de qui tu esperes le pouuoir faire facilement recouurer quand tu voudras. Parce que ceste intention est fort esloignee de celle des Dieux, il s'ensuit qu'ils sont liberaux. Car s'il n'y auoit que la seule vtilité du donneur qui fust cause d'un bien-faict, & que Dieu ne peust esperer aucun profit de nous, il s'en ensuyuroit, que Dieu n'auroit aucune raison de nous donner des biens.

pour son
profit parti-
culier.

IE sçay bien ce qu'on respondra là dessus : c'est que Dieu ne nous donne aucun bien, mais viuant avec toute asseurance, & ne daignant ietter ses yeux sur ce monde, ou bien il ne pense point à nous, ou bien (ce qu'Epicure reputa la plus grande felicité,) il ne fait du tout rien: ayant aussi peu d'enuie de nous donner des biens, comme de nous faire mal. Mais quiconques dit cela, il n'oit point les voix de ceux qui le prient, ny les cris & les vœux qu'un chacun fait, tant en priuë qu'en public, leuant les mains ioinctes au Ciel. Certainement on ne feroit point cela, tout le monde ne consentiroit pas à ceste folie, de parler à vne sourde diuinité, & à prier des Dieux qui n'auroient aucune puissance, si l'on ne tenoit pour certain que les Dieux donnent les biens, tantost de leur bon gré, sans estre priez, & tantost à ceux qui les prient: que ce sont eux de qui nous receuons tant de choses grandes en leur temps, & en leur saison, & qui par leur assistance nous mettent hors de crainte du mal prochain qui nous menaçoit. Qui est celuy pour si misérable, pour si mesprisé qu'il soit : qui est celuy de qui la destinee soit si malheureuse, encor qu'il ne fust nay que pour souffrir des maux, qui n'ait quelquesfois senty ces grandes faueurs & liberalitez des Dieux? Regarde, ie te prie, ceux mesmes qui se plaignent incessamment de leur misere, qui viuent si mal-contens de leur fortune: encor es trouueras-tu qu'ils ne sont point entierement priuez des bien-faicts du Ciel, & qu'il n'y a personne sur laquelle il ne soit tombé quelques gouttes de ceste douce & gracieuse fontaine. Estimes-tu peu de chose, ce qui est également donné à tous ceux qui naissent en ce monde? Et (pour ne parler point de ce que les Dieux donnent comme il leur plaist, sans aucune égalité de mesure) est-ce peu de chose que nature mesme se soit donnée à nous?

CHAP. III.
Impieté des
Epicuriens,
blasphemans
contre la li-
berale prou-
idence de
Dieu, refu-
tee par di-
uerfes rai-
sons.

Dieu ne nous donne aucun bien-faict? D'où est venu donc tout ce que tu possèdes, ce que tu donnes, ce que tu refuses, ce que tu gardes, ce que tu prens? D'où vient ce nombre infiny de choses qui te resioiussent les yeux, & l'ouye, & qui te flattent l'esprit? D'où vient encor tout ce que tu apprestes pour tes follos despen- ses & superfluitez? Car ils n'ont pas prins garde seulement à nos necessitez : ils ont encor aimé nos delices & nos plaisirs. De qui auons-nous receu tant de vergers, plantes d'arbres, qui nous portent vne si grande abondance de fruiçts, tant d'herbes pour conseruer nostre santé, tant de sortes de viandes, tellement departies par les saisons de l'année, qu'un pareilleux mesme trouuera par rencontre sur terre assez

CHAP. V.
Autres rai-
sons pour
prouuer que
Dieu est au-
teur de
tous biens.

Des bien-faicts,

dequoy se nourrir? D'où viennent tant de diuerſes ſortes de beſtes, dont les vnes naiſſent en terre, les autres dans l'eau, les autres deſcendent de l'air, afin qu'il n'y euſt aucune partie de la nature qui ne nous fuſt tributaire de quelque rente? Les riuieres meſme, dont les vnes enuironnerent les campagnes de leur plaiſans replis, les autres coulans dans leurs canaux creux & nauigeables, portent des marchandises dans les mers eſtrangeres, quelques-vnes qui reçoient aux plus chauds iours de l'eſté vn eſmerueillable accroiſſement, pour arrouer par leur ſoudain deſbordement les lieux qui eſtoient deſia cuiçts & bruſlez de l'ardeur du Soleil. Que diſ-tu des torrens, & des veines d'eaux medecinales? Que diſ-tu des eaux chaudes qu'on voit bouillonner ſur le meſme bord de la mer?

2. Georgic.

*Et toy grand lac de Come, & toy large Benac,
Hauſſant comme vne mer tes vagues dans ton lac?*

CHAP. VI.
Si l'on appelle bien-faict les plaiſirs qui procedent des hommes à plus forte raiſon meritent ce nom, les largeſſes que nous receuons de la liberalité de Dieu.

Si on t'auoit donné quelques arpens de terre, tu confeſſerois bien auoir receu vn bien-faict: nieras-tu donc que ce ne ſoit vn bien-faict, que de t'auoir mis dans vne ſi large eſtendue, & dans de ſi grands eſpaces de terre? Si quelqu'un t'auoit donné de l'argent, ſ'il auoit emply tes coffres, (parce que tu eſtimes beaucoup cela) tu l'appellerois bien-faict: Mais tant de metaux que Dieu a cachez dans la terre, tant de riuieres qu'il fait couler ſur les ſables roulants des lingots d'or maſſif, la grand' abondance d'airain & de fer, qu'il a enſeuelie preſque en tous lieux, le moyen qu'il t'a donné de les chercher, & les marques & les ſignes qu'il a mis hors de terre, pour trouuer les richelles qui ſont profondement couuertes au dedans, veux-tu nier que tout cela ne ſoit bien-faict? Si on te donoit vne maiſon enrichie de marbres bien polis: ſi la couuerture eſtoit reluſante, & peinte d'or & de belles couleurs, n'eſtimerois-tu pas beaucoup ce preſent? Dieu t'a baſty vn ſi grand palais, qui n'eſt point ſubieçt au feu, qui ne craint aucune ruine, dans lequel tu vois, non point des lambris & reueſtemens plus tenues que la ſie de fer qui les coupe, mais de grandes & entieres maſſes de pierres precieufes, toutes conſtruictes d'une diuerſe & differente matiere, dont la plus petite piece te fait eſmerueller ſa beauté, le toiet duquel reluit autrement le iour, & autrement la nuit. Veux-tu doncques nier n'auoir receu aucun bien? Si tu eſtimes ſi cher & ſi precieux tout ce que tu as, ne ſeroit-ce pas ſigne d'une grande ingratitude, de n'en vouloir eſtre redeuable à pas-vn? D'où vient ce ſouffle & ceste haleine que tu tires? d'où vient ceste belle clarté du iour, ſur laquelle tu ranges & diſpoſes toutes tes actions? d'où vient le ſang, dans le mouuement duquel eſt contenué la chaleur de ta vie? d'où viennent tant de viandes, qu'il de leurs gouſts delicats, & de leurs friandes ſauours, te conuient encor de manger apres que tu es ſaoul? D'où viennent ces choſes qui reſueillent tes plaiſirs & tes voluptez apres que tu en es las? D'où vient ceſt aïſe & ce repos dans lequel tu te pourris & te gaſtes? ſi tu eſtois bien recognoiſſant, ne dirois-tu pas?

Vir. 1. eclogue.

*C'eſt vn Dieu qui nous fait iouir de ce repos:
Je luy donneray d'un Dieu & l'honneur & le loz,
Des aigneaux de mon parc luy faiſant ſacrifices.
C'eſt luy, comme tu vois, qui fait que mes geniffes
Peuvent paître par tout, & que mon chalumeau
Loué comme il me plaiſt quelque beau chant nouveau.*

C'est ce Dieu qui ne nous a pas seulement permis de nourrir vn petit nombre de vaches, mais qui en a remply tout le monde de grands troupeaux: qui nourrit toutes les bestes qui errent çà & là en tant de diuers lieux, qui leur donne nouuelle pasture en Esté, apres auoir acheué celle de l'Hyuer, qui ne nous a pas seulement enseigné de chanter sur le chalumeau vn vers rustique & mal façonné, (qui nous peut toutes-fois donner quelque passe-temps,) mais c'est luy de qui nous auons appris tant de sciences, tant de diuersitez de lágages & de voix: qui nous a donné l'inuention de tant de sons, dont les vns sortent de nostre propre haleine, & les autres se font d'vn soufflé estranger & emprunté. Car tu ne peux appeller nostre, ce qui procede de nos inuentions, non plus que nous ne pouuons appeller nostre, quand nous croissons, ou quand à certain temps de nostre aage, les forces respondent au corps. Maintenant les dents nous tombent en enfance: tantost nous passons à vn aage, qui en peu d'ans nous baille toute nostre croissance, & lequel apres la puberté, nous faisant deuenir plus robustes, nous met en l'aage parfait de l'homme. Finalement, nous arriuons à ce dernier poinct qui met fin à la suite, & au cours de nostre vie. Les semences de tous les aages, & de toutes les sciences sont cachees dans nous dès nostre naissance. C'est Dieu, ce bon ouurier & ce bon maistre, qui par vn moyen incogneu aduance & augmente, apres, les inuentions & les arts.

C'Est Nature, dit-il, qui me donne toutes ces choses. Ne vois-tu pas qu'en disant cela tu changes le nom de Dieu: Q'est-ce que nature, si ce n'est Dieu, & la raison diuine meslée dans tout cest vniuers, & dans toutes les parties d'iceluy? Quand tu voudras, tu le pourras appeller auteur de toutes les choses qu'il a mises en nostre pouuoir. Tu le pourras appeller Iupiter, c'est à dire le tres-bon, & le tres-puissant. Tu ne faudras point l'appellant le Tonant, & l'Arresteur. Ce nom ne luy est point donné, parce que (comme on lit dans les histoires,) voyans les Romains leur armee tourner le dos deuant les ennemis, ils firent des vœux à Iupiter, qui donna le cœur, aux soldars, qui fuyoient, d'arrester. Ce n'est pas pour cela, mais pour autant que toutes choses sont arrestees & entretenues de son bien-faict, ces sages Romains l'ont appelé *STATOR*, & *STATILIO*. Tu peux aussi sans mentir l'appeller le destin. Car n'estant le destin, qu'une ordonnance immuable, qui tient liées & enchainées toutes causes, c'est luy qui est la premiere de toutes, & de laquelle toutes celles qui suyuent apres, despendent. Tu le pourras nommer d'autant de noms que tu voudras, pourueu qu'ils signifient la force & les effects des choses celestes. Bref, il peut auoir autant de noms, qu'il y a de biens que nous receuons de luy.

CHAP. vii.
Nature n'est autre chose que Dieu mesmes, auquel on doit ne diuers noms selon la diuersité des biens que nous receuons de luy.

NOs gens estiment que ce soit le pere Liber, qu'il soit Hercules & Mercure. Le pere Liber, parce que toutes choses ont pris leur naissance & origine de luy: d'autant que par son moyen nous auons premierement trouué & cognu le pouuoir & la vertu des semences, qui nous deuoient apres nourrir avec vne douce & honnesté volupté. Hercules, d'autant que sa force est inuincible, & qu'apres qu'elle sera lassée de tant de faicts esmerueillables, qu'elle aura heureusement acheuez, en fin, elle se resoudra en feu. Mercure, parce que c'est luy de qui procede la raison, & le iugement, les nombres, les rangs, l'ordre des choses, & toutes les sciences que nous apprenons. Bref, de quel costé que tu te tournes, tu verras tousiours Dieu qui se presentera deuant toy. Il n'y a rien si vuide, qu'il ne s'y mesle parmy,

CHAP. viii.
Dieu & Nature sont tellement connexes, que l'un ne peut estre considéré sans l'autre.

Des bien-faicts,

C'est luy-mesme qui remplit tout ce bel œuvre, & tout c'est vniuers. Tu n'aduances donc rien, (personne la plus ingrate du monde,) quand tu nies ne deuoir rien à Dieu mais à nature. Car nature ne peut estre considerée sans Dieu, ny Dieu sans nature, tous ces deux ne sont qu'un, ils n'ont tous deux qu'un mesme office, & un mesme pouuoir. Si tu conseilais deuoir à Anneus, ou à Lucius, ce que Senèque t'auoit presté, tu changerois de nom seulement, & non point de creancier. Car soit que tu l'ayes appelle, ou de son nom propre, ou de son surnom, c'est tousiours luy mesmes. Appelle-le donc comme tu voudras, ou la nature, ou la destinee, ou la fortune: ce sont les noms d'un mesme Dieu, vsant diuersement de sa diuine puissance. Taut ainsi que la iustice, l'integrité, la prudence, la magnanimité, la temperance sont les biens & les vertus de l'ame: Si quelque chose de cela te plaist, c'est donc l'ame qui te plaist aussi.

CHAP. IX.
Dieu nous
eslargit vne
infinité de
biens sans
esperance de
parcille.

Mais afin que ie ne me iette point à quartier, pour entrer en vne autre dispute, il faut confesser que Dieu nous a donné infinis biens, & de grande valeur, sans espoir de les retirer iamais de nous. Car il n'a pas besoin de nos tributs, nous ne luy pourrions aussi rien donner. Le bien-faict donc se doit desirer pour l'amour de luy-mesmes, & doit on seulement regarder à l'vtilité de celuy qui le reçoit, mesprisans la nostre pour nous approcher de celle d'autrui. Tu soustiens (dit-il) qu'il faut prendre peine de bien choisir ceux à qui nous voudrions donner nos bien-faicts: veu que les laboureurs mesmes ne veulent semer leur grains sur le sable. Quand nous donnons des bien-faicts, nous suyons nostre profit & commodité, tout ainsi que nous faisons en labourant & semant la terre. Car le semer n'est point chose qu'on doie desirer seulement d'elle-mesmes. D'auantage, vous demandez à qui il faut donner vos bien-faicts, ce qu'il ne faudroit iamais faire si donner vn bien-faict estoit chose que on deust souhaitter pour l'amour d'elle-mesmes, laquelle en quelque lieu que ce fust, en quelque façon, & maniere qu'on donnast, porteroit tousiours le nom de bien-faict. Nous ne suyons l'honnesteré pour autre respect, que pour l'amour d'elle-mesme: & iagoit qu'on ne doie suyure autre chose que l'honnesteré, toutesfois nous aduisons ce que nous deuons faire, nous prenons garde au temps, à la saison, à la façon, & maniere dont nous deuons vser, parce que l'honnesteré est composee de tout cela. Par ainsi, si ie choisiss celuy auquel ie veux faire plaisir, ie le fais afin que ie ne faille iamais à donner vn bien-faict. Car si l'on donne à vne personne vilaine & deshonorée, ce n'est ny honneur ny bien-faict.

CHAP. X.
Des deposts
de la manie-
re de les ré-
de, & s'il est
loisible de
les nier au-
cunefois.

Les bien-
faicts suyus
la mesme
raison que
les deposts.

C'est vne chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elle-mesmes, que de rendre vn depost, toute fois, ie ne le dois pas rendre à toutes heures qu'on me le redemandera, en tous lieux, & en toutes saisons. On feroit quelquesfois aussi peu de mal de le nier, come on feroit de bien vne autre fois de le bailler deuant tout le monde. Le prendray garde au profit de celuy à qui ie le dois rendre, & si ie cognois que ce soit son dommage, ie feray mieux de le refuser. Il en faut vser de mesmes pour raison des bien-faicts. Ie verray quand à qui, de quelle façon, & pourquoy ie dois donner. Car il ne faut rien faire sans raison. Nous ne pouuons appeller bien-faict, ce qui ne sera pas donné avec raison, parce que la raison doit accompagner toutes choses. Nous oyons souuent tenir ce langage à ceux qui se courroucent à eux-mesmes, d'auoir donné mal à propos, & sans y auoir bien pensé. I'aimerois mieux (disent-ils) l'auoir perdu d'un tour, que de l'auoir donné à cestuy-là. C'est la plus vilaine façon de perdre: qui soit, quand on donne

follement & sans conseil. Il est beaucoup plus fascheux d'auoir mal employé vn bien-faict, que de n'en receuoir iamais. Car c'est la faute d'autrui, si nous n'en receuons point, mais c'est la nostre, si nous n'auons bien choisi ceux à qui nous voulons donner. Quand ie voudray choisir, ie ne regarderay rien moins qu'à cela que tu prises le plus, sçauoir est, qui aura meilleur moyen de me rendre la pareille. Car ie dois choisir vn qui m'en sçache bon gré, encor qu'il ne le puisse rendre. Bien souuent celuy qui ne le rendra iamais, sera estimé recognoissant: & celuy qui l'aura rendu, demeurera ingrat. Ie n'estime que le cœur & la bonne volonté. Voila pourquoy ie ne tiendray compte d'un qui ne le merite point, pour si riche qu'il soit & au contraire i'aimera y mieux donner à vn pauvre qui soit homme de bien, d'autant que la plus grande pauvreté ne le gardera point d'estre recognoissant: & quand tous les moyens du monde luy faudront, il aura au moins bonne volonté. Ie ne cherche point à tirer profit des bien-faicts: ie n'y cherche ny mes plaisirs, ny ma gloire, ie me contente de pouuoir plaire à vne seule personne. Ie donneray à ceste seule fin & intention, que ie face ce que ie dois. Or pour faire ce que ie dois, il faut que ie sois accompagné de iugement & d'election, & si tu me demandes quelle elle doit estre?

IE choisiray vn homme entier, vn homme simple, & de bonne foy, qui n'oublie point les plaisirs qu'on luy fait, vn homme recognoissant, vn qui ne ietta iamais ses mains sur le bien d'autrui, qui ne fut onc chiche du sien: qui ne veut mal à pas-vn. Apres que i'auray faict chois d'un tel personnage, encore que la fortune ne luy ait point donné le pouuoir de le rendre, si est ce que i'ay fait selon mon desir tout ce que ie souhaitois. Si la seule vtilité, ou l'estat vilain que ie fais de gagner sur vn bien-faict, me rend liberal, si ie ne veux estre profitable à aucun, qu'avec esperance qu'il le fera en mon endroit: ie ne feray iamais plaisir à celuy qui entreprend vn voyage loingtain: ie ne donneray pas à celuy qui ne doit reuenir iamais, ny à vn malade qui s'en va mourir, ny en vn temps, ou ie me cognoistrois atteint d'une maladie incurable: ie ne voudrois sur ce point-là rien donner, car ie n'aurois aucune esperance de le recouurer. Mais pour t'apprendre que le bien-faict est chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elle-mesmes, voy, ie te prie, que si vn estranger est ietté sur nostre riuage, encor qu'il en doie partir le lendemain, nous l'aidons de ce qui nous est possible: si vn incognu a fait naufrage sur nostre port, nous luy donnons vn vaisseau, nous le mettons en equipage, afin qu'il puisse retourner en son pays. Il part soudain, sans auoir bonnement loisir de cognoistre celuy qui luy a sauué la vie, & faisant estat de ne nous reuoir iamais plus, il nous assigne le payement de sa debte sur les Dieux. Il les prie, que puis qu'il n'a le moyen de le payer, il leur plaise le recognoistre pour luy. Cependant nous sommes tres-contens en nous-mesmes d'auoir fait vn tel plaisir, bien qu'il soit sterile. Ne vois tu pas que lors que nous sommes à la fin de nostre vie, nous ordonnons nostre dernière volonté, nous faisons partage de nos biens, encor que nous n'en puissions rapporter aucun profit? Combien de temps, combien de peine employons-nous à le faire secrettement, & à bien aduiser à qui, & quelles parties de nostre heritage nous donnerons? Car que sert-il de se tant traualier, de choisir à qui nous donnons, si nous ne pouuons le recouurer de pas-vn? Et toutesfois nous ne donnons iamais rien avec plus de respect, nous ne traualions iamais tant nostre iugement, que lors que mettrons en arriere nostre vtilité, il n'y a rien qui se soit présenté à nos yeux, que le seul point de l'honneur. Car auparauant durant toute nostre vie, nous

CHAP. XI.
A quelle intention, & quelles personnes il faut choisir pour leur bien-faire.

Des bien-faicts,

auions mal cognu nostre deuoir, pendant que l'esperance & la crainte, & que la volupté (qui est le vice le plus lasche & deshonneste de tous) nous corrompt, & nous empesche de faire ce que no⁹ deuons. Mais lors que l'asséurace de la mort nous a faict perdre l'esperance de toutes choses, & qu'elle nous a enuoyé vn iuste iuge & incorrompu, nous cherchons les plus dignes pour leur bailler la iouissance de nos biens apres nous. Il n'y a rien que nous facions plus sainctement & soigneusement, que ce partage de biens qui ne sont desia plus à nous.

CHAP. XII.

Le bien-faict
gratuit est
d'aurant plus
louable, qu'il
apporte beau
coup de
contentement
à celuy qui
l'exerce.
Obiection
des Epicu-
riens.
Responſe.

Certes c'est vn grand contentement à celuy qui peut dire en soy-mesmes, Je ſcay cestuy-cy plus riche qu'il n'est, & luy donnant vne partie de mes biens, l'adiousteray encor plus d'honneur à la noblesse de ſa maiſon. Bref, ſi nous ne donnons iamais, qu'avec esperance qu'il nous ſoit rendu, il nous faut mourir ſans faire testament. Vous ſouſtenez (dit-il) que le bien-faict est vne dette qui ne ſera iamais payee : & toutesfois vne dette n'est pas choſe qui ſe doie deſirer pour l'amour d'elle meſmes. Quand nous diſons dette, c'est vne comparaifon, & vne maniere de parler: comme auſſi nous diſons que la loy est la reigle de ce qui est iuſte & de ce qui est iniuſte. Et toutesfois, la reigle n'est pas choſe qui ſe doie deſirer pour l'amour d'elle-meſmes, mais nous ſommes contrains d'vſer de ces mots, pour mieux faire entendre ce que nous voulons dire. Quand ie diſ vne dette, c'est à dire, comme vne dette. Veux-tu tout ſçauoir? L'adiouſte encor, Qui ne ſera iamais payee, iacoit qu'il n'y ait aucune dette qui ne ſe puiſſe ou doie payer. Tant s'en faut, que nous deuions faire plaiſir pour noſtre vtilité, que le plus ſouuent (comme i'ay dit) il en faut faire avec noſtre perte, & avec noſtre peril. C'est ainſi que i'oſe bien defendre celuy que ie voy aſſailly des brigans, ainſi qu'apres on puiſſe paſſer ſeulement ſon chemin. Je ſouſtiens celuy qui est iniuſtement accuſé d'un crime capital, contre l'appuy & faueur que ſes parties ont : & ne crains point de tourner ſur moy la coniuuration des plus grands, & des plus puiſſans, me mettant, peut-eſtre en danger d'entrer au triſte & miſerable eſtat qu'il ſouffroit durant ſon accuſation criminelle, ſous ces meſmes accuſateurs, bien que ie puiſſe me rendre d'un autre party, & regarder de loing, & avec toute aſſéurance les debats & querelles d'autrui. Je promets, ie reſponds de payer toute choſe iugee, reuocquant par ceſte mienne promeſſe les criees & les aſſiches qui eſtoient ià miſes ſur les biens qu'on auoit faiſis à vn mien amy. Finalement, ie mets en danger ma vie & mes biens pour ſauuer la ſienne. Celuy qui est tout preſt d'achepter vne place aupres de Tuſculo, ou de Tiuoly, ſeulement pour la douceur de l'air, & pour y paſſer mieux à l'aiſe les chaleurs de l'eſté, ne regardera point au prix qu'il luy doit couſter, mais l'ayant acheptee il la conſeruera. Il y a meſme raiſon aux bien-faicts. Car ſi tu me demandes, quel profit il nous en peut aduenir, ie reſpondray, que c'eſt le ſeul contentement de noſtre conſcience. Demandes-tu le profit qui nous aduient d'un bien faict? Dy-moy pluſtoſt quel bien & quel profit nous apporte la iuſtice, l'innocence, la magnanimité, la chaſté, la temperance qui eſt en nous, ſi tu demandes autre choſe qu'elles-meſmes?

CHAP. XIII.

Comme les
corps ſu-
perieurs deſ-
ploient li-
berallement
leurs influ-

A Quelle fin eſt-ce que le Ciel continuë tousiours ſon chemin: à quelle fin eſt-ce que le Soleil allonge & racourcit les iours? Ce ſont bien-faicts que tout cela. Car il ſe fait pour noſtre grand profit. Comme le deuoir & l'office de ceſt vniuers, eſt de rouler l'ordre de toutes choſes, & de changer les lieux du Soleil, d'où il ſe puiſſe leuer, & où ſe coucher: & de nous faire tant de beaux effects pro-

fitables & salutaires, sans esperer aucun profit de nous, aussi le deuoir d'un homme entre autre choses, est de bien-faire à autrui. Demanderas-tu donc pourquoy il donne des bien-faicts? C'est afin qu'on ne luy puisse reprocher qu'il ne donne rien, & pour ne laisser perdre l'occasion de bien-faire. Mais c'est tout vostre plaisir & vostre volupté, d'accoustumer vos corps delicats à vne paresseuse oisiveté, & de chercher vn silence & vne seureté semblable à celle de ceux qui dorment: de vous trainer & cacher sous les ombres espaisles, & entretenir l'engourdissement de vostre ame desia gastee, & la resioiir par douces & agreables pensees, que vous appelez tranquillité & repos d'esprit: d'engraisser vostre corps qui pallit de pareille, à force de boire & de manger tout le iour dans les grottes, & dans les cabinets de vos iardins. Au contraire nous sentons vne volupté, vrayement digne de l'homme, en donnant des bien-faicts, encor qu'ils nous apportent beaucoup de peine, pourueu qu'ils en mettent dehors ceux à qui nous les faisons: encor qu'ils soient pleins de dangers, pourueu que nous en tirions ceux qu'on y auoit plongez: encor que ce soit avec la perte & diminution de nostre bien, pourueu que la necessité & pauvreté d'autrui en soit soulagee. Qu'ay-ie affaire de recevoir des bien-faicts d'autrui? quand ie les auray receus, aussi me les faudra-il donner. Le bien-faict regarde seulement le profit de celuy à qui on le donne, & non pas le nostre: autrement nous donnerions à nous-mesmes, & non pas à autrui. Et par ceste raison plusieurs choses qui portent grand profit à autrui, perdent leur grace, parce qu'on les met à prix. Le marchand est fort profitable aux villes, les medecins aux malades, & le courtier aux biens mis en vente. Mais parce que toute ceste maniere de gens ne portent profit à aucun, que pour en faire à eux mesmes, ceux mesmes auxquels ils profitent, ne se sentent aucunement obligez à eux.

ences & effectés sur les in ferieurs, sans en esperer recompenfer ainsi l'un des principaux deuoirs de l'un à l'autre c'est de se bien-faire. Inuectiue contre les Epicuriens. Es bien-faicts il faut auoir seulement esgard à ceux auxquels on les applique. car.

ON ne doit appeller bien-faict ce qu'on met à l'aduenture, sous espoir de gagner. Je donneray cecy pour recevoir cela. C'est vne encherre. Je n'appelleray point chaste celle qui a repoussé son amy, pour l'eschauffer d'auantage à l'aimer ou celle qui a eu crainte de la rigueur des loix, ou de la rudesse de son mary: parce que comme dit Ouide,

CHAP. XVIII.
Ce qu'on donne à dessein d'y profiter ne merite pas le nom de bien-faict.

*La femme à son amy a desia fait plaisir,
En ne le refusant qu'à faute de loisir.*

On peut iustement mettre au nombre des femmes qui faillét à leur honneur, celle qui garde sa chasteté pl^{us} par crainte, que pour l'amour d'elle-mesme. Pareillement, celuy qui donne vn bien-faict pour en recevoir autant, il n'a pas donné. Faut-il dire que nous faisons bien aux bestes, que nous engraissons pour nostre seruice, ou pour les manger apres? que nous faisons bien aux arbres fruitiers, quand nous les folloyos, de peur que par secheresse, ou par la dureté de la terre, si l'on n'en tenoit cote, ou si elle n'estoit souuēt remuee, ils ne deuinset malades? Pas-vn ne vient à cultiuer sô cháp, parce seulement que le labourer soit chose bone d'elle-mesme, ny faire aucune autre besongne, si l'esprance du fruit en est dehors. Vne ame auaricieuse & subiecte au gain, ne nous conduira iamais à donner des bien-faicts. Il faut que ce soit vn cœur humain & liberal, qui a desir de donner encor apres qu'il a donné, & mettre derechef des nouueaux plaisirs sur les anciens: vn cœur qui ne pense point quel profit en doit aduenir à celuy qui donne: Autrement il seroit mesprisé d'un chacun, & demeureroit sans honneur & sans gloire.

Des bien-faicts,

Quelle magnificence est-ce à vn homme de s'aimer, de ne penser qu'à son espargne de ne trauailler & de n'acquérir que pour soy: mais le vray delir de bien-faire à autrui, nous garde de tout cela, & mettant la main sur nous, nous tire à ceste perte: & deldaignant nostre propre vtilité, se reliait de pouuoir bien-faire à quelqu'un.

CHAP. XV.
L'honnesteté conuie
chacun à faire
plaisir à
son prochain: ioint
que l'on se
reliait ex-
tremement
de l'auoir
faict, & que
par ce moyē
on est inu-
rié à conti-
nuer.

PEut-on faire doure que l'iniure & l'outrage ne soit du tout contraire au bien-faict? Or comme il se faut garder d'iniurier aucun, pour-ce seulement que l'iniure est chose mauuaise d'elle-mesmes, aussi faut-il desirer de bien-faire pour l'amour seulement du bien-faict. En l'un la crainte du deshonneur a plus de pais-
sance sur nous, que toutes les recompenses qui nous pourroient elimoauoir à faire quelque chose meschante, & en l'autre l'apparence de l'honnesteté, qui a grande force d'elle-mesmes, nous y conuie allez. Je ne mentiray point si ie dis, qu'il n'y a pas vn qui n'ayme, & qui ne se resioisse en ses bien-faicts, qu'il n'y a homme de si mauuais courage, qui ne sente vn grand aise de voir celuy auquel il a fait plusieurs fois plaisir, & qui n'ait enuie de luy en faire encore d'auantage, par ce qu'il luy en a desia fait. Ce qui n'aduendroit iamais, si nous ne prenions naturellement plaisir en nos bien-faicts. Combien de fois ay-ie ouy dire, Je ne pourrois abandonner celuy à qui i'ay vne fois sauué la vie, & que i'ay desia tiré hors de danger: Il me supplie que ie defende sa cause contre ses aduersaires, qui ont grande faueur & autorité: ie ne le veux point, mais que feray-ie donc? Je l'ay desia tiré deux fois hors de ce danger. Ne vois-tu pas qu'il y a en ce fait quelque propre vertu & puissance pour nous contraindre de le secourir, & luy faire encore ce bien en sa dernière necessité: premierement, par ce que pour nostre deuoir nous le deuons faire, en second lieu, parce que nous luy auons desia auparavant fait vn pareil bien. Et iacoit qu'au commencement nous n'eussions aucune raison de le secourir, toutesfois nous le secourons à ceste heure, parce que nous l'auons desia fait vne autre fois. Tant s'en faut que l'vtilité nous pousse à faire plaisir, qu'au contraire nous perseuerons de bien faire à des choses inutiles, & les conseruons pour le seul desir de bien faire. Et si nous auons esté peu heureux à faire plaisir à quelqu'un, toutesfois il est autant raisonnable de luy pardonner, comme à des mauuais enfans.

CHAP. XVI.
Comme
c'est chose
desirable
d'elle-mes-
me de bien
faire à au-
trui, pareil-
lement ren-
dre la pareil-
le est chose
honneste &
desirable
d'elle-mes-
me.

CEux-là mesmes confessent bien qu'ils rendent la pareille, non pas pour ce que ce soit chose honneste, mais parce qu'il est profitable. Toutesfois ie prouueray avec moins de peine, que celan'est pas vray. Car les mesmes argumens que i'ay employez à prouuer que les bien-faicts estoient desirables pour l'amour deux-mesmes, me seruiraient à cela. C'est vne chose tres-asséuree, & de laquelle nous tirons nos preuues pour toute ceste dispute, que nous ne prions l'honnesteté, sinon pour ce qu'elle est honneste. Qui oseroit mettre en difficulté que rendre la pareille ne soit chose honneste? Qui est celuy qui n'a en horreur vne personne ingrante, qui serend par ce vice inutile à soy-mesmes? Mais quand tu orras dire que quelqu'un est ingrat enuers vne infinité de grands & inestimables plaisirs qu'il a receus d'un sien amy, comment le pourras tu souffrir? Sera-ce comme s'il auoit fait chose vilaine & des-honneste, ou comme s'il auoit obmis à faire chose qui luy deuoit estre vtile & profitable? Je pense que tu l'estimeras vn meschant homme, & que tu iugeras qu'il merite mieux d'auoir quelque peine que d'auoir vn curateur. Ce que tu ne ferois point, si recognoistre le bien qu'on a receu, n'estoit chose honneste, & qu'on deust desirer pour l'amour d'elle mesmes. Il y a bien d'autres cho-

& qui ont besoin qu'on face entendre avec quelque peine, qu'elles sont honnestes: Mais ceste cy, elle est si apparente, elle est si belle, qu'on ne peut mettre en doute que sa clarté ne reluise grandement. Y a-il rien de plus estimable & digne de louange, & qui soit receu avec plus grand contentement dans l'ame de toutes personnes, que de recognoistre les plaisirs enuers ceux qui ont bien merité de nous?

DY-moy, ie te prie, qu'est-ce qui nous amene à cela est-ce le profit? Toutefois si on ne le mesprise, on demeure ingrat. Est-ce l'ambition? & quelle gloire trouueras-tu de te vanter d'auoir payé ce que tu deuois? Est-ce la crainte? l'ingrat n'en a point. C'est la seule chose de laquelle nous n'auons point fait de loy, par ce que nature nous commandoit assez d'estre recognoissans. Comme aussi il n'y a aucune loy qui commande d'aimer les peres, ni de bien & doucement traicter les enfans. Ce seroit peine perduë de nous vouloir contraindre à ce à quoy nature nous semond d'elle-mesmes. Et comme il ne faut enseigner à pas-vn de porter amitié à soy-mesmes, laquelle il a tirée avec sa naissance: aussi ne luy faut-il point apprendre de suiure de soy-mesmes les choses honnestes. La vertu nous plaist de la nature: elle est tant agreable, que les meschans sont naturellement contrains de priser les choses meilleures. Qui est celuy qui ne prend plaisir d'estre estimé bien-faisant? qui lors mesmes qu'il fait plus de tort & d'iniure, ne desire d'estre tenu pour homme de bien? & quand il exerce plus sa tyrannie & sa cruauté, ne la vueille couvrir de quelque manteau de iustice? qui ne tasche aussi de faire croire qu'il a bien-faict à ceux qu'il a offensez? Voyla pourquoy telles gens souffrent bien que ceux, enuers lesquels ils ont vſé de plus mauuais & cruels traictemens, leur viennent encor rendre graces, feignans d'estre liberaux & humains, parce qu'ils ne le peuuent estre. Ce qu'ils ne seroient point, si le desir qu'on porte naturellement aux choses honnestes, & à celles qui se font souhaitter pour l'amour d'elles-mesmes, ne les contraignoit de chercher vne reputation & vn nom du tout contraire à leur vie, & couvrir le plus qu'ils peuuent leur malice & mauuaistié, le fruit & l'effect de laquelle leur est agreable, mais elle leur est odieuse, & leur fait honte, par ce qu'il n'y a aucun tant esloigné du sentiment de la loy, & de la raison naturelle, aucun qui ait tant oublié la douceur propre à l'homme, qui voulust estre meschant pour son seul plaisir. Demande à ces gallans qui ne viuent que de larcins & ravissemens, s'ils n'aimeroient pas beaucoup mieux acquerir du bien par quelque honneste moyen, que par les brigandages & voleries qu'ils font? Certainement celuy qui s'enrichit à destroussier, & à couper la gorge aux passans, aimeroit beaucoup mieux trouuer leur bource en vn autre lieu, que de la leur oster. Tu n'en trouueras aucun qui n'aimast mieux sans estre meschant, iouir du bien & du profit qu'il acquiert par la meschanceté. Nous deuons recognoistre pour le plus grand bien que nature nous a fait, que la vertu laisse entrer sa lumiere & ses rais dans l'ame d'un chacun, & que ceux qui ne la suscent point, à tout le moins la voyent.

CHAP. xviii.
Ni le profit,
ni l'ambition,
ni la honte,
ne nous doi-
uent induire
à faire plai-
sir, ains la
vertu, qui
mesmes a de
la force à
l'endroit des
meschans,

CHAP. xviii.
Au contrai-
re, l'ingrati-
tude est o-
dieuse d'elle
mesme, co-
me celle qui
dchoint l'v-
nion de la
société hu-
maine, la-
quelle s'en-
tretient par
plaisirs mu-
tuels.

POur s'apprendre que l'affection de recognoistre le bien qu'on a receu, est chose qu'on doit desirer d'elle-mesmes, il est certain que l'ingratitude doit estre fuyée à cause d'elle-mesmes, par ce qu'il n'y a rien qui rompe & deschire tant l'amitié des hommes, que ce vice-là. Car que peut-on trouuer en ce monde, qui donne plus d'assurance à l'estat, & à la vie des hommes, que le secours & le plaisir naturel que nous faisons les vns aux autres? C'est cela seul qui tient nostre

Des bien-faicts,

vie mieux asseuree contre tous dangers inopinez, par la mutuelle communication & trafic des bien-faicts. Pren le cas que nous soyons tous seuls, que sera-ce lors de nous: nous serons la proie & la victime des bestes sauvages, vn sang, dont on tiendra compte, & qu'on pourra facilement espandre. Par ce que nature a donné à toutes autres bestes, allez de force pour se defendre elles-mesmes. Celles qui naissent pour viure à l'escart, & separées des autres, sont armées dès leur naissance, l'homme n'est enuironné que de foiblesse & d'impuissance. La force de ses ongles, & de ses dents ne le rend point espouuantable aux bestes. Il n'y a que la compagnie & l'assemblée des hommes, qui l'asseure & qui le fortifie, encor qu'il soit & nud & foible. Nature luy a donné deux choses, lesquelles encor qu'il fust exposé à tous autres dangers, le rendent toutefois tres-puissant, sçauoir est la raison, & la societé. Et par ainsi celuy qui seul & séparé, estoit le moindre & le plus foible, s'est rendu maistre de toutes choses, s'est acquis, par le moyen de la compagnie, vn pouuoir souverain sur toutes autres bestes. Dès que l'homme fut mis sur la terre, la societé luy donna puissance & commandement sur les choses qui estoient d'une nature estrangere & diuerse à la sienne, voire iusques à estendre son empire & seigneurie sur la mer. C'est la societé qui a combattu la force des maladies, qui s'est aduisée de secourir la vieillesse, de donner allegement à la douleur. C'est elle qui nous baille les forces, & qui fait que nous pouuons resister à la fortune. Si tu veux rompre l'assemblée & la societé des humains, tu deferas aussi ceste belle vnitè & conionction, par le moyen de laquelle la vie des hommes est entretenuë. Or elle se rompra, si tu nous veux persuader que nous ne deuons fuir vne ame ingrate pour son propre vice, mais par ce qu'il doit craindre qu'un plus grand mal ne luy aduienne. Car combien voit-on d'ingrats qui n'ont iamais esté punis de leur ingratitude? D'auantage ie veux encor appeller ingrat celuy, qui par crainte recognoist le bien qu'on luy a fait.

La raison & la societé renforcent l'homme.

CHAP. xiv.
Les impies & profanes reuerent Dieu, mesme de peur qu'il les estime ingrats. Et ainsi tesmoignent que c'est chose honneste d'elle mesme, de recognoistre les plaisirs & bien-faicts.

VN homme de bon sens n'eut iamais crainte des Dieux. C'est folie de craindre ceux de qui nous receuons tout nostre bié. L'ô n'aime iamais ceux qu'on craint. D'auantage, (ô Epicure,) tu as desarmé Dieu, tu l'as despouillé de ses traits, & de son pouuoir: & afin qu'aucun n'eust peur de luy, tu l'as ietté par delà le mode. Estât donc ainsi que tu dis ceint & enuironné d'une forte & imprenable muraille, séparé & retiré hors de la veüe & de l'attouchement des mortels, tu ne dois auoir crainte de luy, veu qu'il n'a aucune matiere de faire bien ou de nuire: Ains demeurant seul au milieu de l'espace, & de la distance qui est entre les cieux, abandonné de toute compagnie d'animaux, d'hommes, despourueu de toutes choses, il est hors de danger des ruines des mondes qu'il voit choir & dellus & à costé de luy, ne tenât compte de nos vœux, & de nos prieres, & n'ayant aucun souci de nous. Et toutefois tel comme il est, tu veux bien qu'on pense que tu l'honores, & que tu luy portes autant de reuerence qu'à ton pere. Ce que tu fais, comme ie croy, seulement pour n'estre estimé ingrat, ou si tu ne le fais à ceste intention, si tu ne veux qu'on t'estime recognoissant, par ce que tu ne penses auoir receu aucun bien-faict de luy, & que peut estre les atomes & ces petites miettes que tu as fantastiquées en ton cerueau, t'ayent temerairement & par rencontre amassé & fait tel que tu es, pourquoy l'honores-tu? C'est, (diras-tu,) pour l'excellence de sa grande maiesté, & pour sa nature esinueruicillable. Ie prens le cas que cela soit ainsi, au moins tu le fais sans esperance d'aucun bien, & sans estre persuadé d'aucune apparence de profit. Il se trouue donc quelque chose qui se fait desirer d'elle-mesmes, la dignité de laquelle te con-

duit à l'aimer. Certainement c'est l'honnesteté. Or y a-il rien plus honneste que d'estre recognoissant ? la matiere & l'estofe de ceste vertu s'estend aussi loin, comme nostre vie.

MAis il y a, (dit-il), en ce bien-là quelque vtilité cachee. Car quelle vertu y a-il qu'il n'y ait du profit melle ? Toutefois nous disons qu'une chose se fait de-
CHAP. XX.
 firer pour l'amour d'elle-mesmes, laquelle ayant des vtilitez hors de soy, neantmoins il les faut re-
 mettant à part & mesprisant ses commoditez, elle nous plaist d'elle-mesmes. Il y cognostre
 a du profit de recognoistre le bien qu'on nous a fait, mais ie le veux faire, encore encore que
 que cela me doive nuire. Celuy qui recognoist le bien qu'il a receu, pourquoy le deust ap-
 fait-il ? Est-ce pour gagner encore de nouveaux amis, & pour se faire donner d'au- porter du
 tres bien-faictz ? Quoy, s'il aduient qu'en ce faisant il acquiere la mauuaise grace de preiudice,
 plusieurs ? Si quelqu'un est asseuré de ne gagner rien en rendant le bien qu'il a re-
 ceu, ains au contraire qu'il luy faille perdre beaucoup de ce qu'il a desia serré dans
 ses coffres, voudra-il de son bon gré tomber en ceste perte ? Certainement celuy est
 ingrat, qui en rendant le premier bien qu'il a receu, en espie encore un second, es-
 perant faire profit sur le plaisir duquel il s'aquitte. L'appelle celuy ingrat, qui sert un
 malade, & ne bouge d'aupres de luy, pour l'esperance qu'il a qu'il face testament, &
 que pour son seruice il le doive faire heritier, ou luy laisser quelque bon legs. Qu'il
 face hardiment tout ce qu'un bon amy, & celuy qui n'oublie rien de son deuoir,
 peut faire : toutefois si quelque esperance luy est passée par la fantasie, s'il est soi-
 gneux seulement du profit, s'il iette son hameçon pour prendre quelque chose, s'il
 fait comme les oyseaux qui ne vivent que de corps morts, suiuians de pres les trou-
 peaux malades, & ne regardans sinon que quelque brebis tombe bien tost par ter-
 re : il donnera occasion à chacun de penser qu'il n'attend que la mort de son mala-
 de, & ne fait que voler à l'entour de sa charongne. Mais un cœur bien recognois-
 sant, ne prend plaisir qu'à la seule vertu de sa bonne intention.

VEux-tu sçauoir côme cela est vray, & qu'un cœur recognoissant ne se laisse ia-
 mais corrompre à l'vtilité ? Il y a deux sortes d'hommes recognoissans. On ap-
 pelle recognoissant celuy qui rend quelque bien, au lieu de celuy qu'on luy a fait.
CHAP. XXX.
 Cestuy-là parauanture se peut vanter, il peut faire un peu le braue, il a dequoy se te-
 nir fier. Nous appellons aussi recognoissant un homme qui a receu le bien-faict d'un
 ne bonne volonté, & qui d'une bonne volonté se sent redevable. Cestuy-là se tient
 caché dans sa conscience. Mais quelle vtilité peut-il sentir d'une affection profon-
 dement cachee ? Or cestuy-là, encore qu'il n'ait le moyen de faire d'auantage, toute-
 fois il est recognoissant, il aime, il confesse deuoir, il a grand desir de rendre la pa-
 reille, il n'a faute de rien que tu puisses desirer. Celuy ne laisse point d'estre bon ar-
 tisan, qui par faute d'outils & d'instrumens, ne peut faire son mestier. On ne dira
 pas qu'un chantre n'ait belle voix, si le bruit qu'on fait aupres de luy empesche
 qu'on ne le puisse ouyr. Ie veux rendre le bien qu'on m'a fait. Encor n'est-ce pas as-
 sez, il y reste quelque autre chose, non pas toutefois pour estre estimé recognoi-
 sant, mais pour estre quitte du bien qu'on m'a fait. Car souuent celuy qui n'a rien
 payé, est estimé recognoissant. Et tout ainsi qu'on estime la valeur & le prix des au-
 tres vertus par la bonne affection : pareillement la vertu de bien recognoistre un
 plaisir se mesure entierement par la bonne volonté qui se voit en nous. Si cestuy
 cy s'est mis en deuoir, & qu'il n'ait point eu la puissance de rendre, c'est la
 seule fortune qu'on en doit accuser. Comme un homme ne laisse point d'estre bien

Des bien-faits,

disant, encore qu'il soit contraint de se taire, ni d'estre vaillant, encore qu'il ait les mains liées, ni d'estre bon pilote, encore qu'il soit en terre ferme, parce que ceux-là n'ignorent rien de ce qui appartient à la perfection de leur sçavoir, bien qu'ils soient empêchez de n'en user point: De mesmes celuy qui n'a que la seule volonté, & qui n'a aucun autre tesmoin de son affection, que la propre conscience, est recognoissant. L'adiousteray d'auantage, que l'homme recognoissant quelquefois est estimé ingrat au iugement de plusieurs, qui tournent ses intentions au rebours, & les prennent en mauuaise part. En quoy donc se fie cestuy-là, sinon en sa conscience? laquelle se resiouyt encore qu'elle soit incogneuë, & profondement ensuelie dans son estomach, & laquelle estant assez asseurée d'elle-mesmes contre les faulx opinions, & les mauuais propos qu'on en tient, ne se fie qu'en son integrité: & voyant vn grand nombre de personnes qui iugent mal de ses intentions, elle ne veut point conter les opinions contraires, mais pense gagner sa cause à son seul iugement. Si elle voit qu'on punisse la bonne foy de pareille peine qu'on punit vne perfidie, elle ne pert point le cœur, & ne s'abaisse point pour cela, mais elle s'arreste ferme contre la peine.

CHAP. XXII.
Le contentement qu'on reçoit d'auoir bien fait à son prochain, est si grand, que l'on ne s'en repent point mesme les plus grieues afflictions,

IL Ay maintenant (dit la conscience) tout ce que j'ay voulu, j'ay tout ce que j'ay desiré, ie ne me suis point encore repentie, & ne me repentiray oncques d'auoir eu ceste volonté. La fortune pour si contraire & si mal-heureuse qu'elle me soit, ne me conduira iamais à ce poinct, qu'elle me face dire: Qu'est-ce que ie voulois? Que me sert-il d'auoir eu si bonne volonté? Elle me profite estant attaché à la gehenne, elle me profite estant au milieu des flammes, & lors qu'on me les fait sentir par tous mes membres, lors qu'on brulle mon corps tout vif à petit feu. Celuy qui a la conscience bien nette, qui a son cœur plein d'assurance, encor que le sang degoutte de son corps, il se resiouira de voir les flammes, dans lesquelles la bonne conscience reluira. Je veux encor redire l'argument dont ie m'estois cy-dessus aidé. Pourquoy est-ce que quand nous mourons, nous auons si grand desir de recognoistre tout le bien qu'on nous a fait? pourquoy est-ce que nous pesons si soigneusement le deuoir & l'office d'un chacun? pourquoy est-ce que nous iettons nostre memoire sur les seruices que nous auons receus durant toute nostre vie, & que nous craignons tant d'en oublier aucun? Il ne reste rien apres nostre mort, que nous puissions esperer. Toutesfois estans venus à ce dernier poinct, nous voulons sortir de ce monde, & abandonner ces choses humaines, avec opinion d'auoir aduantageusement recogneu les seruices d'un chacun. Cela se fait par ce que ceste belle œuvre est suiuite d'une grande recompense, & que la force de l'honneur attire à soy le cœur des hommes: sa beauté s'espand sur nos ames, & les ayant surprises de la merueille de sa lueur, & de sa clarté, les rait du tout à soy. Mais encor il en sort beaucoup de commodité. Car la vie des gens de bien est plus asseurée, & l'innocence qui est accompagnée d'une ame recognoissante, est hors de crainte. Nature eust iniquement fait, si elle nous eust baillé un si grand bien avec misere, avec danger, & incertitude. Mais regarde, ie te prie, encore qu'on puisse facilement & sans danger souuent paruenir à ceste vertu par un chemin asseuré & facile, si tu l'eusses voulu suiure par des rochers inacessibles, par des chemins pierreux, pleins de serpens, & de bestes sauuages.

CHAP. XXIII.
Vne bonne chose est de-

IL ne faut point toutefois dire que la chose ne se doie desirer pour l'amour d'elle-mesmes, par ce qu'elle soit accompagnée de quelque vtilité qui vient hors

d'elle. Car on voit presque tousiours les plus belles choses estre douées de beaucoup de profits estrangers, qui les suiuent apres, mais elles marchent les premieres. Faut il douter que le cours du Soleil & de la Lune avec leurs diuers changemens, ne temperent tout ce grand Palais basti pour la demeure des homes? & que tous les corps celestes ne soient nourris de la chaleur du Soleil? & que les terres n'en soient ouuertes & relaschées: l'abondance des humeurs amoindrie: la rigueur de l'Hyuer (qui gele toutes choses) rompuë & chassée? & que la tiedeur de la Lune n'ait vertu de penetrer dans les fruiçts, & les mener à parfaite maturité? Que la fecondité des choses humaines responde à son cours, & que selon qu'elle sera pleine ou vuide, elles ne le soient aussi? Que le Soleil n'ait fait remarquer l'annee, par l'acheuement de son cours? & la Lune le mois, qui s'acheue dans beaucoup moins de temps? Or iagoit que leur eussent osté ces vertus-là, & qu'ils ne peussent rien faire de ce que i'ay dit, ne te sembleroit-il pas que le Soleil, encore qu'il ne fust que passer vistemement deuant nos yeux, meritaist d'estre regardé? ne penserois-tu pas qu'il fust digne d'estre adoré de nous? Encore que la Lune eust fait son cours otieusement, & sans porter aucun profit, estimerois-tu qu'elle ne meritaist bien, qu'on haussast la teste pour la regarder? Quand le Ciel durant la nuict iette ses lumieres, & ses clartez ça-bas, quand on voit vne infinité d'estoilles y reluire, qui est celuy qui n'est rauy à les contempler? Qui est celuy qui se voyant surpris d'une si grande merueille, ait loisir de penser lors au bien & au profit qu'elles nous apportent? Regarde comment le Ciel les roule en haut, comment elles tombent apres coyement & sans bruiçt, commēt elles desrobent leur vitesses, & la conduisent si doucement, & sous apparence d'un travail arresté qui ne bouge point: Combien est grand l'ouurage qui se brasse durant ceste nuict, laquelle tu ne remarques seulement que pour sçauoir le compte & la difference des iours, qu'elle grande troupe de choses commencent à rouller au silence des tenebres: Combien grande sera la suite & l'ordre des Destinées qui se determineront en vne seule nuict, & qui sortiront vn iour à leur terme certain. Les estoilles & les clartez, dont tu penses que le Ciel soit tapissé pour ne luy seruir que d'ornement & de beauté, ne perdent point leur peine: chacun d'elles fait quelque bel ouurage. Il ne faut point que tu penses qu'il n'y en ait que sept seulement, qui travaillent & qui courent à trauers le Ciel, demeurans les autres fixes & arrestées: nous n'en auons apperceu le cours & le mouuement que de bien peu. Mais il y a vn nombre infiny de ces Dieux, qui se sont retirez hors de nostre veüe, qui ne font incessamment qu'aller & venir, & faire place l'un à l'autre. Et encore de ceux qui se laissent voir à nous, il y en a plusieurs qui font vn chemin obscur, & passent par des lieux tellement couuerts & cachez, qu'on ne les peut apperceuoir. Quoy donc? ne serois-tu pas contraint de t'esmerveiller? ne serois-tu pas rauy de regarder la grande masse de c'est vniuers, encore qu'il te gouuernast, & ne t'asseurast sous sa tutelle & deffense? encore qu'il ne t'entretint de sa chaleur, qu'il ne t'engendrast, & qu'il ne t'arrouast de son air, & de ses vents?

Si facile de soy
mesme, en
core qu'elle
ait des com-
moditez en
dehors, ainsi
que le Soleil
qui nourrit
par sa cha-
leur toute
la grand'
masse de ceste
vniuers.

CHA. XXXIII.
Semblable-
ment les ver-
tus, notam-
ment la gra-
uité, sont à
desirer d'el-
les mesmes,
non pour
aucune uti-
lité qu'on
en espere ou
reçoie.

OR tout ainsi que ces choses, encore qu'en premier lieu elles ayent leur vsage, & qu'elles soient necessaires & profitables, remplissent neantmoins toute nostre ame d'admiration de leur maiesté: pareillement toute sorte de vertu, & principalement celle d'un cœur bien recognoissant, encore qu'elle nous soit profitable, & qu'elle nous apporte beaucoup d'utilité, ne peut trouuer bon qu'on l'aime pour cela: Elle a dedans soy quelque chose de plus grand, elle n'est pas assez bien cogneuë de celuy qui la prise & l'estime pour l'utilité, & qui la met au nombre des

Des bien-faits,

choses profitables. Si celuy qui veut estre recognoissant, ne l'est pour autre intention, que pour ce qu'il cuide que cela luy portera profit, il s'entuit qu'il ne le sera qu'à mesure du profit & de l'utilité qu'il en pourra recevoir. La vertu ne peut permettre qu'un tas de faquins & auaricieux luy fassent l'amour, il faut venir vers elle les bras estendus, & le sein de la robbe déplié, sans espoir d'en rien rapporter. L'ingrat ne pense qu'à cecy: le veux bien rendre la pareille, mais ie crains la despense qu'il faudra faire, le danger ou ie me mettray, l'inimitié que i'en pourray acquerir: il vaut mieux que ie penle à mon profit, & à mes affaires, & que ie ne face rien dont mal m'en puisse aduenir. Vne mesme raison ne peut faire vn homme recognoissant & ingrat, mais comme leurs œuvres sont diuerles, aulli leurs intentions sont differentes. L'un est ingrat, encore que ce soit contre son deuoir, par ce qu'il en tire profit, l'autre est recognoissant, encore que ce soit contre son profit, par ce que le deuoir luy commande de l'estre.

CHAP. XXV.
La liberalité
de Dieu gra-
tuite nous
enseigne à
faire plaisir
sans recom-
pense.

Nous ne deuons auoir autre intention que de viure selon la sagesse de nature mere de toutes choses, & de suiure l'exemple des Dieux. Or en tout ce que font les Dieux, ils ne suiuent autre raison que le desir qu'ils ont de faire ce qu'ils font: sinon que tu voulussés dire que pour le fruit de leur ouurage ils sentent la fumee des entrailles, & l'odeur de l'encens qu'on brulle sur leurs autels. Voy toutes fois combien de choses ils font tous les iours, les grands biens qu'ils nous departent, de quelle abondance de fruits ils remplissent les terres, comment ils nous donnent les vents à souhait pour esmouuoir la mer, & nous conduire en toutes contrées, comment ils nous enuoyent de grandes & soudaines pluyes pour ramollir la dreté de la terre, pour remplir les veines des fontaines taries, & leur bailler nouvelle nourriture par des conduits secrets. Ils font tout cela sans recompense & sans aucun profit qui puisse paruenir iusqu'à eux. Il faut aulli que nostre raison, (si elle ne se veut point destourner de l'exemple que les Dieux luy donnent,) obierue cela, & qu'elle ne suiue point les choses honnestes, comme si elle estoit louée à gages. Il faut auoir honte de vendre le moindre plaisir que nous ferons. Les Dieux n'attendent aucune recompense de ce qu'ils nous donnent. Si tu veux ressembler aux Dieux, il faut faire plaisir aux ingrats mesmes. Car le Soleil reluit sur les meschans, & les corsaires passent avec assurance sur la mer.

CHAP. XXVI.
Ie le faut faire
mesme
aux ingrats
qui ne pe-
chent qu'à
faute de sés:
mais non à
ceux qui s'ont
recogneus
estre natu-
rellement
enclins à
l'ingratitude.

car

Sur ce poinct, ils s'enquierent, si vn homme de bien doit faire plaisir à vn ingrat, & que ie die quelque chose, pour me garder d'estre surpris par vne demande trop subtile. Il y a, suiuant l'opinion des Stoiciens, deux sortes d'ingrats: L'un est ingrat, par ce qu'il est fol, & qu'il a faute de bon iugement. Or celuy qui est fol, est par consequent meschant, & le meschant est remply de toute espee de vices. Le fol donc est plein d'ingratitude. De ceste mesme sorte nous appellons meschans les intemperez & dissolus, les auares, les prodigues, les malicieux: non point que communément tous les vices soient grands & remarquez en vne seule personne, mais parce qu'ils y peuuent estre, & de vray ils y sont, pourtant cachez & couuerts qu'on les tienne. L'autre est ingrat, par ce qu'au iugement du peuple, & de tous ceux qui le recognoissent, il est naturellement enclin & subiet à ce vice. A cest ingrat premier, encor qu'il ne soit point exempt de ceste faute, comme il ne l'est aulli d'aucun autre vice, l'homme de bien pourra faire plaisir. Car s'il vouloit reietter les gens de ceste condition-là, il ne donneroit iamais rien. Mais à ce dernier ingrat, à ce

trompeur des bien-faicts, qui a naturellement le cœur adonné à l'ingratitude, l'homme de bien pourra faire plaisir, comme il feroit à vn qui est au guet pour attraper quelque chose. Qui est-ce qui voudroit prester de l'argent à vn prodigue qui a desia despendu follement tout son bien? Qui est-ce qui voudroit rien bailler en garde à celuy qui a souuent nié les deposts que plusieurs auoient fiez entre ses mains? On peut appeller vn homme couard, quand il est fol. Car cela suit les personnes meschantes, qui sont indifferemment saisies de toute espee de vices: mais on appelle proprement couard, celuy qui l'est de nature, & qui s'effraye du moindre bruit qu'il oyr. Au contraire vn fol & vn inconsideré a bien en soy tous les vices du monde, mais il n'est point enclin de sa nature egallement à tous. L'un est sujet à l'auarice, cestuy-ci aux prodigalitez & despenſes outrageuses, & l'autre à vne effrontee meschanceté.

Ceux donc se trompent, qui demandent aux Stoïciens, Quoy? Achilles est-il couard? Quoy? Aristides, qui a gagné ce beau nom de iuste, pour auoir toujours vsé de iustice, sera-il nommé iniuste? Quoy? Fabius qui remit en assurance l'estat esbranlé de la chose publique, en mettant les affaires de la guerre en longueur, est-il temeraire? Quoy? Decius a-il crainte de la mort? Mutius est-il traître? Camille a-il quitté l'armee des Romains? Non. Ce n'est pas ce que nous voulons dire, Que toute sorte de vices soient si estroittement attachez en tous hommes, comme nous en voyons aucuns se descouurir, & apparoir d'auantage en quelques vns. Mais nous disons qu'un meschant & qu'un fol est subiet & enclin à tous vices. De maniere que nous ne mettons point le hardy hors de peur, ni le prodigue hors d'auarice. Comme l'homme a tous les cinq sens de nature, toutesfois tous les hommes n'ont point la veüe si aiguë que le Lyux: pareillement en celuy qui est fol, tous vices ne sont si desbordez, comme on voit quelques vns en quelques hommes. Tous les vices sont en tous hommes, mais tous ne se descouurent point en toutes personnes. Nature induit l'un à estre auaricieux, l'autre à suiure ses affectations impudiques. Cestui-cy est adonné au vin: au moins s'il ne l'est encore du tout, il y est tellement accoustumé, que ses mœurs le portent à l'yurongnerie. Par ainsi pour reuenir à mon propos, ie dis, qu'on ne voit aucun estre mauuais, qu'il ne soit pareillement ingrat. Car il a dans son ame toutes les semences de meschanceté. Toutesfois nous appellons proprement ingrat, celuy qui est plus enclin à ce vice. Je me garderay donc de bien-faire à vn tel gallant que cela. Bref comme le pere n'aduise pas bien au profit de sa fille quand il la marie avec vn homme outrageux & rude, qui a souuent esté repudié: & comme celuy sera estimé mauuais mesnager, qui donnera la charge de son bien à vn qui a esté desia condamné d'auoir mal gouverné les affaires d'autrui: comme celuy fera vne grande folie qui par son testament laissera tuteur de son fils vn qui est estimé pilleur & voleur des pupilles: pareillement on dira que celuy employera mal ses bien-faicts, qui choisira des ingrats pour leur faire des plaisirs, qui seront aussi tost perdus comme donnez.

CHA. XXVII
Ingratitude
& meschanceté sont
touſiours
coniointes
ensemble.

Les Dieux mesmes, (comme il dit,) donnent aux ingrats beaucoup de choses. Mais ils les auoient apprestees seulement pour les bons. Toutesfois elles tombent sur les mauuais, parce qu'on ne les peut separer des bons. Encor vaut-il mieux faire du bien aux meschans, pour l'amour des bons, que si l'on abandon-

CHA. XXVIII
Dieu fait du
bien aux
meschans:
parce qu'ils
se trouvent
parmy

Des bien-faicts,

les bons, et-
me les in-
fluences di-
tribuent
leurs com-
moditez à
bons &
mauuais in-
differemmet,
& comme
tous sans
distinction
se reseruent
des largesses
publiques.

noit les bons pour ne rien donner aux mauuais. Par ainsi les Dieux ont ordonné ces choses que tu racontois, le iour, le Soleil, le retour de l'Eſté & de l'Hyuer, la douceur temperee du Printemps & de l'Automne, les pluyes, les sources, des fontaines, & les soufflemens des vents, qui reuiennent sans faillir à leur tour, & tant de belles choses pour le bien vniuerſel & general de toutes personnes, & n'ont peu ſeparer & mettre à part ceux à qui ſeulement ils vouloient faire du bien. Le Roy donne les honneurs à ceux qui en ſont dignes, mais il fait ſouuent des largesſes publiques, & des preſens de viures, à qui ne les meritent pas. Le larron, le pariure, l'adultere, pourueu qu'ils ſoient citoyens, reçoient le froment public qu'on donne tous les ans au peuple Romain, ſans reſpecter les mœurs. S'il y a quelque choſe qu'on vueille donner comme à des citoyens, & non point comme à des gens de bien, autant en prend le mauuais que le bon. Auſſi Dieu a fait preſent de quelques choſes à tout le genre humain, de l'vſage deſquelles aucun n'eſt empeſché. Car il ne ſe pouuoit faire que le vent fuſt fauorable aux bons, & contraire aux meſchans. C'eſtoit le bien & l'vtilité de toutes nations, que les mers fuſſent ouuertes & nauigeables pour le biē des cōmerces, & que l'Empire des hōmes s'eſtēdiſt par tout. On ne pouuoit pas donner loy aux pluyes, on ne leur pouuoit pas defendre qu'elles ne tombaſſent ſur les terres des meſchans & des vicieux. Il y a quelques choſes qui ſont communes aux vns & aux autres. On baſtit des villes pour receuoir les bons & les mauuais. Les eſcriuains & libraires ont mis en lumiere les liures des hommes ſçauans, pour eſtre leus auſſi bien de ceux qui en ſont indignes comme des vertueux. La medecine ſert aux plus meſchans du monde. On n'a point voulu interdire la compoſition des remedes ſalutaires, pour crainte qu'on auoit que les indignes n'en fuſſent ſecourus. Vſe de iugement & de choiſ pour le regard des bien-faicts, que tu ne voudras donner qu'à perſonnes dignes, & non point pour le regard de ceux auſquels on reçoit ſans reſpect toute maniere de gens. Car il y a grande difference, entre choiſir vne perſonne, ou ne la repouſſer point. Aux Cours on fait indifferemment iuſtice à ceux qui la pourſuiuent. Les meurtriers meſmes iouyſſent de la paix, & ceux qui ont rauy le bien d'autrui, recourent le leur. Les bateurs de pauē, & ceux qui ne ſont que donner coups d'eſpées par les rues de leur ville, ſont en ſeureté dans les murailles d'icelle. Ceux qui ont plus ſouuent offenſé les loix, ſont conſeruez & maintenus en toute aſſurance ſous leur autorité. Bref on ne pouuoit faire iouyr certaines perſonnes de quelques biens qu'il y a, qu'ils ne fuſſent departis & donnez vniuerſellement à tous. Par ainſi il ne faut point diſputer des biens que nous ſommes publiquement tenus de donner. Mais ce que ie veux donner par choiſ & iugement à quelque vertueux homme, ie me garderay bien de le bailler à celuy que ie ſçauray deſia eſtre ingrat.

CHAP. XXIX.
Obiection &
reſponſe au
diſcours pre-
cedent, &
quels plaiſirs
on peut re-
fuſer à l'in-
grat.

NE donneras-tu point donc conſeil (dit-il) à vn ingrat, qui voudra prendre ad-uis de ſes affaires? ne permettras-tu point qu'il vienne puiser de l'eau dans ta fontaine? ſ'il a failly le chemin, & refuſeras-tu de le luy faire monſtrer? Voudrois-tu bien faire cela pour vn ingrat, & luy refuſer apres toute autre ſorte de bien? Il faut diſtinguer cecy. Ie me veux eſſayer de monſtrer la difference qu'il y peut auoir en cela. Le bien-faict eſt vne œuvre profitable à celuy auquel on le donne, mais il ne ſ'enſuit point que pour cela on doie appeller toute œuvre profitable, bien-faict. Car il y a des choſes ſi petites, & de ſi peu de valeur, qu'elles ne doiuent pas prendre le nom de bien-faicts. Il faut qu'il y ait deux poincts pour

bailler le nom au bien-faict. Premièrement la grandeur de la chose : car il y en a qui ne pesent point assez pour meriter ce nom. Qui voudroit appeller bien-faict, auoir donné vne piece de pain, ou quelques vieux tournois, ou permettre de venir prendre du feu en sa maison? Or iàçoit que quelquesfois cela profite d'auantage que des biens de plus grande valeur, si est-ce que la petitesse du prix, encore que la nécessité du temps les face souuent trouuer precieux, en diminue l'estimation. D'auantage il faut qu'on ait deuant les yeux ce qui est le principal & le plus fort: Sçauoir est premierement, que ie le face pour l'amour de celuy à qui ie veux donner mon bien-faict, & que ie l'estime digne de le recevoir. Finalement que ie le face d'un bon cœur, & que ie sente en moy-mesme vne grande ioye du plaisir que ie fais. Et toutesfois il n'y a rien en tout cela de ces petits bié-faicts, dont i'ay parlé cy-dessus, lesquels nous ne leur donnons point comme à personnes qui en soient dignes, mais plustost, mesprisans la petitesse de leur valeur, nous le donnons d'une douceur de nature, & par humanité.

IE ne veux pas nier que quelquefois pour l'honneur d'autrui, ie ne doie faire plaisir à des gens qui en sont d'eux-mesmes indignes. Côme souuent en la poursuite des honneurs & des dignitez, l'ancienne noblesse des maisons a esté cause qu'on a preferé des hommes inutiles & mal-estimez à des hommes sçauans & de bon esprit. Non sans cause la memoire des grandes vertus est sacree. Plusieurs prennent plaisir à se rendre bons & vertueux, s'ils voyent qu'on recognoisse la vertu des gens de bien encore apres leur mort. Quel merite a fait Consul le fils de Cicero, si ce n'est la memoire du pere? Qu'est-ce qui fit recevoir nagueres Cinna venant du camp des ennemis, & l'honorer du Consulat? pourquoy en fit-on de mesmes à Sextus Pompeius & aux autres qui ont porté le nom des Pompees, sinon pour l'excellence de la vertu d'un seul homme: laquelle fut si grande, que sa ruine encore peut esleuer bien haut tous ceux de la race. Qu'est-ce qui fit paruenir nagueres Fabius Persicus (que les plus impudiques hommes ne vouloient pas seulement baisser à la dignité Sacerdotale, non point à un College seulement, si ce ne fut la souuenance des Verrucosiens, des Allobroges, & de trois cens qui tous en vne fois sortirent d'une seule famille pour se presenter aux ennemis, & arrester leurs courses: Nous sommes redevables de cela aux vertus, qu'elles se font aymer, non seulement pendant qu'elles sont presentes avec nous, mais encores apres la mort de ceux qui les ont portees avec eux au Ciel. Et tout ainsi que ces braues personnages ont tant fait, qu'ils n'ont pas esté seulement vtils en leurs temps, mais leurs bien-faicts sont encor demeurez apres eux: pareillement nous recognoissons les biens qu'ils nous ont faits en diueres saisons & en diuers siecles. Cestuy-cy engendra des enfans vertueux: il est donc digne de recevoir des bien-faicts, quel qu'il soit, parce qu'il a donné des enfans qui les meritent. Cestuy-là descend de grands & vermineux parens: quel qu'il soit, il faut qu'il demeure couuert de l'ombre de l'honneur de ses predecesseurs. Comme les lieux sales & obscurs paroissent plus beaux quand le Soleil reluit dessus, aussi faut-il que les faineants reluisent de la vertu d'autrui, & de l'honneur de leurs deuanciers.

CHAP. XXX
On donne
certaines
choses à gens
indignes, en
considera-
tion du me-
rite de leurs
deuanciers.

SUr ce propos (mon Liberalis) ie veux prendre la deffense pour les Dieux, & les Dieux excuser de la plainte qu'on fait contre eux. Quelquesfois nous auons acoustumé de dire, Que vouloit faire la prouidence des Dieux, quand elle mit le gouuernement d'un Royaume entre les mains d'Aridaus? Penles-tu que ce soit

CHAP. XXXI
Mais il n'en
faut point
blasmer la
prouidence

Des bien-faicts,

diuine pour-
ce qu'elle le
permet en
faueur des
peres ou co-
sanguins.

à luy qu'on a donué ceste grandeur, ç'a esté à son pere, c'a esté a son frere. Pour quoy est-ce qu'elle a donné l'Empire de tout le monde à Cesar Caligula, à cest hōme qui estoit si affamé du sang humain, qu'il cōmandoit qu'on le fist couler deuât ses yeux, comme s'il eust eu enuie de le boire? Quoy? penles-tu que on luy ait donné ceste grandeur pour ses merites? Cela fut donné à l'honneur & à la memoire de son pere Germanicus: cela fut donné à son ayeul, à son bisayeul, & aux premiers de sa race, qui n'ont point vescu avec moindre gloire & renommee que les derniers venus en leur race, iacoit qu'ils fussent personnes priuees sans aucun estat publique. Quand tu faisois Consul Mamercus Scaurus, (ô sagesse des Dieux) ne sçauois-tu pas bien qu'il receuoit à bouche ouuerte les venins que ses chambrieres esclaués rendoient en leurs mois: Penles-tu qu'en exerçant ses vilanies il se gardast de pas vn? Penles-tu qu'il en fist le fin, & qu'il se souciaist de l'opinion qu'on peut auoir, ou de sa meschante vie, ou de son impudicité? Je diray vn propos qu'il tenoit de luy-mesmes, que i'ay souuent ouy raconter en diuers lieux, voire ouy louer en sa presence. Ayant trouué Pollio Asinius couché sur vn liēt, il luy dit (mais ce fut avec le mot vilain) qu'il luy feroit ce que peut-estre il aimoit beaucoup mieux souffrir. Et voyant que Pollio s'en falchoit, & qu'il commençoit à s'en despitier: Si i'ay dit rien de mal, ie veux, (dit-il,) qu'il puist tomber sur moy & sur ma teste. C'est luy qui faisoit ce beau conte de soy-mesmes. As-tu receu vn homme si eshonté, & si ouuertement vilain, aux plus grandes dignitez de Rome? l'as-tu fait monter au siege de iustice? Certainement quand il te souuient de cest ancien Scaurus, qui fut iadis Prince du Senat, tu ne peux souffrir que sa race & sa posterité soit abbaissée & mise en oubly.

CHAP. XXXII

La prou-
dence diuine
aduance
quelques
hommes
pour le me-
rite, ou de
leurs prede-
cesseurs ou
de leurs
suceesseurs.

Lest aisé a voir comme les Dieux traictent plus fauorablement les vns pour les merites de leurs peres, & de leurs ayeuls, & les autres pour les vertus qui doiuent reluire quelque iour en leurs nepueux, & en ceux qui naistront à l'aduenir de leur posterité. Car les Dieux sçauent bien la suite & l'ordre de leurs destinees: la cognoissance de tout ce qui doit passer par leurs mains, leur est tousiours deuant les yeux, mais il nous est caché, iusques à tant qu'il soit tour d'vn coup descouuert, & mis en lumiere. Les choses que nous estimons soudaines leur sont de long temps cogneuës & familières. Les Dieux veulent que ceux-cy soyent Roys, parce que leurs ancestres ne l'ont point encor esté, parce qu'ils ont plus aimé suyure la iustice & la sobriété en leur vie priuee, que d'auoir eu commandement souuerain: & parce qu'ils n'ont point voulu rendre subiecte la Republique à eux, ains ont mieux aimé s'assubiectir à la Republique. Ils veulent que ceux-cy soient Roys: parce que leur bisayeul a sainctement vescu, parce que la fortune ne luy a iamais peu faire perdre le cœur, parce qu'au milieu des guerres ciuiles, pour le bien de la republique, il a mieux aimé estre vaincu que de vaincre. On n'auoit peu encor durant vn si long temps recognoistre celuy, en souuenâce duquel ils veulent que maintenant cestuy-cy commande sur tout le peuple, non point parce qu'il en ait le sçauoir & la suffisance, mais parce qu'vn autre l'a meritē pour luy. Ouy, mais il est contre-faict de son corps, il a le visage fort laid, il fera deshonneur à la dignité de son estat. Je voy que desia les hommes m'accuseront, ils m'appelleront auetugle & temetaire, ils diront que ie ne sçay point en quel lieu ie mets ce qu'on ne deuroit donner qu'aux plus grands, & aux plus excellens. Mais ie sçay que donnant maintenant à cestuy-cy, ie paye ce que ie deuois, long temps y a, à vn autre. Comment peuuent ceux qui viuent auioird'huy auoir cognu celuy qui fuyoit tant, durant sa

vie, l'honneur & la gloire qui le suit maintenant si tard apres sa mort? qui courroit aux dangers des combats aussi vistement, & avec vn visage aussi asseuré, comme les autres s'en reculoient? qui n'a iamais separé la deffence de son bien d'avec celuy de la republique? Où est (diras-tu) cestuy-là? qui est-il? C'est chez moy que ces liures de raison se tiennent, que telles receptes & despenfes se verifient. Je tiens compte de ce que ie dois à vn chacun. Je paye quelquesfois les vns long temps apres le terme, quelquesfois ie paye les autres deuant la main, comme l'occasion & l'vtilité de ma republique le requiert.

IE donneray donc quelquesfois à vn ingrat, non pas pour l'amour de luy. Mais CHA. XXXIII
 (dit-il) si tu ne sçais pas qu'il soit ingrat ou recognoissant, attendras-tu iusques Moyens de bien-faire à vn ingrat, & réponse à l'obiecçon que l'o peut faire à ce propos.
 à ce que tu le sçaches? ou bien voudras-tu cependant perdre le temps & la commodité de luy faire plaisir? On pourroit peut-estre trop longuement attendre: car (comme dit Platon,) il n'y a rien si difficile a cognoistre que le courage & la volonté d'un homme. Ce seroit temerité de n'attendre pas. Nous respondons à cestuy-là, que nous ne deuons iamais attendre vne trop exquisite recognoissance des choses, parce que la recherche de la verité est fort mal-aisée & difficile, mais nous deuons aller là où le vray-semblable nous conduit: le deuoir & l'office des hommes doit tenir ce chemin. C'est sous ceste incertaine esperance que nous semons nos terres, que nous faisons des voyages sur mer, que nous dressons des armées, & entreprenons la guerre, que nous espousons femmes, que nous esleuons & nourrissons les enfans: combien que l'euénement de tout cela soit incertain & mal-asseuré. Mais nous entreprenons toutes choses desquelles nous auons bonne esperance. Car qui voudroit certainemēt asseurer que celuy qui va sur la mer, puisse arriuer tousiours à bon port? que celuy qui fait la guerre, vainque ses ennemis? que le mary récontre vne femme chaste: vn pere des enfans qui luy portent reuerence? Nous suyons, où la raison, & le sens commun, & non point où la verité nous meinc. Si tu attens à ne faire rien qui ne soit heureusement conduit, & selon ton souhait, si tu attens iusques à ce que tu ayes trouué la verité, & l'assurance des desseins que tu fais, ta vie deviendra inutile & oteuse, sans iamais rien oser entreprendre. Tant que le vray semblable me poussera à faire cecy, ou cela, ie ne craindray point de donner vn bien-faict à celuy que ie penseray vray-semblablement n'en deuoir pas demeurer ingrat.]

ON me dira, qu'il suruiendra plusieurs cas, ausquels vn mauuais homme sera CH. XXXIII
 pris pour bon, & qu'un bon nous desplaira comme s'il estoit meschant. Car Repliques & respqse.
 nous sommes bien souuent trompez sus l'apparence des choses que nous croyons. Qui donne à celuy qu'il estime estre non ingrat, n'est point à blasmer.
 Qui est celuy qui puisse nier cela? mais ie ne trouue rien plus asseuré que le vray-semblable pour gouuerner & conduire mon iugement & mon dessein. C'est par ce chemin que ie dois suyure la verité. Je n'ay rien qui me soit plus certain. Je mettray seulement peine d'y auiser de bien prés, & de ne croire point de leger. Car il en peut aduenir de mesmes en combattant. Il se peut faire que ma main par erreur poussera les armes qu'elle tient, contre mon compagnon, & que ie sauueray la vie de mon ennemy, le prenant pour vn soldat de mon armée. Or cela n'aduendra guere souuent, & s'il aduient, ce ne sera pas par ma faute: mon vray desir & mon dessein estoit de blesser l'ennemy, & de deffendre la vie d'un mien citoyen. Si ie sçay qu'un homme soit ingrat, ie ne luy feray aucun plaisir. Mais s'il m'a surpris, s'il m'a trompé, en ce cas le donneur n'en est aucunement à reprendre, par

Des bien-faicts,

Autre repli-
que touchât
celuy du-
quel on ne
peut igno-
rer qu'il soit
ingrat.

Responſe en
faueur des
Stoïciens,
contre ceux
qui les taxēt
d'inconſtā-
ce.

ce qu'il pensoit donner à vne personne recognoissante. On me demandera, Si tu auois promis à quelqu'un de luy faire plaisir, & qu'après tu fuisses aduerty que c'est vn ingrat, tiendrois-tu ta promesse? Si tu la tiens, tu fais vne grande faute, car tu donnes à vn qui ne le merite pas, & à qui tu ne dois rien donner: si tu le refuses tu faux aussi grandement, de ne tenir ta promesse à celuy à qui tu l'as faite. Vostre secte chancelle en cest endroit, & ceste glorieuse promesse que vous auiez faite, que le sage ne se repent oncques de ce qu'il a fait, qu'il ne reforme iamais son ou-
rage, qu'il ne change iamais de conseil, commence à s'esbranſler. Le sage ne change point d'aduis, si les causes & les circonstances qui luy donnent ce conseil, demeurent encore en leur entier. Et à ceste raison il ne se peut repentir de rien, parce que lors il ne pouuoit plus sagement faire que ce qu'il auoit fait, ne rien mieux ordonner que ce qu'il auoit ordonné. Au reste, toutes choses qu'il entreprend, il les fait avec ceste condition, S'il ne suruiuent rien qui rompe les sages desseins. Voila pour-
quoy nous disons que toutes choses luy viennent à ſouhait, qu'il ne luy arriue rien contre ce qu'il auoit pensé, parce qu'il preuoyoit en son entendement, que plu-
sieurs choses pourroient ſuruenir, qui romproient ses intentions. Ce sont les ſols qui ont trop de fiance, & qui se promettent trop hardiment la faueur de for-
tune. Mais le sage regarde sur l'une & l'autre partie d'icelle. Il cognoist le pou-
voir de l'ignorance & de l'erreur qui nous ſurprend bien ſouuent: il cognoist com-
bien ſont incertaines les entreprises des hommes, combien d'empeschemens ſe
mettent deuant nostre conseil, & combien d'euenemens contraires rompent nos
deliberations. Il ſuit la fortune variable, & le hazard des choses humaines, avec
vne eſperance incertaine & douteuse, avec des sages & certains conſeils: il en-
treprend des beſongnes incertaines, mais les conditions ſans leſquelles il ne com-
mence & n'entreprend rien, le defendent aſſez en cela.

CHAP. XXXV
Cas auſ-
quels on
n'eſt point
tenu de faire
plaiſir enco-
re qu'on
ſoit obligé
de promeſſe.
Les condi-
tions de la
promeſſe
changee luy
leuent l'o-
bligacion.

L'Ay promis de faire plaisir, s'il ne ſuruenoit aucune chose qui m'empeschast de
le faire. Que me diras-tu, si ma patrie m'a commandé de luy donner ce que i'a-
uois promis à vn autre? si par vne ordonnance il a esté depuis defendu qu'aucun ne
face ce que i'auois promis de faire pour vn mien amy? Je t'auois accordé ma fille
en mariage, i'ay ſçeu depuis que tu estois eſtranger: ie ne puis, ſans offenser les loix
de mon pays, conſentir aux nopces de ma fille avec vn eſtranger: la loy qui prohibe
cela, defend aſſez ma cauſe. Je romprois ma foy, ie ſerois vn inconstant, si les meſ-
mes conditions qui estoient quand ie promis, y estoient encore maintenant. Car
tout ce qui s'eſt changé de nouveau, me permet de prendre vn autre conſeil & me
rend quitte de ma promeſſe. Je t'auois promis de plaider ta cauſe, i'ay depuis ap-
perceu que cela porteroit grand dommage & danger à celle de mon pere: ie t'auois
promis de faire vn long voyage avec toy, mais i'ay esté depuis aduerty que les che-
mins ſont pleins de voleurs: ie te uoulois aller tout preſentement trouuer, mais
mon fils m'eſt deuenu ſoudainement malade, & ma femme s'eſt trouuee ſurpri-
ſe de mal d'enfant. Toutes choses doiuent eſtre en meſme eſtat qu'elles estoient
lors que ie te promis, si tu veux que ma foy te ſoit obligee. Or quel plus grand
changement peut aduenir, que ſi depuis ie ſuis informé, que tu ſois vn ingrat & vn
meſchant homme, ie reſuſetay lors à vn indigne, ce que ie pensois donner à vne
personne qui le meritoit: & encore auray-ie iuſte raiſon de me plaindre, de ce que
tu m'auois trompé.

CHAP. XXXVI
Il ſaut tou-
tesfois auoir

TOuresfois i'aduſeray de près à la grandeur de ce que i'ay promis. Je pren-
dray conſeil, comme ie verray que la chose promise ſera grande ou petite. Si

c'est peu de cas, ie le donneray, non pas pource qu'il en soit digne, mais parce que ie l'ay promis. Je ne le donneray point comme si ie luy en faisois vn present, mais seulement pour desengager ma parole, & m'en tireray l'aureille. Je chastieray avec ceste miennne perte, la legereté de ma promesse: & afin que ie le sente encore plus au-vif, & que d'oresnauant ie fois plus sage à parler, ie m'en mordray (ainsi qu'on dit communément) la langue. Mais si c'est vne chose de grand prix, ie ne voudrois pas, (comme dit Mecenas,) auoir dependu deux cens cinquante mille escus pour me faire tancer apres. Je peseray l'un & l'autre. C'est quelque chose que de tenir la parole qu'on a donnee: mais aussi c'est encore plus de prendre garde de ne donner point à vn qui ne le merite pas. Toutesfois, il faut considerer combien nostre promesse est grande. Si c'est vne chose de peu de valeur, il la faut donner comme en fermant les yeux. Mais si cela me deuoit porter grand dommage, si j'en deuois sentir quelque des-honneur, i'aimé mieux m'excuser vne seule fois de ce que ie ne l'ay point fait, que d'estre à toutes heures en peine de me deffendre contre ceux qui me feroient reproche de l'auoir donné. Bref, tout gist en cela, (dis-je) de sçauoir combien vaut, & à quoy peut-estre estimee la promesse que i'ay faicte. Car ie rendray non seulement ce que i'ay promis, mais encore ie redemanderay ce que i'ay donné. Celuy a perdu le sens qui perseuere en son erreur.

esgard à la
qualité de la
chose pro-
mise, & con-
siderer si elle
importe ou
non.

Philippe Roy de Macedone auoit vn vaillant & braue soldat, qui l'auoit fidellement seruy en toutes ses guerres, auquel en recognoissance de sa vertu, il auoit souuent fait bonne part du butin qu'on prenoit sur l'ennemy: & parce qu'il hazardoit volontairement sa vie, sous l'esperance de gaigner, il luy donnoit aussi tousiours quelque aduantage pour l'inciter à mieux faire son deuoir. Il aduient que ce soldat fait naufrage sur mer, & que la tempeste & les vagues le iettent à bord, aupres des terres d'un Macedonien, lequel estant aduerty de ceste fortune, y accourt, & le remet presque de mort à vie. Il le porte en sa maison, luy quitte son propre liect. Il traicte si bien cest homme tout esperdu & presque mort, qu'il le remet en ses premieres forces, il le fait seruir trente iours entiers à ses despens: Il le guerit, & luy donne encore de l'argent, pour se pouuoir conduire à son armee. Le soldat luy dit plusieurs fois, prenant congé de luy: Si ie puis iamais reuoir mon Prince, ie recognoistray bien tout ce bon traictement. Quelques iours apres, estant arriué au camp, il ne faillit poin de raconter à Philippe la fortune de son naufrage: & oubliant de dire le secours qu'on luy auoit faict, il le pria bien tost apres de luy donner les terres de quelqu'un. Toutesfois, c'estoient les terres de celuy-mesmes de qui il auoit esté si gracieusement traicté, & qui l'auoit avec tant de peine & de soin gardé de mourir. Aucunesfois les Roys octroyent plusieurs choses, & mesme-ment en guerre, les yeux fermez. Mais quoy? Vn homme seul, pour si sage & iuste qu'il soit, ne se peut bonnement deffendre contre l'auarice de tant d'hommes armez. Il n'y a aucun qui en mesme temps puisse iolier le personnage d'un homme de bien, & d'un vaillant & braue Capitaine. Comme pourroit-on contenter tant de milliers d'hommes qui ne seroient iamais saouls? Qu'auront-ils, si chacun garde son bien, & ce qui luy appartient? C'est ce que disoit Philippe en soy-mesmes, lors qu'il commanda qu'on allast mettre ce soldat en possession des terres qu'il luy auoit demandees. Estant ainsi cest hoste chassé de ses biens, il ne fut pas si mal appris, d'en faire aucun semblant au soldat: mais portant ceste iniure le plus secrettement qu'il pouuoit sur le cœur, estant encore bien aisé qu'on ne l'auoit donné luy-mesmes pour estre son esclau, il escriuit à Phippe vne petite lettre, par la-

CH. XXXVII.
Exemple
d'insigne in-
gratitude ius-
tement cha-
stiee par
Philippe
Roy de Ma-
cedoine.

Vice assez
ordinaire
aux gens de
guerre peu
respectueux.

Des bien-faicts.

Ingratitude
d'un mau-
uais hôte
digne-
ment
punie.

quelle toutesfois il se plaignoit franchement de l'outrage qu'on luy auoit fait. Laquelle leuë, Philippe fut si transporté de colere, qu'il donna tout aussi tost commandement à Pausanias de remettre ces biens entre les mains de leur premier maistre: & en outre, qu'il fit graver avec vn fer chaud sur le visage de ce desloyal soldat, de cest hôte le plus ingrat du monde, de ce conuoiteux belistre, des marques qui portassent tesmoignage combien se doit detester l'ingratitude d'un mauuais hôte. Certainement il ne meritoit point qu'on eussist si doucement ces lettres sur sa face, il estoit digne qu'elles y fussent profondement entaillées avec vn ciseau: Il en estoit digne, parce qu'il auoit despoüillé son hôte, & l'auoit mis tout nud sur le mesme riuage, d'où il l'auoit auparauant tiré demy-mort. Nous verrons apres de quelle plus grande peine il estoit digne. Cependant il luy falloit oster les biens qu'il auoit si meschamment ravis. Mais qui auroit compassion de la peine & supplice de celuy qui auoit commis vn acte, qui seroit cause qu'on n'auroit d'oresnauant aucune misericorde des personnes miserables?

CH. XXXVIII
Honorabile
mention de
Philippe,
pour auoir
sagement &
iustement
chastie ce
vilain in-
grat.

Changer de
dessein avec
raison, n'est
point chose
deshoneste.
L'ospitalité
est chose sa-
cree.

Philippe sera-il contraint de te donner ce bien, parce qu'il te l'a promis, encore qu'il ne le doie pas faire, encore qu'il face iniure à autrui, encore qu'il face luy mesme vne grande iniustice, encore que faisant cela, il ferme les haures & les portes à ceux qui feront d'oresnauant naufrage? On ne peut pas estre appelé leger & inconstant, de vouloir reparer vne si grande faute, apres l'auoir apperceüe. Il faut franchement confesser, & dire, On m'a trompé, ie pensois que ce fust autre chose. C'est vne sorte gloire, c'est vne folle arrogance, de dire, Ce que i'ay dit vne fois, quoy que ce soit, ie veux qu'il serue d'arrest: ie veux qu'il soit irreuocable. Il n'est point deshonesté de changer d'aduis avec raison. Ecouste, ie te prie: Si Philippe eust voulu que ce soldat fust demeuré seigneur de ces terres, & de ce bord de mer qu'il vouloit gagner par son naufrage, n'estoit-ce pas autant que d'interdire la terre à toutes miserables personnes qui feroient d'oresnauant naufrage, & defendre qu'on ne leur donnast à l'aduenir aucun secours d'eau, ny de feu? Il vaut beaucoup mieux, (dit Philippe,) que tu portes par tous les pays de mon obeïssance, ces lettres grauees sur ton front eshonté, afin qu'elles soient leuës des yeux de mes subjects. Apprends maintenant à vn chacun comme tu deuois autrement respecer la maison de ton hôte, & tenir pour chose sacree la bonne chere, & le gracieux traictement que tu auois receu en sa table. Monstre ton visage, afin que tout le monde y puisse lire ceste loy, par laquelle il est deffendu qu'on ne punisse point de peine capitale ceux qui receurent les personnes miserables en leur maison. Ceste belle ordonnance sera mieux gardee en ceste sorte, que si ie l'auois faicte graver en bronze.

CH. XXXIX
Obiection
contre le
discours
precedent.
Zenon fit
bien à vn
indigne,
pour ce qu'il
l'auoit pro-
mis.

Pourquoy est-ce donc, (dit-il), que nostre Zenon ayant promis de prester cinq cens deniers à quelqu'un, & l'ayant depuis trouué indigne de ce bien-faict, contre l'aduis de ses amys qui luy conseilloyent n'en faire rien, les bailla pour ceste seule raison, qu'il les auoit promis? Premièrement la nature d'une debte est differente de celle d'un bien faict. Si i'ay presté mon argent à vn mauuais payeur, encore ay-ie moyen de le recouurer: Je le puis faire appeller en iustice, quand le terme sera venu, & s'il fait cession de biens, i'en auray à proportion de ma debte. Mais le bien qu'on a donné à vn ingrat, est du tout perdu, voire aussi tost qu'on l'a fait. D'auantage, celuy qui donne à vn qu'il cognoist estre ingrat, est luy-mesmes mauuais homme, mais celuy qui preste à vn mauuais payeur, n'est que mauuais mesnager.

En outre, Zenon n'eust point presté la somme qu'il auoit promise, si elle eust esté plus grande: ce ne font que cinq cens deniers: prenant le cas, (comme on dit communément,) qu'il les eust despenscz en vne maladie: il ne voulut point pour vne si petite somme reuoker la promesse. Je me trouueray à ce banquet, (encore qu'il face froid) parce que ie l'ay promis, mais s'il neigeoit, ou qu'il fust plus mauuais temps, ie ne bougeray de ma maison. Je me leuery du liét pour me trouuer à ces fiançailles, parce que ie l'ay promis, encor que ie n'aye du tout faict ma digestion, mais non pas si la fièvre me surprend. Je me rendray bien caution & pleige pour toy, parce que ie l'ay promis: mais non point si tu me veux faire obliger pour vne chose incertaine, ou enuers le fisque. Je te dis qu'il y a tousiours vne taillable condition, Si ie le puis faire, si ie le dois faire. Si tu veux que ie tienne ma promesse, fay, quand tu me sommes de la tenir, que les choses soient en mesme estat qu'elles estoient quand ie promis. Ce ne sera pas legereté & inconstance de rompre sa parole, s'il est suruenu quelque chose de nouveau. Pourquoy t'esmerueilles-tu, si ie change de conseil, quand les conditions de ma promesse se sont changees? Je suis prest à ceste heure d'estre le mesme que i'estois lors, si tu me monstres toutes choses au mesme estat qu'elles estoient. Nous auons baillé cautions de comparoir en personne: toutesfois on fait défaut, il n'est point despesché contre tous. Car s'il y a quelqu'un qui soit empesché par force & par vne legitime cause, il est excusé par exoine.

Cela peut aussi seruir de responce à ceste questiō: S'il faut par vn moyen, ou par CHAP. XI. autre recognoistre, & rendre la pareille du bien que nous auons receu. Autre dispute, comment on peut recognoistre le bien receu, de quel estat & qualité qu'on soit. Sur tout, ie dois auoir vn cœur recognoissant, & qui se souuienne du bien qu'on m'a faict. Au reste, bien souuent ma paureté, ou bien souuent les richesses de celui à qui ie dois, m'espeschent de rendre la pareille. Que pourrois-je rendre à vn Roy, & à vn riche Seigneur, si ie suis pauvre? Mesmement qu'il y a tels qui prennent à iniurer qu'on leur vueille rendre les bien-faicts, & qu'au lieu de les recevoir, ils en font de nouveaux, & rechargent encore sur les premiers? Que puis-je faire à l'endroit de telles gens, si ce n'est d'auoir vne bonne volonté? Car ie ne dois point refuser vn nouveau plaisir, parce que ie n'ay pas encor rendu le premier: ie suis tenu de le recevoir d'aussi bonne volōté qu'on me le presente. Je m'offriray à mô amy cōme suffisante matiere pour employer sur moy tout sō bō cœur & toute sa liberalité. Celuy qui refuse de recevoir nouveaux plaisirs, fait cognoistre qu'il s'est offensé de ceux qu'il auoit receus. Ouy, mais ie ne rends point la pareille. Que fait cela à propos? il ne tient pas à moy, si l'occasion ne s'y presente, ou si ie n'ay point la puillance de le faire. Quand il m'a fait plaisir, il en a eu le moyé, & la comodité. Celuy qui l'a fait, est homme de bien, ou meschant: s'il est homme de bien, ie gaigneray tousiours ma cause, s'il est meschant, ie ne la veux point plaider deuant luy. Je ne trouue pas aussi qu'il soit bō de nous hastier à rēdre la pareille malgré ceux qui nous ont fait plaisir, & que nous les importunions de la recevoir quand ils la refusent. Ce n'est point rēdre la pareille de vouloir faire reprēdre à tō amy malgré soy, ce que tu auois prins de luy de bon gré. Il y en a que si on leur enuoye quelque petit present, soudain apres sans aucun propos ils renuoyent quelque autre chose, pour se pouoir vanter de n'estre en rien obligez. C'est vne espee de refuser, quand on veut redonner si tost, & par cemoyen effacer si soudainement vn present par vn autre present. Bien souuent ie me dois garder de rendre vn plaisir, encore que i'en aye la puillance, sçauoir est, quand la diminution de mon bien, en luy rendant le bien,

Cas auquel est loisible de rendre la pareille d'un plaisir receu.

Des bien-faits, Livre quatrième.

faict, ne porteroit plus de dommage, qu'à luy de profit, & quand il ne ressentiroit aucun aduantage de ce qui ne porteroit vne grande perte. Celuy donc qui se hastant de rendre vn plaisir, n'a pas le cœur d'un homme recognoissant, mais plustost d'un debiteur : & pour dire en peu de paroles, celuy qui a tant d'enuie de payer si tost, monstre qu'il a regret de le deuoir. Or celuy qui doit à regret, est entierement ingrat.

Fin du quatriesme livre des Bien-faits.





LE CINQUIESME

LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE.

SOMMAIRE.

Il dit que les quatre livres precedens sembloient auoir acheué tout son dessein, puis qu'il auoit amplement traité comme il falloit donner ou recevoir vn bien-faict, & que s'il s'arreste plus longuement sur ce discours, c'est plustost pour son plaisir, que pour besoin que ce suict en ait. Il louë Ebutius Liberalis, que quand il fait plaisir, il semble plustost qu'il le rende que s'il le donnoit. Il faut si longuement supporter vn ingrat, qu'on le face deuenir recognoissant. Que c'est chose hôteuse de se laisser vaincre par bien-faicts. Que c'est que d'estre vaincu. On peut demander vn autre bien-faict auant que payer le premier. Quelle sorte de plaisir peuvent faire Diogenes & Socrates à Alexandre, & à Archelaus. Si quelqu'un se doit vâter de pouuoir faire bien à soy-mesmes. Ce mot, deuoir, ou estre redevable, n'a lieu qu'entre deux personnes. Il faut descendre quelque chose pour estre recognoissant. Celuy qui recognoistroit à soy-mesmes, ne descendroit rien. Il dispute si vn meschâs homme peut recevoir vn bien-faict, & soutient qu'un l'homme de bien ne peut estre ingrat. Que toutes personnes folles sont meschantes, à l'opinion des Stoiciens, & par ceste raison ingrats. Beau discours sur l'ingratitude de ceux qui ont pris les armes contre leur patrie, & l'exemple de plusieurs qui l'ont fait. Ceux qui regrettent la vie, & craignent la mort, sont ingrats. Qu'il faut estre recognoissant, non seulement enuers ceux qui nous ont bien-faict, mais qui ont bien-faict aux nôtres. Que c'est faire bien à celuy qui le reçoit mal-gré soy. S'il est boneste de redemander vn bien-faict, quand il en est besoin. La recognoissance & memoire que Iules Cesar auoit des plaisirs receus, & l'oubli de Tibere.

L sembloit que j'eusse acheué mon dessein aux livres precedens, où j'auois traité comme il falloit donner, ou recevoir vn bien-faict : car c'estoit la fin & le but de ce deuoir-là. Et si ie m'y arreste d'auantage, ce sera plus pour contenter mon esprit, que pour la necessité de la matiere, laquelle il faut suiure plustost là où elle meine que là où elle conuie : car il naistra parfoiſ vn argument qui charoüillera nostre esprit de quelque douceur, & ne sera pas inutile, encor qu'il ne soit point necessaire. Toutesfoiſ puis que tu le veux ainsi, apres auoir acheué tout ce qui appartenoit à nostre principale besongne, pour suiurons de rechercher ce qui en approche, encore qu'il ne s'entretienne point à nostre discours : qui est toutefois tel, que si celuy qui se trauuillera soigneusement de le cognoistre, ne fait point chose de grand prix, au moins ne perdra-il pas sa peine. Tu es de ta nature si bon, tu fais si volontaiſement plaisir (Liberalis Ebutius) que tu n'es iamais saoul d'oüir louer les bien-faicts. Le n'y iamais

CHAP. 1.
Auant discours qui monstre les bonnes & louables conditions de Liberalis, en ce notamment qu'il faisoit volontiers plaisir, & prisoit beaucoup les moindres qu'il receuoit.

Des bien-faicts,

veu homme qui prisait plus gracieusement les moindres plaisirs qu'on luy fait. Ta bonté est desia venue iusques-là, que tu penses qu'on te donne, quand tu vois donner à quelqu'un. Tu es tousiours prest (afin que pas vn ne se repente d'auoir fait plaisir) de payer pour les ingrats. Tant s'en faut que tu te vantes de tes bien-faicts, ou que tu vueilles longuement tenir aucune personne obligée enuers toy, qu'au contraire, faisant plaisir à autrui, tu veux qu'il pense que tu n'en as pas fait, mais que tu as rendu ce que tu luy deuois. Et par ainsi, ie croy que tes bien-faicts retournent plus plainement à toy: car ils suiuent le plus souuent celuy qui ne les redemande point. Et comme l'honneur & la gloire accompagnent de plus en plus ceux qui la tuiuent, pareillement les bien-faicts respondent avec plus de recognoissance à ceux qui ne se soucient point qu'on leur soit ingrat. Il ne tiendra iamais à toy, que ceux à qui tu as fait des plaisirs, ne t'en puissent encor demander d'autres. Tu ne refuseras iamais de leur en faire, ains oubliant, & ne faisant cas des premiers, tu leur en donneras encore de plus grands. L'intention d'un homme de bien, & d'un cœur vertueux, est de supporter si longuement un ingrat, que tu le faces deuenir recognoissant. Ceste façon de faire ne te trompera iamais. Les vices se laissent vaincre à la vertu. Ils perdent en fin le courage, si tu ne te hastes point par trop à les hayr.

CHAP. II.

On n'est point blasmé pour estre vaincu en choses vertueuses, attendu que son regard à l'affection & volonté, & non point aux moyens qu'on a de bien-faire.

TV prens aussi vn singulier plaisir d'oïr dire ceste parole magnifique, Que c'est chose des-honneste d'estre vaincu par bien-faicts. Certainement on ne demande pas sans cause, si cela est vray: & peut estre c'est vn discours tout autre que tu ne penses point. Car on ne perd iamais l'honneur pour se laisser vaincre au combat des choses honnestes, pourueu que tu ne quittes les armes, & qu'estant vne fois vaincu, tu vueilles encor vaincre. Tous les homes n'ont point les forces aussi grandes l'un que l'autre, pour acheuer vne belle entreprise. Ils n'ont point les richesses, & la fortune pareille, de laquelle seule depend l'issuë des plus sages conseils. La volonté qui marche par vn droit chemin, merite d'estre louee, encore qu'un plus viste coureur luy mette le pied deuant. Ce n'est point comme aux ieux de prix qui se font deuant tout le peuple, où la palme est donnée à celuy qui court le mieux, iasoit que la fortune a bien souuent aidé vn qui ne couroit pas si bien. Quand on parle du deuoir, & que l'un & l'autre desire de s'en acquitter pleinement, si l'un d'eux a eu plus de moyens, s'il a eu la puissance pareille à la grandeur de son courage, si fortune luy a permis de faire tout ce qu'il a voulu: & au contraire, si l'autre a eu la volonté aussi bonne, encore que ce qu'il a rendu soit de moindre valeur que ce qu'il auoit receu, ou s'il ne l'a encor du tout rendu; s'il a bon desir de le recognoistre quelque iour, s'il ne travaille iamais à autre chose, s'il ne pense tousiours qu'à cela: nous ne dirons point qu'il soit vaincu d'autre façon, que celuy qui meurt les armes au poin, & que son ennemy a peu tuer plustost que faire reculer. Ce que tu estimes à plus grand des-honneur, ne peut aduenir à vn homme de bien, scauoir est qu'il soit vaincu. Iamais le cœur ne luy faudra: il ne se rendra iamais, il sera tousiours prest de le recognoistre iusques au dernier iour de sa vie. Il mourra sur ce ferme propos, & confessera d'auoir receu de grands biens, & se pourra vanter d'en auoir voulu rendre de pareils.

CHAP. III.

On n'est pas vaincu en bien-faicts,

Les Lacedemoniens ont deffendu à leurs citoyens les cinq combats d'effort, ausquels le vaincu par la bouche confessoit estre le plus foible. Le coureur qui est plustost au bout de la carriere, passé son compagnon de vitesse, mais non point de

courage. Le luitteur qui par trois fois a esté porté par terre, a perdu la palme, mais il ne l'a pas baillée au vainqueur. Desirans donc les Lacedemoniens sur toutes choses que leurs citoyens fussent inuincibles, ils leur ont interdit tout ieu de prix, où la victoire se donne, non point par l'opinion des Iuges, ou par l'issüe du ieu, mais par la bouche de celuy qui se rend, & de celuy qui luy commande de se rendre. La vertu & le bon cœur donnent à vn chacun, ce que les Lacedemoniens vouloient entretenir entre leurs citoyens, qu'on ne soit iamais vaincu: car vn bon cœur apres auoir esté surmonté, demeure encore inuincible. C'est pourquoy aucun ne dit; que les trois cens Fabiens ayent esté vaincus: on dit seulement, qu'ils furent tuez, que Regulus fut pris des Carthaginois, & non point vaincu, & tous autres qui estans accablez sous le faix d'une mauuaise fortune, n'ont point perdu le cœur pour cela. Il en aduient de mesmes aux bien-faicts: celuy qui en a receu de plus grands, de plus precieux, & plus souuent, n'est point pour cela vaincu. Il peut estre que les bien-faicts de l'un sont vaincus par ceux de l'autre, si l'on a tenu compte de ceux qu'on a receus, & qu'on a donnez. Mais si tu veux faire comparaison entre le donneur, & celuy qui reçoit, desquels il faut tant seulement estimer le courage à part soy, aucun ne gaignera la palme. Car on a accoustumé de dire, que celuy qui est blessé de plusieurs playes, & celuy qui ne l'est que bien peu, sortent égaux & pareils du combat, iacoit que l'un semble estre le plus foible.

pour en recevoir de plus grands, & plus souuent qu'on n'en peut faire ou rendre. Ce qu'il prouue par l'exemple des Spartiates, des Fabiens, de Regulus. &

AVun donc ne peut estre vaincu par bien-faicts, pourueu qu'il sçache qu'il les doïue, qu'il ait desir de les recognoistre, & que n'ayant le pouuoir de les rendre, il en ait le courage. Tandis que ce desir le tient, tandis qu'il a ceste bonne volonté, il fait cognostre par signes l'affection qu'il a. Que sert-il que de l'autre costé on puisse nombrer plus de petits presens? Tu as la puissance de donner beaucoup, & moy seulement de le pouuoir prendre. Tu es accompagné d'une bonne fortune, & moy d'une bonne volonté. Toutesfois ie suis autant egal & pareil à toy, comme sont égaux ceux qui sont tous nuds, ou qui ne sont armez qu'à la legere, contre vn grand nombre d'hommes armez de toutes pieces. Par ainsi l'on ne peut estre vaincu par bien-faicts: car chacun peut se monstrer autant recognoissant, comme il le voudra estre. S'il estoit des-honneste de se laisser surmonter par bien-faicts, il n'en faudroit iamais prendre de la main de ceux qui seroient plus riches que nous, auxquels tu ne pourrois rendre la pareille. Ie parle des Princes & des Roys, que la fortune a mis en si haut lieu, d'où il leur est facile de donner vne infinité de grands biens, & n'en recevoir que bien peu, qui ne peuvent approcher à l'estimation des leurs. I'ay mis en ce rang les Princes & les Roys auxquels toutesfois on peut faire des seruices agreables: la grandeur & la puissance desquels n'est soustenuë que de l'affection, & du commun consentement que les subiects ont de leur obeyr. Il y en a qui ne sentirent iamais aucune conuoitise, qui ne furent oncques touchez d'aucun desir; dont le commun des hommes est piqué, auxquels la fortune mesme ne pourroit rien donner. Il faut necessairement, si Socrates m'a fait aucun plaisir, que ie confesse estre vaincu. Il faut que ie confesse le mesme de Diogenes, qui marcha tout nud sur les richesses & plus precieux meubles des Macedoniens, & foula aux pieds les thresors de leurs Roys. Ne luy sembloit-il pas à bon droit, & à tous ceux qui n'auoient pas les yeux sillez pour bien cognostre la verité, qu'il estoit plus grand seigneur, que celuy sous la grandeur duquel toutes choses estoient abbaissées? Certainement il fut plus puissant & plus riche qu'Al-

CHA. IIII.
La bonne volonté de celuy qui reçoit equipole la bonne fortune de celuy qui fait plaisir.

Des bien-faiçts,

Alexandre, qui s'estoit rendu maistre de tout le monde : car il falloit plus estimer ce que Diogenes n'eust point voulu prendre, que ce que Alexandre eust peu donner.

CHAP. V.
Nos peres &
meres aussi
nous vain-
quent en
bien-faiçts,
attendu que
souuent ils
nous sont
ostez deuant
que puissions
reconnoistre
les biens re-
ceus d'eux,
& neant-
moins ceste
victoire ne
nous est
point hon-
teuse.

Ln'y a point de honte d'estre vaincu de ceux-là. Car ie ne seray pas moins vaillant, si tu me mets en camp clos contre vn ennemy qui ne peut estre blessé. Le feu n'a pas moins de force pour brusler, s'il est tombé sur vne matiere que les flammes ne peuuent offenser. Le fer n'a pas perdu la force de tailler, si la pierre est si dure qu'on ne la puisse entamer, & si de la nature elle est si rebelle contre les choses dures, qu'il la faille plustost mettre en pieces. l'en diray de mesme d'un homme recognoissant : Il ne luy est pas à deshonneur d'estre vaincu par les bien-faiçts qu'il a receus de ceux desquels la fortune est si grande & si haute, & la vertu si excellente, qu'elle a fermé la porte à ceux qui auoient bonne volonté de les rendre. Nous sommes presque vaincus & surmontez par nos peres & meres: car nous les hayssons tandis que nous cuidons qu'ils soient fâcheux & insupportables, tandis que nous ne pouuons par faictement cognoistre les biens que nous receuons d'eux. Mais quand l'age nous a donné quelque peu de sagesse, quand nous commençons de cognoistre que nous les deuons à ceste heure plus aimer, pour les mesmes raisons qui nous les faisoient anciennement hayr, d'estre repris & admonestez d'eux, & iuger que la seuerité dont ils ont vſé par le passé enuers nous, n'estoit que pour tenir en bride nostre folle ieunesse, c'est lors qu'ils nous sont ravis. Il n'y a que bien peu de peres à qui la brieueté de la vie donne loisir de cueillir le vray fruit qu'ils ont esperé de leurs enfans: le reste des autres n'en ont senty qu'ennuis & fâcheries. Toutefois ce n'est pas honte d'estre surmonté par les peres. Et pourquoy seroit-ce honte d'estre surmôté d'eux, veu qu'il n'y en a point d'estre vaincu de qui que ce soit? Car nous sommes quelquefois égaux & inégaux à vne mesme personne : nous sommes égaux de courage, lequel seulement on demande, lequel seulement nous promettons, mais nous sommes inégaux de fortune, par le défaut de laquelle si quelqu'un est empêché d'estre recognoissant, il ne doit pour cela rougir de honte come vaincu. Ce n'est pas des-honneur de ne pouuoir atteindre, pourueu qu'on ne se lasse point de suivre. Souuent nous sommes contrains par necessité à demander d'autres bien-faiçts, auant qu'auoir peu rendre les premiers. Si est-ce qu'il n'est pas defendu d'en requerir d'autres, nous ne sommes point des-honorez d'en redémander, encore que nous n'ayons le pouuoir de rendre les premiers, & que nous soyons contrains d'en demeurer longuement redeuables, par ce qu'il ne tiendra iamais à nous, ni a faute de bonne volonté, que nous ne recognoissions tres-volontiers le bien qu'on nous a fait. Mais il viendra d'ailleurs quelque chose qui nous gardera de nous en acquiter. Toutesfois nous n'aurons point le courage vaincu, nous ne serons iamais honteusement surmontez par les choses qui ne sont point en nostre puilliance.

CHAP. VI.
Comparai-
son d'A-
lexandre &
Archelaus
avec Dioge-
nes & So-
crates, pour
d'autant plus
confirmer ce
que dessus.

Alexandre Roy de Macedoine se vantoit souuent, que iamais homme ne l'auoit peu vaincre de bié faict. Il ne falloit point que ce Prince, qui n'auoit le courage que trop superbe, iettast les yeux sur le Macedoniés, sur les Grecs, sur les Carriens, sur les Perles, & sur les autres nations qui luy obeyssioient sans y entretenir des armées. Il ne falloit point qu'il pensast que ce grand Royaume qui s'estendoit depuis les fonds de la Thrace iusques aux bords de la mer incogneue, luy eust donné le moyen de pouuoir faire cela. Socrates mesme se pouuoit bien vanter d'en auoir fait autant, & Diogenes aussi, duquel Alexandre fut vaincu. Mais comment n'eust-il

esté vaincu ce iour-là, auquel cest homme plus orgueilleux & superbe que ne fut iamais autre Prince, trouua vne personne à qui il ne pouuoit rien donner ni offer? Le Roy Archelaus pria Socrates de le venir voir : on dit que Socrates fit responce qu'il ne vouloit point aller trouuer celuy, duquel il seroit contraint de receuoir des biens, qu'il ne pourroit apres recognoistre. Premièrement, il estoit en sa puillance de ne les prendre point: en second lieu, c'estoit luy qui commençoit de faire plaisir, car il auoit esté prié de venir: & encore Socrates faisoit vn plaisir, que le Roy n'en eust iamais rendu vn pareil. En outre Archelaus ne luy eust donné que de l'or & de l'argent, & n'eust receu de Socrates qu'un mespris de ses richesses. S'ensuit-il pour cela que Socrates n'eust peu rendre la pareille à Archelaus? Ne luy eust-il pas fait autant de bien comme il en eust receu, s'il luy eust fait voir vn homme qui scauoit comme on deuoit vertueusement viure & mourir, & qui tenoit sagement l'un & l'autre chemin? s'il eust enseigné à ce Roy, (qui n'y voyoit goutte en plein midy,) les secrets de nature, de laquelle il estoit si ignorant, qu'un iour d'eclipse de Soleil il fit fermer les portes de son Palais, & (ce qu'on ne fait sinon en tēps de ducil, ou d'une bien grande aduersité,) fit couper les cheveux à son fils. N'eust-ce pas esté vn grand bien de le tirer des caues, où il s'estoit allé cacher de peur, s'il luy eust donné courage, disant, Le Soleil n'a pas perdu sa clarté: ce n'est que le rencontre de deux astres, quand la Lune estant en son plein, & faisant son chemin plus bas que le Soleil, a mis droitement sa rondeur dessous luy, & tient par son opposition sa lumiere cachee: laquelle ne tenant tantost couuerte que quelque partie du Soleil en passant deuant luy, elle couure ce quartier-là, si elle met vne plus grande partie de sa rondeur deuant luy, elle le cache d'auantage: mais elle efface du tout le visage du Soleil, si elle s'est opposée entierement & d'un iuste contre-pois au beau milieu du Soleil & de la terre. Toutesfois la vistesse des estoilles separera bien-tost l'une d'avec l'autre: les terres recouureront d'icy à peu leur lumiere, cest ordre s'entretiendra à tous siecles à venir. Il y a des iours certains & destinez que la Lune empeschera le Soleil qu'il ne pourra rendre la clarté de ses rayons: Attens encor' vn peu, tu le verras bien-tost sortir, tu le verras se deschargeant de la Lune comme d'une muée, & (se deuellonnant, comme des empeschemens qui le retenoient) tu le verras rendant librement sa clarté. Socrates donc n'auoit-il pas dequoy rendre la pareille à Archelaus, s'il luy eust enseigné comme il deuoit gouverner son Royaume? Eust il receu vn petit bien-faict de Socrates, si Socrates en eust peu receuoir aucun de luy? Pourquoy est-ce donc que Socrates disoit cela? il prenoit plaisir à passer le temps, il ne faisoit que gossier, & parler par moquerie, il se rioit de tout le monde, & mesmement des grands. Il aimoient mieux faire le fin, que le refuser fierement & avec arrogance. Voyla pourquoy il respondit qu'il ne vouloit point receuoir des biens de celuy, à qui il n'en pourroit iamais rendre la pareille. Il eut par aduantage peur qu'il n'en fust contraint de prendre des biens contre son gré. Il eut crainte qu'on luy fist prendre quelque chose qui fust indigne de Socrates. Quelqu'un dira, qu'il les eust peu refuser, s'il eust voulu, mais qu'il eust indigné vn Roy superbe & intolent, & qui vouloit qu'on estimast beaucoup tout ce qui venoit de sa main. Il ne faut point faire difference, ou de rien refuser à vn Roy, ou de ne vouloir rien receuoir de luy. Il trouue aussi mauuais l'un que l'autre. Et bien souuent vn glorieux se fasche plus de se voir mesprisé que de n'estre pas craint. Mais veux-tu scauoir au vray l'intention de Socrates? Celuy de qui vne cité libre n'auoit peu souffrir la liberté en ses façons de faire, ne se voulut point aller mettre volontairement en seruage.

Des bien-faicts,

CHAP. VII.
Autre question, si on
peut faire
plaisir & redre la
pareille à soy-mesmes.

Nous auons ce me semble, alléz amplement parlé de ceste partie, si c'estoit des-honneur de se laisser vaincre par bien-faicts, mais celuy qui s'enquiert de cela, sçait bien que les hommes n'ont point accoustumé de se faire plaisir à eux-mesmes. Car on eust alléz cogneu par là que ce n'estoit pas honte de se laisser vaincre à soy, & toutesfois quelques vns des Stoïciens ont disputé si on se pouuoit faire plaisir, & si on se deuoit rendre la pareille à soy-mesme. La cause de ceste dispute vient de ce que bien souuent nous auons accoustumé de dire, *Je me sçay bon gre, le ne me dois plaindre d'autre que de moy, le me desplais, le me seray touetter, le me veux mal, & vne infinité de propos que nous tenons de nous-mesmes, cōme si nous parlions d'une tierce personne.* Si donc ie me puis nuire (dit le Stoïcien) & me porter dommage, pourquoy est-ce que ie ne pourray me donner aussi des biens? si ce que ie fais à l'endroit d'autrui est appelé bien-faict, pourquoy est-ce que le faisant à moy-mesmes il ne le sera point? li l'ayant receu d'autrui, ie luy en demeure obligé & redeuable, pourquoy est-ce que me l'ayāt moy-mesmes donné, ie m'en seray debiteur enuers moy? veu que cela ne seroit moins des-honneste que d'estre auare ou d'estre cruel ou rigoureux enuers soy, ou de ne tenir aucun cōpte de ses propres affaires. Celuy qui est maquereau de la beauté d'autrui, est aussi mal estimé que s'il l'estoit de la sienne propre. Certainement on reprend vn flatteur de ce qu'il fait semblant de trouuer bon tout ce qu'un autre dit, & de ce qu'il est tousiours prest à louer faussement toutes choses. Mais celuy n'est pas moins à reprendre, qui se plaît & qui est rauy de soy, & (s'il le faut dire ainsi) qui se flatte soy-mesme. Les vices desplaisent non seulement quand ils sortent hors de soy, mais encor quand ils reuiennent sur eux-mesmes. Qui est l'homme qui merite mieux d'estre prisé, qu'un qui peut cōmander à soy-mesmes, & qui a gaigné toute puïssance & autorité sur les affections? il est plus facile de gouverner des nations barbares, & qui n'ont iamais senty le ioug d'un Prince estranger, qu'il n'est de cōmander à son cœur, & de le pouoir assubiectionner à soy. Platon, (dit-il,) rend graces à Socrates de ce qu'il auoit appris de luy. Pourquoy est-ce donc que Socrates ne se rendra graces, de s'estre enseigné luy-mesmes? Marcus Cato est d'aduis que tu dois emprunter de toy ce que tu n'as point. Pourquoy donc est-ce que ie ne pourray donner à moy-mesmes, veu que ie puis bien prester à moy-mesmes? Il y a vne infinité de choses où la coustume & l'usage de parler nous separe de nous-mesmes: nous auons accoustumé de dire; Permetts que ie parle avec moy, & que ie me tire l'oreille. Mais si cela est vray, tout ainsi que quelqu'un se doit courroucer avec soy, il se doit aussi rendre graces: comme il se doit blasmer, il se doit louer, & comme il se porte dommage, il se peut aussi porter profit. L'iniure & le bien-faict sont choses contraires. Si nous disons de quelqu'un, Il s'est fait grand tort, nous pourrons aussi dire, Il s'est fait vn grand bien. Aucun ne doit rien à soy-mesme. Or par l'ordre de nature il faut premierement deuoir, que rendre. Il n'y a point de debteur sans creancier, non plus que de mary sans femme, ni de pere sans enfans.

Obiection.

CHAP. VIII.
Responce,
Le deuoir
ne consiste
qu'entre di-
uerses per-
sonnes,

Il faut que quelqu'un donne, afin que quelqu'autre reçoie. Or ce n'est ni donner, ni prendre, que de changer en la main droite ce qui est en la gauche. Cōme aucun ne se porte soy-mesmes, iacoit qu'il conduise, & qu'il pousse son corps: comme on ne dit point aussi que celuy qui a plaidé luy-mesme sa cause, ait porté faueur & secours à ses affaires, & ne se dressé point vne statue, comme à son patron & defendeur: & comme vn malade qui est guery par son bon gouvernement, n'a point accoustumé de demander payement à soy-mesmes: Pareillement en quelque

affaire que ce soit, si vn homme à bien fait pour soy, il ne s'en doit point rendre graces : car il n'a pas vn qu'il puisse remercier. Et si ie t'accorde que quelqu'un se peut faire plaisir, ie dis qu'en le donnant il reçoit aussi : si ie t'accorde que quelqu'un recoiue plaisir de soy-mesmes, en le receuant, il se rend aussi. Ce virement & tournement de parties se fait (comme on dit en prouerbe cōmun) en ta propre maison : c'est vne debte feinte : car celui qui donne, n'est autre que celui qui reçoit. Ce mot icy (devoir) n'a lieu qu'entre deux diuerses personnes. Comment donc pourroit-il consister en celui seul, qui s'aquitte au mesme instant qu'il s'oblige ? Or tout ainsi qu'en vn balon, ou autre chose ronde, il n'y a ni haut ni bas, ni premier ni dernier, parce qu'en le ioiant & tournant l'ordre de ces choses se change : ce qui venoit derriere est maintenant deuant, ce qui tomboit se releue, & que tout retourne en fin à vn point, en quelque sorte qu'il se remue : Tu dois pareillement penser, qu'il en est de mesmes en l'homme : apres que tu l'auras changé en diuerses façons, en fin ce ne sera qu'un mesme homme. S'il s'est blessé, il n'a à qui se prendre pour demander reparation de ceste iniure : s'il s'est lié, si luy-mesmes s'est enfermé commē dans vne prison, il ne peut estre condamné de sa propre violence : s'il s'est donné quelque present, il l'a aussi tost rendu au donneur. On dit que la nature mere des choses ne peut rien perdre : car tout ce qu'on luy prend par force, reuiert finalement à elle : & rien ne perit, veu qu'il ne peut trouuer aucun lieu pour sortir hors d'elle-mesmes : Tout reuiert à la fin d'où il estoit party. Mais qu'a de semblable cest exemple avec nostre question : ie te l'apprendray. Prens le cas que tu fois ingrat, le bien-faict ne se perdra point : car celui qui l'a donné, le retient encores. Prens le cas aussi que tu ne le vueilles point reprendre, il estoit entre tes mains auant qu'il fust rendu. Tu ne peux par ce moyen perdre rien. Car ce qui t'est osté, est toutesfois gaigné pour toy : en prenant tu donnes, & en donnant tu prens.

Preuve par similitude.

IL faut, (ce dit-il,) faire bien à soy-mesmes : & par consequent il se faut rendre la pareille. Le premier point est faux. Aucun n'vie de bien-faict enuers soy : mais il obeyt à la nature, laquelle de son instinct luy enseigne à s'aimer, & à estre soigneux de fuir les choses qui luy sont dommageables, & à suiure ce qui luy peut apporter profit. Par ainsi celui qui donne à soy-mesmes, n'est point liberal : celui qui se pardonne, n'est point clement : celui qui a compassion de ses maux, n'est pas misericordieux. Si nous faisons cela pour autrui, on le pourra à bon droit appeller liberalité, clemence, & pitié, mais pour nostre regard, ce n'est que nature. Le bien-faict est chose volontaire, mais le profiter à soy-mesmes, c'est vne necessité. Celui qui a plus fait de plaisir, il en est estimé mieux faisant : mais qui a iamais esté loué de s'estre secouru soy-mesmes ? de s'estre sauué de la main des voleurs ? Aucun ne se donne vn bien-faict, non plus qu'il ne se reçoit pour hoste en sa maison : aucun ne donne à soy-mesmes, non plus qu'il ne peut estre son creancier. Si chacun se fait plaisir, c'est tous les iours qu'il le fait, c'est sans cesse qu'il se donne. Il ne pourroit iamais trouuer le nombre de ses bien-faicts. Comment donc se pourroit-il rendre la pareille, veu qu'en se rendant la pareille, il se donneroit vn bien-faict ? Comment pourrois-tu cognoistre, s'il rend le bien-faict ancien, ou s'il donne de nouueau, veu que tout cela se fait à vne mesme personne ? Si ie me suis deliuré d'un danger où i'estois, faisant cela ie me suis fait beaucoup de bien. Si derechef ie me deliure d'un autre danger, rends ie le premier bien-faict, ou si ie m'en donne vn autre de nouueau ? En outre encores que ie confesse le premier point, que

CHAP. IX.
Replique à la responce precedente, & refutation d'icelle, bien-faire à soy-mesme n'est qu'obeir à nature & à la necessité.

Dont il ne reuiert aucune louange à personne.

Des bien-faits,

nous pouuons nous donner des bien-faits, ie ne confesseray point pour cela l'autre qui s'ensuit: car iasoit que nous les donnions, nous n'en sommes point redevables: pourquoy? par ce que nous les reprenons & recouurons tout incontinent. Il faut premierement receuoir les bien-faits, & apres en estre debiteurs, & en dernier lieu, rendre la pareille. Or en ceux-cy, il n'y a lieu d'en estre redevable: car en mesme instant, & sans demeure nous les reprenons. Aucun ne donne que ce ne soit à autrui, aucun ne doit que ce ne soit à autrui, aucun ne paye que ce ne soit à autrui: Tout cela qui requiert ainsi deux personnes, ne se peut faire en vne seule.

CH A. X.
Le bien-fait
concerne le
profit de
quelque au-
tre, & ne se
peut donner
à soy-mesme
parce que
donner &
prendre se-
ront vne mes-
me chose.

LE bien-fait proprement est, auoir donné quelque chose qui soit profitable. Or ce mot (auoir donné) regarde du tout sur autrui. N'estimerait-on pas fol ce-
luy qui diroit auoir vendu à soy-mesmes? par ce que la vente est vne alienation qu'on fait à autrui, & vn transport de la chose vendue, & du droit qu'on a en icelle. Mais comme en vendant, aussi en donnant, il faut faire reel delaillement de la chose, & lacher ce qu'on tient, pour en laisser iouir autrui. Or si c'est vn bien-fait, on ne l'a peu donner à soy. Car aucun ne se peut rien donner: autrement ce seroit loger deux contraires en mesme lieu, & penser que ce fust mesme chose de donner & de prendre. Il y a encor grand' difference entre le donner & le prendre: mais comment n'y en auroit-il, veu que ces deux mots sont mis comme diuers l'un de l'autre? & toutesfois si quelqu'un donnoit à soy-mesmes; il n'y auroit lors difference aucune entre le donner, & le prendre. Je disois n'agueres qu'il y auoit quelques mots qui se rapportoient du tout à des personnes eltrangeres, & qui estoient de telle nature, que toute leur signifiante sortoit entierement hors de nous.

Mots dont la
signification
s'estend à
d'autres qu'à
nous-mesmes
& qui re-
quierent vne
seconde per-
sonne.

Je suis frere, mais c'est d'un tel: car on ne peut estre frere à soy-mesmes. Je suis pereil & semblable, mais c'est à quelqu'un: car qui est celuy qui est pereil à soy-mesmes? Ce dont on veut faire comparaison, ne peut estre sans vn second, auquel on le compare. Celuy qui est ioinct, ne le peut estre qu'avec vne autre personne. De mesme on ne peut donner que ce ne soit à autrui. Et le bien-fait ne peut estre sans vn second. Le mot mesme le monstre allez, dans lequel cecy est contenu, auoir bien-fait. Or il n'y a pas vn qui face bien à soy-mesmes, non plus qu'il ne se porte frateur, non plus qu'il ne suit son propre party. On pourroit demeurer longuement sur ce discours, & y employer force exemples. Comment se feroit-il autrement? car il faut conter les bien-faits entre les choses qui desirent vne seconde personne. Il y a plusieurs choses fort belles, fort honnestes & pleines de grande vertu, qui ne peuvent auoir lieu qu'à l'endroit d'un autre. La foy & l'integrité est fort louée d'un chacun: elle est prisee par dessus les plus grandes vertus qui soient entre les hommes: auez-vous toutesfois iamais ouy dire qu'aucun ait bien gardé la foy à soy-mesmes?

CH A. XI.
Autre consi-
deration en
la recognoi-
sance d'un
bien-fait, où
il faut em-
ployer quel-
que chose du
bien à guise
d'un debi-
teur qui s'a-
quitte.

LE viens maintenant à la derniere partie: Celuy qui rend la pareille, doit despen-
ser quelque chose du sien, comme celuy qui paye l'argent qu'il doit. Or celuy qui se rend la pareille, ne despéd rien, non plus que celuy ne gaigne rien, qui dône à soy-mesmes. Le bien-fait, & la pareille qu'on rend, doiuent aller de l'un à l'autre. Il n'y a point de vicissitude & de changement en vne seule personne. Celuy donc qui rend la pareille, portera profit à son tour à celuy duquel il auoit auparavant receu quelque chose: Mais celuy qui rend la pareille à soy-mesme, à qui fait-il plaisir? à soy. Qui est l'homme qui ne pense que la recognoissance suit d'un costé, & le plaisir d'un autre? Celuy qui rend la pareille d'un plaisir, il profite à soy-mesmes. Mais

quel est l'ingrat qui ne l'ait voulu faire, & se donner du profit à soy-mesme : ou plustost qui est celuy qui ne se soit rendu ingrat, pour faire son profit? Si nous devons (dit-il) rendre graces à nous-mesmes, nous devons aussi nous rendre la pareille. Toutesfois nous disons communément : Je me sçay bon gré que ie n'ay point voulu espouser ceste femme, que ie n'ay pas fait compagnie & société avec cestuy-là. Quand nous tenons ce propos, nous le faisons pour nous louer, & pour faire trouver bon nostre faict, nous abusons des paroles de ceux qui rendent graces. On doit appeller bien-faict, ce qu'on peut ne rendre point apres qu'il a esté donné. Mais celuy qui donne vn bien-faict à soy-mesmes, ne peut faire qu'il ne recoiue ce qu'il s'est donné. Ce n'est donc point vn bien-faict : le bien-faict se reçoit en vn temps, & se rend en vn autre. Ce qui est de plus beau, & ce qu'on doit plus estimer en vn bien-faict, c'est que pour faire plaisir il oublie sa propre vtilité, il oste à soy-mesmes ce qu'il veut donner à autrui. Celuy qui donne à soy-mesmes, ne fait point cela. Le bien-faict engendre nouuelles alliances, il acquiert nouuelles amitez, & obligations. Mais en donnant à soy-mesmes, on ne fait point de nouuelles amitez, on n'acquiert point la bonne grace d'autrui, on ne peut obliger aucun : cela ne nous donne point esperance qui nous puisse faire dire, Il faut entretenir l'amitié de cest homme, ie luy ay desia fait des plaisirs, i'espere qu'il m'en fera aussi. Vn bien-faict c'est lors qu'on donne, non point pour le profit du donneur, mais pour la consideration de celuy à qui on le donne. Mais celuy qui donneroit à soy-mesmes le feroit pour son profit : il ne peut donc estre appellé bien-faict.

Que c'est que bien-faict.

TE semble-il que j'aye menty de ce que j'auois desia dit au commencement? Tu dis qu'au lieu de faire quelque chose louable ie m'en esloigne, & que pensant bien-faire, ie perds ma peine. Attens encor vn peu, & tu le diras plus veritablement, aussi-tost que ie t'auray amené dans ces labyrinthes, desquels estant sorti tu n'aurois gagné autre chose, que de sçauoir eschaper à des difficultez, où tu pourrois bien ne t'enfoncer pas. Quel profit recois-tu à desfaire avec beaucoup de trauail des nœuds que tu as expressement faits, pour auoir apres la peine de les deslier? Mais comme on a quelquesfois accoustumé, par ieu & par maniere de passer le temps, nouer des cordons si subtilement, que celuy qui ne l'auroit iamais appris, ne les pourroit desfaire qu'avec grande difficulté, n'ayant celuy qui les a liez aucune peine à les demesler, parce qu'il sçait l'assemblage des nœuds, & de la liaison, où il se faut arrester : & toutesfois il y a du plaisir à ces ieu, pource qu'ils exercent les esprits & les rend plus esueillez : Pareillement ces discours ou l'on pense qu'il y ait des tromperies & des embusches, rendent les hommes mieux aduizez & plus soigneux. Ils chassent la paresse & l'engourdissement des esprits, ausquels il faut quelquesfois ouurir & dresser de beaux chemins, & quelquesfois aussi leur mettre au deuant des empeschemens, & des choses aspres & mal rabotees, d'où ils ne puissent sortir qu'avec grande peine, & où ils ne puissent cheminer qu'avec difficulté. On dit qu'aucun ne peut estre ingrat, & le veut-on prouuer par les arguments qui s'ensuyuent. Le bien-faict porte profit à celuy auquel on le donne : Aucun ne peut porter profit à vn meschant, (comme vous-mesmes Stoïciens le soustenez :) Il s'ensuit donc que le meschant ne reçoit aucun bien-faict, & par consequent aussi qu'il ne peut estre ingrat. En outre le bien-faict est vne chose honneste & digne de louange, or le meschant ne donne lieu à pas-vne chose honneste & louable, il ne peut donc recevoir vn bien-faict : ne le pouuant recevoir, il ne le doit aussi rendre, &

CHAP. xii. Diuerfes similitudes & raisons pour soustenir ce paradoxe, qu'aucun ne peut estre ingrat.

Vsage des discours cauteux.

Des bien-faicts,

par ceste raison il ne peut deuenir ingrat. D'auantage (comme vous dictes) vn homme de bien , fait toutes choses iustement : s'il fait toutes choses iustement, il ne peut estre ingrat. L'homme de bien rend la pareille du bien-faict. Le meschant ne le peut receuoir. Si cela est ainsi , ny l'homme de bien, ny le meschant ne peuuent estre ingrats: & consequemment ce nom d'ingrat ne seroit qu'un nom en ce monde, & encore du tout vain. Nous n'auons qu'un seul bien entre nous, sçauoir est l'honnesteté. Elle ne se peut loger dans le cœur d'un meschant homme: car il celleroit d'estre meschant, aussi-toit que l'honnesteté entreroit dans son ame. Mais tandis qu'il est meschant, on ne luy peut donner aucun bien-faict: car le bien & le mal sont choses contraires, & ne se peuuent loger ensemble. Par ainsi aucun ne luy peut rien donner qui luy soit profitable: car il ne l'a pas si tost receu qu'il est corrompu par son mauuais & vicieux vsage. Comme vn estomach gasté d'une longue maladie, se remplissant de cholere & de mauuaises humeurs , corrompt toutes sortes de viandes qu'il reçoit , lesquelles au lieu de nourriture ne luy causent que douleurs: pareillement vn esprit auéglé ne fera iamais son profit des enseignemens qu'on luy voudra donner : ce qu'on luy presentera, ne luy seruira que de charge & de malheur, & d'occasion de misere. Ceux donc qui ont plus de richesses, & qui possèdent plus de biens, sont subiets à plus d'orages & de tempestes: ils sont moins secourus de leur conseil & de leur sagesse, lors qu'ils sont tombez en vne plus profonde matiere qui les agite & tourmente. Il ne peut donc tomber rien entre les mains des meschans qui leur porte profit, ny rien qui ne leur soit dommageable. Car tout ce qui leur aduient, ils le conuertissent en leur nature. Les choses belles & qui pourroient porter profit, si on les donnoit à vn plus homme de bien, ne leur seruent que de malheur & de peste: par ceste raison aussi ils ne peuuent donner vn bien-faict, d'autant qu'on ne peut donner ce qu'on n'a pas, & que le meschant n'a volenté de bien-faire.

CHAP. XIII.
Responce au
discours sus-
dit, par la
distinction
des diuers
biens, des-
quels l'in-
grat ne peut
percevoir les
vns, mais est
capable des
autres.

MAis encore que tout cela fust vray, si est-ce qu'un meschant homme peut prendre des choses qui ressemblent à un bien-faict, & pourra estre iustement appellé ingrat, s'il ne le recognoist. Il y a des biens de l'ame, il y en a du corps, il y en a de fortune. Quand aux biens de l'ame, le fol & le meschant en est du tout priué, & incapable. Mais il est receu & admis aux autres biens, qu'il peut receuoir, & qu'il doit rendre apres: & s'il ne le faisoit, il seroit iustement appellé ingrat. Et cela n'est pas seulement de nostre doctrine: les Peripateticiens mesmes (qui ont estendu plus au long & au large la felicité & le bonheur des hommes,) sont d'aduis que quelques petits biens peuuent paruenir aux meschans, & que celui qui ne les rend point, est ingrat. C'est pourquoy nous auons opinion qu'on ne doit appeller bien-faicts, les choses qui ne peuuent rendre nostre ame meilleure. Nous ne nions point toutesfois que ce ne soient des commoditez, & qu'on ne les doie honnestement desirer. Vn meschant peut donner telles choses à un homme de bien, & en receuoir aussi comme argent, vestemens, honneurs, & la vie mesmes, dequoy il faut estre recognoissant, sur peine d'estre iustement appellé ingrat. Mais pourquoy estes-tu ingrat celuy qui ne rend point ce que tu ne veux pas appeller bien-faict? Il y a plusieurs choses que nous appellons, contre verité, d'un mesme nom, pour la ressemblance qu'elles ont. C'est ainsi que nous appellons vne boette, & celle qui est d'or, & celle qui est d'argent. C'est ainsi que nous appellons ignorant non seulement celuy qui ne sçait rien du tout, mais celuy aussi qui n'a pas encore gousté les sciences plus hautes & plus difficiles. C'est ainsi que si quelqu'un a rencon-

tré vn homme mal vestu, & portant de vieux habillemens deschirez, il dira pour ceste raison auoir veu vn homme tout nud. Ce ne sont point donc à la verité bien-faiçts, mais ils ont apparence de bien-faiçts : & comme ils n'en ont que l'apparence, aussi cestuy-là n'aura que l'apparence d'un ingrat, sans l'estre véritablement. Mais cela est faux : car celuy qui les donne, & celuy qui les reçoit, les appelle bien-faiçts. Pareillement celuy qui a trompé sous l'apparence d'un vray bien-faiçt, est autant ingrat, comme est empoisonneur celuy qui sçachant bien que c'estoit poison, y a meslé quelque bon goust.

CLeantes le dispute encore plus asprement : Iasoit (dit-il) que ce que le meschant reçoit, ne soit point bien-faiçt, il est toutesfois ingrat, d'autant qu'il ne l'eust pas rendu, encore que c'eust esté vn bien-faiçt. Celuy est meurtrier & brigand deuant qu'il ait souillé ses mains dans le sang, s'il a pris les armes pour tuer, & s'il s'est mis en deuoir d'exécuter la volonté qu'il auoit de se rendre voleur & coupeur de gorges. Ceste meschanceté s'exerce & se descouure par l'œuvre, mais elle ne commence pas lors. Ce qu'il a pris, n'estoit point vn vray bien-faiçt, il n'en auoit que le seul nom. Les sacrileges sont punis, encore qu'ils ne puissent mettre la main sur les Dieux. Comment peut-on (dit-il) estre ingrat à l'endroit d'un meschant, veu qu'on ne luy peut donner aucun bien-faiçt : C'est pour autant qu'il a receu quelque chose que le vulgaire ignorant estime bien-faiçt : & parce qu'encores qu'il soit meschant, il doit toutesfois, s'il en a le moyen, rendre la pareille en mesme matiere qu'il a receuë : & parce aussi que quels que soient les biens qu'on luy a donnez, s'il les a receus pour bons, il les doit aussi rendre pour tels. On dit bien qu'un homme doit de l'argent, encor qu'il doie ou de l'or ou de la monnoye de cuir, marquée du coing public, comme il y en auoit en Lacedemone, de laquelle on se seruoit au lieu d'argent. De mesme sorte que tu seras obligé, de la mesme sorte il te faut acquies.

CHAP. XIII.
Seneque for-
tifie la res-
ponse par le
dire de Cle-
antes.

Vous n'avez que faire de vous informer que c'est qu'un bien faict, ou si la gra-
deur & la dignité d'un nom si honorable peut estre employee pour seruir à
vnematere si basse, & si desprisée : il appartient à d'autres de iuger de la verité.
Mais reglez vostre ame par la seule apparence de ce qui est vray, & cependant
que vous dictes qu'une chose est honneste, quoy que ce soit, si on la tient pour hon-
neste, ie vous conseille de la priser. Comment se peut-il faire, dira quelqu'un, que
maintenant à vostre dire il n'y ait aucun ingrat, & que soudain apres à vostre dire
mesmes, tout le monde le soit? Car comme nous disons que tous les fols sont mes-
chans, & que celuy qui est taché d'un vice, est aussi taché de tous, pareillement tous
ceux qui sont fols sont aussi meschans: il s'ensuit donc que tous hommes sont in-
grats. Que sera-ce donc? n'est-ce pas de tous costez qu'on fait iniure à tout le gen-
re humain? n'est-ce pas vne plainte publique, & commune de tout le monde, que
tous les biens qu'on fait sont perdus, & qu'il s'en trouue bien peu, qui ne rendent
des plaisirs au lieu du bien qu'on leur fait? Il ne faut point que tu penes que nous
soyons seuls qui faisons ceste plainte, qui murmurons, & qui mettons an nombre
& au compte des choses plus meschantes & corrompues, tout ce qui se fait contre
le deuoir. Car pour si peu qu'une chose soit mal faite, voila soudainement ie ne
sçay quelle voix, ne sortant point toutesfois de la maison des Philosophes, qui
commence à crier au milieu de l'assemblée d'un peuple laquelle va par tout pour
condamner toutes sortes de gens & de nations.

CHAP. XIV.
Autre para-
doxe con-
traire au
precedent.
Tous hom-
mes sont in-
grats.

Des bien-faits,

1. Meta-
morph.

*Vn hôte ne se pent de son hôte assurez,
Le beau-pere du gendre: on ne voit point durer
Des freres l'amitié: & le mary n'espere,
Ny la femme au mary, que la fin de sa vie.*

Desordres
communs &
publics à
Rome.

Mais il y a bien pis, les bien-faits sont conuerts en meschanceté: on ne pardonne plus au sang de ceux pour la deffence desquels on deuroit despendre la vie. Nous recognoissons les bien-faits avec l'espee au poing, & avec le poison. Celuy est au-iourd'huy estimé le plus grand, celuy est le plus honoré, qui sçait mieux estrangler la liberté de sa patrie, & l'opprimer par le moyen des grandeurs & des estats qu'elle luy a donnez. Celuy pense estre nay de trop bas lieu, qui ne s'eslève de la fouler aux pieds. Nous employons contre elle l'armee qu'elle auoit fice entre nos mains. Les chefs des armées, en haranguant les gens-d'armes, ne leur tiennent autres propos que ceux-cy, Cōbatez hardiment contre vos femmes, combattez contre vos enfans, ne craignez point d'assaillir vos temples, & vos autels, ny vos propres maisons, ny vos Dieux domestiques. Vous qui ne deuez entrer dans Rome, encore que ce fust pour triompher, sans la permission & commandement du Senat: vous deuant lesquels, ramenans vne armee victorieuse, le Senat deuoit donner lieu hors de la ville pour vous ouyr rendre raison de vos charges: ayans maintenant tuant de citoyens, estans encore tous souillez du sang de vos proches parens, entrez hardiment dans la ville les enseignes deployees. Que l'ancienne liberté de Rome soit contrainte de se taire entre les guidons des gens-d'armes. Que ce braue peuple (qui auoit acquis la paix par toutes les nations de son Empire, qui auoit chassé les guerres hors de ses prouinces, qui ne craignoit puissance qui fust sur la terre) se voye maintenant alliegé dans ces murs, & ne soit estonné que de ses aigles & de ses propres banieres.

CHAP. XVI.
Diuers ex-
ples des per-
sonnages in-
grats enuers
leur patrie.
Coriolanus.
Catilina.

Certainement Coriolanus est de ceux-là: il est ingrat, il s'est trop tard repenty de sa meschanceté: il a posé les armes, mais ç'a esté au milieu du parricide. Catilina est pareillement ingrat. Il n'estimoit rien de prendre Rome, s'il ne la destruisoit de fonds en comble, s'il n'amenoit contre elle les regimens des Sauoyards & Gruyers, si l'ennemy qu'il auoit appellé par delà les Alpes, ne venoit prendre vengeance des vieilles querelles, & se saouler de la haine qu'il portoit à la ville de Rome, & si les Capitaines Romains ne payoient les sacrifices qui estoient de si long temps deus aux sepulchres des Gaulois. Caius Marius est ingrat, lequel de simple soldat estant fait Consul, s'il n'eust fait autant de meurtres dedans Rome, comme il en auoit dehors contre les Cimbres, s'il n'eust donné le premier signe de massacrer & de couper la gorge à ses propres citoyens: voire si luy-mesme n'en eust esté le signe, il eust pensé n'auoir point changé de fortune, il eust pensé n'estre point deuenu grand, & n'estre point bougé d'un lieu. Lucius Sylla est ingrat, qui voulut guerir sa patrie avec des remedes plus aigres & plus dommageables que n'estoient les dangers mesmes de la maladie: qui reuenant du Chasteau & du fort de Préneste, marchant tousiours dans le sang des soldats tuez, iusques à la porte Colline, donna d'autres batailles au milieu de la ville, & fit encores d'autres meurtres nouveaux: qui massacra deux legions de soldats (chose cruelle!) & apres la victoire, (chose tres-meschante!) & encore apres la foy donnee, les ayant au pre-allable fait serrer dans vn petit coing de ville: qui premier s'aduisa de confis-

C. Marius.

Lucius
Sylla.

quer le corps & les biens, & qui premier ordonna, (ô Dieux souverains! que celui qui auroit tué vn citoyen Romain, auroit non seulement vne couronne, qui se donnoit anciennement à ceux qui auoient sauué la vie à vn citoyen, mais impunité, & vne grande somme d'argent. Cneus Pompeius est ingrat, lequel pour recompense d'auoir trois fois esté Consul, & de trois triomphes qui luy furent decerne<sup>Cneus Pom-
peius.</sup>z, au lieu de recognoistre tant d'honneurs, dont il en auoit receu la plus grande partie auant letemps en rendit vn si beau loyer à la chose publique, qu'il y mit dedans encore d'autres nouueaux seigneurs, pensant par là se descharger de l'enuie qu'on portoit à sa grandeur & à son autorite: comme si ce qui ne deuoit estre souffert à pas-vn, se voyoit maintenant permis à plusieurs. Cependant qu'il briguoit les gouuernemens & les puissances extraordinaires, cependant qu'il departoit les Prouinces pour choisir celle qu'il aimeroit le mieux, cependant qu'il diuisoit tellement la chose publique entre les mains des trois, que les deux parties en demeureroient tousiours en sa maison: il mena le peuple Romain à tel point, qu'il ne se pouuoit tirer hors de son malheur que par vne seruitude, & par la perte de sa liberté. Caius Iulius Ce<sup>C. Iules Ce-
sar.</sup>sar ennemy & vainqueur de Pompee, a esté aussi luy mesme ingrat, qui a tiré la guerre du fonds de la Germaine & des Gaules deuant les murailles de Rome. C'est luy qui se disant tant amy du peuple, qui faisant si grand semblant de soutenir son party, alla toutesfois mettre le camp dans le Colisee de Flaminius, & le porta plus pres de la ville que ne fust iamais celui de Porfenna. Il est bien vray qu'il addoucit la cruauté que le droict de la guerre, & la victoire luy permettoit: il fit ce qu'il auoit accoustumé de dire, qu'il ne tua iamais aucun, qu'il ne l'eust trouué les armes au poing contre luy, Qu'est-ce donc de Cesar? Les autres dont nous auons parlé, ont vité des armes plus cruellement, toutesfois quand ils ont esté saouls de tuer, ils les ont mises bas: mais cestuy-cy print les armes bien ieune, & ne les posa iamais. Antonius a esté ingrat enuers son Dictateur: car il dist deuant tout le peu^{M. Antoine;}ple Romain, que Cesar auoit esté iustement meurtry, & donna des Prouinces & des gouuernemens à ceux qui l'auoient massacré. Mais quant à la cité de Rome, iacoit qu'elle fust toute deschiree, & demy-morte, à cause de tant de confiscations, de tant de courses d'ennemis & de saccagemens, & par le moyen de tant de guerres, toutesfois apres tous ces malheurs & calamitez publiques, il ordonna que Rome, qui auoit iadis rendu la liberté & la franchise aux Achéens, aux Rhodiens, & à plusieurs autres citez renommees, & qui les auoit remises en leurs anciens droicts & immunitez, payeroit tributs non pas à des Roys Romains, mais à des Eunukes & chastez.

LE iour me faudroit plustost que i'eusse raconté ceux desquels l'ingratitude a esté si grande qu'ils ont porté vne fin malheureuse à leur partie. D'autre costé ie n'aurois point moins de peine, si ie voulois discourir, combien de fois la chose publique a esté ingrate à l'endroit des meilleurs & des plus affectionnez citoyens, qu'elle eust, & comment elle n'a pas moins souuent failly enuers eux, qu'ils peuuent auoir failly enuers elle. Elle enuoya Camille en exil, elle donna congé à Scipion, Cicéron fut banny apres Catilina, sa maison mise par terre, ses biens pilléz & saccagez: on exerça contre luy toutes les cruantez que Catilina mesmes eust peu faire. Rutilius ne porta autre loyer de son innocence, que de s'aller cacher en Asie. Le peuple Romain refusa vne fois à Caton d'estre preteur, & l'empescha de iamais estre Consul. Bref, nous sommes tous en general ingrats. Que chacun parle à soy-mesmes, il ne se trouuera pas-vn qui n'ait à se plaindre de quelque ingrat. Or

CHAP. XVII.
Autres ex-
ples de l'in-
gratitude du
public en-
uers les par-
ticuliers.
Camille.
Scipion.
Cicéron.

Rutilius.
Caton.

Des bien-faits,

Tout le monde est non seulement ingrat, mais confit en tous vices.

il ne se peut faire que tout le monde se plaigne, si on ne se veut aussi plaindre de tout le monde. Tout le monde donc est ingrat. Est-ce tout? Tout le monde encor est subiect à l'avarice: tout le monde est malicieux: tout le monde est coïard & craintif: & principalement ceux qui sont plus des braues, & des asseurez. Tu peux encore dire que tout le monde bruste d'ambition, que tout le monde a oublié la piété. Mais il ne se faut point mettre en cholere pour cela: il faut que tu leur pardonnes. Tout le monde a perdu l'entendement. Je ne veux point parler des choses incertaines: regarde seulement combien la ieunesse de ce temps est ingrate. Qui est celuy (quelque opinion qu'on ait de son innocence) qui ne souhaite la mort de son pere. Qui est celuy pour si modeste qu'il soit qui n'attende son dernier iour? Qui est celuy pour si religieux & pitoyable qu'on le die, à qui la vie ne semble trop longue? Combien trouue-l'on de maris qui regrettent la mort de leurs femmes, pour si vertueuses & honnestes qu'elles soient, sinon de peur de recompter la dot? Qui est celuy, de qui on a destendu la cause, à qui la memoire d'un si grand bien, dure plus que iusques au premier affaire qui luy survient? cela n'est que trop certain. Qui est celuy qui meurt sans se plaindre, & sans se fâcher de laisser ceste vie? Qui est celuy qui ose dire en mourant,

*Je n'ay que trop vescu, j'ay achemé le cours
Dont fortune a borné le nombre de mes iours?*

Qui est celuy qui ne sort de ce monde avec larmes & regrets? & toutesfois c'est à faire à vn ingrat, de ne se contenter point du temps qui luy est ordonné. Le temps te semblera tousiours court, si tu le comptes. Fais estat que le souverain bien n'est pas à la longueur du temps: prens en bonne part ce que nature t'en donne. Pour reculer la mort de quelques iours, tu n'en sentiras point plus de felicité: parce que l'attente ne fait point la vie plus heureuse, elle ne la fait que plus longue. O combien il vaut mieux, rendant graces aux Dieux, des honnestes plaisirs que nous auons receus, ne s'amusant point à compter les anneés d'autrui, estimer gracieusement les nostres, & penser que c'est autant de vie gaignee pour nous! Dieu m'a estimé digne d'une si longue vie. C'est assez vescu: il me pouoit faire viure plus longuemét, toutesfois, ie luy rends graces des biens qu'il me fait. Soyons donc recognoissans enuers les Dieux, enuers les hommes, & non seulement enuers ceux de qui nous auons reçu des biens, mais encor enuers ceux qui en ont fait aux nostres..

Exhortation à gratitude.

CHAP. XVII
Autre que-
sion, Si fai-
sans plaisir
à quelqu'un,
on s'oblige
aussi, les pa-
rés d'iceluy.

TV m'obliges (diras-tu) à vne infinité de personnes, quand tu dis, aux nostres. Celuy qui fait du bien au fils, en fait aussi, comme tu dis, au pere. Je veux que tu me faces entendre en premier lieu, ce que ie te demandois: & apres ie desire scauoir si celuy qui fait plaisir au pere, en fait aussi au frere, s'il en fait à l'oncle, s'il en fait aussi à son ayeul, à sa femme, à son beau-pere. Dy-moy, ou est-ce que ie me dois arrester: iusques à combien veux-tu que ie suyue l'ordre & le rang de tant de personnes? Si i'ay labouré ton champ, ne t'ay-je pas fait plaisir? Si i'ay esteint le feu qui brusloit ta maison, ou si ie l'ay faicte appuyer, de peur qu'elle ne s'enfonçast sur toy, n'est-ce pas vn bien faict? Si i'ay sauué la vie à ton esclau, ie puis dire que c'est pour te faire plaisir: & si i'ay sauué la vie à ton fils, n'auras-tu pas receu ce bien-faict de moy?

TV m'ameines des exemples differens & dissemblables. Car celuy qui laboure ma terre, ne fait pas le bien à la terre, c'est à moy. Celuy qui veut estayer ma maison, de peur qu'elle ne tombe, ne le fait que pour mon profit, car ma maison n'a aucun sentiment: ie luy en seray redeuable, autrement ma maison ne le seroit pas. Et celuy qui laboure mon champ, ne veut point faire plaisir au chāp, mais à moy. I'en diray autant de mon serf, qui m'appartient en pleine propriété : c'est mon profit qu'il ne soit point mort, & parce ie te dois recognoistre pour luy. Mais mon fils est capable de recevoir bien-faict, & par ainsi il prend le bien-faict, & ie m'en resioüis. Cela me touche bien, mais pourtant ie n'en suis point redeuable. Ie veux bien que tu me respondes, toy qui penses m'en estre point obligé, la santé du fils, la bonne fortune, la felicité, ses richesses, ne touchent-elles de rien au pere? Certainement il en sera plus heureux, si son fils est sain & sauue: comme il en seroit plus malheureux, s'il estoit mort. Quoy donc? celuy à qui ie porte vn bon-heur, & qui par moy est deliuré d'vn grand malheur, ne reçoit-il pas vn bien-faict de moy? non, (ce dit-il) car on donne des choses à quelques personnes, qui d'elles viennent apres iusqu'à nous. Mais on doit redemander tout à celuy auquel on a donné, comme aussi l'on demande l'argent à celuy à qui on l'a presté, iacoit que par quelques autres moyens il soit venu entre mes mains. Il n'y a aucun bien-faict, de la commodité & profit duquel nos parens ne se ressentent, voire ceux qui sont encor plus esloignez de nous. Il ne faut point rechercher entre les mains de qui, celuy qui aura receu vn bien-faict le voudra remettre: il ne faut ique regarder à qui tu l'auras premierement donné: il te faut tousiours reprendre du principal debteur, & de celuy qui l'a receu le premier. Responds-moy donc, ie te prie? Ne dis-tu point? Vous m'avez donné mon fils: s'il fust mort, ie n'eusse pas voulu viure apres luy. Ne voudras-tu point donc estre redeuable pour la vie de celuy que tu as plus estimee que la tiéne propre? Si i'ay sauué la vie à ton fils, ne te viens-tu pas ietter à genoux deuant moy? ne vas-tu pas rendre tes vœux & tes graces aux Dieux, comme s'ils t'auoient sauué toy-mesmes? Ces paroles t'eschappent malgré toy, C'est autant comme si tu m'auois sauué la vie: tu en as sauué deux ensemble, & moy principalement. Pourquoy dis-tu cela, si tu ne penses auoir receu vn grand bien? Parce que si mon fils a emprunté de l'argent que ie veux payer à son creancier, ie n'en seray point toutesfois le debteur: & que si mon fils a esté surpris en adultere, i'en rougiray bien de honte, toutesfois ie ne seray point l'adultere. Ie dis donc, que ie te suis obligé pour mon fils, non pas pource que ie le sois, mais pource que ie m'offre volontairement à payer pour luy. Ouy, mais la santé m'apporte vn extrême plaisir: ie reçois vn bien inestimable de sa vie, i'espargne la grande playe, & la ruine que sentent ceux qui meurent sans enfans. Or nous ne disputons pas maintenant si tu m'as apporté du profit, mais si tu m'as donné vn bien-faict. Car vne beste, vne pierre, vne herbe me sont profitables: toutesfois elles ne me donnent point des bien-faicts, parce qu'il n'en peut estre donné que par celuy qui a intention d'en donner: mais quant à toy, tu voulois donner au fils, & non pas au pere, lequel cependant tu ne cognois point. Par ainsi quand tu voudras faire cest argument, N'aurois-je point fait vn grand bien au pere, en sauuant la vie à son fils? fais-en aussi vn autre, & dis au contraire, Comment pourrois-je auoir bienfaict au pere, lequel ie ne cognois point, auquel ie n'ay iamais pensé? Et quoy, n'aduient-il pas quelquesfois que tu hayras mortellement le pere, & toutesfois tu voudras sauuer la vie au fils? voudrois-tu dire auoir donné vn bien-faict à ce pere, duquel lors tu estois ennemy mortel? Mais laissant à part ces questions

CHAP. XIX.
Responce à
la susdite
question, Le
plaisir ne
chet qu'en
creatures
sensibles &
raisonna-
bles,

Des bien-faicts,

Autre res-
ponse selon
le droit.

que ie traictois par dialogues, ie veux maintenant respondre en Iuriconsulte. Il faut donc auoir esgard à l'intention du donneur : il n'a donné bien-faict, sinon à celuy à qui il l'a voulu donner. Tout ainsi que s'il l'a fait pour l'honneur du pere, c'est le pere qui a receu le bien-faict : pareillement le pere ne sera point obligé, pour le bien qu'on a fait au fils, encor qu'il se ressent de ce bien-faict. Toutesfois, si l'occasion se presente, le pere ne sera point mal de vouloir aussi donner quelque chose, non point qu'il soit contraint par necessité de rien payer, mais parce qu'il pourra auoir trouué suffisante cause de commencer à faire plaisir. Il ne faut donc point redemander au pere le bien qu'on a faict au fils : & s'il aduient qu'il en rende la pareille, il doit plustost estre estimé iuste que recognoissant : car autrement on n'auroit iamais acheué. Si ie donnois au pere, on pourroit dire aussi, que i'aurois donné à la mere, à l'ayeul, à l'oncle, aux enfans, aux alliez, aux amis, à ses esclaves, à son pays. Où est-ce donc que le bien-faict commence de s'arrester? Car ie me trouue estre tóbé dans cest argument appellé des Grecs *Sorites*, qu'on n'acheue iamais, parce qu'il se traine, & coulât peu à peu, ne cesse d'aller tousiours en auant. On fait communément ceste question : deux freres ont grande inimitié ensemble, si ie sauue la vie à l'un, ay-ie vüe de bien-faict enuers l'autre, qui sera marry de ce que son frere n'est mort? Il n'y a point de doute que ce ne soit vn bien-faict, encore que ce soit malgré celuy qui le reçoit : comme au contraire, celuy ne donne point de bien-faict, qui apporte profit malgré soy.

Autres que-
stions, tou-
chant celuy
qui sauue la
vie à l'un
des freres
qui s'entre-
huyssent
mortelle-
ment.

CHAP. XX.
Si ce qui est
fâcheux,
peut estre
appelle bien-
faict.

VEux-tu appeller bien-faict (dira-il) ce qui le fâchie & le tourmente? Il y a plusieurs bien faicts qui ont le regard triste & fâcheux, comme quand il faut inciser vn homme, quand il le faut attacher, quand il luy faut donner des bou- tons de feu pour le guarir. Il ne faut point regarder si quelqu'un est marry apres auoir receu vn bien-faict : il faut voir s'il a eu occasion de s'en resioiür. Vne piece d'argent n'est pas faulse, si quelque estranger & barbare la refuse pour n'en cognoistre pas le coing. Il hait le bien-faict, & toutesfois il le reçoit, pourueu qu'il luy soit vtile, pourueu que celuy qui l'a donné, l'ait faict afin qu'il fust profitable. Il n'importe de rien, si quelqu'un reçoit vne bonne chose d'une mauuaise volonté. Mais vien-ça, pren ce faict au contraire, que quelqu'un vueille mal à son frere, & que toutesfois ce soit son grand profit qu'il viue. Ie l'ay tué. Ce n'est pas luy porter profit, encore qu'il pense que cela soit sô bié, & qu'il s'en resioiüsse. Celuy nous nuit avec vne grande trahison, quand il luy faut rendre graces des iniures, & des torts qu'il nous fait. Ie voy bien que c'est, si vne chose vous est profitable, vous l'appellerez bien-fait, si elle vous porte dommage vous ne la prendrez point pour bien-faict. Mais ie vous veux donner vne chose qui ne vous portera ny profit ny dom- mage, & toutesfois ce sera vn bien-faict. I'ay trouué le pere de quelqu'un estendu mort au milieu d'un desert, i'ay enseuely le corps : il semble que ie ne luy aye por- té aucun profit, parce qu'il ne se soucioit plus de quelle sorte il deust pourrir : il semble aussi que ie n'aye rien faict pour le fils, car que peut-il auoir gaigné à cela? Toutesfois ie vous diray ce que le fils a gaigné, il s'est acquité par mon moyen d'un deuoir pitoyable & necessaire, & d'un office solennel. I'ay fait à son pere, non seulement ce que le fils mesmes eust voulu, mais ce qu'il eust deu faire. Toutes- fois le fils ne me sera pas redevable de ce bien-faict, si i'ay enseuely son pere par vne affection commune d'humanité, & par pitié que l'homme porte à son sembla- ble, suyuant laquelle i'eusse fait mettre en terre le corps de quelque estranger. Toutesfois il me sera redevable, si j'ay recognu le corps de son pere, si en le mettant

Si c'est bien-
faire à au-
truy s'em-
ployer pour
luy en chose
qui semble
ne luy nuire
ne profiter.

mettant en terre i'ay pensé faire ce bien à son fils. Mais si i'ay couuert de terre le corps d'un homme incogneu, il n'y a aucun qui m'en soit redevable : car ie ne l'ay fait que pour la seule pitié qu'on porte publiquement à tous hommes. Quelqu'un me dira, Pourquoi te travailles-tu tant à sçavoir qui est celuy à qui tu as fait plaisir, comme si tu le devois quelque jour redemander ? Il y en a qui ont estimé qu'il ne falloit iamaïs redemander un plaisir, & se seruent des raisons suivantes: Vn indigne ne le rendra iamaïs, encor que vous le redemâdiez: celuy qui en estoit digne, le rendra de luy-mêmes, sans attendre qu'on le demande. D'auantage, si tu l'as donné à un homme de bien, attens, afin qu'en le demandant, tu ne luy faces tort, comme s'il ne le deuoit iamaïs rendre de la franche volonté : si tu l'as donné à un méchant, pren patience. Au reste pren garde que tu ne gastes & corrompes le bien-faict avec reproches & mauuaises paroles, & d'un plaisir, n'en fay point vne chose prestee. En outre, la loy qui n'a pas commandé de redemander un bien-faict, l'a allez desfendu. Cela est vray, pendant que la nécessité ne me presse point, pendant que la fortune ne me contraint pas, ie laisseray plustost en arriere le bien que i'ay fait, que de le redemander. Mais si c'est pour sauuer la vie à mes enfans, si ma femme est en danger de la sienne, si la liberté & le bien de ma patrie me contraint d'aller, où ie ne voudrois point: ie commanderay lors à ma honte, ie protesteray auoir plustost enduré toutes choses, auant qu'il me fust force de demander secours à un homme ingrat. En fin le besoin & la nécessité que i'ay de recouurer le bien que i'auois donné, vaincra la honte que i'auois de le redemander. D'auantage, quand ie fais un plaisir à un homme de bien, c'est avec telle condition de ne le repeter iamaïs, si la nécessité ne m'y contraint. Mais la loy (dit-il) ne permettant point de le demander, le desfend allez.

Si l'on peut redemander un plaisir.

Cas auxquels on le peut faire honnestement.

IL y a plusieurs choses dont on n'a point fait de loy, & pour la poursuite desquelles on n'a pas encor dressé d'action: toutesfois il y a vne coustume & maniere de viure entre les hommes plus forte que nulle loy, qui nous y donne entree. Il n'y a aucune loy qui desfende de reueler le secret de ton amy : il n'y a loy qui commande de garder foy à l'ennemy. Quelle ordonnance nous contraint de tenir les promesses que nous auons faictes: Il n'y en a point. Si est-ce que ie me pourray iustement plaindre contre celuy qui aura descouuert mon secret : ie me despiteray à bon droit, si apres m'auoir donné la foy, on ne me l'a pas gardée. Mais doncques d'un bien-faict (dit-il) vous en faites vne dette. Nullement: car ie n'y le point de contrainte pour le faire payer, ie le redemande: & pour mieux dire encor, ie ne le redemande point, ie l'en aduertis seulement. La plus extrême nécessité ne me pourroit contraindre d'aller chercher un homme, avec lequel il faut contester longuement. Celuy qui est si auant ingrat, qu'il ne se contente point d'estre aduerty & admonesté, ie le laisseray-là, ie ne l'estimeray point digne qu'il merite d'estre contraint à se rendre recognoissant. Comme les vsuriers se gardent de faire conuenir quelques-vns qu'ils sçauent auoir mangé tous leurs biens, ou estre deuenus si pauures qu'ils n'ont rien plus à perdre qui leur puisse faire honte : pareillement ie ne tiendray compte de quelques-vns qui se sont rendus ouuertement eshontez & opiniastres en leur ingratitude. Je ne redemanderay le plaisir, sinon à celuy qui me le rendra volontairement, & non point à celuy, des mains de qui il faudroit l'arracher par force.

CHA. XXI.
Replique à ceste dispute touchant la repetition des bien-faicts.

Des bien-faicts;

CHAP. XXII.
Il faut ad-
uertir & re-
memorer
ceux qui s'ot
tardifs & pe-
sans à reco-
gnoistre les
plaisirs re-
ceus.

IL y en a plusieurs qui ne sçauent nier le bien qu'ils ont receu, ni le rendre quand il en est besoin, qui ne sont point si bons que les recognoissans, ni si meschans que les ingrats: ils sont tardifs & nonchalans. Ce sont debtes qui ne sont point perduës, mais qui se recourent bien tard. Je ne sommeray point telle maniere de gens, mais ie les aduertiray, & puis qu'ils ne pésent pas à leur deuoir, ie les en feray souuenir. Je suis asseuré qu'ils respondront tout incontinent, Pardonnez-moy, ie vous prie: ie ne sçauois point que vous eussiez enuie de parler à moy de cela, si ie l'eusse pensé, ie le vous eusse présenté de moy-mesmes. Je vous prie, ne croyez point que ie voulusse estre ingrat, i'ay bonne souuenance du bien que vous m'auiez fait. Pourquoy craindray-je de rendre ces gens-là meilleurs qu'ils ne sont, & pour leur honneur, & pour mon profit? Je garderay tous ceux que ie pourray, de ne faire point de faute: à plus forte raison empeschera-je que mon amy n'en face point, & principalement contre moy. Je luy donne encor vn bien-faict tout nouveau, quand ie ne permets pas qu'il deuienne ingrat. Toutesfois ie ne luy reprocheray point asprement le bien qu'il a receu de moy, mais i'en parleray le plus doucement qu'il me sera possible, ie luy en rafraichiray seulement la memoire, afin qu'il s'aduise de me rendre la pareille, ie le prieray de me faire vn plaisir: & lors il pensera bien que ie le fais pour redemander le mien. Quelquesfois i'vseray de paroles rigoureuses, s'il y a esperance que par ce moyen il se doie amender. Mais pour le regard d'une personne deploreë, qui a du tout perdu la honte, ie ne le piqueray point d'auantage, afin que d'un ingrat ie n'en face vn ennemy. Toutesfois si nous voulons du tout n'admonester point les ingrats, nous les rendrons plus paresseux, & serons cause qu'ils recognoistront plus tard les biens qu'on leur fera. D'autre costé nous laisserions perdre quelques-vns qui peuuent encor receuoir guarison, & qui peuuent deuenir bons, si quelque sentiment leur touche la conscience: & si on leur donne vn aduertissement semblable à celuy duquel le pere a souuent corrigé son enfant, la femme a reduit quelquefois son mary qui se desbauchoit, l'amy a redressé la foy qui se commençoit à refroidir en son amy.

CHAP. XXIII.
Mais en par-
ticulier &
modestement,
pour ne con-
uertir son
bien-faict en
iniure.

IL y a des dormeurs qu'il ne faut point battre pour les esueiller, il ne faut seulement que les toucher vn peu. Pareillement il y en a qui ne sont point hors de volonté de rendre vn iour les plaisirs qu'ils ont receus, mais ils y vont laschement. Il faut esueiller ceste volonté. Ne sois point cause que ton bien-faict se conuertisse en iniure. Tu me ferois tort, si tu ne voulois point me redemander le plaisir que tu m'as fait, pour me faire deuenir ingrat. Quoy? & si ie ne sçay point ce que tu voulois que ie fisse pour toy? si i'ay esté empesché en d'autres affaires qui m'ont tenu de si près, que ie n'ay peu prendre l'occasion de le recognoistre? Je te prie, fay moy entendre ce que ie puis, & que tu desires de moy. Pourquoy te defies-tu de moy, aupaauant que m'essayer? Pourquoy te hastes-tu tant à perdre tout en vn coup & ton amy & ton bien-faict? Comment sçais-tu si ie te dois refuser, ou si ie l'ay oublié? si i'ay faute de bonne volonté, ou de puissance? Essaye-le plustost. Je l'en aduertiray doi, mais non point deuant tout le monde, ni avec paroles fascheuses. Je le feray si modestement, qu'il pensera estre reuenu de luy-mesmes en sa memoire, & n'y auro pas esté ramené.

CHA. XXIII.
Histoire me-
morable à ce
propos, d'un

VN soldat des vieilles bandes, qui auoit vſé de quelque violence enuers ses voisins, estant venu respondre deuant Iules Cesar des excès qu'on luy mettoit sus, voyant par le plaidoyer de ses parties, qu'il estoit fort chargé, Sire, auez-vous

fortune, (dit-il,) quand vous vous tordistes le pied auprès de la riuere de Suce. Et comme Cesar luy eust respondu, qu'il s'en souuenoit bien, le soldat continuant son propos luy dit, Vous n'aurez donc point oublié que vous estant couché sous vn arbre qui ne donnoit guere d'ombre, où vous vouliez reposer pour fuir l'ardeur du Soleil, en vn lieu rude & pierreux, dans lequel il n'y auoit que ce seul arbre, qui s'estoit poussé entre les pointes des rochers, il y eut vn de vos soldats qui estendit son manteau dessous vous. Apres que Cesar luy eut dit, Pourquoi ne m'en souuiendrois-je? ie me souuiens que i'estois demy-mort de soif, & que ne pouuant aller sur mes pieds iusques à vne proche fontaine, ie m'y voulois trainer, si vn de mes soldats (qui estoit des plus vaillans de mon armee) ne m'eust porté de l'eau dans son morion. Empereur, (dit ce soldat) pourriez-vous bien maintenant recognoistre cest homme & ce morion? Cesar respondit qu'il ne cognoistroit point le morion, mais qu'il recognoistroit fort bien le soldat: & dit en outre, fâché, comme ie pense, de ce qu'il vouloit interrompre le plaidoyer de la cause, pour ouyr ce vieil conte qu'il luy faisoit. Je croy, mon amy, que ce n'est pas toy. Cesar, (dit le soldat) vous n'avez pas tort de m'auoir ainsi mescogneu: car du temps que cela se fit, i'estois bien autre que ie ne suis maintenant. Depuis ce iour-là ie perdis vn œil à la bataille de Mondaga: & escor les chirurgiens me tirerent des os de la teste. Je pense que vous pourriez aussi peu cognoistre le morion, si ie le vous monstrois: car il fut party en deux pieces d'un coup de coutelas d'Espagne. Cesar commanda qu'on ne le travaillast plus, & donna à son soldat quelques petites terres, où estoit le droit de chemin prentu par les voisins, qui auoit esté cause de ceste querelle, & du procez qu'on auoit commencé contre luy.

soldat ramenant à Cesar son bien-faict.

Q Voy donc: ne demandera-il point son bien-faict à l'Empereur, qui auoit desia sa memoire chargée & confuse d'une infinité de choses, & à qui la grandeur de la fortune, pendant qu'il dressoit ses armées, ne donnoit point loisir d'entendre à la necessité d'un chacun de ses soldats? Ce n'est point le redemander, ce n'est que le reprendre, le trouuant tout prest en vn bon lieu, où il auoit esté mis en garde: toutesfois pour le reprendre, il faut estendre la main. Je le redemanderay donc, si ie suis contraint de le faire, ou par necessité, ou pour l'honneur de celuy avec qui j'ay affaire. Quelqu'un voulant parler à Tibere Cesar, commença son propos ainsi, Sire, ne vous souuiens-je point: lors sans luy donner loisir de dire aucune autre marque de leur ancienne familiarité, Tibere respondit: Je ne me souuiens de rien que j'aye esté. Tant s'en faut, qu'il fallust redemander vn plaisir à cest homme-là, qu'il valloit mieux desirer d'en auoir perdu la memoire. Il desdaignoit la cognoissance de tous les anciens amis & compagnons: il vouloit qu'on respectast seulement sa fortune presente, qu'on ne se souuint, & qu'on ne parlât d'autre chose: il prenoit son ancien amy pour vn inquisiteur. Il vaut mieux redemander en temps & lieu, le plaisir que vous avez fait autresfois, que d'en requerir vn tout nouveau: mais il faut parler si modestement qu'un ingrat mesme ne puisse seindre l'auoir oublié. On pourroit bien se taire pour quelque temps, & prendre patience, si ceux avec qui nous viuons estoient sages: & toutesfois ce ne seroit point encore mal-fait de faire entendre aux sages l'estat de nos affaires, & le besoin que nous aurions. Nous prions bien les Dieux qui cognoissent toutes choses: les prieres n'obtiennent point ce que nous leur demandons, elles les aduertissent seulement de ce que nous voulons auoir d'eux. Ce prestre qui parle dans Homere, represente aux Dieux l'honneur qu'on leur fait, & les autels qu'on leur dresse deuotieu-

CHAP. XXV.
Exemple contraire en Tibere, qui ne voulut escouter celuy qui le vouloit ramener de chose sensible.

Moyen de redemander à son amy le plaisir qu'on luy a fait.

Des bien-faits,

sement, afin qu'il les rende propices à ses prières, & ils obeyssent. C'est vne seconde vertu de vouloir estre admonné, & de pouoir souffrir vne remonstration. Il faut conduire l'ame çà & là, en luy secoüant doucement la bride. Il y en a peu qui se soient parfaitement bien gouuerner par elle : mais ceux qui par honnestes aduertissemens retournent au bon chemin, tiennent le second lieu. Il ne leur faut point oster la guide qui les conduit. Quand nous fermons nos yeux en dormant, nous ne perdons point pour cela la veüe : il est bien vray que cependant nous n'en faisons rien, mais le lendemain la clarté du iour que les Dieux nous enuoyent, les rappelle à leur travail accoustumé. Les instrumens & les outils reposent sans rien faire, si l'artisan ne les employe à la besongne : cependant il a bonne volonté dans son ame : mais la paresse ou la desbauche, ou l'ignorance de son mestier le fait chomer. Nous deuons donc rendre meilleure nostre volonté, & ne la deuons point par despit laisser longuement en son vice : mais suiuant la façon des precepteurs qui enseignent des ieunes enfans, nous deuons endurer patiemment, & pardonner s'ils ont oublié quelque chose par vne mauuaise memoire. Et tout ainsi qu'en leur disant vn mot ou deux, ils leur remettent entierement le texte de leur leçon en ressouenance : pareillement il faut avec quelque petite remonstration, faire souuenir les oublieux de nous rendre la pareille.

Fin du cinquieme liure des Bien-faits.



LE SIXIESME

LIVRE DES BIEN-FAICTS

DE LVC. ANN. SENEQVE.

SOMMAIRE.

Si un bien-faict peut estre osté. Difference entre la chose qu'on donne, & l'action du bien-faict. Marc Antoine voyant sa fortune le delaisser, s'escria n'auoir rien que ce qu'il auoit donné. Nous ne sommes que procureurs & depositaires de nos biens pour autrui. Quand une iniure suiuanse surmonte le bien-faict, si on la peut venger, & user de compensation il n'y a point de bien-faict, s'il n'y a une precedente pensee d'amitié & bien-veillance. On peut ignoramment recevoir un plaisir, mais aucun n'en peut faire qu'il ne sçache l. Vouloir faire, comme celuy ne fait point iniure qui ne la pense faire. Quelqu'un nous apporte profit pour s'en faire à soy-mesmes, à sçauoir-mon si nous luy en sommes redevables, & les exemples à ce propos. Ce qu'on doit au Medecin & au Precepteur, qui ont soin de nous comme nos amis. Si le Prince auoit fait citoyens de Rome tous les Gaulois, & donné immunité aux Espagnols, comment en seront-ils redevables? Dequoy & en quelle façon nous sommes redevables au Soleil & à la Lune, à Dieu, à la nature, aux peres & meres. De ceux qui desirer des aduersitez aduenir à ceux desquels ils ont receu quelque bien-faict pour apres les en retirer, et se monstrier recognoissans. Dequoy ont besoin les plus grands Princes du monde, et ce qui deffaut à ceux qui ont tout le monde en leur possession, et a fort beaux exemples a ce propos, mesmement de Xerxes et Auguste. De ceux qui faisoient deux rangs entre les amis qui les venoient saluer. Où est-ce qu'on doit chercher le vrais amis. Celuy qui se haste trop d'estre recognoissant, se rend ingrat. Du bannissement de Callistratus Grec, et Rutilius Romain. Si le Medecin, l'artisan, ou le marchand peuuent desirer des maux à leurs citez pour faire leur profit. Il y a autant de vice à recevoir et prendre ce que tu ne dois point, comme de ne donner point ce que tu dois donner.

Ly a des questions, (mon bon Liberalis,) qu'on propose seulement pour exercer l'esprit, & qui sont tousiours hors de la carriere. Il y en a d'autres qui donnent beaucoup de plaisir en les disputant, & apres les auoir debatues, nous sont grandement profitables. Je t'en veux presenter de toutes façons. Commande donc comme il te plaira, ou que ie les poursuiue du tout, ou que ie les presente seulement sur le theatre, pour voir à quel rang elles deuront parler en nos ieux, & encore que tu commandes qu'on les face incontinent retirer, on aura neantmoins auancé quelque chose: parce qu'il fait bon aucunesfois cognoistre ce qui seroit inutile d'apprendre. Je te regarderay donc au visage, & comme ie verray que tu y prédras

CHAP. I.
Les discours
se font pour
exercer l'es-
prit pour le
rejouir, &
luy profiter.

Des bien faictz.

plaisir, ou que tu t'en fâcheras, i'en retiendray les vnes plus longuement, & en chasseray les autres.

CHAP. II.
Premiere
question, si
vn bien-faict
nous peut
estre osté.

Responſe,
nature ne
reuoque
point ce
qu'elle a do-
né.

Nous auons demandé cy-deuant, si vn bien-faict peut estre osté. Quelques-vns disent que cela ne se peut faire. Car le bien-faict n'est point vne chose, c'est vne action. Tout ainsi que le present est vne chose, & la donation vne autre, & que celui qui va sur mer est vn, & la nauigation vn autre, & que le malade n'est point sans maladie, & toutesfois ce n'est pas tout-vn que le malade & la maladie: pareillement le bien-faict est vne chose à part, & ce qui vient entre nos mains par le moyen du bien-faict, en est vne autre. Le bien-faict n'a point de corps qui se puisse toucher, il ne se peut aneantir, encor que la matiere du bien-faict soit pourmencee çà & là, & qu'elle change souuent de maistre. Par ainsi ce seroit oster à toy-mesme Nature mere de toutes choses ne peut reuoquer ce qu'elle a vne fois donné. Elle peut bien ne continuer point son bien-faict, mais elle ne le peut pas abolir. Celuy qui meurt, a esté iadis en vie. Celuy qui a perdu les yeux, voyoit auparauât. On peut bien faire que ce que nous auons ne soit plus, mais il ne se peut faire qu'il n'ait auxresfois esté. Vne partie du bien-faict, voire la plus certaine, est celle qui est desia passée. Quelquesfois on nous empesche bien de iouir plus longuement d'un bien-faict: mais vn bien-faict ne se peut point effacer du tout. Iacoit que nature y voulust employer toutes ses forces, elle n'a toutesfois aucun pouuoir sur le passé. On peut bien oster & raurir vne maison, vne somme d'argent, vn esclau, & tout ce, surquoy le nom de bien-faict se peut estendre: mais le bien-faict demeure ferme & immuable. Il n'y a force ni violence au monde, qui puisse faire que cestui-cy n'ait donné, & que l'autre n'ait receu.

CHAP. III.
Ce qu'il cō-
ſirme par le
propos de
M. Antoine
reduit à la
necessité de
se tuer.
Parole qui
mōſtre quel
biē les grāds
peuēt faire
au moyen
de leurs ri-
cheſſes.

Certainement il me semble que Marc Antoine parloit en hōme de grand cœur dans les vers du Poète Rabirius, lors que voyant sa fortune changee se retirer ailleurs, & qu'il ne luy estoit plus rien demeuré que la seule commodité de se tuer (encore falloit-il qu'il l'embrassast bien-toſt pour ne la perdre point) il s'escria hautement, Je n'ay rien maintenant que ce que i'ay donné. O combien en pourroit-il auoir d'auantage, s'il eust voulu! Ce sont les richesses les plus asscurées, qui ne bougeront iamais d'un lieu, pour si grand changement que l'incōſtance des choses humaines, & la fortune puisse amener. Car d'autant plus qu'elles seront grandes, elles seront ſuiuies & accompagnées de moins d'enuie. Pourquoi veux-tu espargner tes richesses, comme si elles appartenoiſſent ſeulement à toy? tu n'en es que procureur. Tous ces biens qui vous rendent ainſi enſlez, qui vous rendent orgueilleux, & qui ſemblent vous eſſeuer deſſus les grandeurs du monde, vous contraignent oublier voſtre petireſſe: toutes ces richesses que vous cachez ſi ſoigneuſement ſous des portes de fer, où vous tenez nuit & iour garde de ſoldats, tout ce que vous auez acquis aux deſpens du ſang & de la vie d'autrui, ce que vous deffendez avec la voſtre, ces biens, pour la conuoitiſe deſquels vous conduiſez vne troupe de nauires pour enſanglanter la mer, ces biens pour leſquels vous allez aſſieger des villes, ignorans cōbien de ſortes d'armes la fortune appreſte contre ceux à qui elle ſe rend contraire: pour l'ambition deſquels, (apres auoir ſi ſouuent rompu les traictez de paix qu'on auoit faite entre les allies, entre les amis, entre ceux d'un meſme ordre, & d'un meſme college :) pour leſquels on a veu toute la terre froiſſée & rompuē entre les forces & les armées de deux qui s'entre-faiſoient la guerre: ces biens, dis-ie, & ces richesses ne ſont point à vous, elles ne ſont entre vos mains, que par maniere de deſpoſt, elles appartiēnent desia à vn autre maistre. L'ennemy ſur lequel vous les auez pillées, ou le ſucceſſeur de l'inimitié qu'il vous portoit, les viendra tout à ceſte heu-

re raur. Mais veux-tu ſçauoir par quel moyen tu pourras faire qu'elles ſoient du tout à toy? Ce ſera en les donnant à quelqu'un. Auiſe donc à tes affaires. Acquiers-toy vne plus aſſeuree poſſeſſion des choſes qui ne te pourront iamais eſtre rauies. Tes richelſes n'en ſeront pas ſeulement plus certaines, elles en ſeront plus honorables. Ce que tu admires & priſes tant, ce que tu penſes qui te face ſi riche & ſi puillant, tandis que tu le retiens entre tes mains, n'a le nom que d'une vilaine auarice, c'eſt vne maiſon, c'eſt vn eſclau, c'eſt de l'argent, mais apres que tu l'as donné, il reçoit vn nom plus honneſte, & s'appelle bien-faict.

CHAP. III.
L'outrage
que on re-
çoit aucune-
fois de ceux
auxquels on
a de l'obli-
gation, excu-
ſe de reco-
gnoiſtre le
bien receu
d'eux.

Tv conſeſſes bien (dit-il) que nous ne ſômes point quelquefois redevables à ce-
luy de qui nous auôs receu vn bien-faict. Il nous a eſté dôc oſté. Il y a pluſieurs
cauſes qui nous mettér hors d'obligatiô du bié que nous auons receu, non pas qu'il
ait eſté rai, mais parce qu'il s'eſt corrompu par vn autre moyé. Quelqu'un a plaidé
ma cauſe, lors que i'eſtois accuſé d'un crime capital, touteſois il a pris ma femme par
force. Il ne m'a pas oſté le bien qu'il m'auoit donné, mais en m'offenſant apres d'un
des-honneur, & d'un outrage pareil, il m'a deſchargé de ceſte dette. Et ſ'il m'a of-
fenſé d'une iniure plus grande que n'eſtoit le bien que i'auois receu de luy, n'ô ſeu-
lement il a perdu la grce de ſon bien-faict, mais il eſt en ma puillânce de m'en plain-
dre, & de m'en vèger, ſi faiſant comparaiſon du bien-faict, ie trouue l'iniure plus pe-
ſante. Par ainſi donc le plaſiſt ne ſe perd point, mais il demeure effacé & ſurmôré.
Quoy? ne ſe trouue-il point de peres ſi cruels & ſi meſchans, qu'il eſt permis & loi-
ſible aux fils de ſe mettre hors de leur obeyſſance, & de fuir leur compagnie? Nous
ont ils pour cela oſté ce qu'ils nous auoient deſia donné? Non. Mais l'impieté, & le
mauuais deuoir dont ils ont vſé enuers nous depuis quelque temps en ça, efface &
couure tout le bien, & tout le gracieux traiçtement qu'ils nous auoient faict par le
paſſé. Le bien-faict premier n'eſt pas effacé, mais ſeulement le gré que i'en deuois
ſçauoir. Ils ne font point que ie n'aye encor leur bié-faict deuers moy, mais ils font
que ie n'en ſois point redevable. Si quelqu'un m'a preſté de l'argent, & qu'apres il
ait brulé ma maiſon, ſa dette doit eſtre compenſée avec le dommage qu'il m'a
faict: ie ne l'ay point payé, neantmoins ie ne luy dois rien. Pareillement celuy qui
m'ayant quelque temps traiçté doucement, & m'ayant eſté auparauant liberal, a
vſé apres de cruauté, de brauades, & d'outrage enuers moy, m'a depuis remis en
ma franche liberté, & m'a fait tel comme ſi iamais ie n'auois rien receu de luy.
Car c'eſt luy qui a fait tort, & qui a vſé de violence enuers ſes bien-faicts. Le ſei-
gneur d'une terre ne peut point contraindre ſon metayer de payer le prix de la fer-
me (encore que l'inſtrumēt ne ſoit point annullé) ſ'il eſt venu fouler aux pieds les
bleds qui eſtoient en herbe, ſ'il eſt venu couper les arbres fruitiers: n'ô point, parce
qu'il n'a encor receu le prix cōuenu, mais parce qu'il eſt cauſe que le fermier ne
le peut payer. Et voila comment le creancier eſt ſouuent condamné enuers ſon
debteur, ſ'il a pris pour quelque autre cauſe plus que ce qu'il a preſté ne monte. Le
Iuge ne s'eſt point aſſis entre le creancier & le debteur pour dire ſeulement, Tu as
preſté de l'argēt. Que dira donc le Iuge? Tu as emmené ſon beſtail, tu luy as tué vn
eſclau, tu iouis d'une ſienne terre qu'il ne t'a point vèdue. Apres que tout cela ſera
bien compté & calculé, tu eſtois venu creancier, retourne-t'en redevable. Souuent
auſſi le bien-faict demeure entre nos mains, ſans que nous ſoyons obligez de le ren-
dre, ſi le donneur s'en eſt repenty, ſ'il a dit qu'il eſtoit bien malheureux de l'auoir
donné, ſi'en le donnant il a ſouſpiré, ſ'il a renfrongné le viſage, ſ'il a dit qu'il pen-
ſoit l'auoir pluſtoſt perdu que donné, ſ'il l'a fait pour ſon profit ou non point
pour l'amour de moy, ſi apres il n'a ceſſé de le reprocher, de s'en glorifier,

Des bien-faicts,

de s'en vâter, s'il est cause qu'on trouue aigre & desplaisant son bien-faict. Par ainsi vn plaisir peut demeurer entre nos mains, encore qu'il ne soit point deu: côme il y a quelque sorte de deniers desquels on refuse ordonner rébournement au creancier: ils luy sont vraiment deus, mais il n'en peut poursuire le payement.

CHAP. V.
D'ailleurs, le plaisir & l'iniure receus d'une mesme personne, leuent toute obligation de l'un à l'autre.

L faut pareillement venir à cōpte des bien-faicts & des iniures. Tu m'as fait vn plaisir, mais aussi tu m'as fait bien-tost apres vn outrage. On doit recognoistre le bien-fait, on doit aussi véger l'iniure. Je ne luy dois aucune grace, il ne me doit aussi aucune peine. L'un est quitte envers l'autre. Quand nous disons, Je luy ay rendu la pareille, nous ne disons point, Je luy ay rendu le mesme bien qu'il m'auoit fait, mais nous luy en rendons vn autre pour le sien. Car rendre est bailler vne chose pour vne autre, Pourquoy non? veu que le payement ne rend point la chose prestee, mais elle en rend autant. Nous disons, Je luy ay rendu son argent, encore que nous ayons payé en pieces d'or, encore qu'il n'y ait aucune monnoye, encore que ie l'aye payé en cedulles, & cession de sommes qui m'estoient deuës, encore qu'il m'ait quitté sa dette. Il me semble que tu me dis que ie perds ma peine. Car qu'ay-je affaire de sçauoir, si de ce qui n'est pas deu, il en demeure encore obligation? Ce sont de ces vaines subtilitez des Iuriscultes, qui disent qu'on ne peut prescrire vne heredité, mais qu'on peut bien prescrire les choses qui sont de l'heredité. Il vaut mieux que tu faces en cecy vne distinction qui ne sera pas hors de nostre propos, sçauoir est, si vn homme m'a fait vn plaisir, & qu'apres il m'ait fait vn outrage, si ie luy dois rendre la pareille du plaisir, & neantmoins me venger de l'iniure, & satisfaire séparément comme à deux diuerses debtes: ou plustost compenser l'un avec l'autre, & pour n'auoir rien plus à demesler avec luy, faire que le bien-faict demeure effacé par l'iniure, & l'iniure par le bien-faict. Car ie voy que cela se garde par les Cours. C'est à vous à sçauoir quelle resolution il s'en fait en vos escholes. Les actions sont separées, & l'on nous poursuit de ce que nous poursuuons. Il y a confusion d'instance & d'actions, si quelqu'un a mis vn deposit deuers moy, & qu'apres il m'ait desrobé: car j'auray mon action pour le larcin contre luy, & au contraire, il aura la sienne pour le deposit contre moy.

CHAP. VI.
Par la comparaison de l'outrage & du bien-faict receus, il faut iuger lequel excède.

Les exemples que tu m'as proposez, (mon Liberalis,) sont contenus dans certaines loix qu'il faut necessairement suivre. Car vne loy ne se mesle point avec l'autre, chacune tiét son chemin separé: le deposit a son action à part, aussi bien que le larcin. Le bien-faict n'est point subiect à aucune loy: i'en suis l'arbitre tel qu'il me plaist. Il m'est permis d'estimer cōbien on m'a fait de plaisir, ou combien on m'a apporté de dommage: & ce fait ie prononceray ma sentence, s'il m'est plus deu que ie ne dois. En iugeant par les loix & ordonnances, ie n'ay aucun pouuoir, il faut aller où elles me conduisent: mais quand il est question d'un bien-faict, j'ay toute liberté de iuger comme ie voudray: & par ainsi, je iuge sans les separer, & sans departir les actions, ie renuoye les iniures & les bien-faicts deuant vn mesme iuge: autrement tu me commanderois d'aimer & de hayr en mesme temps vne mesme personne, me plaindre de luy, & luy rendre grâces: ce que nature ne peut permettre. Il me sera bien plus aisé, en comparant l'iniure & le bien-faict l'un avec l'autre, cognoistre par mesme iugement, & determiner, s'il me restera plus à deuoir de l'iniure qu'il m'a faite, que ie ne luy deuray de son bien-faict: comme si sur mon escriture, quelqu'un tiraist de nouvelles lignes sur celles que j'auois desia faites, il n'osteroit point les premieres lettres, il ne feroit que les effacer & couvrir, tout ainsi l'iniure qu'on fait de nouveau, couure le premier bien-faict, & empesche seulement qu'on ne le peut bonnement lire.

TOn visage, (par lequel ie me veux gouuerner,) commence de se renfrongner, tu rides le front, comme si ie m'elcartois desia trop loin : Il me semble que tu me dis,

*Où Vas-tu à main droite, eslongné de ce port?
Dresse ta course à moy, & renien sur ce bord.*

CHAP. VII.
Autre question, si nous auons de l'obligation à celuy qui nous a fait du bien contre son gré, & à son desceu.

Ie ne puis m'en approcher d'auantage. Parquoy si tu penſes que ceste question ſoit allez traittee, paſſons maintenant à vne autre : ſi nous ſommes redeuables à celuy qui nous a fait quelque bien malgré ſoy. Ie pouuois dire cela plus ouuerrement, mais il falloit que la propoſition fuſt plus confuſe, afin que la diſtinction qui ſuyuoit apres, monſtraſt que nous diſputons l'un & l'autre point: ſçauoir eſt, ſi nous ſommes redeuables à celuy qui nous a porté profit, ſans auoir eu volonte de le faire, & à celuy auſſi qui nous a profité ſans qu'il le ſçeuſt. Car quant à celuy qui nous a fait plaiſir malgré ſoy, il eſt tout certain que nous ne luy en ſommes de rien redeuables. Cela eſt ſi clair, qu'il n'eſt pas beſoin d'y prendre aucunes paroles. Ceste difficulté eſt aiſee à diſſoudre, & toutes autres ſemblables à ceste-là, ſi lors qu'on les voudra diſputer, nous penſons cecy, ſçauoir eſt qu'il n'y a aucun bien-faict, ſi le cœur & la penſée de celuy qui le donne, ne le porte iuſqu'à nous, & ſi ceste penſée n'eſt gracieuſe & amiable. C'eſt pourquoy nous ne rendons iamais graces aux riuieres, iaçoit qu'elles traignent de grands vaiſſeaux, iaçoit qu'elles portent les armées dans leurs larges & profonds canaux, qu'elles ſoient pleines de poiſſons, qu'elles ſoient delectables, & encores qu'elles paſſierr apres de nos champs pour les arroſer. Aucun ne penſe eſtre redeuable au Nil, aucun ne luy peut mal vouloir, ſ'il a inondé & couuert ſes terres, ou ſ'il s'eſt retiré trop tard. On ne reçoit point de bien-faict du vent, encores qu'il ſoit doux & fauorable, ny des viandes qui nous ſont ſaines & profitables. Car celuy qui me voudra donner vn bien-faict, il doit non ſeulement me porter profit, mais il doit auſſi auoir la volonte de le faire. Voila pourquoy nous ne deuons rien aux beſtes brutes, & toutesfois à combien d'hommes la viſtelle des cheuaux a ſauué la vie: ny aux arbres, & toutesfois combien de perſonnes preſques mortes de chaleur ſe ſont venues rafraichir ſous leur ombre? Mais quelle difference y a-il entre celuy qui m'apporte profit ſans ſon ſçeu, & celuy qui ne l'a peu ſçauoir, veu que l'un & l'autre a eu faute de volonte? Quelle difference y a il de vouloir que ie ſois redeuable à ce nauire, à ce charriot à ceste lance, ou à celuy qui auoit ou auſſi peu de volonte de me faire plaiſir, comme ces choſes-là, & qui ne m'a eſté profitable que par fortune?

Au bien-fait il faut conſiderer le profit & la volonte.

Nous pounons bien recevoir vn plaiſir, ſans ſçauoir de qui : mais aucun n'en peut recevoir de celuy qui ne ſçauoit point qu'il en fiſt. Comme il y a pluſieurs perſonnes qui ont eſté guaris par vn cas fortuit, toutesfois cela ne merite point d'eſtre appellé remede: comme quelques-vns ont recouré leur ſanté pour eſtre tombez dans vne riuiere, en temps qu'il faiſoit grand froid: comme quelques autres ont perdu la fièvre quarte à grands coups de fouets: ou comme vne ſoudaine crainte qui auoit laiſſé l'eſprit, le tenant empesché de nouuelles faſcheries, trompoit l'heure que l'acez auoit accouſtumé de venir : & toutesfois rien de tout cela n'eſt eſtimé ſalutaire, iaçoit qu'il ait apporté ſanté. Pareillement il y a des hommes qui nous profitent ſans le vouloir, ou pluſtoſt parce qu'ils ne leuulent pas faire: ſi eſt-ce que pour cela nous ne leur ſommes de rien redeuables. Quoy? ſi quelque

CHAP. VIII.
Diuerſes raiſons & ſimilitudes pour monſtrer que nous ne ſommes de rien tenus à celuy qui nous a bien-fait, avant volonte de nous mal-taire.

Des bien-faicts,

bonne fortune auoit changé leur mauuais conseil en vne meilleure fin , penseroistu que ie deusse rien à celuy qui me voulant tuer , auroit tué mon ennemy? à celuy qui m'eust fait mourir , si sa main n'eust failly ? Souuent vn tefmoin qui se pariauroit au sçeu de tout le monde, a osté la foy qu'on adioustoit aux tefmoings qui disoient verité, & a fait que pensant que ce fust vne calomnieuse conspiration , les Iuges ont eu pitié de l'accusé. Souuent le trop grand pouuoir & autorité de l'aduersaire a osté le criminel d'entre les mains des Iuges, lesquels sur la faueur & credit de l'accusateur ne vouloient point perdre celuy, qu'ils eussent autrement condamné par la iustice de la cause. Toutesfois ce que ces gens-là font, encore qu'il soit profitable, ne se peut appeller bien-faict, parce qu'il faut considerer plustost où l'on enuoyoit le traict, que non point où il a touché. C'est la volonté & le dessein qui separe le bien-faict d'auec l'iniure, & non point l'euenement. L'aduersaire qui m'accuse, quand il alleguera deux choses contraires, quand il offensera le Iuge par sa superbe, & par son intolence, quand il aura obmis par imprudence de faire ouyr quel que tefmoing, donne grand aduantage à ma cause. Je n'ay que faire de mettre deuant mes yeux, si c'est à mon profit qu'il a failly : car son intention estoit de me nuire..

La volonté, non l'euenement separe le bien-faict d'auec l'iniure.

CHAP. IX.
Vn plaisir merite le nom de bien-faict s'il n'est conioint avec la volonté.

Certainement pour estre recognoissant, ie dois vouloir faire ce qu'il a fait. S'il vouloit que ie prinssie cela pour vn bien-faict, il en deuoit auoir eu la volonté. Y a-il rien plus iniuste, que celuy qui veut mal à vn homme, de ce qu'en vne grande foule de peuple il a marché, on luy a fait sauter de la bouë dessus luy, ou en le poussant, l'a fait aller plus viste qu'il ne vouloit ? Toutesfois quelle autre raison est-ce qui empesche qu'il ne s'en puisse plaindre, attendu que c'est iniure de faire tout cela, si ce n'est qu'il n'y pensoit pas quand il l'a fait ? Ceste mesme chose qui a empesché que l'un n'a sçeu faire plaisir, a aussi empesché que l'autre n'a point fait d'iniure. C'est la volonté qui nous fait estre amis, ou ennemis. Combié en voit-on qu'une maladie a retenus de n'aller point à la guerre: Vn adiournement personnel, qu'un ennemy auoit obtenu contre quelques-vns, les garda de ne se trouuer point dans leur maison, lors que elle s'enfonça. Il y en a encore qui par vn naufrage ont euité de tomber entre les mains des coursfaires. Toutesfois nous ne sommes redevables à ce malheur-là d'aucun bien-faict, parce qu'un cas fortuit n'a aucun sentiment d'amitié, ny à nostre ennemy, qui nous vouloit trauailler par procès, & tenir en l'arrest. Ce n'est point bien-faict, s'il ne prouient de bonne volonté, & si celuy qui l'a donné ne recognoist l'auoir voulu donner. Si quelqu'un m'a porté profit sans y penser, ie ne luy en dois rien: il m'a fait bien, lors qu'il me vouloit nuire, ie feray comme luy.

CHAP. X.
Mais la seule volonté ne suffit pas pour acquiescer de l'obligation sur quelque un.

Pour reuenir au premier point, tu veux que pour rendre la pareille, ie face quelque chose : & toutesfois celuy qui m'a porté profit, n'a rien fait. Parlons à ceste heure du second. Tu veux que ie le recognoisse, & que ie luy rende d'une bonne affection ce qu'il m'a donné, encore qu'il n'en eust aucune volonté. Que pourrois-je dire du troisieme, duquel l'iniure s'est changee en bien-faict: Pour me rendre redevable enuers toy, ta seule volonté de m'auoir voulu bien-faire n'y suffiroit point: & pour ne te deuoir rien, il suffit que tu ne m'ayes rien voulu donner. Car la seule volonté ne peut pas donner le nom à vn bien-faict. Mais tout ainsi que ce ne seroit point vn bien-faict, si vne bonne & pleine volonté estoit abandonnee de la fortune: pareillement ce n'est point vn bien-faict si la volonté n'a marché deuant la fortune. Car il ne suffit pas que tu m'ayes porté quelque profit, il faut, pour t'en estre obligé, que tu m'ayes par vne affection premeditee voulu profiter..

Cleanthes vse de cest exemple : l'ay commandé (dit-il) à deux de mes esclaves d'aller prier Platon, qui estoit à l'Academie, de venir parler à moy: l'un d'eux l'a cherché par tout le Portique, il est allé en tous les lieux, où il pensoit le pouuoir trouuer, en fin ayant perdu sa peine il est reuenu bien las à ma maison : l'autre s'est amusé au premier basteleur qu'il a trouué, il a couru les ruës avec quelques autres esclaves desbauchez, en fin comme il iouoit avec eux, il a trouué Platon qui passoit par la ruë, quand il ne le cherchoit point. Nous deuons louer le seruiteur qui print tant de peine pour faire ce qu'on luy auoit commandé, & ferons fouëter celui qui a esté plus heureux en sa paresse. C'est la volonté qui loge le bien-faict dans nous, & qui est de telle condition, qu'elle seule m'oblige à rendre ce que ie prens. C'est peu de chose qu'il ait eu la volonté sans apporter profit. C'est peu de chose d'auoir porté profit, sans en auoir eu la volonté. Pren le cas que quelqu'un ait eu volonté de donner, & que toutesfois il n'ait point donné. l'ay bien la volonté, mais ie n'ay point le bien-faict, qui ne se peut consommer & parfaire qu'avec la chose & la volonté. Tout ainsi que ie ne dois rien à celui qui m'a voulu prestre, & ne l'a point fait, partiellement ie seray bien amy de celui qui m'a voulu faire vn plaisir, & ne l'a peu faire, toutesfois ie ne luy seray de rien redevable. l'auray bien la volonté de luy donner, parce qu'il l'a eue enuers moy. Au reste si la fortune m'est plus fauorable, & que i'aye le moyen de luy donner quelque chose, ce ne sera pas luy rendre la pareille, ce sera luy donner vn bien-faict, lequel apres il deura recognoistre enuers moy, parce que j'ay commencé de donner.

CHAP. xii.
Elle sert peu
sans l'effect,
& vn plaisir
fait par ha-
zard, oblige
aussi peu.

I'Entens à ceste heure ce que tu veux demander, il ne faut point me le dire, ton village parle assez: Sommes-nous redevables à celui qui pour faire profit à soy-mesmes, nous en a fait aussi? Car ie t'ay souuent ouy plaindre qu'il y a des personnes, qui mettent sur le conte d'autrui, ce qu'ils donnent à eux mesmes. Ie te respondray à cela, (mon Liberalis :) mais ie veux premierement diuiser ceste petite question en deux, & separer ce qui est iuste, d'avec ce qui est inique: parce qu'il y a differēce, si quelqu'un nous dōne ou pour son profit seul, ou pour le nostre seul, ou pour son profit & pour le nostre ensemble. Celui qui ne pensant qu'à son profit seul, nous est toutesfois profitable (parce qu'il ne peut autrement faire son profit) doit estre mis en mesme rang que ceux qui font prouision de pasture pour nourrir l'Hyuer & l'Esté leur bestail, ou qui nourrissent bien les esclaves pris en guerre, ou qui engraisent les vaches & les tiennent bien frottées & bouchonnées, pour les vendre plus chèrement, ou le maistre des escrimeurs à outrance, qui enseigne la famille de ses esclaves le plus soigneusement, & la tient le mieux armee quil luy est possible. Il y a grande difference (comme dit Cleanthes) entre le bien-faict & la negotiation.

CHAP. xiii.
Autre ques-
tion tou-
chant ceux
qui font du
bien à au-
trui pour en
receuoir
eux mesmes.
Distinction
sur ce pro-
pos.

Av contraire ie ne suis point si mesconnoissant, que ie ne vueille deuoir à celui, qui m'ayant apporté du profit, en a aussi fait pour soy. Ie ne desire point qu'il regarde tant à mon vtilité, qu'il oublie du tout la sienne. l'ayme mieux, que le biē qu'il m'aura fait, luy soit plus profitable qu'à moy: & pourueu que celui qui donne, regarde à nous deux, & qu'il ait parti le bien-faict entre luy & moy, ie ne me soucie point que sa part soit la plus grande. Mais s'il m'a fait compagnon de son bien, s'il a pensé à nous deux, ie serois non seulement iniuste, mais encore ingrat, si ie ne me resiouyssois, que ce qui m'a esté profitable, luy ait pareillement porté profit. Ce seroit vne grande malice, si nous n'appellions bien-faict, que cela

CHAP. xiiii.
Il ne faut
point tant
affecter son
profit parti-
culier, que
ce soit au
preiudice ou
desauantage
du prochain.

Des bien-faits,

seulement qui porte incommodité au donneur. Je respondray autrement à celuy qui fait du bien pour en tirer profit. Pourquoy diras-tu, que tu m'ayes plustost apporté profit que moy à toy? Pren le cas, (dit il) que ie ne puisse paruenir à vne dignité que ie poursuis, sans rachepster dix citoyens d'un grand nombre qu'on retenoit captifs: si tu estois du nombre de ces dix, ne me serois-tu pas redeuable de ce que ie t'aurois mis hors de la chaine, & que ie t'aurois deliuré de ceste seruitude: & toutesfois ie ne le fais que pour mon regard. A cela ie veux respondre que tu le fais en partie pour l'amour de toy, & en partie pour l'amour de moy. Tu le fais pour l'ainour de toy, parce que tu es contraint de rachepster, & pour l'amour de moy, parce que tu me choisis: car si tu n'auois esgard qu'à ton seul profit, tu estois quitte de rachepster ceux qu'il t'eust pleu. Par ainsi ie te suis redeuable, non point parce que tu me rachepstes, mais parce que tu me choisis, veu que tu pouuois obtenir ce que tu poursuiuois, en rachepstant vn autre au lieu de moy. Tu departs le profit de cest acte avec moy, tu me reçois à moitié d'un bien-faict; qui sera profitable à tous deux: quand tu me preferes à tant d'autres, tu ne fais cela q pour l'amour de moy. Par ainsi donques si pour rachepster dix citoyens captifs, tu pouuois estre Preteur, & que nous ne fussions seulement que dix prisonniers, aucun de nous ne te seroit redeuable: car tu ne te pourrois lors vanter d'auoir rien fait qui ne fust tout à ton profit. Il me semble que ie n'interprete point malicieusement le bien-faict: ie ne desire point qu'il tombe tout sur moy, ie veux que tu t'en ressenties aussi.

CHAP. XIII.
Quelle obligation portent les plaisirs fais par hazard.

Q Voy donc? si i'eusse fait ietter vos noms par sort, & que le tien se fust trouué entre ceux qui deuoient estre rachepstez, ne me serois-tu de rien redeuable? Certainement ie te deuerois quelque chose, mais ce seroit bien peu. Je te veux dire combien ie te deuerois. Tu fais quelque chose pour moy, de ce que tu me mets en fortune & en condition de pouuoir estre rachepsté: Mais si mon nom est tiré, si ie dois à la fortune & à toy qu'il en ait peu sortir, tu m'as seulement donné l'entree à ton bien-faict, duquel i'en dois la plus grande partie à la fortune: mais ie te dois, cela que par ton moyen i'ay peu deuoir à la fortune. Je ne parleray aucunement de ceux de qui le bien-faict s'achepte à beaux deniers contans: & quand le donneur ne regarde à quelles personnes, mais à quel prix il laissera la chose qui doit reuenir entierement à son profit. Quelqu'un m'a vendu du blé, ne pourrois viure sans en achepter: routesfois ie ne luy dois point ma vie, parce que ie l'ay achepté. Je n'estime pas le besoin que i'auois d'une chose sans laquelle ie ne pouuois viure: mais ie regarde si ce que ie ne pouuois auoir sans l'achepter, m'a cité gratuitement donné. Je regarde qu'en le faisant porter, le marchand n'a point pensé quel bien m'en pouuoit aduenir, mais seulement quel profit il y pouuoit faire. Bref ie ne dois rien de ce que i'ay achepté.

CHAP. XV.
Quelle obligation nous auons à nos Medecins & Precepteurs.

P Ar ceste raison aussi (dit-il) tu penserois n'estre redeuable au Medecin. si ce n'est de quelque petit salaire, ny au Precepteur aussi, parce que tu luy aurois donné quelque argent pour ses gages: & toutesfois nous les auons en honneur & reuerence, & leur portons beaucoup d'amitié. On respond à cela, qu'il y a des choses qui se doiuent plus priser qu'elles ne coustent. Tu acheptes du Medecin vne chose qu'on ne peut estimer, la vie, & la bonne santé: & d'un Precepteur qui t'enseigne les bonnes lettres, tu acheptes les sciences liberales, la vertu, l'ornement & la richesse de ton ame. Par ainsi on ne paye point à ceux-là le prix de ce qu'ils nous donnent, on ne les paye que de leur peine, parce qu'ils nous seruent & qu'ils abandonnent leurs propres affaires, pour se tenir pres de nous. Ils ne prennent

point payement de leurs merites , mais seulement de leurs occupations. Il se peut toutesfois dire quelque chose plus vraye , dont ie parleray maintenant , apres que i'auray monstré comme on peut confuter ceste opinion. Il dit qu'il y a des choses qui valent plus qu'on ne les a vendues , & qu'à ceste cause tu m'en dois encore par dessus le marché , plus qu'elles ne t'ont cousté. Premièrement pourquoy se doit-on enquerir , si elles valent d'avantage , apres que l'acheteur & le vendeur sont d'accord du prix? En outre, cela n'a pas esté vendu à son estimation , mais à la tienne. Il vaut plus (dit-il) qu'il ne s'est vendu : mais il ne s'est peu vendre d'avantage. C'est le temps qui donne prix aux choses. Apres que tu les auras bien loüees, elles ne peuvent valoir d'avantage que du plus haut prix qu'il s'en est trouué. Outre-ce on ne doit rien au vendeur , apres qu'on a bien acheté. D'avantage si ces choses valent plus, tu ne dois point entreprendre de les estimer par ta façon de faire , & par ton usage , ains par la coustume & par le prix commun du marché qu'on les doit estimer. Quel prix veux-tu mettre à la peine de celuy qui te porte sur les mers, & qui va par le danger des flots, tenant, aussi-tost qu'il a perdu la terre de veüé, vn chemin certain , qui voit venir de loing vne furieuse tempeste , & lors qu'on pense estre plus assure, qui commande d'abaïsser les voiles , & des-armer la nauire , & se tenir prest pour soustenir ce soudain orage? & toutesfois pour vne si dangereuse entreprise on ne luy paye que l'argent & le prix de sa voiture. Combien doit-on estimer le logis qu'on trouue au milieu d'un grand desert , la commodité d'estre mis à couuert au temps d'une grande pluye, ou d'un baing , ou d'un bon feu, lors qu'on meurt de froid? Et toutesfois ie sçay combien ie dois payer de tout cela , & pour combien i'en dois estre quitte entrant dans l'hostellerie. Quel bien receuons nous de celuy qui garde nostre maison de tomber , qui l'appuye avec grand artifice, & la soustenir en l'air, contre les fentes & les creuasses qui la faisoient entrouvrir? Si est-ce que l'estaye & le soustenement ne me couste pas beaucoup. Les murailles des villes nous tiennent assurez contre l'ennemy , & nous defendent contre les courses des voleurs: toutesfois on voit bien ce que peut gagner vn mafson travaillant à iournee, qui bastit ces belles tours , & ces beaux bouleuarts qui doiuent seruir d'assurance publique.

Si l'acheteur doit encore quelque chose au vendeur par dessus le prix de son marché.

CE seroit vne peine infinie , si ie voulois rechercher plus grand nombre d'exemples , pour monstrer qu'il y a des choses grandes & precieuses qui ne coustent pas beaucoup. Que sera-ce donc? pourquoy est-ce que ie dois quelque plus grande chose à mon Medecin & à mon Precepteur? pourquoy est-ce que ie ne me pourrais acquitter enuers eux, quelque salaire que ie leur payasse? Parce que de Medecins & Precepteurs ils deviennent nos amis , & qu'ils ne nous obligent pas seulement par leur art, & par leur science qu'ils ont accoustumé de vendre , mais par la gracieuse & familiere volonte qu'ils nous portent. Par ceste raison là, vn Medecin ne fait autre chose pour moy que de me venir taster le pouls, s'il me met au roolle de ceux qu'il va voir en passant & par maniere d'acquit , s'il me commande & ordonne sans aucune particuliere affection , ce que ie dois faire , & ce dont ie me dois garder , ie ne luy dois que le salaire de sa peine , d'autant qu'il ne m'est point venu voir comme amy , mais parce que ie luy auois commandé de venir. Ie ne suis aussi tenu de porter aucune reuerence à mon Precepteur , s'il m'a tousiours tenu comme au troupeau de ses autres disciples , s'il ne m'a estimé digne qu'il employast quelque soin particulier sur mes estudes , s'il n'a iamais drellé la pensee dessus moy, si en respondant sur les autres enfans ce qu'il sçauoit, ie ne l'ay point

CHAP. XV.
Pourquoy nous sommes obligez à nos Medecins & Precepteurs de plus que de leurs salaires.

Des bien-faicts,

appris, mais plustost recueilly. Pourquoy donc est-ce qu'on est de tant redevable aux autres? Ce n'est point que ce qu'ils nous vendent, vaille plus que nous ne l'acheptons: mais parce qu'ils nous ont particulièrement donné quelque chose de plus. Cestuy-cy a appris plus de peine qu'un Medecin n'est tenu de faire, il a eu plus de crainte de ma santé, que de perdre la reputation de son art, il ne s'est pas contenté de m'apprendre les remedes, mais luy-mesmes les a appliquez. Cependant il estoit tousiours assis aupres de moy, il veilloit pour aller au deuant de l'accès à l'heure qu'il me deuoit prendre: il n'a desdaigné, il ne s'est iamais fâché de me faire toutes sortes de seruices, s'il m'oyoit plaindre, il en estoit en peine: entre tous ceux qui l'appelloient, il a eu tousiours plus de soucy de moy, il n'a employé aucun temps à visiter autre malade que celuy que ma santé luy permettoit: certainement ie ne luy suis point redevable comme à un Medecin, mais comme à un mien amy. Pareillement au precepteur qui a pris beaucoup de peine & de trauail à m'enseigner, qui outre celle que les Regens employent à l'assemblée des escoliers, a eu particulièrement soin de m'apprendre, qui m'a tousiours admonesté de mon deuoir, qui a esueillé le bon naturel qu'il cognoissoit en moy, qui m'a loué pour me donner courage, qui par douces remonstrances a chassé ma paresse, & a retiré (comme l'on dit) avec la main mon esprit pesant qui se vouloit enfoncer dans le corps, qui ne m'a point enseigné malicieusement ce qu'il sçauoit, afin qu'il me fust plus longuement necessaire, qui a eu desir, s'il eust peu, de verser tout en un coup son sçauoir dans mon ame, ie serois ingrat, si ie ne mettois son amitié entre celles qui me sont les plus agreables.

CHAP. XVII.
Si l'on donne quelque chose aux braues artisans outre le marché fait avec eux, à plus forte raison à nos precepteurs.

ON donne tousiours aux artisans, pour si mecaniques que soient leurs mestiers, quelque chose par dessus le marché, si nous voyons qu'ils ayent mieux trauaillé & plus aduancé d'ouurage que nous ne pensions: & à ceux qui conduisent une besongne pour si petite qu'elle soit, encore qu'ils ne se loient qu'à iournees, nous leur donnons quelque chose de surcroist. Mais pour le regard des sciences & des arts, qui nous apprennent comme nous deuons heureusement viure, & qui rendent nostre vie meilleure, celuy seroit ingrat qui ne penseroit rien deuoir par-dessus ce qu'il auroit promis. En outre l'apprentissage qu'on fait en telles estudes, lie & ioint les cœurs des vns & des autres d'une estroicte amitié, apres laquelle on paye seulement la peine que le Medecin ou le Precepteur ont employée, mais on leur demeure redevable de leur affection.

CHAP. XVIII.
Un don fait comme à une personne vulgaire ou commune, n'oblige pas beaucoup.

A Pres que Platon eut passé une riuiera à bateau, & que le nautonnier eut refusé de prendre argent de luy, pensant qu'il fist cela pour l'honneur qu'il luy portoit, il luy dit qu'il ne perdrait rien au plaisir qu'il auoit fait à Platon: mais s'estant incontinent apperceu qu'il en auoit aussi passé quelques autres, sans argent, il luy dit qu'il auoit perdu ce qu'il auoit fait à Platon. Car afin que ie te sois redevable du bien que tu me fais, tu dois non seulement me le donner, mais le donner comme à moy. Tu ne peux pas demander à un seul ce que tu espans sur tout un peuple. Que sera-ce donc? n'est-il rien de u pour cela? rien comme par une seule personne, mais ie payeray avec tout le peuple ce que tout un peuple doit.

CHAP. XIX.
Confirmation des discours precedents.
&

TV nies (dit-il) que celuy qui me porte dans son bateau sur la riuiera du Po, sans qu'il me couste rien, vie enuers moy de bien fait? Ouy, ie le nie. Je confesse bien qu'il fait quelque chose de bon pour moy, mais ie n'accorde pas que ce soit

vn bien-faict : car il le fait pour l'amour de foy, au moins ne le fait-il pas pour l'amour de moy. En somme luy-mesmes ne pense point vser de bien-faict enuers moy, mais il le fait pour le peuple Romain, ou pour les voisins, ou pour seruir à son ambition, ou bien il attend vn plus grand profit, & de plus grande valeur que celuy qu'il prendroit des passans. Quoy donc? si le Prince auoit donné à tous les Gaulois droit de bourgeoisie dans la ville de Rome, s'il auoit donné exemption & immunité à tous les Espagnols, chacun ne sera-il pas redevable particulièrement de ce bien-faict? Pourquoy ne le seroit-il? certes il en sera redevable, non point toutesfois comme d'un bien-faict particulier, mais comme de la part qu'il a en vn bien-faict public. Mais il n'a (dit-il) pensé aucunement à moy. En ce temps qu'il fit tant de bien à tous les Gaulois, il ne vouloit pas proprement me faire particulier citoyen de Rome, il n'a eu aucune affection sur moy. Pourquoy donc luy deuray-je rien, si lors qu'il fit ceste grace aux Gaulois, ie ne luy entray iamais en la fantaisie, & s'il ne pensa iamais à moy? En premier lieu, quand il pensa faire bien à tous les Gaulois, il le pensa aussi de moy, parce que i'estois Gaulois : & i'aoit qu'il ne m'ait point compris sous mon nom & marque particuliere, toutesfois ie l'ay esté sous vn nom & marque publique. En second lieu, ie ne luy seray point redevable comme si le bien estoit proprement & particulièrement mien, ie le seray comme vn d'entre le peuple. Je ne payeray point comme si ie payois pour moy tout seul, mais i'y contribueray comme pour le bien commun de ma patrie.

Des bien-faicts receus du Prince ou du public.

SI quelqu'un prestoit de l'argent à la ville d'où ie suis nay, ie ne diray point que ie sois son debteur, ie ne diray point que ce soit argent qu'on m'ait presté, ie ne le deuray point, encore que ie poursuivisse & briguaissse vne dignité, ny encore que i'en fusse pleige & caution : toutesfois pour payer ceste debte i'en contribueray ma part. C'est en ceste sorte que ie nie que ie sois redevable du bien qu'il a fait à tout vn peuple, parce que l'ayant fait, ce n'a pas esté pour mon respect, & que m'ayant ainsi donné, il ne scauoit point s'il donnoit à moy. Toutesfois ie scay bien qu'il faut que i'en paye quelque portion, parce que ce bien apres vn long tour est parueniu iusques à moy. Le bien qui me tient obligé & redevable, doit auoir esté fait pour moy seul. Par ceste raison doncques, tu ne deurois rien ny au Soleil ny à la Lune, car ils ne courent point le Ciel pour l'amour de toy : toutesfois cheminans ainsi pour la conseruation de tout l'vniuers, ils se meuuent aussi pour moy, d'autant que ie suis vne partie de ce grand vniuers. D'auantage la condition des astres & la nostre sont fort dissemblables. Car celuy qui m'a porté profit, afin que par mon moyen il en sente pour luy, ne m'a pas donné vn bien-faict, il m'a seulement rendu instrument de son bien & de son vtilité : mais si le Soleil & la Lune nous sont profitables, ils ne le sont point avec intention qu'ils se puissent ressentir du bien qu'ils nous font, car qu'est-ce que nous auons en tout nostre pouuoir qui leur puisse estre profitable?

CHAP. XVI.
Quelle obligation chascun particulier a pour vn bien-faict donné au public.

IE scauray bien (dit-il) que le Soleil & la Lune auront vouloir de nous porter profit, s'ils ont puissance de ne le vouloir point : mais il n'est pas en leur puissance de s'arrestier, & pour abreger, qu'ils s'arrestent & qu'ils delaisent leur travail accoustumé. Voy ie te prie par combien de raisons l'on peut confuter ceste opinion. Celuy n'a pas moins de volonté qui ne peut ne vouloir point, ains au cōtraire c'est vn grand argumēt d'une ferme & constante volonté, de ne se pouuoir iamais changer. Vn homme de bien ne peut vouloir qu'il ne face le bien qu'il fait : car s'il ne

CHAP. XVII.
Quel profit nous peuuent apporter les creatures innimées notamment le Soleil & la Lune.
Ne changer point est signe de ferme constance de volonté.

Des bien-faits,

le faisoit, il ne seroit point homme de bien. Par là il s'ensuyuroit, qu'un homme de bien ne pourroit donner un bien-fait: parce qu'il fait ce qu'il doit, & qu'il ne peut faire qu'il ne face son deuoir. D'auantage il y a grande difference, si tu dis, Il n'a point pouuoir de ne le faire, ou parce qu'il est contraint de le faire, ou parce qu'il ne peut ne le vouloir faire. Car s'il est contraint de le faire, ie ne luy seray point redevable de son bien-fait, ains à celuy qui l'a contraint de le faire: mais s'il luy est forcé d'auoir ceste volonté, parce qu'il n'a rien de meilleur qu'il puisse vouloir, c'est luy-mesme qui se contraint, de maniere que si ie ne luy dois rien comme à celuy qui est contraint, ie luy dois comme à celuy qui s'est luy-mesme contraint. Faites-leur perdre (dit-il) ceste volonté. Je te prie, pense un peu sur cela. Qui est l'homme si despourueu d'entendement, qui vyeille nier, que ce ne soit une libre volonté en celuy qui laissant de faire quelque chose, ne se met en aucun danger, si pour faire tout autrement il ne souffre aucune perte: veu qu'au contraire il semble qu'aucun ne doit auoir la volonté plus libre que celuy duquel la volonté est si certaine, qu'elle est éternelle & ne se change iamais? Si l'on dit que celuy veut qui peut apres incontinent ne vouloir point, dira-on que celuy ne veut pas, duquel la nature est telle, qu'il ne peut ne vouloir point?

CHAP. XXII.
Les astres
font leur
cours ordi-
naire pour
le commun
profit des
hommes.

OR sus donc (dit-il) s'ils ont pouuoir de s'arrester tout court, qu'ils le fassent. C'est autant comme si tu disois, Que ces astres qui sont separez par grands interualles l'un de l'autre, qui sont rengez d'un si bel ordre, pour conseruer & entretenir tout l'univers en son entier, abandonnent leurs places: que les estoilles troublees d'une soudaine confusion courent l'une contre l'autre, & ayans rompu le repos & la concorde de toutes choses, que le Ciel mesme tombe en ruine, que le cours d'une si roide vieste, qui auoit promis de ne se rompre iamais, s'arreste au milieu de son chemin, que le Ciel & les astres qui se mouuoient nagueres l'un apres l'autre d'une si iuste mesure, qui temperoient également & par saisons conuenables tout ce monde, soient bruslez d'un soudain embrasement: qu'une si grande variété de toutes choses soit dissolue & abolie, qu'elle reuienne à une seule, que le feu saisisse tout, qu'apres une nuit tenebreuse & pareilleuse obscurcisse ce monde, & qu'en fin un gouffre vienne deuorer & engloutir ce grand nombre de Dieux. Il ne faut point voir un dommage si pernicieux: il ne faut point qu'il couste si cher pour te faire mentir. Les astres ont le pouuoir de te donner tout ce bien malgré toy: ils font leurs cours & chemin ordinaire pour ton grand profit, iacoit qu'il y ait une autre plus grande & premiere cause, qui les meut.

CNA. XXIII.
La prouidēce
diuine est
immuable,
conserue
l'ordre quel-
le a establi,
& ne se re-
pent iamais
de son pre-
mier conseil.

D'Avantage il n'y a aucune cause estrangere qui puisse contraindre les Dieux: c'est leur éternelle & inuiolable volonté qui leur sert de loy: ils ont ordonné ce qu'ils ne changeront iamais: parquoy il semble qu'ils ne puissent rien faire de nouveau, iacoit qu'ils n'en ayent aucune volonté: car ils ont voulu que les choses qu'ils ne pouuoient delaisser ni abandonner, durassent éternellement. Iamais les Dieux ne se repentent de leurs premiers aduis: sans doute il faut qu'ils soient fermes & arreztez en leurs conseils: ils ne se peuuent desdire de leurs premieres deliberations. Ce n'est point par foiblesse & par faute de puissance, c'est par leur propre pouuoir & par leur propre force, qu'ils demeurent en leurs premiers desseins, & par ce qu'ils ne peuuent se departir des choses bien ordonnées, & qu'ils ont arresté de tenir tousiours ce chemin. Il est certain qu'entre les premieres ordonnances qu'ils firent en baillant cest vniuers, ils ont regardé à nous, & ont eu grande conside-
ration

ration à l'homme: & par ainsi il semble qu'ils ne continuēt point à desployer leurs beaux ouurages seulement pour eux-mesmes. Car nous sommes partie de ce bel ouurage. Nous sommes donc redevables au Soleil, à la Lune, & aux autres puissances celestes du bien qu'elles font. Car encore qu'ils soient plus grands que tout ce surquoy ils iettent leur clartez, toutesfois pensans à des choses plus grandes que nous, ils nous aident de beaucoup, ils nous aident (dis-je) par l'ordonnance du destin: & par ceste raison nous leur sommes obligez, d'autant que ce n'est point par fortune, ou par leur ignorance que nous tombons en leurs bien-faiets, & qu'ils scauent bien ce que nous devons prendre, & ce que nous recevons d'eux. Et encore que leur intention soit plus haute, & le fruit de leur travail plus soucieux, que de nourrir & conseruer les choses mortelles, si est-ce que dès le premier commencement du monde, ils ont aduancé leur pensée sur nos vtilitez: ils ont donné telles ordonnances & telles loix au Ciel, qu'il appert bien que le soin qu'ils ont eu de nous, n'estoit point des derniers. Nous deuons honneur & reuerence à nos peres, & toutesfois plusieurs ont souuent couché avec leurs femmes sans desir de nous engendrer. On ne peut dire que les Dieux ayent ignoré ce qu'ils deuoient faire, veu qu'ils nous ont tout aussi tost donné la nourriture, & autres choses qui nous estoient nécessaires. Les Dieux n'engendrèrent iamais par nonchalance ceux, pour la faueur desquels ils auoient engendré tant de choses. Certainement nature a pensé à nous deuant que de nous engendrer: Nous ne sommes pas vn ouurage de si peu d'importance, qu'elle ne se soit aucunemēt souuenue de nous. Voy le grand pouuoir qu'elle a mis entre nos mains: voy comment la condition de l'Empire & du commandement qu'elle a donné à l'homme, n'est pas seulement sur les hommes: voy en combien de lieux & d'endroits les corps peuvent aller & courir, voy comme elle ne les contraint dans aucune certaine borne de terre, ains les a enuoyez par toutes les parties, & par tous les coings de son monde: voy la hardiesse des entendemens humains, voy comme seuls ils peuuent auoir cognoissance des Dieux, comme ils la cherchent, & comme se dressans vers le Ciel, ils suyuent tousiours les choses diuines. Croy donc que l'homme n'est point vn ouurage temerairement faict, & sans y auoir bien pensé. Entre les plus grandes choses de la nature, elle n'a rien qui la rende plus glorieuse, elle n'a rien qu'elle ait voulu remplir de plus grande gloire. Quelle fureur est-ce de mettre en doute les biens que les Dieux nous font: Comment sera celuy recognoissant enuers ceux ausquels il ne pourroit rendre la pareille sans se mettre en despense, qui nie auoir receu aucun bien de ceux qui luy en donnent tous les iours de tres-grands, & qui les luy continueront à iamais, sans qu'ils en puissent onques sentir aucune recompense? Quelle mesconnoissante nature est-ce, de ne vouloir point estre redevable à quelqu'un, parce qu'il est liberal enuers celuy mesme, qui nie le bien qu'il luy donne: & de vouloir appeller la continuation & l'ordre immuable de leurs bien-faiets, vne matiere & vne contrainte nécessaire de donner: & dire, Je n'ay que faire de ses biens, qu'il les garde pour soy: qui est-ce qui les luy demande? & vne infinité d'autres semblables propos, sortans d'une ame impudente, que tu peux mettre avec ceux-là. Toutesfois celuy ne merite pas moins de toy, & ne luy es pas moins redevable, duquel tu sens la liberalité, lors mesmes que tu la nies, & des bien-faiets duquel, cestuy-cy est le plus grand, qu'il est tout prest de t'en donner lors mesmes que tu te plains de luy.

Nature a
preueu ce
qui estoit
nécessaire à
l'homme
deuant que
d'engendrer.

Discours de
l'ingratitude
humaine en-
uers Dieu.

Propos in-
grats ordi-
naires aux
ames ef-
frontées.

NE vois-tu pas comme les peres contraignent les enfans en leur plus tendre
tendresse, de s'accoustumer à souffrir les choses qui leur sont salutaires & pro-
CHA. XXIV.
Confirmatio
de la prece-

Des bien-faits,

dente doctrine, par l'exemple del'institution & nourriture des enfans.

fitables? Ils enuoloppent soigneusement ces petits corps pleurans, & les serrent malgré eux, & craignent, s'ils les laissent trop au large que ceste liberté trop aduancee ne leur face torde quelque membre: ils les estreignent plus fort pour les faire tenir droicts. Apres, estans sortis hors d'enfance, ils leur presentent les sciences liberalles, vsans de menaces s'ils refusent de les apprendre: & finalement estans deuenus plus grands, ils les enseignent à estre sobres, & ne faire rien qui leur doieue porter honte, à suyure les bonnes mœurs: & si leur ieunesse ne sçait encore bien obeyr, ils les y contraignent par force. Puis ayans atteint l'age de plaine adoleiscence, & commençans à se gouuerner eux-mêmes, si par intemperance, ou par crainte ils reiettent le conseil & les remedes qu'on leur baille pour leur profit, on vse de violence iusques à les attacher comme esclaués: de maniere que les plus grands biens que nous receuons de nos peres, c'est lors que nous les cognoissons moins, ou que nous les refusons du tout.

CHAP. XXV.
Autre vice de ceux qui par vne vaine gloire souhaitent du mal à ceux auxquels ils ont de l'obligation, pour paroistre recognoissans en leur rendant la pareille.

ACes ingrats qui refusent de receuoir les bien-faits, non pas qu'ils ne les desirerent, mais pour n'en demeurer pas redeuables, sont semblables ceux qui au contraire veulent estre trop recognoissans, qui souhaitent que quelque aduerlité & quelque malheur aduienne à ceux à qui ils sont obligez, pour auoir argument & occasion de leur faire cognoistre la bonne souuenance du bien-faict, & le desir qu'ils auoient de le rendre. On demande: si telles gens sont bien de souhaiter cela, si leur desir est honeste. Leur ame est semblable à ceux qui transportez d'une rage d'amour indiscret, desirerent que celles qu'ils aiment soient chassées & bannies de leurs pays pour les suyure lors qu'elles s'enfuiron abandonnées de tout secours, ou qui souhaitent qu'elles tombent en pauureté, pour leur faire part de leurs biens, quand elles en auront necessité, ou quelles soient malades pour les seruir, & ne bouger d'aupres d'elles. Bre fces amis-là souhaitent tous les maux qu'un enemy pourroit desirer. Certainement peu s'en faut que l'issuë de ceste amour folle & de la hayne, ne soit du tout pareille. En ce mesme inconuenient tombent ceux qui desirerent des miseres à leurs amis, pour les en retirer apres, & qui ne viennent à faire plaisir que par le chemin d'une iniure: combien que ce seroit plus sainctement fait, de cesser du tout, que de chercher occasion de s'aquiter de son deuoir par vne meschanceté. Que seroit-ce si le patron d'un nauire prioit les Dieux de luy enuoyer un soudain orage & une tempeste cruelle, pour faire par ce peril trouuer plus agreable son art & son sçauoir? Que seroit-ce, si le Gouverneur d'une armee supplioit les Dieux qu'une grande force d'ennemis vint enceindre son camp, qu'elle gaignast de prim-faut les trenchées, qu'elle mist par terre les rempars, qu'elle vinst planter les enseignes ennemies deuant les portes du fort, afin qu'il receust plus d'honneur & de gloire d'auoir secouru son armee en ceste extrême danger, & au point qu'on estimoit son camp du tout desfait & perdu? Tous ceux-là conduisent leurs bien-faits par un detestable chemin, qui prient les Dieux contre celuy qu'ils veulent apres secourir, qui souhaitent que leur amy tombe par terre, pour apres le releuer. La nature de tels courages est cruelle & inhumaine. Elle recognoist tout au rebours les biens qu'elle reçoit, faisant des souhaits contre celuy qu'elle ne peut honestement abandonner.

CHAP. XXVI.
Obiection & response à ceux qui

MOn souhaite (dit-il) ne luy porte aucun dommage: car ie desire le peril & le secours tout ensemble. C'est autant comme si tu disois, que tu fais quelque petite faute, mais que tu peches moins que si ton souhait estoit sans remede. C'est

mal-faißt de plonger vn homme dans l'eau, pour apres l'en tirer, de ruiner, pour apres rebastir, d'emprisonner, pour eslargir. Ce n'est pas vn bien-faißt que l'intention d'vne iniure. Celuy ne merite point la bonne grace d'un homme, pour luy oster le mal qu'il luy auoit apporté. J'aime mieux que tu ne me bleßes point, que de me guarir. Tu peux bien gagner ma bonne grace de me guarir, si ie suis bleßé, mais non point si tu bleßes pour me guarir apres. Iamais la cicatrice ne nous refioiuit, qu'il ne nous souuienne de la playe: & si nous sommes bien aises de la voir reprise, nous aimerions mieux toutesfois n'auoir iamais esté bleßez. Si tu desirois cela à vn qui ne t'eust iamais bien-faißt, ton souhait seroit encores inhumain: de cōbien donc est-il plus cruel, si tu le souhaites à celuy enuers qui tu es redevable d'un bien-faißt.

souhaitent mal à autrui afin que par vn autre bien-faißt ils s'acquittent de celui qu'ils ont receu.

LE souhait aussi en mesme instant (dit-il) que ie luy puisse donner secours. Premierement pour te surprendre au milieu de ton souhait, tu es desia ingrat, parce que ie n'ay point encores entendu l'aide que tu luy veux donner, mais ie t'ay bien-ce que tu veux qu'il endure. Tu luy souhaites des ennemis, des effrois, & des maux encores plus grands, afin qu'il ait besoin de secours: tout cela est encores contre luy. Tu desires qu'il ait besoin de ton aide: ce souhait regarde ton profit, tu ne le veux point secourir, tu le veux payer. Celuy qui se haste tant, a plus d'enuie d'estre quite, que de payer. De maniere que la seule chose qu'on pouuoit trouuer honneste en ton souhait (de ne vouloir rien deuoir) est deuenue vilaine & ingrate: car tu ne souhaites point d'auoir les moyens & la puissance de luy rendre la pareille, mais tu desires le voir en telle necessité, qu'il soit cōtraint de te venir requerir à mains ioinctes. Tu te veux rédre plus grād que luy: & encores (ce qui est indigne d'un bō cœur) tu veux que celuy qui a tant merité de toy, se vienne maintenant ietter à tes pieds. O qu'il vaudroit beaucoup mieux se sentir redevable d'une bonne & honneste volōté que de payer d'une si mauuaise monnoye. Ta faute ne seroit pas si grande de nier le bien qu'il t'a fait: car il n'y perdrait que ce qu'il t'auroit donné. Tu voudrais maintenant qu'il fust subiect à toy, avec la perte de tous ses biens. Tu voudrais que changeant d'estar, & de libre deuenant serf, il fust si abbaissé, qu'on le vist moindre que ceux ausquels il auroit autrefois fait du bien. T'estimeray-ie recognoissant: ie le feray, si tu fais tes souhaits en la presence de ceux à qui tu veux porter profit. Appelles-tu souhait le desir duquel la moitié est propre à vn homme recognoissant, & l'autre moitié à vn vray ennemy? & qui est tel, que si l'on en faisoit la dernière partie, tu ne doubterois pas que ce ne fust le souhait d'un ennemy mortel? Il y a des ennemis qui ont souhaité de prédre des villes pour les conseruer, & de vaincre pour pardonner apres aux vaincus: & toutesfois ce sont vœux & souhaits d'ennemis, desquels tout ce qui est de plus doux ne viēt qu'apres la cruauté. Finalement quels penſes-tu que soient tes souhaits, s'il n'y a personne en ce monde qui desire moins qu'ils aduiennent, que celuy mesme pour qui tu les faisois? certainement tu t'acquites mal de ton deuoir enuers celuy contre qui tu desires que les Dieux soiēt courroucez, afin qu'il ait besoin de ton secours. Tu t'en acquites encores plus mal enuers les Dieux: car tu veux qu'ils soient cruels, afin que tu sois humain. Ouy vrayement, les Dieux nuiront à quelqu'un afin que tu luy portes profit? Si tu luy dressois dessous main vn accusateur, & qu'apres tu le fisses desister de l'accusation, si tu le faisois mettre en procez, & qu'apres tu l'en retirasses aucun ne doubteroit que ce ne fust le tour d'un homme meschant. Quelle difference y a-il, si tu entreprends cela, ou par tromperie, ou par vœux & souhaits? si ce n'est qu'en priant

CHA XXVII. Diuerses raisons pour prouuer la responce precedente.

Il vaudroit mieux nier le bien-faißt receu, que le vouloir rendre au preiudice du bien-faicteur.

Des bien-faicts,

les Dieux tu luy cherches des ennemis plus puillans. Il ne faut point que tu dies, Quel tort luy fais-ic? Ou ton vœu ne sert de rien, ou il est iniurieux. Il est plustost iniurieux, encore qu'il n'ait aucun effect. Si tout ce que tu desires n'aduiet point, c'est par la bonté des Dieux: mais tout ce que tu souhaites, est plein d'inujustice & d'injure. Cela suffit. Nous t'en deuons sçauoir autant de mauuais gré, comme si tu l'auois fait.

CHA. XXVII.
Autres raisons tendans à mesme fin pour refuter tels souhaits.

SI mes souhaits auoient lieu (dit-il) ils auroient lieu pour te mettre hors de tout danger. Premièrement tu me souhaites vn peril tout certain, sous vn secours douteux. En outre, pren le cas que le danger & le secours soient certains: toutes-fois celuy qui me porte dommage, vient tousiours le premier. D'auantage tu sçais bien la condition de ton souhait: mais la tempeste me surprend incertain si ie trouueray port & moyen de me sauuer. Quel tourment penles-tu que i'aye souffert de m'estre veu en pauureté, encore qu'apres i'aye receu ton bien? & de la crainte que i'ay eu de la tempeste, encore que i'en sois apres deliuré? & d'auoir souffert vn procez criminel, encor qu'on m'ait ablous: Iamais la fin d'une crainte ne nous est si agreable, comme vne asseurance & constante felicité nous donne de plaisir & de contentement. Souhaite donc que tu ayes le pouuoir de me rendre le plaisir quand il sera besoin, mais ne souhaite point que i'en aye besoin. Si ce que tu me souhaitois eust esté en ta puillance, tu l'eusses desia fait.

CHA. XXIX.
Quels souhaits il faut faire en faueur de nostre bien-faictour, &

CE souhait seroit beaucoup plus honneste, Ie desire le voir tousiours en sa grandeur, afin qu'il ait le moyen & la puillance de secourir ses amis, & qu'il n'ait iamais faute de biens: que la matiere pour se monstrier secourable & liberal enuers ceux qui en auront necessité, le suyue tousiours, qu'il n'ait iamais faute de moyens de donner beaucoup, & qu'il n'ait iamais occasion de s'en repentir. Ie souhaite que la nature, qui est de soy prompte & encline à douceur, à pitié, & à clemence, soit encor esueillée, & prouoquee par vn grand nombre d'hommes qui recognoistront les bien-faicts, lesquels soient tousiours prests de luy rendre la pareille, & que toutesfois il n'en ait pas besoin: Qu'il ne soit fascheux ny difficile à s'appaiser enuers tous, & qu'il n'ait besoin d'appaiser aucun: Que la fortune luy soit de plus en plus si fauorable & si gracieuse, qu'il n'ait besoin qu'aucun luy rende la pareille, que par conscience & bonne volonté. De combien sont plus iustes & plus raisonnables les souhaits qui ne te renuoyent point à vn autre, & qui te font sur l'heure mesmes recognoistre le bien-faict que tu reçois? car qu'est-ce qui nous empesche de pouuoir rendre la pareille à celuy qui ioiuit d'autant de richesses & de fortune qu'il veut? combien auons-nous de moyens pour rendre aux plus riches, & aux plus grands, les biens que nous auons receus d'eux? les conseiller fidellement, conuerſer assiduelement, & parler gracieusement avec eux? leur tenir des propos ioyeux & agreables sans aucune flaterie? s'ils deliberent avec nous comme ils se doiuent gouverner, les escouter soigneusement, tenir leur entreprises secretes asseurees, manger familierement & avec priuauté dans leur maison? Iamais la fortune n'a esleué vn homme si haut, que lors qu'il semble n'auoir faute d'aucune chose, il n'ait encore plus de besoin d'un amy.

Par quels offices nous pouons rendre la pareille aux plus grands & plus riches.

CHA. XXX.
Diuerſes raisons pour

IL faut oster ceste miserable & triste occasion, il faut souhaiter qu'elle soit si chassée bien loin de nous. Faut-il pour recognoistre le bien que on nous fait, desirer que les Dieux soient courrouceez contre nos amis? Ne cognois-tu pas bien

que tu faux , quand ce ne seroit que par ce que la condition de ceux enuers qui tu es ingrat , est meilleure ? Pense vn peu en toy-mesme la misere d'une prison , les fers, la crasse, & les habillemens deschirez d'un pauvre criminel: la seruitude, la guerre, la pauvreté : voila toutesfois les belles occasions & le subiect de tes souhaits. Si quelqu'un a eu affaire avec toy, voila la monnoye de laquelle tu le payes. Pourquoy est-ce que tu ne souhaites plustost, que celui à qui tu doibst tant de biens, soit riche & soit heureux ? Qui t'empesche, (comme i'ay desia dit) que tu ne puisses rendre la pareille aux plus grands & aux plus riches , veu que tu n'as que trop de matiere & de moyen de le faire ? ne sçais-tu pas bien qu'on peut payer ce qu'on doibt , voire mesmes aux plus riches ? Mais à fin que malgré toy ie ne te prelle par trop , prens le cas qu'une grande richesse, qu'une heureuse fortune semble t'en oster tous moyes : toutesfois ie te veux monstrier dequoy sont pauvres les plus grands Princes , & les plus grandes altesses de ce monde , & dequoy ont faute ceux qui possèdent tant de biens. Ils ont faute d'un homme veritable, lequel , lors qu'ils sont ravis des menteries , que ceux qui sont aupres d'eux leur font croire (lors que par vne coustume qu'ils ont prise de n'ouyr que flateries au lieu de choses vrayes, on les a amenez à tel point, qu'ils n'entendent iamais vne verité) les sçache retirer de la croyance, & du consentement qu'ils donnent à toutes ces faulxtez. Ne vois-tu pas comme ces Princes perdans toute leur liberté, & se rendans subiects à croire tout ce qu'on leur dit, se iettent à corps perdu en tous les dangers du monde ? lors qu'aucun ne les conseille ni desconseille comme il l'entend ? lors que tous les courtisans se combattent à qui flattera mieux ? & que ceux qui se disent amis, ne trauaillent & ne songent que par quels moyens ils les pourront plus honnestement tromper ? Ils n'ont iamais cogneu leurs forces : & pensans estre aussi puissans, cōme ils l'oyent dire à ces flatteurs, ils ont excité des guerres sans aucun besoin, qui les ont en fin amenez en danger de perdre leurs empires. Ils ont rompu les tréues & les alliances qui leur estoient utiles & necessaires : ils ont fuiui leur cholere, parce que pas vn ne les en destournoit. Ils ont espandu beaucoup de sang , pour verser bien tost apres le leur , quand ils vouloient se venger : sans plustost auoir voulu cognoistre, si l'occasion estoit vraye : & quand ils pensoient qu'il leur seroit autant deshonorable de ployer vn peu, comme d'estre vaincus : quand ils croyent que la grandeur de leur fortune (laquelle est plus dangereuse de choir , lors qu'elle s'est plus hault esleuee) fust assuree à iamais, sans crainte de changement. Ils ont rompu & destruit de grands Royaumes, la ruine desquels en fin deuoit tomber sur eux-mesmes : & n'ont iamais peu cognoistre qu'estans montez sur vn eschafaut, qui ne reluisoit que de la beauté des richesses vaines , & qui passent aussi tost qu'elles sont venues , ils ne deuoient attendre que malheur , & toute fortune contraire , depuis l'heure qu'ils n'ont peu ouyr aucune verité.

Lors que Xerxes fit declarer la guerre contre toute la Grece , il n'y eut pas vn qui n'allumast le courage superbe de ce Roy , qui auoit desia oublié qu'il se fioit à vne fortune pleine d'inconstance & de fragilité. L'un luy disoit que les Grecs n'oseroient seulement attendre le heraut d'armes qui les viendrait desfier : qu'à la premiere nouvelle de la venue de son armee ils tourneroient le dos. L'autre luy vouloit faire croire que sans doubte ses forces estoient si espouventables, que non seulement la Grece seroit vaincue, mais qu'elle en demeureroit accablée à iamais. Où il falloit plustost craindre que les villes ne demeurassent vuides & abandonnees des citoyens : & que s'estans les Grecs desia sauuez & retirez, on ne verroit que deserts,

monstrier
qu'il faut
reconnoistre
les plaisirs
receus, au-
trement que
par l'incom-
modité de
ceux aus-
quels nous
sommes re-
deuables.

Quels serui-
teurs sont
dissolubles,
voire ne-
cessaires aux
grands, qui
bien souuent
se laissent
ruiner aux
menteries
des flatteurs.

CHA. XXXI.
Exemples de
Xerxes, de la
misere des
grands ruinez
par la sedu-
ction des
flatteurs.

Des bien-faits,

Ville conseil de Demaratus Lacedemonien à Xerxes.

sans trouuer aucun contre qui l'on peust employer les forces. Cestui-ci luy disoit que tout l'vniuers n'estoit point alléz grand pour le receuoir : que les mers seroient estroittes pour ses nauires: que le soldat ne trouueroit point de pays alléz grand pour camper: que les plaines ne seroient point alléz larges pour ranger la caualerie : que le ciel n'auroit point alléz d'espace pour laisser voler les fleches, & les traicts qu'on descocheroit en l'air. Mais cependant que tout le monde faisoit ainsi le braue, & que chacun pouloit ce Prince, qui n'estoit desia que trop furieux de l'opinion qu'il auoit conceuë de soy : Demaratus Lacedemonien seul luy osa dire, que ce grand nombre de soldats qui luy plaisoit tant, & que ceste grande troupe d'hommes pesante, mal-rangee & sans ordre, deuoit faire peur & donner estonnement à celuy qui la conduisoit : car elle n'auoit point de forces : elle n'auoit qu'une lourde pesanteur. Que les choses trop grandes & desmesurees ne se pouuoient iamais bien conduire : & que ce qui ne le pouuoit bien gouverner, ne pouuoit aussi durer longuement. Du beau premier coup les Laconiens (dit-il) se viendront presenter à toy sur la premiere montagne que tu voudras passer: ils te feront cognoistre quelles gens ils sont: trois cens soldats Grecs arresteront tant de milliers d'hommes. Ils se tiendront plantez fermement aux passages, & defendront brauement les destroicts, & les cluses qu'on leur donnera en garde : ils les fermeront entierement de leurs corps : Tout l'Asie n'aura pas alléz de puissance pour les faire reculer. Ces brauades & ces grandes menaces, & les forces impetueuses presque de tout le genre humain, qui faisoit estat de foudre sur eux, seront soustenuës par vn fort petit nombre d'hommes. Et quand bien nature changeant ses loix, t'aura fait passer en Grece, tu te verras arreste en vn petit chemin : tu penferas lors aux pertes que tu dois receuoir apres : mesmement quand tu conteras le dommage que tu auras desia souffert au destroit des Thermopyles. Tu croiras lors qu'on pourra mettre ton armee en fuite, quand on t'aura peu arrester. Je pense bien qu'en quelques lieux ils te feront place, & s'enfuiront deuant toy, comme ils seroient deuant vn torrent desbordé, duquel la premiere violence passë par tout avec vne grande frayeur : mais ils viendront apres t'assaillir, & t'accableront de tes propres forces. Il est certain, comme on t'a dit, que l'armee que tu as apprestee est si grande, que le pays à qui tu veux faire la guerre ne la pourra loger : mais cela mesme nous est dommageable. La Grece te vaincra, seulement, parce qu'elle ne te peut receuoir: tu ne pourras te seruir de tes forces entieres. D'auantage le moyen qui nous fait plustost gagner vne bataille, & sauuer vne armee, t'est defendu: car tu ne te pourras trouuer aux premieres rencontres : tu ne pourras secourir ceux qui seront plus chargez: il ne te sera possible de soustenir le quartier de l'armee qui commencera de branler, & de se mettre en route. On te vaincra plustost que tu ne sçauras auoir esté vaincu. Au surplus, il ne faut point que tu penses qu'on ne puisse bien soustenir la force de ton camp, parce que sa grandeur est incogneuë à celuy mesme qui la conduit, & qu'il n'en sçait pas bonnement le nombre. Il n'y a chose si grande qu'elle soit, qui ne puisse perir, veu que la cause de son malheur & de sa ruine naisse de sa propre grandeur, sans se mettre en peine d'en rechercher autre raison. Tout ce que Demaratus auoit discouru, aduint. Lors que Xerxes pensoit remuer & le ciel & la terre, lors qu'il changeoit tout ce qui luy pouuoit donner empeschement, trois cens soldats seulement luy commanderent de s'arrester. En fin s'estant estendu & essargi par toute la Grece, il commença de cognoistre la difference qu'il y auoit entre vne vraye armee, & vn amas infini de gens confus & ramassez. Ainsi Xerxes estant deuenu plus miserable de sa honte, que de sa perte, rendit graces à Demaratus de luy auoir dit la verité: &

Dont les preditions sortirēt leurs effets.

Quels honneurs en reuindrent au conseiller: &

luy permit de requerir tout ce qu'il vouldroit. Il luy demanda qu'il peust faire son entrée sur vn chariot de triomphe dans la ville de Sardis, (qui estoit la plus grande cité de l'Asie) portant vne tiare pointuë sur sa teste : chose qui n'estoit permise seulement qu'aux Roys. Certainement Demaratus meritoit qu'on luy presentast cest honneur auant qu'il l'eust demandé. Mais ces gens ne sont-ils pas misérables, entre lesquels il n'y eust iamais homme qui dist vne seule verité au Roy, sinon celuy qui ne l'auoit point dite pour son profit?

L'Empereur Auguste bannit sa propre fille, & la confina, parce qu'elle estoit deuenüe si eshontee, qu'on ne pourroit allèz mesdire de son impudicité. Il descourut à tout le monde les vilanies & detestables choses qui se faisoient dans la maison d'un si grand Prince, comme les adulteres s'y rendoient à grandes troupes: comme elle passoit toutes les nuicts à banqueter çà & là par les maisons de la ville: comme elle auoit bien osé prendre ses plaisirs avec ses paillards, en la place publique, où pendoient les becs des nauires, & où l'on auoit accoustumé de faire les harangues au peuple: voire sur le mesme lieu où son pere auoit autresfois publié la loy contre les adulteres: Et en oultre l'assemblée des ieunes hommes qui venoient ordinairement dessous la statue de Marsyas: apres que l'adultere s'estant renduë courtisane publique, elle faisoit mestier de suiure les bordeaux, afin qu'elle peust mieux à son aise, & avec plus de licence saouler ses deshonestes plaisirs avec vn rusien incogneu. Ce pauvre Prince, qui deuoit plustost taire cela, que de le venger, (parce que le deshonneur de quelques choses tombe souuent sur celuy qui les veut punir) ne pouuant commander à sa iuste douleur, alla descourir la vilanie de sa fille. Mais quelque tēps apres que la cholere fist place à sa honte, se plaignant qu'il n'eust tenu secret ce qu'il auoit ignoré si longuement, & dequoy il ne pouuoit désormais parler qu'avec sa vergōgne: il dit plusieurs fois en s'escriant, ce malheur ne me fust iamais aduenü, si Agrippa ou Mecenas eussent encore vescu. Voy comme il estoit difficile à vn Prince, qui auoit tant de milliers d'hommes sous luy, d'en recouurer deux autres semblables à ceux-là. Auguste a souuent perdu des legions entieres que l'ennemy auoit passées au fil de l'espee: mais le lendemain il s'en enroolloit autant. Si l'armée de mer estoit deffaite, bien tost apres il en mettoit sus vne plus grande. Il a fait mettre le feu à des edifices publiques, qui ont esté rebastis plus beaux qu'ils n'estoient auparauant. Mais tant qu'il a vescu, il n'a peu trouuer deux autres amis pour tenir la place d'Agrippa & de Mecenas. Penſeray-ie qu'il y eust faute de personnes semblables pour mettre en leur lieu? ou croiray-ie que ce fust la faute d'Auguste, qui aimoit mieux qu'on le recerchast, que de recercher les amis? Il ne faut point que nous croyons qu'Agrippa & Mecenas seuls eussent accoustumé de luy dire la verité: & s'ils eussent vescu, qu'ils n'eussent aussi bien dissimulé que les autres. Mais c'est la façon de faire des Princes, de louer ceux qu'ils ont perdu, pour faire deshonneur aux viuans: & parlans des morts, leur attribuer la vertu d'auoir tousiours dit verité, parce qu'ils sont hors de danger d'ouyr plus aucune chose d'eux.

CHA. XXVII.
Autre exemple à mesme fin en Auguste, qui taute de bon conseil trouua sa maison enuolpee de grands troubles.

Costume des Princes, faire semblable de regretter leurs Conſeillers defuncts.

CH. XXXIII.
Moyens de recognoistre & redre aux plus grands les biens faicts receus d'eux & de seruir & profiter grâdemēt à ceux

MAis pour reuenir à mon propos: voy combien il est facile de recognoistre les bien-faicts aux plus grands & aux plus riches de ce monde. Dy leur hardiment, non point ce qu'ils veulent ouyr, mais ce qu'ils seront bien aises, tant qu'ils viuront, d'auoir ouy de toy: fay que leurs oreilles, qui sont desia pleines de flatterie, reçoient quelquesfois vne verité: donne leur vn conseil profitable. Veux tu ſçauoir quel profit tu peux faire à vn grand & riche Seigneur? apprens luy

Des bien-faits,

qui sont es-
leuez aux
plus haults
grades en ce
monde.

à ne croire point trop à sa fortune: say qu'il cognoisse qu'elle se doit entretenir par les mains de plusieurs personnes loyales & fideles. Feras-tu peu de chose pour luy, si tu luy fais perdre vne folle assurance qu'il a, que sa grandeur doye durer tousiours? si tu luy fais croire que les biens que fortune donne, sont pleins d'inconstance, & subiects à changement? qu'ils s'en reuont beaucoup plus viste qu'ils ne viennent? qu'on ne se recule point peu à peu, ni de la mesure qu'on s'estoit aduancé? que bien souuent il n'y a point de difference entre la plus grande fortune, & la dernière? Tu ne sçais point combien vne amitié doit estre prisee, si tu ne penèses d'ouuer beaucoup à celuy auquel tu donnes vn amy: c'est vne chose qui est rare, non seulement dans les Palais des Princes, mais encore dans tout vn siecle: & laquelle se trouue plus difficilement aux lieux, où lon croit qu'il y en ait abondance. Quoy? penèses-tu que ceux, les noms desquels on escrit dans des roolles, que la memoire & la main des nomenclateurs & contreroolleurs ne peut bonement comprendre, soient amis? ce ne sont point amis, ceux qui viennent à grands troupes heurter aux portes des grands seigneurs: & à qui lon donne les entrees chez les Princes, les regeant les vns dans vne salle plus prochaine du cabinet, & les autres dans vn autre plus esloignee. C'est vne vieille coustume qu'ont les Roys, & ceux qui contrefont les Roys, de faire enrooller vn grand peuple d'amis, & les faire escrire par nom & surnom: c'est vne chose propre à la superbe & à l'orgueil, d'estimer beaucoup l'entree & l'atouchement de la porte de leur palais: & de permettre pour vn grand honneur que tu approches le plus pres de leur cabinet, que tu faces le premier pas dans leurs maisons: dans lesquelles il y a plusieurs illuës, pour apres en faire sortir ceux qui seront entrez.

CH. XXXIII.
Exemple de
cette vanité
en Gracchus
& Drusus,
qui les pre-
miers sepa-
rerent leurs
suiuans par
troupes &
rangs.

GRacchus, & bien tost apres luy Liuius Drusus, furent les premiers à Rome, qui firent separer & mettre à part leur troupe, receuans les vns en des lieux plus secrets, mettans les autres avec quelques vns qui estoient plus choisis, & laissant le reste du peuple tous ensemble. Par ainsi ils eurent des amis du premier & du second rang: mais ni les vns, ni les autres ne furent iamais vrais amis. Appelles-tu amy celuy que tes gens font ranger par ordre, pour saluer? Pourras-tu trouuer la foy & la loyauté de celuy ouuerte, à qui lon n'ouure point ton huis: mais qui s'escoule & se iette à demy par force dans ta maison, & par vne porte qu'on ouure comme par despit? Celuy pourroit-il tellement lier sa liberté, à qui lon ne permet de dire, qu'à son rang, ce mot, Bon-iour, qu'on a accoustumé de dire cōmunément à toutes personnes, & à ceux mesmes qu'on ne cognoist point? Par ainsi si tu t'approches de quel que ce soit de ces saluëurs, qui font trembler toute la ville de leurs reuerences: & que tu trouues les cantons assiegez d'une grande assemblée de peuple, & que les chemins soient tous ferrez des trouppes de ceux qui vont & viennent pour te saluer: ie veux bien que tu sçaches, qu'encore que tu viennes en vn plein d'hommes, toutesfoi tu le trouueras vuide d'amis. Il faut cercher vn amy dans ta poitrine, & non point à l'entree de ta maison: c'est dans le cœur qu'il le faut loger, c'est là qu'il le faut conseruer: c'est dans la memoire & dans l'ame qu'on le doit retenir. Apprens leur cela, & tu feras recognoissant. Tu as mauuaise opinion de toy, si tu penèses ne pouuoir estre profitable qu'aux personnes miserables, & si tu penèses ne pouuoir seruir de rien qu'à tes propres affaires. Tout ainsi comme tu te monstres prudent aux choses incertaines, aux contraires, & aux ioyeuses, te conduisant sagement aux dangers, patiemment en la mauuaise fortune, & modestement en ta prosperité: pareillement tu te peux monstrier en toutes choses profitable enuers ton amy, si

Quels sont
les vray
amis, & où
il les faut
trouuer.

tu ne l'abandonnes point au temps de son aduersité , ou que tu ne luy en fouhaites point. Toutesfois sans ton souhait il pourra suruenir, en tant de grands changemens de fortune, assez d'occasion & de matiere, pour employer souuent ta fidelité enuers luy. Comme celuy qui desire des richesses à quelqu'un pour en auoir sa bonne part , encore qu'il semble souhaiter pour l'autre, souhaite toutesfois pour soy: aussi celuy qui desire que son amy soit pauvre & necessiteux , afin que par son secours & par sa fidelité il le puisse tirer hors de ceste misere , (desir propre d'un homme ingrat & mesconnoissant (veut prendre aduanrage sur son amy, & ne se soucie point de le voir miserable, afin qu'il se puisse faire estimer reconnoissant, deuenant toutesfois par ce moyen ingrat. Car il ne desire que de s'acquitter , & se descharger d'un fardeau qui luy semble trop peser sur le dos. Il y a grand' difference, si tu te hastes de rendre la pareille ou pour payer seulement le bien-faict, ou pour ne deuoir rien du tout. Car celuy qui veut payer seulement le bien-faict, attendra la commodité de son amy , & desirera que le temps vienne à propos : mais celuy qui ne cherche qu'à se descharger de sa debte , y voudra paruenir par tous moyens, chose qui procede d'une tres-mauuaise volonté.

Qui desire voir s^{on} amy miserable pour le secourir deuiant ingrat.

CHA. XXXV.
C'est ingratitude, chercher moyen de s'acquitter d'un plaisir receu, pour n'auoir plus d'obligation à son bien-faict.

C'Est à faire à vn ingrat, de tant se hastier : ie ne le puis dire plus ouuertement que repetant encore ce que i'auois dit. Tu ne veux point rendre le bien-faict mais tu t'enfuis de luy. C'est autant comme si tu disois, Quand sera-ce que ie n'auray rien plus à faire avec cest homme-là ? Il faut que t'essayes tous les moyens du monde pour ne luy deuoir rien. Si tu desirois de le payer de son argent propre, tu serois bien esloigné du deuoir d'un homme reconnoissant. Ce que tu desires , est encore plus meschant : car tu le detestes , tu le maudis , tu pries que mal aduienne sur sa teste, que deuois tenir pour sainte & sacree. Aucun (comme ie pense) ne feroit difficulté de t'appeller cruel & inhumain , si tu luy fouhaitois ouuertement & tout haut paureté, prison, faim, & frayeur. Quelle difference y a-il, si tu le fouhaites, ou de parole , ou dans ton cœur ? Mais quand tu serois deuenu sage, voudrois-tu faire aucun de ces souhaits ? Va donc , & pense maintenant si vn homme reconnoissant feroit ce qu'un ingrat mesmes ne voudroit pas faire : ie ne dis pas , vn ingrat qui seroit paruenu iusques-là , de hayr celuy qui luy auroit fait plaisir , mais celuy encore qui voudroit seulement nier son bien-faict.

Q Vi pourroit croire qu'Enec eust aucun sentiment de pieté dans son ame, s'il fouhaitoit que la ville fust prise , pour auoir l'honneur de sauuer son pere d'entre les mains des ennemis ? ou les ieunes hommes Siciliens, si pour seruir d'un exemple de vertu à la posterité , ils auoient souhaité que le mont-Gibel ietast à l'impourueu vne abondance de flamme plus grande que de coustume, qui leur donnast occasion de faire cognoistre leur amour & leur pieté, en sauuant leurs peres, & les portant sur leurs espauls par le milieu de cest embrasement ? Rome ne seroit redevable d'aucune chose à Scipion, s'il auoit desiré que la guerre de Carthage durast longuement, afin que ce fust luy seul qui eust l'honneur de l'auoir mise à fin. Rome ne deueroit rien aux Deciens , d'auoir sauué leur patrie par leur mort , s'ils auoient auparauant desiré que l'extrême danger, où Rome se vit reduite, leur donnast occasion de voüer courageusement leur vie aux Dieux , pour le bien de tout le peuple Romain. C'est vne grande honte à vn medecin, de fouhaiter d'estre employé. Plusieurs qui auoient fait croistre & empirer les maladies, afin qu'ils eussent

CHA. XXXVI.
Raisons recueillies de plusieurs histoires pour confirmer ce que dessus.

Des bien faictz,

font plus d'honneur de les guarir, n'ont peu apres en venir à bout, ou s'ils l'ont fait, ç'a esté apres auoir miserablement tourmenté les malades.

CH. XXXVII.
Autre confirmation par les responces notables de Callistratus & Rutilius.

ON dit que Callistratus (c'est Hecaton qui en est l'auteur) s'en allant en exil avec plusieurs autres bannis , que la cité d'Athenes, pleine lors de seditions (vltant outrageusement de sa liberté) auoit chassé dehors, & souhaitant quelqu'un d'entre eux, que les Atheniens se vissent bien tost reduits à telle necessité, qu'ils fussent contraincts de rappeler les bannis , eut grand horreur de ce souhait. Notre Rutilius parla encore plus vertueusement & en homme de plus grand cœur. Car comme quelqu'un en le consolant, l'alleuroit qu'on reuiendroit bien tost aux guerres ciuiles, & qu'auant peu de iours les bannis retourneroient dans Rome : Quel desplaisir t'ay-ie fait, quelle occasion t'ay-ie donnée (dit-il) de me souhaiter vn plus mauuais retour que n'a esté ma sortie? J'aime beaucoup mieux que ma partie rougisse de honte de m'auoir iniustement banny , que si elle pleuroit à l'occasion de mon retour. Ce n'est point vn exil , quand il ne se trouue aucun qui n'ait plus de honte, que le condamné mesmes. Tout ainsi donc que Callistratus & Rutilius ont fait comme bons citoyens , de n'auoir souhaité de rentrer en leurs maisons & dans leur ville par l'ouuerture d'une calamité publique , parce qu'il valoit mieux que deux personnes priuees fussent iniustement punies d'une peine particuliere, que tout vn peuple ruyné d'une guerre ciuile: pareillement celuy n'a pas le cœur & l'affection d'un homme recognoissant , qui souhaite voir en extrême necessité , vne personne qui autresfois luy a faict des biens , afin qu'il le puisse apres rachepter de ceste calamité. Car içoit que sa pensée soit bonne, toutesfois les vœux & les souhaits sont meschans. C'est vn pauvre secours, & vne bien petite gloire, d'auoir esteint vn feu que tu auois expressement allumé. Il y a des citez qui ont puny vn meschant & detestable souhait , aussi seuerement qu'un crime.

CH. XXXVIII.
Troisième confirmation par le fait de Demades, condamnant celuy qui auoit souhaité de profiter sur sa marchandise, par la mort de plusieurs.
Examen de ceste sentence.
Il ne se fait point de gain qu'une perte ne precede.

DEmades condamna celuy qui vendoit dans la ville d'Athenes , les choses necessaires aux enterremens des trespassez, apres auoir prouué qu'il auoit souhaité de faire grand profit sur sa marchandise : ce qui ne pouuoit aduenir sans la mort de plusieurs citoyens. Toutesfois on a souuent disputé, s'il y auoit esté condamné iustement: par auenture n'auoit-il pas souhaité de la vendre à plusieurs personnes , mais de l'achepter à bon marché pour la vendre cherement. Car puisque le trafic de marchandise se fait en acheptant & vendant, pourquoy tires-tu ton souhait à vne seule partie, si le profit consiste en toutes deux, & aussi bien en l'achapt, qu'en la vente? En outre il faudroit aussi condamner tous ceux qui font ce trafic, & qui viuent de ce mestier: car il n'y a pas vn d'eux qui ne vueille le semblable, & qui n'en souhaite autant dans son cœur. Il faudroit pareillement condamner la plus grande partie des hommes. Qui est celuy qui face gain, que ce ne soit avec la perte & dommage d'autrui? Le gendarme desire la guerre, le laboureur se releue quand les denrees se vendent cherement les plus éloquents Aduocats du Palais ne demandent que procez. Vne annee contagieuse & mal-saine est profitable aux medecins: la ieunesse prodigue & dissoluë entrichit bien tost les vendeurs de parfums , & de marchandises delicates. Si la vieillesse du temps, si le feu ne ruinoit les maisons, les charpentiers n'auroient gueres de presse. On a descouuert le souhait de ce seul homme, mais celuy d'un chacun est semblable. Penfes-tu qu'Arruntius, Aterius, & tous ceux qui faisoient profession de flatter les vieilles gens , pour auoir vn testament à leur profit, ne fissent les mêmes souhaits que font les maistres des ceremonies fu-

nebres, & ceux qui enseuelissent les morts? Encore ceux-là ne sçauent de qui ils desirent la mort: mais ces autres souhaitent de voir mourir leurs plus familiers amis, pour l'esperance grande qu'ils ont de se ressentir de leur amitié. Ceux qui vivent longuement, ne portent aucune despense à ceux qui font mestier d'enseuelir les morts, mais celuy qui demeure trop à mourir, appauurit & destruit les autres. Ils desirent donc la mort de leurs amis, non seulement pour iouir du bien qu'ils esperent gagner avec vne vilaine seruitude: mais pour se descharger de la despence, qu'ils font ordinairement à les nourrir de leur bourse. Il ne faut donc point faire doute que tous ceux-là ne souhaitent plus souuent ce qui a esté repris par Demades en vn seul homme, veu que ceux qui leur doiuent porter profit en mourant, leur portent dommage de si longuement viure. Toutesfois les vœux & les souhaits de telle canaille, encor qu'ils soient cognus de tout le monde, demeurent impunis. Et quand tout est dit, que chacun prenne conseil de soy, que chacun descende dans sa conscience, & qu'il se souuienne de ce qu'il a desiré autresfois dans son cœur, il trouuera beaucoup de ses souhaits, qu'il n'oseroit confesser à soy-mesmes, & en trouuera peu qu'il oüst faire deuant tesmoins.

Faute de ceux qui desirent la mort ou autre mal à autrui, pour auoir moyen de luy rendre vne pareille.

MAis tout ce qu'on peut reprendre, ne merite pas d'estre condamné, comme est le cruel souhait de l'amy, dont nous parlions nagueres qui ne sçauoit pas vser de sa bonne volonté, & qui tomboit en la faute laquelle il vouloit fuir: car alors qu'il se ha stoit trop d'estre estimé recognoissant, il deuenoit ingrat. Qu'iceluy (dit-il) puisse tomber entre mes mains, qu'il puisse auoir besoin de ma faueur, que sans moy, sa vie, son honneur, ses biens ne luy puissent estre asseurez: ie desire le voir si miserable, qu'il ait occasion d'estimer pour bien-faict la pareille que ie luy en rendray. Oses-tu bien tenir ces propos deuant les Dieux qui oyent toutes choses? Ie desire qu'il soit en danger d'vne trahison domestique, qu'autre que moy ne la puisse empescher, qu'il soit pourfuyui viuement d'un fort & puissant ennemy, qu'une populace seditieuse esleuee en armes le cherche pour le massacrer, que le creancier le vienne traualier d'un costé, & l'accusateur d'un autre.

CHAP. XXXII. Lesquelles merites bies, mais non d'estre condamnées.

VOy, ie te prie, si tes souhaits sont iustes: Tu ne luy eusses iamais desiré aucun de ces malheurs, s'il ne t'eust auparauant fait plaisir. Et pour ne parler point des autres plus grandes fautes que tu fais, en rendant ce qui est le plus mauuais en ce monde, pour ce qui estoit le meilleur, certainement tu faus encore en cecy, que tu ne veux pas attendre le temps & la saison des choses, veu que ceux qui ne la suyuient point, faillent autant que ceux qui l'aduancent par trop. Tout ainsi qu'il ne faut point receuoir vn bien-faict en tout temps, pareillement on ne le doit pas rendre en toutes saisons. Si tu estois estimé à bon droit ingrat de me le vouloir rendre, lors que ie n'aurois pas enuie de le receuoir, de combien seras-tu estimé plus ingrat, si tu me veux contraindre, & me mettre en necessité de le desirer? Atten, ie te prie pourquoy veux-tu que mon bien-faict demeure si peu entre tes mains? Pourquoy es-tu marry d'estre obligé? Pourquoy te hastes-tu tant de sortir de mes papiers, & arrester ton compte avec moy, comme si tu auois affaire avec vn meschant vürrier? Pourquoy desires-tu me voir empesché d'affaires & de malheurs? Pourquoy veux-tu rendre les Dieux courroucez contre moy? De quelle sorte dois-tu contraindre tes debteurs, si tu payes ainsi tes creanciers?

CHAP. XL. Il vaudroit mieux ne s'estre iamais obligé à telles personnes qui cherchent à s'acquiescer d'une part, il le hors de saison.

Des bien-faicts,

CHAP. XII.
Instruction
pour reco-
gnoistre en
temps & lieu
les plaisirs
receus, puis
que le desir
de s'acquies-
cer trop tost,
tient de l'in-
grat.

Apprenons donc sur toutes choses, (Liberalis,) à estre de bon cœur redevables des bien-faicts, à bien prendre garde à l'opportunité que nous aurons de les payer, & ne forger point nous-mêmes de nos mains l'occasion pour les rendre. Ayons souvenance que ce desir si chaud qu'on a de s'acquiescer si tost, appartient proprement à vn ingrat : comme aussi il donne bien à cognoistre que ce qu'il ne veut pas tenir longuement entre ses mains, luy feroit plustost d'un pesant fardeau, que d'un agreable present. O qu'il est beaucoup plus honneste & plus iuste de monstrier à tout le monde les bien-faicts des amis, les leur offrir, & ne presser point de les prendre, sans faire toutesfois estat d'estre endebté pour cela : parce que le bien-faict est vn commun bien qui ioint deux personnes ensemble. Il vaut mieus dire, Il ne tient point à moy que ton bien-faict ne reuienne : ie ne desire autre chose, sinon que tu le recoiues d'un cœur ioyeux. Si la necessité presse l'un ou l'autre de nous deux, si c'est quelque volonté des Dieux que tu sois cōtraint de reprendre ton bien-faict, ou moy d'en recevoir encores d'autres de toy, que celuy de nous le face qui a accoustumé d'en donner. Quand à moy, ie suis tout prest de le faire, ie n'ay autre desir : ie suis prest dès ceste heure : tu ne trouueras point en Turnus aucun retardement. Ie monstrey la volonté que i'en ay aussi tost que le temps me le permettra. Cependant les Dieux m'en seront tesmoins..

CHAP. XIII.
Quel moyé
il faut gar-
der à faire
ou recognoi-
stre vn
plaisir.

I Ay souuent (Liberalis) remarqué en toy, & quasi touché au doigt, vn desir qui brusle d'ardeur, vne honte que tu as d'estre estimé paresseux à t'acquiescer de ton deuoir. Mais vn cœur bien recognoissant ne se doit point mettre en peine de cela contre l'assurance de sa bonne volonté. La conscience d'une vraye amitié doit mettre ce soucy hors de nous. Il y a autant de faute à reprendre ce que tu ne dois point encores recevoir, comme il y en a de ne donner point ce que tu dois donner. Voicy donc vne loy pour celuy qui aura le premier donné vn bien-faict : Qu'il soit en sa puissance de choisir le temps qu'il le voudra reprendre. Mais ie crains qu'on parle de moy autrement que ie ne voudrois. Cestuy-là fait vne grande faute, qui aime mieus estre recognoissant pour son honneur & pour sa reputation, que pour sa conscience. Tu as deux iuges pour ceste cause, l'un est toy-mesmes, que tu ne peux tromper, & l'autre est ton amy, que tu peux bien deceuoir. Mais si ie ne trouue iamais occasion de le rendre, demureray-je tousiours en obligation de ceste debte ? tu seras debteur, mais ce sera ouuertement, & deuant tout le monde, mais ce sera de bon cœur, mais ce sera avec grand plaisir & contentement, avec lequel tu regarderas ce bien-faict, qui demurera cependant comme vn depost deuers toy. Celuy monstre qu'il se repent d'auoir receu vn plaisir, qui est marry de ne l'auoir encore rendu. Si tu as estimé vne personne digne, de qui tu deusses recevoir vn bien-faict, pourquoy t'estimes tu maintenant indigne que tu luy sois redevable ?

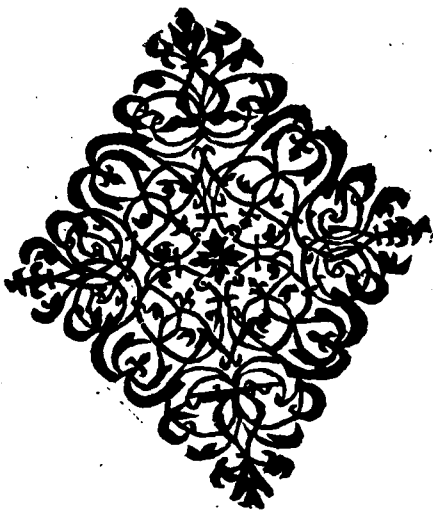
CHAP. XIII.
Il n'y a
moins de
generosité à
bien rece-
voir & re-
cognoistre
ou deuoir
vn bien-
faict, qu'à le
faire.

Ceux-là se trompent grandement, qui pensent que ce soit chose digne d'un cœur genereux de faire beaucoup de plaisirs, de donner, & d'emplir le sein d'autrui, & enrichir sa maison : veu que c'est plus souuent la grandeur des richesses & de la fortune qui fait cela, que non pas la grandeur de courage. Ils ne sçauent point qu'il y a quelquesfois plus de difficulté & de sagesse à recevoir des bien-faicts, qu'à les verser & prodiguer par tout : car (afin que ie n'oste rien de la gloire de l'un ou de l'autre, parce que quand ces deux actes se font par vn desir de vertu, ils sont esgalement à estimer) il n'y a pas moins de bon cœur à deuoir vn bien-faict, qu'à le donner : & encor y a-il plus de difficulté à l'un qu'à l'autre, parce qu'il y a plus

de peine à bien garder ce que nous auons pris, qu'à le donner. Par ainsi il ne faut point craindre de ne le rendre assez tost, il ne se faut pas hâster hors de saison & mal à propos. Car on ne fait pas moindre faute de choisir vn temps qui n'est pas conuenable, qu'on feroit de ne le rendre point quand l'opportunité se presenteroit. L'ay encore le bien-faict en depost entre mes mains, ie ne dois aucunement craindre qu'il se perde, ny pour luy ny pour moy, il est en toute assurance, il ne le peut perdre qu'en me perdant: encore ne le peut-il pas perdre quand ie me yerdrois, car ie ne l'en ay desia remercié, c'est à dire que ie l'ay rendu. Celuy qui se traueille trop à rendre vn bien-faict, a opinion que l'autre pense trop à le recouurer. Il faut qu'il se tienne prest à faire l'vn ou l'autre. S'il veur reprendre son bien-faict, rendons-le luy, ioyeux de ce qu'il veur receuoir. Mais s'il aime mieux que nous le gardions deuers nous, qu'auons-nous à faire de fouïiller & desenterrer son thresor: Pourquoy refusons-nous de le garder deuers nous? Certainement il merite qu'il luy soit permis de faire l'vn ou l'autre qu'il vouldra, ou de le reprendre, ou de le nous laisser. Mettons l'opinion & la reputation que nous voulons qu'on ait de nous, en tel rang, qu'elle n'aille iamais la premiere, mais qu'elle vienne apres.

Qui se rend hors de saison ne fait moindre faute que celui qui ne le rend pas en temps & lieu.

Fin du sixiesme Liure des bien-faicts.





LE SEPTIEME

ET DERNIER LIVRE DES BIEN-FAICTS,

DE LVC. ANN. SENEQUE.

SOMMAIRE.

Il dit vouloir prendre garde non point à ce qu'il doit dire de nouveau, mais seulement s'il a rien oublié à dire. Qu'il vult mieux auoir appris peu de preceptes de sagesse, & les scauoir bien mettre en vsage: que d'en auoir appris beaucoup, & ne s'en pouuoir pas seruir. Nature a mis au descouuert, tout ce qui nous peut faire meilleurs & bien-heureux. Discours de la fausse & de la Vraye Volupté, & du bien qu'elle nous apporte. L'ambition insatiable d'Alexandre, de Cyrus & de Cambyfes. Si toutes choses sont au sage, quest-ce qu'on luy peut donner, & à l'amy aussi, avec lequel toutes choses nous sont communes: aux Republicques, & aux Roys. Le sage doit reietter les biens & les richesses. Beau discours contre l'auarice. Monstre quelles choses nous sont propres & particulieres, & quelles nous sont communes avec d'autres. Comme il faut payer vne somme d'argent, & s'acquiescer d'un bien-faict, & la comparaison et difference entre ces deux choses. Il faut retrancher toutes excuses aux ingrats. S'il n'y a que le sage qui puisse recevoir un bien-faict, on ne le peut aussi rendre qu'au sage. Si on peut donner ou rendre un bien-faict à un tyran cruel & detestable, & comment. Il monstre qu'il nous faut nous mesmes appeller en iustice pour rendre un bien-faict, par l'exemple d'un Pythagoricien. On peut quelquefois reprocher un bien-faict pour le redemander, & comment. Il ne se faut iamais repentir d'auoir donné un bien-faict. Les derniers bien-faicts ne doiuent pas effacer la memoire des premiers. Il ne se faut iamais plaindre d'auoir perdu un bien-faict. Il faut vaincre la malice par vne opiniastre bonté. Il acheue ce discours par l'exemple des Dieux, qui commencent de faire du bien à ceux qui les ignorent, & les continuent enuers les ingrats: & nous apprend qu'on monstre la grandeur de son courage, non pas en donnant & perdant, mais en perdant et donnant.

CHAP. I.
L'intencion
de ce dis-
cours est de
façonner les
esprits en
bonnes
mœurs ain-
qués liures
precedents.



Ourage, mon amy Liberalis:

Desia nous prenons terre: icy de vains discours,
De longs auant-propos, et de fascheux destours
Je ne te retiendray.

Celiure ne seruira que d'amasser les reliques & les demeurant de mon discours. Car ayant desia despendu toute la matiere que i'auois, ie ne regarde plus ce que ie diray: ie songe seulement, si l'ay laissé quelque chose à dire. Tu pren-

dras toutesfois en bonne part & qu'on te presentera de surplus, apres qu'il t'en sera demeuré de reste. Si i'eusse voulu faire trouuer mon œuvre plus beau, ie le deuois faire croistre peu à peu, & en garder quelque partie pour la fin, qui eust peu encore remettre en appetit ceux qui estoient desia saouls : Mais i'ay présenté des le commencement, tout ce qui estoit plus necessaire, maintenant ie ramasse ce que i'ay oublié. Certainement si tu me demandois ce qu'il m'en semble, ie te respondrois, qu'apres auoir dit tout ce qui appartenoit à l'instruction des mœurs, il ne sert pas beaucoup de poursuyure le reste, qui ne peut porter aucun profit à nostre ame, & qui n'a esté trouué que pour seruir d'exercice à l'esprit. Car Demetrius le Cynique (qui à mon iugement a esté vn grand homme, & lequel on peut comparer avec les plus renommez) disoit fort bien, qu'il valoit mieux sçauoir peu de preceptes & d'enseignemens de sagellé pourueu qu'on s'en peust seruir promptement, & les mettre en vsage familier, que d'en auoir appris beaucoup, sans les auoir soudainement en main, & s'en pouuoir ayder. Tour ainsi (dit il) que celuy est vn braue lucteur, qui sçait non pas toutes les liaisons & entortillemens des iambes, de tous lesquels on ne se peut seruir contre son aduersaire, mais qui s'est exercité & rendu adroit à le bien ioindre & nouër d'vn bon tour ou de deux, avec lesquels il attend l'occasion de le ruer par terre: parce qu'il n'importe rien de sçauoir beaucoup, mais qu'il en sçache assez pour demeurer vainqueur: Pareillement il y a plusieurs choses en l'estude de la Philosophie qui plaisent grandement, mais il y en a peu qui nous facent vaincre. Combien que tu ne sçaches point quelle puissance cause le flux & le reflux de la mer Oceane, pourquoy la septiesme année fait signe & iugement de l'age des personnes, pourquoy c'est que la largeur des portiques à l'œil de ceux qui les regardent de loin ne retient sa proportion, mais elle va tousiours en estreissant, & les arcades des colonnes semblent au fonds se ioindre du tout & s'entrebaïser : combien que tu ne sçaches point que c'est qui peut separer la conception de deux iumeaux, & ce qui les ioint au temps de la naissance & de l'enfantement, si pour coucher vne seule fois avec la femme, d'vn seul coup on peut conceuoir deux enfans, ou s'ils sont engendrez d'autant d'embrassemens, pourquoy ceux qui sont nays en mesme heure, ont diuerses destinees, pourquoy ceux de qui les naissances aduiennent presque en mesme temps, ont souuent leurs fortunes toutes contraires: si est-ce que tu ne perdras pas beaucoup en mesprisant ce que tu ne peux, & qui ne te profite aucunement d'apprendre. La verité se tient toute couverte, & cachee dans des profonds abysses. Nous ne pouuons iustement nous plaindre que nature nous soit mauuaise, parce que l'inuention d'aucune chose n'est fascheuse & difficile, sinon de celle qui ne nous apporte aucun fruit, que de l'auoir inuentee. Tout ce qui nous pouuoit rendre meilleurs, tout ce qui nous pouuoit faire plus heureux, nature l'a mis pres de nous, & au descouuert, ou en nostre pouuoir. Si nostre ame a mesprise le pouuoir de fortune, si elle a mis toute crainte sous les pieds, si elle n'entreprend & n'embrace vne infiniré de choses d'vn desir affamé & conuoiteux: & au contraire, si elle est apprise vne fois de demander à soy-mesmes les richesses dont elle a besoin, si elle a despoüillé la crainte qu'elle auoit des dieux & des hommes, si elle sçait qu'il ne faille guere craindre les mortels & n'auoir aucune peur des Dieux, si elle mesprise tout ce qui tourmente & tyrannise nostre vie, lors que nous la voulons rendre plus honorable, si elle est paruenue iusqu'à ce point de cognoistre que la mort ne nous apporte aucune matiere de tourmens & de maux, & que c'est elle qui en donne la fin à plusieurs: si l'homme s'est du tout consacré & dedié à la vertu, s'il pense que le chemin pour aller là

Ce qu'il cō-
 firme par le
 recit des
 graues dis-
 cours de
 Demetrius,
 qu'il vaut
 mieux s'e-
 studier à sa-
 gelle & ver-
 tu, qu'à beau-
 coup de do-
 ctrine.

Des bien-faits,

où elle nous appelle, soit fort beau, si c'est vn animal pour viure en société & en compagnie, s'il est nay pour estre en communauté, s'il estime que tout ce monde ne soit qu'une seule maison, s'il a ouuert sa poitrine & sa conscience deuant les Dieux, s'il vit tousiours, comme s'il viuoit deuant tout le monde, ayant plus de honte & de crainte de soy-mesmes que d'autrui, si s'estant osté hors des tempestes & de l'orage de ce monde, il s'est retiré en lieu ferme & assuré, s'il a fait tout cela, certainement il est venu à bout de ses estudes, il s'est contommé en la science qui luy est la plus necessaire & profitable: toutes autres choses ne sont que paillardise qu'on prend à loisir. Car iagoir que nostre ame se soit retirée en lieu d'assurance, elle pourra toutesfois apres se jeter sur quelques honnestes recreations, qui apportent communément plus d'ornement & d'honneur, qu'elles ne font de force ou de fermenté en nos courages.

CHAP. II.
Instruction
à discerner
le vice d'a-
uec la vertu.
Quels fruits
on recueille
de l'estude
de sagesse, &
quels maux
apportent
les appetits
de la chair
& les desirs
ambitieux.

VOyla les preceptes & les instructions que nostre Demetrius commande tousiours tenir à deux mains, à celui qui veut profiter à l'estude de la sagesse, & ne les abandonner iamais, mais plustost les coudre sur soy, & les enchaîner en sa poitrine, comme vne partie de son ame: les estudier & ramenevoir si souuent, que les plus profitables & salutaires enseignemens se presentent d'eux mesmes deuant ses yeux: qu'il ne les ait pas si tost souhaités, qu'ils ne soient tous prests, principalement la différence & distinction qu'on doit faire entre ce qui est vilain, & ce qui est honneste, qu'il sçache qu'il ny a aucun vice qui ne soit vilain, ny aucun bien qui ne soit honneste. Il faut que ceste regle conduise toutes choses sous ceste loy: & qu'il estime les plus miserables & malheureux d'entre les hommes (pour si grandes richesses qui reluisent en eux) ceux qui se sont laissez vaincre à leur ventre, & à leurs desordonnez appetits, & desquels le cœur s'est engourdy de paresse & de nonchalance. Il faut qu'il die cecy en soy-mesmes, La volupté est fragile & de peu de duree, elle se fache de ce qu'on luy met deuant: d'autant plus qu'on s'en est saoulé, c'est lors qu'elle tombe plustost en vn autre desir contraire, duquel il faut en fin par necessité qu'elle nous apporte vne honte & vn repentir: il n'y a rien en elle d'honorable & de vertueux, il n'y a rien en elle qui soit digne du cœur d'un homme qui veut s'approcher des Dieux. La volupté est vne chose basse & desprisée, qui fait seulement seruice aux membres les plus vilains & deshonestes du corps, qui nous conduit tousiours à quelque fin honteuse & miserable. Mais voicy la volupté qui est digne de l'homme, & mesmement de l'homme vertueux, de ne remplir le corps & ne l'engraisser pas, de ne prouoquer point les voluptez, qu'il vaudroit mieux laisser dormir qu'esueiller, viure exempt de toute passion d'esprit, mesmement de celle qui esmeut l'ambition de ceux qui ont noies & debars ensemble: & encore de ceste passion intolerable, laquelle venant de plus haut, nous a fait croire des Dieux tout ce que la renommée & les fables en disoient, & nous a mis en opinion de les mesurer par nos propres vices. Celuy duquel nous tirons icy le pourtrait, iouir de ceste volupté qui sera tousiours entiere, & semblable à soy qui sera hors de toute crainte, de laquelle il ne se fâchera iamais. Celuy, dis-ie, en iouira pleinement, qui estant bien appris (par maniere de dire) au droit diuin & humain, se resioit aux choses presentes, & ne s'attend aucunement à celles qui sont à venir. Vn homme ne vit iamais en assurance, qui s'appuye sur des espoirs incertains. Mais celui qui se contente de son bien present, vit exempt de ces soucis, & des peines qui ont accoustumé de ronger l'esprit. Il ne desire & n'espere rien plus, & ne se fie aucunement aux choses douteuses & incertaines.

nes. Ne pense point qu'un tel homme soit content de petites richesses. Tout le bien de ce monde est à luy, non pas de la façon qu'Alexandre possédoit son bien: lequel ayant subingué tout ce qui estoit iusques au bord de la mer rouge, en desiroit encore plus, que ce qu'il y auoit conquis en y venant. Les pays mesmes qu'il auoit vaincus, & mis tous son obeyllance, n'estoient point à luy: veu qu'il auoit enuoyé Onesicritus general de ses galeres pour descouurir l'Ocean, & cercher encore la guerre sur vne mer incegneuë. Ne monstroit-il pas assez sa pauureté, de vouloir porter la guerre par delà les bornes & frontieres que la nature auoit mises en ce monde, & se precipiter par vne conuouitise si auenglee, dans des mers profondes, qui n'auoient encor auparauant esté recherches d'aucun, & dont l'on ne pouuoit trouuer le bord? Que luy sert-il d'auoir tant de Royaumes & d'Empires, d'en auoir tant donné, d'auoir rendu tant de pays tributaires, veu qu'il a encore faute de tout ce qu'il desire?

Exemple en Alexandre le grand.

CE vice n'a pas esté seulement en Alexandre, qui suiuiot avec vne heureuse ou treccuidance le chemin du Dieu Liber & d'Hercules: mais ç'a esté aussi la faute de tous ceux que fortune a charouillez en les remplissant de ses biens & de ses faueurs. Commence à Cyrus & à Cambyse, & compte sur tes doigts toute la race de l'Empire des Perles: en pourras-tu trouuer vn seul qui se soit contenté de son Empire, & qui n'ait perdu la vie sur des entreprises qu'il faisoit d'acquérir encore plus de Royaumes nouveaux? Il ne se faut point esmerueller de cela. Tout ce qui vient entre les mains d'un conuouiteux & d'un affamé, est aussi tost despensé & englouty. On n'auance rien de ietter tousiours dans vn gouffre qu'on ne peut emplir ni saouler. Au seul sage appartiennent toutes choses qui ne luy coustent guerres de garder. Il n'a pas besoin d'enuoyer ses Ambassadeurs delà les mers: il n'a que faire de poser son camp sur le riuage de ses ennemis, ni de mettre garnisons dans les chasteaux de ses frontieres: il n'a que faire d'auoir des regimens d'infanterie, ni des compagnies de genfdarmes. Mais comme les Dieux immortels, sans s'ayder d'aucunes armes pour le gouuernement de leur empire, entretiennent leur grandeur entoure assurance, sans ce bouger de ce lieu haut & plein de repos: aussi le sage gouuerne & conduit les affaires de son estat, encore qu'ils s'estendent bien loin, sans se tourmenter, & sans faire aucun bruit. Il se voit le plus riche, le plus puissant, le meilleur de tous: il voit que tout le reste des hommes viennent & marchent apres luy. Tu t'en moqueras, si tu veux: toutesfois c'est vne chose digne d'un braue cœur, apres que tu auras ietté ton entendement sur le Leuant & sur l'Occident, & que ton esprit aura encore trauerfé les lieux les plus escartez de ce monde, où les deserts nous empeschent de pouoir arriuer: apres que tu auras veu vne si grande quantité d'animaux, vne telle abondance de toutes choses que nature a mis en ce monde pour nostre richesse: de pouoir dire (langage vraiment propre à Dieu) Tout cela est à moy: d'où il aduient qu'il n'a rien plus à desirer.

CHAP. III. Autres exemples de grâces qui se sont perdus en ne pouuant se contenter de leur condition. Le seul Sage est seigneur de toutes choses, dont l'acquisition & la conseruation luy est fort facile.

TV me diras, C'est ce que ie voulois entendre: ie te tiens maintenant: ie veux voir comme tu eschapperas des fillets, où tu t'es venu ietter toy-mesmes. Dy moy, comment pourroit-on donner rien à vn sage, si toutes choses luy appartiennent? car ce qu'on luy donneroit, seroit desia sien: par ainsi on ne pourroit donner aucun bien à vn sage, d'autant que tout ce qu'on luy donneroit luy appartient desia: & toutesfois vous dites qu'on peut donner à vn sage. Vous scauez bien que ie puis faire mesme demande pour le regard des amis. Vous auez opinion que tou-

CHA. III. Puis que le sage possède toutes choses, & que d'ailleurs toutes choses sont communes entre nous, on

Des bien-faits,

pourroit in-
ferer, que ni
le sage ni l'a-
my ne peut
recevoir bien
fait d'aucun,
attédu qu'ils
possederoyent
desia ce qu'il
leur donne-
roit.
Responſe à
la precedéte
obiection.

tes choses nous sont communes avec eux : il s'ensuit donc qu'aucun ne peut rien donner à son amy : car il luy donneroit vn bien qui est commun entre eux. Il n'y a rien qui empesche qu'une chose n'appartienne au sage, & à celui qui la possède, & à qui elle a esté particulièrement baillee & assignee pour en iouyr. Quand ie dis que toutes choses appartiennent au sage, i'entens neantmoins que chacun retient le droit particulier & la seigneurie qu'il a en son propre bien. Par les loix ciuiles toutes choses sont aux Roys : toutesfois les heritages dont la generale & souveraine possession appartient aux Roys, sont departis à plusieurs maistres, & chacun d'eux a son particulier propriétaire : & neantmoins nous pouons donner au Roy vne maison, vn esclau, vne somme d'argent, sans qu'on ait opinion qu'on luy face tels presens de ses biens. Car les Roys ont vne puissance souveraine sur tout, mais la propriété appartient particulièrement à leurs subiers. Nous disons bien, les marches & frontieres des Atheniens, & du peuple qui habite la terre de labour : iacq̃it que les voisins les ayent departis entr'eux par confins & par bornes particulieres. Ainsi dit-on que tout ce terroir appartient à ceste cité ou à ceste chose publique : toutesfois il est distribué par arpens à des seigneurs, & à des maistres particuliers. Voila pourquoy nous pouons donner nos terres à la republique, encore qu'on die qu'elles luy appartiennent : parce qu'elles sont de la republique d'une sorte, & sont nostres par vn autre droit tout diuers. Qui doute qu'un serf, & tout l'argent qu'il trafique, ne soit à son maistre : cependant il luy peut donner vn bien-faict. Il ne faut point dire qu'un serf n'ait rien, parce qu'il ne le pourroit auoir, si son maistre ne le vouloit. Il ne faut point dire que ce qu'il a volontairement donné, ne merite d'estre appelé don : pour ce que le maistre l'eust peu auoir par force, encor que le serf ne l'eust voulu donner. Tout ainsi que nous auons prouué que toutes choses appartiennent au sage (car nous sommes desia d'accord de cela) pareillement il faut à ceste heure monſtrer comme nous auons plus de matiere qu'il ne faut pour donner liberalement à celui auquel nous confessons toutes choses appartenir. Tout ce qui est en la puissance du fils, appartient aussi au pere : mais qui est celui, qui ne sçache bien que le fils peut donner quelque chose au pere ? Toutes les richesses de ce monde appartiennent aux Dieux : toutesfois nous auons souuent porté des dons sur leurs autels, & auons plusieurs fois ietté vne piece d'argent dans leurs temples. Diras-tu que ce que j'ay, n'est pas mien, pour autant qu'il est aussi à roy ? Vne mesme chose peut estre à toy & à moy. Tu voudras pareillement dire que celui à qui appartiennent les esclaves prostituées, est maquereau : Or toutes choses appartiennent au sage, & les prostituées se doiuent mettre au compte de toutes choses : Il s'ensuit donc que les prostituées appartiennent aux sages. Celui est maquereau à qui les prostituées appartiennent : par conséquent doncques le sage est maquereau. Par vn argument semblable ils veulent empescher le sage d'achapter : car ils disent, Aucun n'achapte ce qui est sien : or toutes choses sont au sage : le sage donc ne peut rien achapter. Ils le veulent pareillement empescher de rien emprunter : parce qu'aucun ne payeroit intereſt de ses propres deniers. Ils ont vne infinité de telles ſornettes & iazeries, pour se mocquer de ceste opinion, iacq̃it qu'il n'y ait aucun d'eux qui n'entende bien ce que nous voulons dire.

En quelle
maniere on
peut donner
au sage.

Refutation
d'un autre
argument
pareil au
precedent.

CHAP. V.

Par exéples
familiers, il
monſtre que
quelqu'un

MAis au contraire i'entens que toutes choses appartiennent au sage, avec telle condition, qu'un chacun demeure maistre & seigneur propre de son bien : comme sous le gouuernement d'un bon Prince, lequel possède toutes

choses par droict de regale & de souueraineté, & chacun de ses subiets par seigneurie particuliere. Nous n'oublierons pas à prouuer cecy en temps & lieu : cependant il suffira, pour resoudre nostre question, que ce qui est à moy par vn moyen, & qui est au sage par vn autre, ie le puis donner au sage. Il ne se faut pas esmerueiller, si on peut donner quelque chose à celuy à qui tout appartient. I'ay prins à loüage vne maison de toy : par ce moyen il y a quelque chose du tien : il y a aussi quelque chose du mien : la maison est tienne, mais l'usage est à moy. Et par ceste mesme raison tu n'oses mettre la main sur les fruiets de ton propre bien, contre le vouloir de ton fermier, iacoit qu'ils croissent en ton fonds : & si par fortune les viures encherissent, s'il suruiuent vne grande famine,

peut recevoir le sien comme chose de laquelle on luy fait présent.

*Tu ietteras tes yeux, ô miserable, en vain,
Deussus le bled d'autrui, & sur vn tas de grain:*

qui sera creu toutesfois en tes champs, qui sera battu dans ton aire, & qu'on portera dans les greniers de ta propre metairie. Tu n'oserois entrer dans ce que ie tiens à loüage de toy : ni m'oster l'esclau que tu m'as loüé à iournees. Si i'ay prins de toy vn chariot à loüage, tu estimeras que ie te fais vn grand plaisir, si ie permets que tu sois assis dans ton chariot. Voy donc comme il se peut faire que quelqu'un receuant ce qui est sien, le recoiue, comme si on luy en faisoit présent.

EN tout ce que ie viens de dire, & l'un & l'autre est maistre d'une mesme chose. Comment cela? Parce que l'un est maistre de la chose, & l'autre l'est de l'usage. Nous disons que ces liures sont de Ciceron : Dorus libraire dit aussi qu'ils sont siens : & l'un & l'autre dit verité. Car l'un soustient qu'ils luy appartiennent, comme en estant l'auteur, & l'autre comme les ayant achaptez. Et par ainsi on ne ment point de dire qu'ils soient à tous deux : car ils sont de l'un & de l'autre : mais c'est par diuers moyens. Et par ceste mesme raison Tite Liue pourroit recevoir en don, ou achapter de Dorus ses propres liures. Ie puis donner au sage ce qui m'appartient de mon chef, iacoit que tout soit sien : parce qu'ayant le sage acquis dans son ame & dans sa conscience la possession de toutes choses par vne souueraineté Royale : estant toutesfois la propriété & la seigneurie d'icelles espandue çà & là en la main d'un chacun particulier : il peut recevoir vn present, il en peut estre redevable, il le peut achapter, & prendre à loüage. Toutes choses sont à Cesar : mais son fisque & son particulier domaine n'a que ce qui est de son patrimoine : Toutes choses sont sous sa puissance souueraine : mais de son domaine, il n'a que les biens qui sont propres à luy. On peut demander, qu'est-ce qui est sien, & qu'est-ce qui ne l'est pas, sans tomber en crime de leze Maisté : car ce qu'on oste à autrui, pour adiuger au Prince, luy appartient par autre moyen. Et par ainsi le sage possède par le contentement de son esprit tous les biens du monde : & par droict de seigneurie particuliere il est maistre de son propre patrimoine.

CHAP. VI.
Autres exemples pour confirmer ce que dessus.

BIon prouue maintenant, que nous sommes tous sacrileges : & tantost apres il prouue qu'aucun ne l'est. Quand il veut precipiter tout le monde d'un rocher en bas, comme sacrilege, il argumente ainsi : Quiconque a prins & despendu, ou

CHAP. VII.
Examen & refutation des ineptes arguments de

Des bien-faits,

Bien pour prouver que chacun est sacrilege, & qu'aucun ne l'est.

Toutes choses appartiennent aux Dieux, mais toutes ne leur sont pas consacrées & que c'est que sacrilege.

Commét on peut ôster au sage son bien, &

CHAP. VIII.
Comment toutes choses luy appartiennent.

par la vertu & louange de Demetrius il con-

conuert en les propres vsages ce qui appartenoit aux Dieux, est sacrilege: or toutes choses appartiennent aux Dieux: tout ce doncques qu'un chacun prend, c'est du bien des Dieux, auxquels toutes choses appartiennent: par ainsi quiconque prend quelque chose, il est sacrilege. Et apres quand il commande qu'on saccage & ruine les temples, & qu'on pille le Capitole, sans craindre la vengeance des Dieux, il soustient qu'on ne peut faire aucun sacrilege: car tout ce qui a esté pris d'un lieu qui appartient aux Dieux, est transporté en un autre lieu qui appartient aussi aux Dieux. Mais on peut respondre à cela, qu'il est bien vray que toutes choses sont aux Dieux: mais toutes choses ne leur sont point dediees & consacrées: & que nous ne croyons point qu'un sacrilege soit commis: sinon des choses qui ont esté par deuotion consacrées aux Dieux. C'est pourquoy nous disons que tout cest vniuers n'est que le temple des Dieux immortels, seul digne de loger leur maiesté & leur magnificence. Toutesfois les choses sacrées sont esloignées & separees des choses profanes & communes: & ne nous est aucunement permis de faire sous un petit coin de terre, que nous auons appellé Temple, ce que nous pouuons faire deuant les yeux du ciel, & sous la veüe de toutes les estoilles. Un sacrilege ne peut faire aucune iniure à Dieu: car sa propre diuinité l'a mis hors des coups, & de la puissance de l'homme sacrilege. Si est-ce qu'il est puny, & son outrage est estimé comme fait à Dieu: car l'opinion que nous & luy auons de Dieu, l'oblige & le rend subiect à la peine. Or tout ainsi qu'on prend pour sacrilege celuy qui desrobe quelque chose sacrée, encore qu'en quelque lieu qu'il puisse porter son larcin, il le porte dans l'enclos de ce monde, la seigneurie duquel appartient à Dieu: pareillement on peut desrober le bien du sage. Car on luy ôste, non point ce qui estoit à luy, comme maistre de toutes choses de ce monde: mais on luy ôste le bien dont il estoit appellé seigneur, & dont il se seruoit pour ses propres & particuliers vsages. Il recognoistra bien ceste generale autorité & possession qu'il a de toutes choses: mais il ne voudroit point estre particulièrement maistre & seigneur de toutes, encore qu'il fust en sa puissance de les auoir. Il prononcera ceste braue parole que dit un chef d'armee Romain, quand pour recompenser sa vertu, & le bon gouvernement qu'il auoit fait de la republique, on luy presentoit autant de terroir qu'il en pourroit enuironner en labourant tout un iour: Vous n'avez pas besoin (dit-il) d'un citoyen qui ait necessité de plus de bien, qu'il n'en faut à un citoyen. De combien penles-tu que la vertu de cest homme fust plus grande, en refusant ce bien-là, qu'elle ne fut de l'auoir merité? Plusieurs grands capitains ont bien rompu & osté les bornes de leurs voisins, mais pas un ne veut borner son ambition.

Si doncques nous regardons l'ame du sage, qui a puissance sur toutes choses, & qui a estendu sa seigneurie sur tout le monde, nous pouuons dire que tout luy appartient: mais si on a esgard aux loix communes, il ne baillera que la declaration & denombrement de ses biens. Il y a bien à dire, si l'on doit estimer ses biens par la grandeur de son cœur, & par le moyen de sa seule vertu & sagesse, ou par sa possession & denombrement. Il a en horreur d'estre seigneur & maistre propriétaire de tout le bien de ce monde dont tu parles. Je ne veux point parler de Socrates, de Chrysippus, de Zenon, & de ces autres grands personnages, qui sont auourd'huy estimez encore plus grands, parce que l'enuie n'empêche point la louange de ceux qui ont vescu aux siècles passez. Il n'y a guere que j'ay parlé de Demetrius que nature (comme il me semble) a voulu faire naistre en nostre siècle, seulement pour monstrier que nous ne l'auons peu corrompre, & qu'il ne nous a peu rendre

meilleurs. Certainement c'estoit vn homme d'une parfaicte sagesse (encore qu'il l'ait voulu nier) & d'une ferme & immuable constance, en ce qu'il auoit entrepris & delibéré. Quant à son eloquence (qui est fort requise aux choses magnanimes & vertueuses) c'estoit vn langage assez mal orné, & d'un homme qui se soucioit fort peu de farder ses paroles, mais il poursuiuoit son propos comme la vehemence le portoit avec une grande ardeur de courage. Il ne doute point que la prouidence des Dieux ne luy ait donné ceste belle vie, & ceste si grande force de parler, afin que nostre siecle n'eust point faute d'exemple de bien viure, ou de quelqu'un qui fust honte à nos vices.

I'Ose bien asseurer, que si quelque Dieu vouloit donner tous nos biens à Demetrius, pour en iouyr à ceste condition, de ne s'en pouuoir deffaire, & de ne les pouuoir apres redonner, qu'il les refuseroit, & qu'il diroit: Je ne me veux pas attacher à ce fascheux fardeau, duquel ie ne me pourrois descharger à mon aise. Je ne veux pas plonger cest homme si net & si franc d'auarice, dans l'ordure & dans le boubier de ces choses. Qu'as-tu affaire de m'apporter ce qui ne sert que de malheur & d'infelicité à tous les peuples de ce monde: & ce que ie ne voudrois recevoir, encor que ce fust pour le redonner incontinent, parce que ie croy qu'il y a plusieurs choses que ie ne pourrois honnestement donner? Je veux voir ce qui esbloüist la veüe des Roys & des peuples. Je veux contempler les choses que vous acqueriez au prix de vostre sang, & de vos propres vices. Monstre-moy premierement la despoüille & le butin de la superfluité, & de la folle despenſe, ou se que tu la vueilles despoüiller piece à piece, ou que tu vueilles (ce qui sembleroit estre meilleur) la mettre toute en vn monceau. Je vois une grotte vouëe, enrichie de diuerses poinctes de cailloux menus: ie voy des coquilles de plusieurs vilaines & lourdes bestes, qui ont esté autresfois acheptées à grand prix d'argent, sous lesquelles on a si bien adiancé une agreable variété & bigarrure de couleurs, qu'on diroit proprement qu'elle est naturelle. Je vois en ce mesme lieu les tables & le bois qui fut achepté autant que valoit tout le bien d'un Sénateur, & qui fut estimé plus precieux de ce que le malheur & l'infelicité de l'arbre l'auoit retors & replié d'une infinité de nœuds. Je voy là mesmes des vases de crystal, lesquels d'autant qu'ils sont plus fragiles & dangereux à caſſer, d'autant plus se vendent-ils cherement: parce que le plaisir & la volupté que les ignorans prennent en toutes choses, s'augmente, & se rend plus grande, pour le danger qui les nous deueroit faire hayr. Je voy des vases de Cassidonie, comme si la superfluité, & la folle despenſe n'eust pas esté assez prisee, s'ils n'eussent vomy dans de grands vaisseaux de pierre precieuse, le trop de vin que l'un auoit beu à l'enuy, & à la bonne grace de l'autre. Je voy qu'on ne se contente point de porter une perle seule à l'oreille: on a desia accoustumé les oreilles à porter vn fais, & une charge pesante: on attache plusieurs perles ensemble, & s'il n'y en a que deux, on y en adiouſte encore d'autres. La rage & l'insolence des femmes n'auoit pas assez assubiectis & rendus esclaves les maris, s'ils ne leur eussent encor permis de laisser pendre à chacune oreille la valeur & le prix de deux, voire de trois riches patrimoines. Je voy des robes de soye (si robes on les doit appeller) où il n'y a rien qui puisse couurir ni le corps, ni les hontes, & qui sont si claires & si minces que la femme qui en sera vestue, n'oseroit bonnement inrer qu'elle ne soit nue. On fait venir ces belles choses des pays incogneus, pour les acheter cherement de ceux, avec lesquels nous n'auons fait auparavant aucun commerce ni traficq de marchandise.

CHAP. I.
A propos de Demetrius, il monstre que le sage mesprise les choses terribles & caduques, bien qu'il soit seigneur de toutes.

Descrie la superfluité, la folle despenſe & les desbauches de son téps.

Des bien-faicts,

afin que nos Damoiselles ne puissent pas monstrier plus de faueur & de beauté secrete à leurs mignons de couche, & à leurs adulteres, quand ils seront enfermez dans leurs cabinets, qu'elles en veulent faire voir par les ruës à tout le peuple.

CHAP. X.
Il inueſtue
à l'oppoſite
contre l'a-
uarice & la
folle con-
uoitiſe des
hommes, en
ce qu'ils re-
cherché des
choſes plus
precieufes
que l'or &
l'argent, que
nature re-
noie cachees
dans ſes en-
trailles, pre-
uoyant quels
maux elles
cauſeroient
au monde.

Avarice que fais-tu? combien y a-il maintenant de choſes plus cheres que ton or? Tout ce que ie viens de dire eſt encore plus eſtimé & plus precieux. Ie ne veux point recognoiſtre tes richelles, qui ſont les larmes d'or & d'argent, apres leſquelles noſtre conuoitiſe & noſtre deſir ſ'eſbloiit. Certainement la terre qui auoit engendré & mis dehors tout ce qui nous eſtoit neceſſaire & profitable, auoit profondement enſeuely ces metaux, & y auoit ietté deſſus toute la peſanteur, comme ſur des choſes nuifantes & dommageables, & qui n'en pouuoient ſortir que pour ſeruir de malheur & de ruïne à toute ſorte de gens. Ie voy qu'on a tiré le fer de ces profondes tenebres, d'où l'on auoit pris auſſi l'or & l'argent, afin qu'il n'y euſt ni faute d'inſtrumens pour nous entretenir, ni faute dequoy payer le prix aux meurtriers. Toutesſois ces metaux ont encor quelque matiere precieufe, qui peut tromper noſtre eſprit, & nous faire ſuiure l'erreur & l'aueuglement de nos yeux. Mais ie voy ces obligations, ces cedules, & ces contractes, qui ne ſont que ſimulachres vuides, & que feintes de noſtre richelle, ne ſeruans que de faire ombre à noſtre auarice deſbordée, & de tromper l'ame de ceux qui ſe reſioiſſent trop de la ſeule opinion des choſes vaines. Ie vous prie qu'eſt-ce que tout cela? qu'eſt-ce que les liures de raiſons? qu'eſt-ce que l'vſure? ne ſont-ce pas des noms ſeincts & recherchez hors de la nature pour ſeruir à l'auarice & l'ambition des hommes? Ie me veux plaindre iuſtement contre la nature mere des choſes, de ce qu'elle n'a encore plus profondement caché & l'or & l'argent, de ce qu'elle ne leur a ietté deſſus des peſanteurs & des montagnes ſi grandes, qu'il ne fuſt poſſible de les aller fouiller ſi bas. Mais qu'eſt-ce que ces papiers, ces liures, & ces comptes d'interests, ce temps que l'on vend, & les ſanglantes vſures à douze pour cent? Ce ſont maux qui ſont engendrez par noſtre ſeule volonté, que nous auons fait naiſtre par noſtre ſeule ordonnance. Ce ſont maux qui n'ont rien que nous puiffions voir de nos yeux, ou toucher de nos mains: ce ne ſont que ſonges d'une auarice, qui ne manie rien. O que celuy eſt miſerable, qui ſe plaît à voir vn grand liure & denombrement de tous ſes biens, & faire labourer à ſes eſclaves couplez à chaines de fer par le col, de grands & larges pays, d'auoir infinis troupeaux de beſtail, qu'il fait nourrir par les Prouinces & par les Royaumes, d'auoir vne famille & vne quantité d'eſclaves plus grande qu'il n'y a de peuple en quelques nations belliqueuſes, d'auoir fait bâtir des palais & maiſons priues plus larges & plus ſpatieufes, que beaucoup de grandes villes qu'il y a! Quand il aura regardé tant de choſes & tant de lieux, où il a eſpandu & mis ſes richelles, quand il ſera deuenu orgueilleux & ſuperbe de tant de bien, s'il veut comparer tout ce qu'il a avec ce qu'il deſire, & qu'il voudroit auoir encores d'auantage, certainement il eſt pauvre. Laissez-moy aller, remettez moy en mes biens, & en mes richelles. Ie ſçay que le Royaume de la ſageſſe eſt infiniment grand, qu'il eſt plein de toute ſeureté. Toutes les richelles ſont à moy, avec teille condition, qu'elles ſont auſſi à tout le monde.

Maux qu'en-
gendre l'a-
uarice.

CHAP. XI.
Laquelle il
deſteſte par
la conſidera-
tion du meſ-
pris que
Demetrius
 faiſoit des
richelles.

C'eſt pourquoy quand Ceſar voulut donner deux cens talens à Demetrius, il ſe prit à rire, & les refuſa, eſtimant que ceſte ſomme n'eſtoit pas aſſez grande, ni aſſez digne qu'il ſe peuſt vanter & ſe donner gloire de l'auoir reſuſée. O Dieux & Deeſſes, que Ceſar vouluſt avec bien peu d'argent honorer, ou corrompre ce cœur vertueux! Il faut teſmoigner tout ce que nous ſçauons de l'hon-

neur de ce grand personnage. l'ouys vne fois vn braue propos qu'il tenoit, s'esmerueillant de la folie de Caius, qu'il pensoit qu'il deust changer de vie & de façon de faire pour vne chose de si peu de valeur : S'il auoit deliberé de me tenter, il falloit (dit-il) que pour esbranler ma vertu il y employast tout son Empire.

IL est donc possible de donner quelque chose au sage, encore que toutes choses appartiennent au sage. Comme aussi il n'y a rien qui nous empesche de donner à nos amis, iacoit que nous disions que nos biens sont communs avec nos amis. Car mes biens ne sont pas communs avec mon amy, de la mesme sorte qu'ils sont communs à celuy avec lequel i'ay fait compagnie : à qui vne moitié en appartient, & l'autre moitié à moy : mais ils le sont comme les enfans sont communs entre le pere & la mere : de sorte que s'il y a deux enfans, chacun n'a point le sien particulierement : c'est chacun d'eux à qui tous les deux appartiennent. Premièrement ie feray entendre à celuy, quel qu'il soit, qui veut faire compagnie avec moy, que ie n'ay rien de commun avec luy : pourquoy cela ? car ceste association ne peut estre qu'entre les sages, qui seuls entendent & practiquent l'usage de la vraye amitié : les autres ne sont non plus amis qu'ils ne sont compagnons. D'auantage, les biens sont communs en diuerses sortes. Les sieges du theatre destinez à receuoir les cheualiers, appartenoyent à tous les cheualiers Romains : toutesfois la place que ie prendray sera mienne : si apres ie quitte ceste place, pour y mettre quelqu'un, iacoit que i'aye quitté vne chose commune, si est-ce qu'il semble que ie luy aye donné cela. Il y a des choses qui appartiennent à quelques vns sous certaines conditions. l'ay ma place aux sieges des cheualiers, non point pour la vendre, ni pour la louer, ou pour y habiter tousiours : ce n'est que pour voir les ieux & les spectacles publiques. En outre, ie ne mentiray point, si ie dis que i'aye ma place aux sieges des cheualiers : mais estât arriué au theatre, si desia les sieges des cheualiers sont tous pleins, ie reiens encor le droit & l'autorité que i'ay en ce lieu : pour autant qu'il est en ma puissance de m'y asseoir vne autre fois : & si ie ne l'ay point pour ceste heure, c'est parce que mon lieu estoit occupé par ceux, entre lesquels le droit de ces sieges est commun avec moy. Pense maintenât qu'il en est de mesmes entre nos amis. Tout ce qui appartient à nostre amy, est commun à nous & à luy : mais il est propre & particulier à celuy qui le tient, & qui l'a entre ses mains : ie n'en puis pas vser malgré luy. Tu te moques de moy (dis-tu) si ce qui appartient à mon amy, est aussi à moy, qu'il me soit permis de le vendre. Non, il ne t'est pas permis de le faire : non plus qu'il t'est permis de vendre les sieges qui sont communs à toy, & à tous les autres cheualiers Romains. Ce n'est pas à dire qu'une chose ne soit pas tienne, parce que tu ne la peux vendre : parce que tu n'en peux vser à ton aise, que tu ne la peux changer en pire ou en meilleure façon. Car vne chose est tienne, encor qu'elle soit tienne sous certaines loix & conditions. l'en ay prins, mais tu n'en as pas moins pour cela.

POur ne re mener pas plus loin, vn bien-faict ne peut estre plus grand qu'un autre : mais les choses avec lesquelles on donne le bien-faict, peuuent estre plus grandes & plus precieuses. On peut donner plus souuent, selon qu'une bonne affection s'estendra, & qu'une amitié s'abandonnera : côme font deux amoureux l'un à l'autre, ausquels vn plus grand nombre de baisers & d'embrassemens plus serrez, ne fait point croistre l'amour d'auantage, mais le nourrit & l'entretient entre eux. Quant à la question suiuiante, nous l'auons cy deuant assez debatüe, & par ainsi nous la trouuilerons maintenant en peu de paxoles : car nous pourrions employer ici les argumens dont nous auons vſé aux questions precedentes. Je demande

CHAP. XXII.
Conclusion
du discours
precedent,
en laquelle
il prouue par
diuers argu-
mens, que
l'on peut don-
ner quelque
chose au sa-
ge, bien qu'il
soit seigneur
de toutes.

CHAP. XXIII.
Il semble
que le com-
mencement
de ce chapir.
soit la fin
d'une dispute
te, si vn bien-
faict peut
estre plus
grand qu'un
autre : la-
quelle nous
est peite par

Des bien-faicts,

l'insure du temps, cōme plusieurs autres passages, qui demeurent encore mutif. Deformais il traicte vne autre question, ou plustost rentre sur les termes d'une qu'il a desia maniee cy dessus, si l'on est quitte de son deuoit, pour auoir recherché les moyens de rendre la pareille, fins toutesfoies les auoir peu trouuer.

si on peut dire que celuy qui a fait tout ce qu'il pouuoit, pour rendre la pareille d'un bien-faict, l'a rendu. Pour sçauoir (dit-il) qu'il ne l'a pas encor rendu, il ne faut que voir, qu'il s'est mis en tout son deuoit de le rendre: il appert donc qu'il n'a pas encor fait ce qu'il n'a eu encor moyen de faire, comme celuy n'a point payé l'argent qu'il deuoit à son creancier, qui pour se faire en a cerché par tout, & n'en a peu trouuer. Il y a des affaires de telle condition, qu'il les faut mener entierement à fin: il y en a d'autres qu'il suffit de s'estre mis en deuoit de faire tout ce qu'il estoit possible pour y paruenir. Si le medecin a fait tout ce qu'il a peu, pour faire recouurer la santé à vn malade, il s'est entierement acquitté de son deuoit. Apres qu'un criminel a esté condamné, pour cela l'orateur ne perd point l'honneur de son eloquence, s'il a employé tout ce qui estoit de son art pour le sauuer. Le chef d'une armee, & le capitaine vaincu, est encore loué, s'il n'a rien oublié de la sagesse, de la force, du courage, des loix & des ruses de guerre, dont il deuoit user. Il s'est mis en son deuoit, il a fait tout ce qu'il a peu pour te rendre la pareille: mais ta grandeur & ta richesse l'ont empêché. Tu n'as iamais senti aucune mauuaise fortune, qui peust ellayer la bonne amitié qu'il te portoit. Il ne pouuoit donner à vn homme qui estoit plein de richesses, il ne pouuoit point demeurer au cheuet d'une personne saine, & qui n'estoit point malade: il ne pouuoit secourir celuy qui a tousiours esté heureux, & qui n'a eu oncques vn seul mauuais iour en sa vie. Il t'a rendu la pareille, encore que tu n'ayes receu aucun bien-faict de luy. En outre, celuy qui a incessamment pensé à cela, qui a tousiours attendu le temps, & guetté l'occasion, qui a prins tant de peine, qui a esté si soigneux à trouuer l'heure de se pouuoir acquitter, certainement celuy-là a plus trauaillé & a plus fait, que celuy qui a bien tost peu rendre la pareille.

CHAP. XIII.
Celuy qui s'est mis en tous deuoirs pour recognoistre vn bien-faict receu, n'est moins digne de louange, que celuy qui peut effectuer sa volonté.

L'Exemple du débiteur est fort dissemblable à cestui-ci: car ce n'est rien faire l'auoir cerché de l'argent par tout, s'il ne paye en effect. Il a tousiours vn faulx creancier sur ses espaules, qui ne laisse passer vn seul iour sans intersts. Mais celuy qui t'a fait plaisir, est si gracieux, que quand il te verra en peine & en trauail, courant çà & là pour luy rendre la pareille, il te dira,

*Mets ie te prie hors de ton cœur
Ceste peine & ceste douleur.*

Ne te soucie plus de cela, ie suis content: tu me fais tort si tu penles que ie desire rien plus de toy: i'estime autant de ta bonne volonté: i'en suis entierement satisfait. Quoy? (dit-il) penserois tu que cestui-là fut quitte & deschargé du bien-faict pour auoir rendu vne telle pareille? si cela est ainsi, il faudroit estimer autant celuy qui ne l'a pas rendu. Au contraire, prens le cas que quelqu'autre ait oublié le bien-faict qu'il a receu, qu'il ne se soit mis en aucun deuoit de le recognoistre: voudrois tu dire qu'il eust rendu la pareille? Mais cestui-ci dont nous parlons, s'est laissé iour & nuict: il a quitté tous les autres affaires pour penser seulement à cestui-ci: il a esté perpetuellement en peine, pour ne perdre point l'occasion de recognoistre le bien que tu luy auois fait. Voudrois tu donc faire mesme estat de celuy qui ne s'est plus souuenu du bien-faict, & ne s'est aucunement soucié de le rendre, cōme tu dois faire de l'autre qui n'a iamais pensé à rien plus? Tu fais iustement de me demander ton bien-faict, si tu cognois que iamais ie n'aye eu faute de bonne volonté. Pour faire court, prens le cas que tu fusses prisonnier entre les mains des

Preuues par diuerses oppositions & comparaisons.

courfaires : & que pour te rachepter, ayât engagé tous mes biés à vn creâcier, qui les auoit prins en alleurâce de l'argêt que i'empruntois de luy, ie me sois mis en mer au milieu d'un fort hyuer: i'aye païé toutes les costes, où les escumeurs, brigadoient: i'aye souffert tous les perils qui peuuent encore suruenir sur vne mer paisible: & apres cela ayant traüerfé tous les deserts, cherchant ceux que tous les hommes du monde fuyroient, en fin i'aye trouué les pirates, des mains desquels vn autre t'auoit desia retiré: diras-tu maintenant que ie ne t'aye rendu la pareille: Si en faisant ce chemin, i'ay perdu par naufrage l'argent que i'auois amassé pour te sauuer la vie: si ie suis tombé moy-mesme en faisant ce voyage, à la chaine, & en la seruitude de laquelle ie te voulois retirer: ne confesseras-tu pas que ie t'ay rendu la pareille? Les Atheniens appellerent bien Harmodius & Aristogiton tyrannicides, iagoit *Tucid. liu. 6.* qu'ils ne tuèrent point le tyran: & la main de Lucius Sceuola qu'il perdit sur l'autel des ennemis, est autant estimée, comme si elle n'eust point failly à tuer le Roy Porfenna. La vertu qui a voulu combattre pour quelque beau-faict contre la fortune, iagoit qu'elle n'ait point heureusement acheué son entreprise, n'a point pour cela esté moins honorée. Celuy s'est môstré plus vertueux qui a eu le cœur de luyure les occasions qui fuyoiēt deuant luy, & qui ayant perdu vne commodité, en a encores recherché vne autre pour rendre la pareille: que n'a fait celuy, qui sans aucune peine & sans suer, a peu sur la premiere occasion qui s'est présentée, rendre le bien qu'on luy auoit fait.

Tucid. liu. 6.

*Tite Lue,
Plutarque,
& autres.*

La (dit-il) employé deux choses pour toy, & la volonré, & le bien-fait: & par ainsi tu luy en es redevable d'autres deux. Tu aurois raison de dire cela contre celuy qui n'auroit eu que la seule volonté oisue, & qui ne se seroit mis en aucun deüoir de le mettre en œuvre. Mais tu ne peux pas parler ainsi de celuy qui a voulu, & qui en outre a essayé tous moyens, qui n'a rien laissé à reuier: car de tant qu'il luy a esté possible, il a fait l'un & l'autre. D'auantage, il ne faut point compter toutes choses à compte pareil. Quelque fois vne seule en vaut bien deux: & par ainsi vn courage si affectionné, vne volonté si desiréuse de rendre la pareille, doit estre prise pour le bien-faict. Et s'il estoit ainsi que la seule volonté sans quelque autre chose, ne fust suffisante pour recognoistre vn plaisir, il n'y auroit aucun qui peust estre recognoissant enuers les Dieux, ausquels nous ne pouuons seulement presenter que nos cœurs. Aussi n'auons-nous (dit-il) rien plus que nous puissions donner aux Dieux. Mais si ie n'ay autre chose pour donner à celuy, à qui ie suis redevable d'une pareille, que ma bonne volonté: pourquoy ne seray-je estimé recognoissant enuers les hommes, en leur presentant tout ce que ie puis donner aux Dieux?

*CHAP. xv.
Par la comparaison de nostre recognoissance enuers Dieu, il monstre que la seule volonté suffit pour euer le blasme & le nom d'ingrat, si les moyens manquent de l'esteuer.*

*CHAP. xvi.
Deüoir de celuy qui fait, & de celuy qui reçoit plaisir: mais ce dernier doit notamment par tous moyens tesmoigner vne sincère & ardente affection à recognoistre le bien & plaisir recou,*

Toutesfois si tu demandes ce qui m'en semble, si tu veux souscrire à mon aduis, ie te diray qu'il faut que l'un pense auoir receu la pareille, & que l'autre sçache qu'il ne l'a pas encore rendue: que l'un face quittance, & que l'autre confesse qu'il est encore débiteur: que l'un die, ie suis payé: & l'autre, ie le doy. En tous les discours que nous faisons, nous deuons mettre le bien public deuant nos yeux. Il faut couper chemin à toutes les excuses que les ingrats pourroient chercher: & faire qu'ils n'ayent aucune excuse pour couurir le refus qu'ils feroient pour ne s'acquitter point de leur deüoir. I'ay fait tout ce que ie pouuois: fais encore maintenant d'auantage. Penfes-tu que nos maieurs fussent si peu sages, qu'ils n'entendissent bien que ce seroit iniaustement faire, de ne mettre point de difference entre celuy

Des bien-faicts,

Qui ne se
contente du
devoir qu'o
a fait, ne me-
rite vne pa-
reille à son
bien faict.

Autre que-
stion,
S'il faut re-
cognoistre
le bien re-
ceu d'un
mauvais
homme.
Respon-
se qu'ouy,
mais.

qui auoit despendu en paillardises & en ieux, l'argent qu'il auoit emprunté: & vn autre qui auoit perdu, ou par vn feu, ou par la violence des voleurs, ou quelque autre fortune encore plus malheureuse, & l'argent qu'il auoit emprunté, & le sien? Toutesfois ils ne voulurent point recevoir ces excuses, ny empêcher que le creancier ne fust payé: afin que les hommes sceussent qu'il faut acquiter sa foy. C'est pourquoy il valloit beaucoup mieux reietter les excuses de quelques vns, encores qu'elles fussent iustes, que de permettre qu'un chacun en forgeast à son aise. Tu as fait tout ce qui t'a esté possible pour rendre la pareille: il se doit contenter de cela: mais tu dois auoir opinion de n'auoir encore rien fait. Car tout ainsi que celuy qui a veu le deuoir où l'on s'est mis, & la peine qu'on a longuement & soigneusement prise pour s'acquiter enuers luy, s'il n'en tient aucun compte, est indigne qu'on luy rende la pareille: par mesme raison tu serois ingrat, si tu ne te sentois plus franchement redeuable à celuy qui prend ta bonne volonté en payement, & te quitte par ce moyen ce que tu luy dois. Ne te fers point de cela: n'en prens point tesmoins. Cherche tousiours les occasions & les moyens de t'acquiter. Rends à l'un, parce qu'il le redemande: & à l'autre, parce qu'il le quitte: rends à cestuy-cy, parce qu'il est meschant, & à cestuy-là, parce qu'il ne l'est point: & par ainsi il ne faut pas que tu pen- ses que ceste question te puisse seruir de rien: sçauoir est, si celuy qui a receu vn bien-faict d'un homme quand il estoit sage, est tenu de le rendre apres qu'il seroit deuenu fol, & qu'il ne seroit plus homme de bien. Car tu rendrois bien vn depost que tu aurois pris d'un, lors qu'il estoit sage, & l'argent qu'un meschant t'auroit presté: pourquoy donc ne rendras-tu aussi vn bien-faict? Te changes-tu pource qu'il s'est changé? Quoy? si tu auois receu quelque chose d'un homme sain, ne le voudrois-tu pas rendre quand il seroit malade? veu que nous sommes plus redeuables à nos amis, lors qu'ils sont plus foibles, & qu'ils en ont plus de besoin: Cestuy-cy est malade de l'esprit: il luy faut aider, il le faut supporter. La folie est vne maladie de l'ame. Mais pour le faire mieux entendre, il me semble que nous deuons vser de ceste distinction.

CHAP. XVII.
Par vne
distinction
tirée de l'es-
chole des
Stoïciens
ainsi que cel-
le du chapi-
tre suyuant.

IL y a deux sortes de bien-faicts: l'un que le sage seul peut donner à vn autre sage: c'est le vray & le plus certain bien faict: l'autre qui est vulgaire & de peu d'estime, dont il se fait trafic & v'sage entre nous qui sommes ignorans. Il n'y a point de doute que ie ne doie rendre ce dernier bien-faict à celuy de qui ie l'ay receu: soit qu'il soit deuenu meurtrier, ou larron, ou adultere. Les meschancetez & les crimes ont des loix pour les punir: le iuge chastie mieux ces mauuais gens que ne seroit point vn ingrat. Pren garde qu'aucun ne te face deuenir meschant, parce qu'il est meschant. Je ietteray donc au meschant le bien qu'il m'a fait: & rendray à l'homme de bien, celuy qu'il m'a donné: à l'homme de bien, parce que ie luy suis redeuable: au meschant, afin que ie ne luy doie rien plus.

CHAP. XVIII.
Par laquelle
le sage ne
peut rendre
le bien-faict
receu qu'à
vn sage at-
tendu que
s'il n'estoit
plus sage, il
ne seroit pas
capable de
le recevoir.

IL y a encores doute en l'autre sorte de bien-faicts, lesquels si ie ne suis capable de recevoir, que ie ne sois sage, ie ne les dois pareillement rendre qu'à vn sage. Pren le cas que ie vueille rendre à vn qui n'est pas sage: il ne les peut recevoir, il n'est plus capable de cela, il a perdu la science & l'usage du bien. Que seroit-ce, si tu me commandois de ietter le balon à vn manchot? ce n'est que folie de donner à qui n'a puissance de recevoir. Et afin que ie commence de respondre par le dernier, ie ne luy donneray point ce qu'il pourroit recevoir: mais ie luy rendray le bien qu'il m'a fait, iacqit qu'il ne le puisse prendre. Car ie ne puis obliger sinon celuy

qui a puissance de receuoir, & ne me puis autrement acquitter qu'en rendant. Ouy, mais il ne sçaura pas iouir du bien que ie luy rendray : ie m'en rapporte à luy, qu'il y prenne garde s'il veut : ce sera sa faute, non pas la mienne.

Rendre, n'est autre chose, que d'auoir baillé entre les mains de celuy qui deuoit receuoir. Car si tu deuois du vin à quelqu'un, & qu'il te commandast que tu le vuidassés dans des filers, ou dans vn crible : voudrois-tu dire que tu l'eusses rendu? ou bien luy voudrois-tu rendre vne chose qui se perdrait entre toy & luy, cependât que tu la baillerois? Rendre est bailler ce que tu dois à celuy à qui il appartient, & qui a volonté de le receuoir. Pourueu qu'il ait ce qu'il a receu de moy : ie ne suis tenu de faire autre chose : car ie ne luy en dois pas la garde, ie dois seulement m'acquitter de ma foy. J'aime beaucoup mieux qu'il n'ait rien, que si ie ne luy rendois le bien qu'il m'a fait. Je rendray à mon creancier, encore que ie sçache qu'il enuoyera incontinent à la boucherie ce qu'il recevra de moy : encore qu'il m'ait baillé charge de le payer à vne femme adultere qu'il entretient : encore qu'il doie ietter l'argent dans son sein destaché pour le perdre, ie le dois bailler. Car ie ne suis tenu que de rendre, & non point de garder ce que j'auray rendu, ny le defendre. Je dois soigneusement garder le bien que j'ay receu, & non point celuy que j'ay rendu. Cependant qu'il demeurera deuers moy, ie prendray garde qu'il ne se perde point. Au reste quand il deuroit s'escouler d'entre les mains de celuy qui le reçoit, il le faut rendre quand on le redemande. Je le rendray à l'homme de bien, quand il luy sera profitable : & au meschant ie le rendray quand il le demandera. Mais tu ne peux (dit-il) luy rendre le bien-faict tel que tu l'as receu. Car l'ayant prins d'un sage : tu le rends à un fol. Certainement ie le rends maintenant tel qu'il le peut receuoir : il ne s'est pas empiré par moy, c'est luy qui en est cause. Je rendray ce que j'ay receu : & s'il recouure la sagesse, ie luy rendray du tout tel que ie l'ay receu : cependant qu'il est meschant, ie le rendray tel qu'il le peut receuoir. Mais quoy? s'il n'est pas seulement meschant : mais s'il est devenu cruel & forcené, comme furent Apollodorus & Phalaris, luy rendras-tu le bien que tu auois receu de luy? La nature ne souffre point un si grand changement aduenir en l'ame du sage : car iacoit qu'il puisse tomber d'une extrême bonté en vne extrême meschanceté, il faut toutesfois necessairement qu'il retienne quelque marque de vertu entre ses meschantes mœurs. La vertu ne s'esteint iamais si auant dans les hommes, qu'elle n'ait imprimé quelques marques qu'on ne peut effacer par aucun changement. Les bestes sauuages mesmes qui ont esté nourries entre nous, si elles peuuent par fortune regagner les forests, retiennent quelque chose de leur ancienne douceur & priuauté : elles demeurent entre deux, & ne sont pas plus esloignées des bestes douces & domestiques, qu'elles le sont de vraies feres sauuages, qui n'ont iamais senty la main & le traitement de l'homme. Iamais celuy n'est tombé en vne extrême & desesperée meschanceté, qui a pris autresfois plaisir à la vertu, & à la sagesse : il a tant beu de ceste premiere teinture, qu'il est mal-aisé de la pouuoir effacer, & luy faire receuoir vne autre couleur. D'auantage, ie demande, si celuy dont nous parlons est seulement sauuage & cruel en son ame : ou s'il prend plaisir de porter vne ruïne & un mal-heur public à tout le monde. Car tu m'as mis en ieu Apollodorus & Phalaris tyrans, à la nature & aux mœurs desquels si le meschant ressemble dans son ame, pourquoy ne luy rendray-je son bien-faict pour m'en deffaire bien tost, & pour n'auoir rien à demesler avec luy? Toutesfois si non seulement il prend plaisir à se paistre & à se

CHAP. XIX.
Autre question : il faut rendre à celuy qui doit mesurer de ce qu'on luy rendra.

Responce
qu'ouy.

Sçauoir-mes
s'il faut recou-
noître e-
uenir vn
cruel & fan-
gulinaire le
bien receu
de luy para-
uant qu'il se
fust fait re-
cognoître
pour tel.

Responce
que non.

Des bien-faicts,

Cas auquel
on est dis-
pente de re-
cognoistre
le plaisir ve-
ceu d'un
autre.

saouler de sang humain: mais s'il se resioiuit de faire mourir & les vieux & les ieunes: s'il exerce vne insatiable cruauté sur toutes sortes d'aages: s'il ne fait point cela de courroux, mais d'une soif de faire des meurtres: s'il couppela gorge à l'enfant deuant les yeux du pere: si ne se pouuant contenter de les faire legrement mourir, il les bourelle, il leur tire les membres à la gehenne: s'il ne brusle pas seulement ceux qu'il veut faire mourir, mais s'il les fait rostir à petit feu, s'il ne pense iamais qu'à trouuer nouueaux moyens d'espandre le sang: si son autel est tousiours souillé de nouueaux meurtres & massacres: la faute n'est pas grande de ne luy rendre iamais le bien-faict. Le respect que ie luy portois, le lien qui estoit entre luy & moy, a esté coupé, lors qu'il a rompu par sa cruauté & par sa tyrannie le droict & les loix de la société humaine. S'il auoit fait quelque chose pour moy: si i'auois receu quelque bien de luy, & qu'apres il eust prins les armes, & eust fait la guerre contre ma patrie, il auroit perdu les biens qu'il m'auoit faicts. Je serois reputé meschant, si ie le recognoissois, & si ie luy rendois la pareille. Mais s'il ne vient point assaillir ma cité, & que ce soit seulement dans la sienne qu'il exerce ses meurtres & son impiété, & si ne faisant aucun mal à ma nation, il traualle seulement la sienne: si est-ce que l'impicté d'une telle ame doit encore rompre le lien qui nous tenoit attachez: & si cela ne suffit pour le rendre mon ennemy, au moins ay-ie occasion pour le hayr: & le respect du deuoir qu'il me faut porter au bien commun des hommes, merite auoir plus de pouuoir sur moy, que l'obligation que i'ay à vne seule personne.

CHAP. XX.
Moyen de
recognoistre
le bien-faict
receu des
ennemis du
genre hu-
main, sans
l'interest du
public, & sans
d'ouuer moy-
en à telles gens
de se renfor-
cer en leurs
infolences.

OR combien que cela soit ainsi, & qu'il me soit permis de faire contre luy tout ce que ie pourray, & que dès l'heure qu'il a violé les droicts des Dieux & des hommes, il ait donné occasion de le traiter comme un ennemy public: toutes-foies ie dois croire que si le bien que ie luy veux faire, ne luy apporte point plus grandes forces pour nuire à tout le monde, ou que sa tyrannie ne s'en rende point plus asseuree pour cela: c'est à dire que ie le puisse faire sans la ruine de la republique, ie luy rédray son bien-faict. Je pourray donc sauuer la vie à un sien enfant, qui seroit encore dans le berceau. Quel dommage apporte ce bien-faict à ceux qu'il met en pieces par sa cruauté? Mais ie me garderay bien de luy fournir de l'argent pour payer les soldats de sa garde. S'il demande des marbres, ou des riches habillemens, il n'y aura point de danger de luy bailler ce qui l'entretient en ses folles dépenses, pourueu que ie ne luy baille ny armes ny soldats. S'il me demandoit pour un grand bien, des ioueurs de farces, des putains, & autres choses qui puissent adoucir sa cruauté, ie les luy dois volontairement offrir. Au lieu de luy enuoyer des galaires armées, des vaisseaux de guerre, ie luy enuoyeray seulement des gondoles, des galiotes chambrées, & telles semblables choses, auxquelles les Roys prennent leurs passe-temps quand ils veulent folastrier sur mer. Si on auoit du tout perdu l'esperance qu'il puisse deuenir homme de bien, d'une mesme main ie rendray le bien-faict à tout son peuple, & à luy aussi, attendu que le plus grand remede de ces meschantes ames, seroit de ne viure plus. Le mieux qui peut arriuer à celuy qui est hors d'espoir de reuenir à sa sagesse, c'est de mourir. Mais on ne voit guere de ces grandes meschancetez: elles sont rares: on les a estimees comme monstres & signes de quelque grand malheur: on les craint comme des ouuertes & enfoncemens de terres, ou comme de grands feux qui sortent de quelques profonds abysses de la mer: & par ainsi il les faut laisser-là. Parlons seulement de celles que nous detestons sans horreur. Je rendray la pareille à un meschant

homme , tel que i'en puis assez rencontrer en toutes places , en core que tout le monde le craigne. Il ne faut point que ie m'excuse sur cela, ny que ie face mon profit de sa melchanceté. Je ne me dois point soucier , si retournant à sa maison il est homme de bien , ou melchant. Mais si pour luy rendre ce que ie luy dois, ie m'enquerois si diligemment , ô que i'y regarderois bien de plus pres, si ie luy donnois! Il faut qu'à ce propos ie vous face vn conte.

VN Philosophe de la secte de Pythagoras , auoit achepté à credit d'un cordonnier vne paire de gros souliers, cest achapt n'estoit pas grand. Quelques iours apres il reuiet à sa boutique pour le payer , & l'ayant trouuee fermee , il heurta longuement à la porte: en fin vn voisin luy dit, Pourquoy perds-tu ta peine? le cordonnier que tu demandes est mort, son corps est desia emporté & bruslé. Cela peut estre bien fascheux à nous qui perdons nos amis pour iamais: mais tu ne t'en soucies gueres, parce que tu crois qu'il renaistrà bien tost. Il disoit cela pour se moquer de ce Pythagorique: & toutesfois nostre Philosophe ne se fascha pas beaucoup d'ouïr ces nouuelles , & prist alléz de plaisir d'en rapporter les trois ou quatre deniers à sa maison, les faisant souuent l'auter entre ses mains: & apres s'estant accusé du plaisir qu'il auoit senty de ne payer point , & cognoissant la friandise qu'il auoit commencee de gouter à l'espargne de son argent , il retourna derechef à la mesme boutique, disant à soy mesmes, Ton cordonnier vit encores, paye-luy ce que tu luy dois: & voyant que le deuant de la boutique estoit vn peu entr'ouuert à l'endroit du verrouil, il ierta ses quatre deniers dedans , se chastiant luy mesme de sa melchante auarice , pour ne s'accoustumer point à retenir le bien d'autrui.

CHAP. XXI.
Plaisant cō-
te, pour mō-
strer que
ce qu'on
retient du
bien d'au-
truy, ne tour-
ne point à
gain.

CErches donc à qui tu puisses rendre ce que tu dois : & si pas-vn ne le te re-
mande, mets-toy en iustice toy-mesme. Tu n'as que faire de t'enquerir s'il est
homme de bien ou melchant : recognois ta faute , reprends-toy , & rends le bien
qu'on t'a fait. Souuienne toy comment les devoirs sont diuisez entre nous. On
luy a defendu de ne s'en souuenir plus, & à toy commandé de n'en perdre iamais la
memoire. Toutesfois celuy se trompe qui pense quand nous luy deffendons de ne
se souuenir iamais plus des plaisirs qu'il a faits, que nous luy vueillons faire perdre
entierement la souuenance de la plus honneste chose qu'il scauroit faire en ce mō-
de. Nous defendons des choses plus estroitement qu'il ne faut , pour les faire re-
uenir à leur mesure raisonnable. Par ainsi quand nous disons qu'il ne s'en doit pas
souuenir, c'est à dire, il ne le doit point prescher par tout, il ne s'en doit point vater:
il ne le doit point reprocher. Car il y en a qui content leur bien-faits en toutes
les compagnies qui se sont assemblees aux rues pour caqueter , ils ne parlent d'au-
tre chose. Estans encor à ieun , ils ne s'en peuuent taire, quand ils sont yures , ils
l'ont scauoir , & à ceux qu'ils ne cognoissent point, & à leurs amis. Or afin que
cette memoire trop grande ne fust cause de tant de reproches , nous auons com-
mandé que celuy qui auroit bien-faict à son amy , ne s'en souuinist iamais : nous
luy auons commandé vn silence perpetuel , encore qu'il luy fust impossible de fai-
re ce que nous luy commandions.

CHAP. XXII.
La qualité
du bien-
faict ne
doit en cou-
rager ny
decourager
à rendre le
bien receu.
En quelle
sorte le bien-
faictur doit
meure en
oubly son
bien-faict.
&

SI tu ne te fies pas entierement de ceux à qui tu commandes, il leur faut deman-
der beaucoup plus qu'il n'en est besoin, afin qu'ils facent ce qui est raisonnable.
La façon de parler que les Grecs appellent hyperbole , a esté mise seulement en
vslage, afin que par vn mensonge on paruinist à la verité. Et par ainsi quand le

CHA. XXIII.
Comme se
doit enten-
dre le terme
d'oublier
son bien-
faict.

Des bien-faicts,

Poëte disoit,

Enid. 12.

*Qui la neige en blancheur entor surpasseroient,
Et les Vents à la course aussi devanceroient,*

(ce qui estoit impossible) il parloit ainsi afin qu'on crust qu'ils estoient aussi blancs & aussi legers, que nature les pouuoit faire : & l'autre qui dit,

*Elle s'esment si peu qu'un rocher, & sa rage
Est plus forte que l'eau qui sort de son riuage:*

vouloit persuader que celle dont il parloit, se remuoit aussi peu qu'un rocher. Ceste façon excessiue de parler, n'espere point qu'on en croye autant qu'elle en ose bien dire : elle assure des choses incroyables pour paruenir à vne facile creance. Quand nous disons qu'il faut que celuy qui a fait vn plaisir, l'oublie du tout, c'est à dire qu'il face semblant de l'auoir oublié : il ne faut point qu'on s'aperçoie qu'il en ait souuenance, ny que sa memoire se refuseille. Quand nous disons qu'il ne faut point redemander vn bien-faict, nous ne voulons pas oster tous les moyens qu'on a de le redemander : quelquesfois il faut requerrir le meschant, & admonnester l'homme de bien. Quoy donc ? ne luy monstreray-ie point l'occasion qu'il a de me rendre la pareille ? s'il ne s'en aduise pas, ne luy descouriray-ie point mes necessitez : afin qu'il ne soit pas marry de ne les auoir sçeuës ou qu'il ne face point semblant de ne les auoir entenduës. Il le faut quelquesfois aduertir, mais que ce soit modestement, sans crier apres luy, sans le mettre en procez.

CHA. XXIII.
Il y a souuent
autant de
fautes à
celuy qui
fait qu'à ce-
luy qui re-
çoit plaisir,
& bien plus.
Ce qu'il
preue par
l'exemple de
Socrates.

Socrates, tous ses amis l'oyans, l'achepterois volontiers (dit-il) vn manteau, si j'auois de l'argent : en disant cela, il ne demandoit rien à pas-vn : mais il donnoit vn aduertissement à tous : de maniere qu'ils se debatoient apres entre eux qui seroit celuy de qui Socrates en prendroit. Mais pourquoy ne l'eussent-ils fait ? Car combien estoit de peu de valeur ce que Socrates receuoit : Toutesfois c'estoit beaucoup qu'il s'en trouuaist vn duquel Socrates l'eust voulu prendre. Il ne les pouuoit point chastier plus doucement : l'achepterois (dit-il) vne robe si j'auois de quoy. Quiconque fut pourtant qui s'aduança de donner à Socrates apres ces paroles, ce fut trop tard qu'il le fit : Socrates auoit desia eu faute de robe. Nous defendons de redemander les bien-faicts, pour la crainte que nous auons qu'on le face rudement : non point qu'on ne les puisse bien redemander, pourueu que ce soit modestement & avec douceur.

CHAP. XXV.
Reprocher
vn bien-
faict, c'est
contraindre
à deuenir
ingrat.

ARistippus ayant quelquefois pris grand plaisir à vne bonne senteur, & à vn excellent parfum : le desire (dit-il) que malheur puisse aduenir à ces mignards effeminez qui ont descrié & donné mauuais bruit à vne si bonne chose. Il en faut icy dire de mesmes : Malheur puisse tomber sur ces meschans & fascheux vsuriers de leurs bien-faicts, qui sont causes qu'entre les amis on n'vse plus de ces beaux & honnestes aduertissemens. Toutesfois ie me seruiray tellement de ce droit d'amitié que ie ne craindray point de redemander mon bien-faict à celuy, à qui au besoin i'eusse demandé vn plaisir : & qui pensera encore recevoir vn nouveau plaisir, s'il à moyen de me rendre celuy que ie luy ay fait. Pour quelque grande occasion que i'aye de me plaindre, ie me garderay toutesfois de dire,

*Je te trouuay tout nud , ietté par la tempeste
Sur le bord de la mer, & d'un recueil honneste,
Folle , ie te fis part de mon septre royal.*

Enid. 4.

Ce n'est point vne admonition ou vn aduertissement : c'est vne iniure & vn reproche : c'est faire hayr les bien-faiçts : c'est donner occasion de faire deuenir à bon droit vn homme ingrat , ou de se resioiir de l'estre. Il suffit de rafraichir la memoire d'un bien-faiçt familièrement , & avec la plus douce parole qu'on peur :

*Si j'ay donc merité quelque chose de toy,
Si tu as rien trouué d'agreable dans moy.*

Et l'autre pourra dire, Comment ne l'aurez vous pas merité? Vous m'avez retiré dans vostre maison , apres que la tempeste m'eust ietté sur le bord de la mer, despourueu de tous moyens.

MAIS nous n'auons (dit-elle) rien aduancé : il fait le sourd , il fait semblant de l'auoir oublié : qu'est-ce que ie dois faire? Certainement tu entres en vne question fort necessaire : & par laquelle ie veux acheuer , & mettre fin à mon œuvre : en monstrant comme il faut supporter les ingrats : cest avec vne grandeur de courage , & vne façon douce & gracieuse. La mesconnoissance d'un ingrat , pour si inhumain & oublieux qu'il soit enuers toy , ne te doit iamais tant offenser, qu'elle t'empesche de te resioiir , & d'estre bien aise de luy auoir fait plaisir. Il ne faut point que le tort & l'iniure que tu reçois de luy, te face iamais dire, Je voudrois ne l'auoir point fait : il faut que tu te resioiisses en la perte de ton bien-faiçt. L'ingrat se repentira tousiours , s'il void qu'encores iusques icy tu ne t'en repens point. Tu ne t'en dois pas fascher, comme s'il t'estoit arriué quelque cas tout nouueau : tu deurois plustost t'esmerueiller s'il n'estoit point aduenu. L'un craint la peine, l'autre la despenſe. Cestuy-cy craint le danger, l'autre la honte de confesser en le rendant , qu'il l'auoit auparauant receu de toy. L'un ignore son deuoir : l'autre est paresseux & a des affaires. Ne vois-tu pas comme l'ambition & l'auarice des hommes , a tousiours la bouche ouuerte , & les mains estenduës pour demander encore d'auantage? Ne t'esmerueille donc point si ceux ne rendent pas, qui ne peuuent assez prendre. Qui est celuy d'entre tous ceux-là qui ait la volonté si bonne & si ferme, que tu puisses fier avec toute asſeurâce tes biens-faiçts entre ses mains? L'un est deuenu fol en sa paillardise : & l'autre s'est du tout adonné à son ventre & à la friandise. L'un est si auaricieux & si subiect au gain, qu'il n'est iamais content : cestuy-cy est trauaillé d'enuie : & l'autre d'une ambition si auenglee, qu'il se ietteroit sur les espees nues. Tu peux encore mettre en ce nombre ceux qui ont l'entendement engourdy : ou qui sont desia surpris de vieillesse : & ceux aussi qui au contraire ont tousiours l'esprit en inquietude & troublement perpetuel. Tu y peux adiouter aussi ceux qui ont vne telle presomption d'eux-mesmes, & qui sont deuenus si insolents & insupportables, qu'ils en sont mesprisez de tout le monde. Que diray-ie de l'opiniastreté d'aucuns, qui suyuent tousiours les choses mauuaises & corrompues? & de l'inconstance & legereté de quelques autres , qui remuent tousiours choses nouuelles? Parlons aussi d'une d'une outre-cuidance precipitee, & de la crainte qui ne pourroit iamais dōner vn fidele conseil : & de mille autres erreurs & imperfections

CHA. XXV
Derniere
question,
Comme il
faut suppor-
ter les in-
grats.

Comme il
les faut co-
parer avec les
autres qui
faillent en
la ciuile con-
uersation.

Des bien-faiçts,

où nous sommes profondement plongez : de la feinte hardiesse que monstrent les plus grands couiards: des querelles qui suruiennent entre ceux qui se hantent plus familièrement: & (ce qui est auioird'huy le mal le plus commun) de la fiance que nous mettons aux choses les plus incertaines, & du mespris & desdaing des biens dont nous sommes desia possesseurs, pour en poursuivre d'autres, que nous ne pouuons aucunement esperer.

CHA. XXVII.
Parmy tant
de vices qui
regnent au
monde, il ne
se faut esba-
hir si le nô-
bre des in-
grats est
grand: ioint
que tels'en
pluint, qui
luy-mesmes
est coulpable
dudit
vice.

VEux-tu chercher la foy, qui est la plus paisible chose de ce monde, parmy les passions les plus violentes de l'ame: Si la vraye image de nostre vie se presentoit deuant tes yeux, il te sembleroit que tu verrois le saccagement d'une grande ville prise d'assaut, dans laquelle sans respecter la honte ny aucune iustice, l'ennemy use de force & de violence au lieu de conseil: comme si on luy auoit permis à cry public d'exercer à son aise toute espee de brigandage. Le feu & le fer n'y sont point espargnez: les meurtres & les meschancetez ne se paient pas. La religion mesme qui a souuent entre les armes des ennemis sauué la vie à ceux qui se mettoient à genoux deuant eux, ne peut auioird'huy retenir les hommes qui se iettent sur le pillage. L'un prend par force le bien d'une maison priuee, l'autre d'une publique: cestuy-cy rauit les choses profanes, & cest autre les sacrees. L'un rompt, l'autre passe par dessus: cestuy-cy ne se pouuant contenter d'un chemin estroit, rue par terre ce qui l'empesche de passer & fait son profit de ceste ruine. L'un saccage tout sans faire meurtres, l'autre emporte les depouilles sanglantes en ses mains. Il n'y a aucun qui ne pille quelque chose d'autrui. Certainement tu as trop oublié nostre malheur commun, si en ceste auarice affamee des hommes, tu en penses trouuer vn seul recognoissant parmy tant de voleurs, ny qui rende le bien qu'on luy a fait. Si tu te plains qu'ils soient ingrats, plains-toy aussi qu'ils sont prodigues: plains-toy qu'ils sont auares, plains-toy qu'ils sont impudiques: plains-toy que les excez & les vices les ont faits deuenir malades & deffigurez, & tomber auant le temps en vne palle vieillisse. Je confesse bien que l'ingratitude est vn vice fascheux & intolerable, qui rompt la societé des hommes, & qui porte dommage à l'amitié de laquelle nostre foiblesse & nostre imbecilité est soustenuë: mais ce mal est auioirdhuy si comun & vulgaire, que celuy-mesmes qui s'en plaint ne le peut fuyr.

CHA. XXVIII.
Il n'y a per-
sonne au
monde qui
se puisse vā-
ter à bon til-
tré d'estre
exempt d'in-
gratitude.

PENSE, ie te prie, en toy mesme, si tu as rendu la pareille à tous ceux à qui tu estois redevable: si iamais quelque plaisir de ceux qu'on t'a fait s'est perdu: si tu as eu tousiours souuenance des bien-faiçts que tu as receus d'autrui: tu trouueras qu'auant que tu fusses deuenu grand, tu auois desia oublié le bien qu'on t'auoit fait en enfance: & que la memoire de ce qu'on t'auoit donné en ta ieunesse, n'a pas duré iusques à ta vieillisse. Nous auons perdu quelques choses, nous en auons reietté d'autres: quelques-vnes se sont d'elles-mesmes esuanoïies de deuant nos yeux, & nous auons retiré nostre veuë des autres. Mais pour excuser ta faute, ie dis premierement que nostre memoire est fragile, & ne se peut souuenir longuement d'un si grand nombre d'affaires. Il faut necessairement qu'elle en reiette autant comme elle en reçoit, & que les choses nouuelles enseuelissent le souuenir des anciennes. Voila comment tu estimes peu ta nourrice, parce que la longueur du temps a mis en arriere le bien qu'elle t'auoit fait. Voila pourquoy tu ne portes aucune reuerence à ton precepteur. De là aussi est adueni que ceux qui briguent en l'assemblée qui se fait pour la creation des consuls, ou qui poursuivent les dignitez de prestrie, ne

viennent plus de ceux qui les ayderent à estre Questeurs. Peut-estre que si tu recherches bien, tu trouueras dans ton sein ce vice duquel tu te plains tant. Tu fais iniustement, de te courroucer contre vn mal commun, & follement, de te fâcher contre le tien. Pour te faire declarer innocent de ce crime, tu n'as remede que de le pardonner à autrui: tu le rendras meilleur, en le supportant, & au contraire par reproches, tu le feras plus meschant. Il ne le faut pas rendre du tout eshonté: s'il a encor quelque peu de honte qui luy reste sur le front, permets qu'il la retienne. Il s'est souuent veu que les reproches & les iniures ouuertes chassoient la modestie douteuse qu'on vouloit garder. Si l'on a mauuaise opinion de quelqu'un, il ne craindra iamais de se monstrer tel qu'on pense qu'il soit: la honte se perd quand elle est surprise.

I'Ay perdu le plaisir que j'auois faict. Mais dirons nous que nous ayons perdu les choses que nous auons consacrées? Le bien-faict doit estre mis au rang des choses consacrees: pourueu qu'on l'ait bien employé, encor qu'il soit mal recogneu, s'il ne s'est point monstré tel que nous auions esperé, soyons tels que nous auons esté, soyons dissemblables à luy. Nous cognoissons à ceste heure la perte que nous fîmes dès lors que nous luy donnâmes. Vn ingrat n'est point accusé par nous sans nostre grande honte. Car la plainte d'auoir perdu vn bien-faict, est signe qu'il a esté mal donné. Deffendons le plus qu'il nous sera possible enuers nous-mesmes la cause d'un ingrat: & disons, Peut estre qu'il n'a pas eu encor le pouuoir de le recognoistre: par aduantage qu'il n'a iamais sçeu le besoin que j'auois d'estre secouru: peut estre se pourra il encore acquitter de son deuoir. Vn sage & gracieux creancier quelquesfois a recouru là debte qu'il tenoit pour perdue, en attendant son debteur, & luy donnant haleine. Il nous en faut faire de mesmes: nourrissons la foy de ceux qui s'oublient, & s'allanguissent.

CHAP. XXX.
Objection ordinaire, que le bien-faict à vn ingrat est perdu: à laquelle respondant il monstre qu'il vaut mieux excuser qu'accuser l'ingrat, attendant que la faute viene principalement d'auoir mal colloqué le bien-faict.

I'Ay perdu le plaisir que j'auois faict. O fol que tu es! tu ne cognois point en quel temps tu as faict ceste perte: si tu l'as perdu, ce fut dès l'heure mesme que tu le donnois: mais tu ne t'en es apperceu qu'à ceste heure. Il a bien seruy à quelques vns, d'auoir sçeu patiemment porter les dommages des choses qu'ils pensoient auoir perduës. Il faut manier aussi doucement les vices, & les playes de l'ame, comme celles du corps: souuent la longueur du temps & la patience a mis fin à des fâcheux affaires. L'opiniastrie de ceux qui tiroient trop fort, a souuent rompu ce que l'attente pouuoit deui-
der. Que sert-il de tant mesdire? que sert-il de tant se plaindre, & mal parler? Qu'as-tu que faire de dire, ie le mets hors d'obligation? s'il estoit ingrat, il ne te deuroit desia rien. Quelle raison as-tu d'irriter & d'aigrir celuy, à qui tu as faict tant de bien, pour apres d'un amy incertain, le rendre certain ennemy: & luy donner moyen de pouuoir mieux deffendre sa cause avec ta propre honte? & pour faire apres qu'on puisse dire, Il y a quelque chose de mauuais. S'il n'a peu supporter celuy de qui il auoit receu tant de biens, il doit auoir quelque grande occasion de ne le cognoistre point. Aucun ne se plaint iamais d'un grand Seigneur, qu'il ne nouisse quelque peu son honneur, s'il ne le souille du tour. Il n'y a pas

CHAP. XXX.
Autre faute comise par ceux qui colloquent mal leurs bien-faicts en ce qu'ils ne preuoient pas la perte qu'ils en font.

Des bien-faicts,

vn qui se contente de feindre vne legera occasion : car il tasche d'estre creu par la grandeur de sa menterie.

CHAP. XXXI

Instruction pour se comporter envers les ingrats sans les aigrir, & par extrême rigueur les mettre hors d'enuie de reuenir à leur deuoir. Es bien-faits il faut ensuivre la nature de Dieu, qui fait du bien à ceux mesmes qui ne le recognoissent nullement.

NE vaudroit-il pas mieux suivre vn autre chemin, par lequel on le retienne en esperance & opinion de nostre amitié, mesmes s'il se recognoist & s'il reuiuent à son deuoir ? Vne douceur continuelle vaincra la mauuailltié des ingrats. Il n'y a aucun qui ait le cœur si dur, & si contraire à ce qu'il doit aimer, qu'il ne soit attiré par force de porter quelque amitié aux gens de bien, auxquels il commence encor' estre redeuable, de ce que sans aucun reproche il ne leur rend point la pareille. Il te faut donc deormais penser à cecy ? On n'a pas esté recognoissant envers moy, mais que feray-ie ? Ce que font les Dieux, auteurs de toutes choses bonnes : qui commencent de donner les biens à ceux qui ne cognoissent point d'où ils viennent, & perseuerent encor d'en donner aux ingrats. L'vn les accuse qu'ils n'ont aucun soin de nous, l'autre qu'ils ont mal departy les biens. Il y a tel qui les chasse du tout hors de son monde, & les laisse là sans clarté, & sans aucun pouuoir de rien faire. Vn autre dit que le Soleil, auquel nous deuons d'auoir party le temps entre le travail & le repos, & de ce que sans estre plongez dans des profondes tenebres, nous sommes guarantis de l'obscurité & de la confusion d'une eternelle nuit : de ce que par son cours il tempere les saisons de l'annee, qu'il nourrist les corps, qu'il produit les semences, qu'il meine les fruiçts à maturité, n'est qu'un grand caillou ardent & embrasé, ou quelque feu engendré par vn rencontre fortuit, & luy baille plustost toutes autres sortes de noms que celui d'un Dieu. Ce neantmoins les Dieux ressemblans les bons peres, qui se rient & passent leur temps aux iniures que leurs petits enfans leur disent, ne cessent point de bien faire à ceux-mesmes, qui ne peuuent croire que les bien-faicts viennent de leur main liberale, & continuent tousiours à distribuer d'une mesme façon leurs biens à tous peuples & à toutes sortes de gens, n'ayant seulement retenu pour eux, que le pouuoir de bien faire. Ils arrousent les terres à nostre souhait, ils donnent les vents pour esmouuoir la mer, ils nous marquent le temps par le cours des estoilles, ils adoucissent les chaleurs de l'Esté, & les froids de l'Hyuer par des soufflemens gracieux. Ils pardonnent, ils portent doucement & benignement les erreurs & les pechez de nos ames. Mettons peine de leur ressembler : & iacoit que nous ayons perdu les biens que nous auons cy-deuant donnez, ce neantmoins donnons-en encore d'autres : donnons encor à ceux-mesmes, entre les mains desquels nous auons perdu nos premiers bien-faicts. Aucun ne s'est gardé de bastir vne maison, de crainte qu'elle se deust vn iour ruiner. Si le feu a bruslé le lieu de nostre demeure, nous faisons les fondemens sur la place qui est encore chaude du precedent embrasement : nous bastissons des villes sur les mesmes terres où elles se sont bien souuent enfoncées : tant nous auons le courage opiniastre apres les bonnes esperances. Il n'y auroit aujourd'huy aucun beau bastiment, ni aucune belle belongne sur la terre ni sur la mer, si l'on n'eust prins plaisir de releuer les ruines qui estoient desia tombées par terre.

CHA. XXXII.

L'ingratitude doit plustost aigui-

S'il est ingrat, ce n'est point à moy qu'il a fait tort, il s'en est fait à soy-mesmes. En luy donnant, j'ay fait entierement ce que ie voulois faire du bien que ie luy donnois : & pour cela ie ne seray pas plus paresseux & tetenu à

donner, ie n'en donneray que plus volontiers : ie recouureray des autres, ce que i'ay perdu avec luy. Ou plustost ie donneray encor à luy-mesme, & feray comme vn bon laboureur, qui surmonte l'infertilité de sa terre à force de bras & de peine qu'il y employe. Ie n'y perds que mon bien-faict : mais l'ingrat se perd enuers tout le monde. Ce n'est point vn acte fort vertueux de donner, & de perdre : mais c'est vn acte d'un cœur genereux, apres auoir perdu, de vouloir encore donner.

*ser qu'à
meuſſe la
volonté de
donner, &
faut vaincre
par bien-fais
la peruerſité
d'un mau-
uais naturel
à l'exemple
du bon la-
boureur.*

Fin du ſeptieſme & dernier Liure des bien-faicts.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



TABLE DES MATIERES

PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQUE,
contenuës dans les œuvres de Seneque.

DRESSEE EN FORME DE LIEUX COMMUNS
par ordre Alphabetique. a, denote la premiere page: b, la seconde du feuillet.

A



Age nul exempt de vice. feuillet
203. a
Age lequel a acquis vne longue
experience, est plus propre
pour rendre vne ame posée &
moderee. 139. a
brieveté de l'Age de l'homme. 443. b
Voyez Vic.
l'Age & le temps de la vie s'esconle sans le
sentir. 140. a
les Ages different, mais on est tousiours le
mesme. 344. a
Abaros, pierre sur laquelle aucun n'ose monter
que les Pontifes, & qui sent le premier ac-
croissement du Nil. 513.
Abeilles, & leur adresse & industrie en la con-
fection du miel. 166. b
Abstinence des animaux introduicte par Py-
thagoras & Sextus: & pourquoy. 223. b
Abstinence loüee. 155. a
Abstinence trop grande irrite les esprits 380. a
Academiciens tant vieux que nouueaux n'ont
laissé aucun successeur. 543. b
Academiciens ont introduit vne nouuelle scié-
ce, laquelle conclud qu'on ne sçait rien. 178. a
Academiciens refutez. 143. a
accidens qui sont hors de remedes esbranlent
les cœurs bien assurez. 184. b
accidens extraordinaires d'où vient que nous
les estimons nouueaux. 526. a
accusations sous Tibere Cesar frequētes. 24. a
acheüe agitée par tremblement de terre.
525. a. b.
achepte seulement ce qui est necessaire: sen-
tence de Caton. 193. a
lac Acherusien. 122. a
Achillas auteur de la mort de Pompee. 365. a
Achilles. 315. a 419.

Achilles courtois enuers son ennemi Priam.
315. a
ans d'Achilles & Patrocle. 175. b
actions de nostre vie sont mesurees par l'ob-
iect honneste ou deshonneste. 151. a
actions du sage differentes de celles des autres
hommes. 170. a
diuersité des actions en quoy consiste. 134. a b
toutes les actions des vertus sont pareilles. ibid.
il vaut mieux ranger les actions que le langa-
ge. 233. b
action coneedee aux Medes contre l'ingrati-
tude. 19. a
l'admiration excite l'ambition. 196. a
l'admonnestement est vne espeece d'exhorta-
tion. ibid.
il ne faut pas admonnester indifferemment
toutes personnes. 208. b
admonitions reiterées, & leur profit. ibid. &
144. a. b.
admonition profitable, quelle. 195. a
l'admonition doit estre honteuse. 71. b
l'admonition ne doit auoir lieu entre les
bienfaits. 9. b
l'adolescent doit fuir la solitude. 82. a
l'adolescent triste est preferé à celuy qui est
gay & ioyeux. 106. a. b
les vices des adolescents. 83. a
Adrumetum, ville. 23. a
l'aduenir est incertain. 439. b
Aduersitez comme sont souhaitables. 137. b
Aduersitez fortifient l'ame, & la rendent plus re-
soluë contre tous sinistres euenemens. 84. a
Aduertir & conseiller, en quoy different. 495. a
Aduertissement aux gens de ville pour estre
guarantis des desbauches publiques. 196. b
Adultere de Clodius avecques la femme de Co-
sar. 203. a
Adultere reputé pour vne espeece tres honneste
de fiançailles. 5. a

Table des Matieres.

Adultere perpetré sans aucune honte.	21. b	terre.	533. a
Æacus, homme tres-iuste.	550. b	pourquoy l'Air sortant du creux de la terre, est pestilent & mortel.	ibid.
Ægialus, tres-diligent pere de famille.	171. b	l'Air ne produit point les cometes.	541. a
Æschines, pauvre disciple de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir, se dedia luy-mesme à luy.	4. b	ce qui s'enflamme par la corruption de l'Air, ne peut subsister,	ibid.
Æsopé, & de son plat iadis fort renommé.	198. b	l'Air est vne partie du monde.	488. b
Ætna, auiourdhuy Montgibel.	157. a	dequoy il est composé.	ibid.
Affectiōs: belle dispute sur ce subiet.	35. a	la difference de l'Air & du vent.	518. a
Affectiōs & passions chassées par les Stoïciens temperées par les Peripateticiens.	35. a	trois parties de l'Air, leur nature, & leur force.	518. a
Affectiōs & passions, sçauoir si elles se trouuent aux bestes.	358. a	<i>Aux chapitres 8. 9. & 10 du 2. li. des Quest. natur.</i>	488. b 489. b
il se faut addonner aux Affectiōs honestes.	217. a	Albinouanus, homme de fort plaisant discours,	346. a
Afflictions fortifient l'esprit, & le rendent plus resolu contre tous sinistres euénemens.	84. a	Alcectis n'a receu aucun de son pays dans sa maison.	474. a
Africus, ou Libs, vent.	522. a	Alcibiades tres-opulent.	4. b
Afrique separée d'Espagne par la mer.	533. b	vaincu par Æschines.	ibid.
l'Afrique a bien peu de fontaines, & pour quoy.	501. b	Alemans portoient leurs cheueux gallonnez.	349. b
Agato, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius.	549. a	Alemand se faisant mourir d'vne estrange mort.	141. a
M. Agripa seul heureux entre ceux que les guerres ciuiles auoient fleuez.	144. b	Alexandre n'a refusé le tiltre de citoyen de Corinthe.	7. b
Agrippa gendre d'Atticus.	93. b	Alexandre se vante n'auoir esté vaincu par aucun en plaisirs & courtoisies.	42. b
Agrippa loué.	26. b	Alexandre a suyui la trace d'Hercules.	65. a
Agrippina mere de Neron, femme de grand esprit empoisonne l'Empereur Claudius son mary.	545. a	Alexandre frapé d'vn coup de sagette.	128. a
Aiax deuenu furieux par cholere.	376. a	Alexandre tua Clitus son amy en banquetant.	165. b
Aigle, enseigne militaire.	46. b	Alexandre a appris la Geometrie.	185. b
l'Aigle & le Corbeau pourquoy sont les auspices des plus importants affaires.	493. b	Alexandre commandé par la cholere.	230. b
vn Aigneau immolé pour empescher la gresle.	516. a	vaincu par le vin.	165. b
l'Air n'est composé d'atomes.	488. b	comme il met sur l'Ocean nouuelles carauelles.	340. a
l'Air est vn corps plein, & non pas vuide.	489. a	Alexandre en temps de paix au son de la trompette sonnee par Xenophantus mit la main à l'espee.	340. b
son agitation, & ses effects.	489. a b	comme il fut admonnesté de se garder de Philippe son medecin.	371. b
l'Air est meslé parmy la terre & les eaux.	489. b	cōme il exposa Lyfimachus aux lions.	382. b
situation & qualitez diuerses de l'Air.	ibid.	comme il traita cruellement Telephorus Rhodien.	383. b
combien l'Air sert à l'effect des tonnerres, & comment.	493. a	comme il tua Callisthenes philosophe de grand esprit.	531. b
l'Air conuert en eau sous terre, s'il est cause efficiente des eaux.	502. a	comme estant blessé il cogneut qu'il estoit homme, & non fils de Iupiter.	128. b
Air masle & femelle selon les Egyptiens.	502. b	Alexandre tua Darius.	531. b
Air pourquoy est inconstant.	490. a	dire notable d'Alexandre.	120. b
l'Air est froid de soy & obscur.	489. b	estrāge vanité d'Alexandre & de Xerxes.	523. a
l'Air a vne vertu naturelle de se mouuoir.	529. a	Alexandrie, region exempte de neiges.	514. a
a quelque chose de vital en soy.	ibid.	perfidie Alexandrine.	441. b
l'Air n'est iamais immobile.	518. b	Alpes, montaignes d'admirable hauteur, sont fort froides.	516. b
l'Air, tant plus pres est de la terre, d'autant est il plus espais.	516. a b	Alpheus, fleue.	506. b
l'Air est pestifere apres vn tremblement de			

Table des Matieres.

celebré par les poëtes.	527. b	bien.	351. b
Amateur de vertu ne deuient iamais melchant		Amitié a beaucoup de force.	70. b
70. a		Amitié du temps.	80. b
Ambition.	94. a 146. a	Amitié vraye entre les sages.	68. a
Ambition inconstante.	ibid.	Amitié rend les choses communes.	68. a
Ambition, mere d'ingratitude.	13. b	Amitié & inimitié prennent naissance en la	
Ambition demande vn eschafaut.	196. a	volonté.	53. b
Ambition forte.	138. b	des Amis defuncts la memoire est douce.	230. a
Ambition excitée par admiration	195. b	on se doit plus fâcher de la mort de son Amy	
Ambition ne permet que l'homme s'arreste en		que de celle de son fils.	209. a
quelque mesure d'honneurs.	13. b	il y a plus de plaisir de faire vn Amy que d'en	
Ambracius, gouffre de mer.	510. b	auoir.	80. a
Ame des plantes & arbrisseaux.	125. a	qui est le vray Amy.	75. b
L'Ame ne meurt point.	222. b	Amy ne doit estre esprouué en vn banquet.	
immortalité de l'Ame prouuee.	236. b	92. a	
L'Ame & l'esprit extolle les choses petites, illu-		Amy doit estre possédé du cœur.	122. a
stre les choses sordides, & auilit les choses		Aime situ veul estre aimé.	80. a
grandes.	7. a	Amour de soy-mesmes.	13. b
L'Ame est vn Dieu logé dans le corps humain.		d'Amour fol & d'une haine mesme fin.	57. b
103. b		Amour trop grand nous engendre des craintes	
c'est le Roy de l'homme.	233. a	& sollicitudes.	86. a
rend l'homme noble.	111. b	Amphitheatre.	489. b
la beauté dicelle.	134. a	Amplification de l'Empire Romain par Sci-	
son origine.	186. a	pion.	26. a
ses affections.	133. a	Anacharsis inuenteur de la rouë d'un potier.	
L'Ame n'est point souillée par la vilanie du		183. a	
corps, mais par la beauté d'icelle le corps est		Anaxagoras dit que le feu peut estre distillé de	
embelly.	233. b	l'air.	490. a
L'Ame doit abhorrer les querelles & discordes.		fait le feu cause du treblement de terre.	528. a
21. a		dit que la terre mesme est cause de son mou-	
L'Ame doit estre plus riche que le corps. En		uement.	528. a
la preface du premier liure des Quest. natur.	476. a	Anaximander rapporte tout à l'air & au vent.	
Ame immortelle.	124. a	491. a	
Ame se perfectionne par la cognoissance du		Anaximandrus.	ibid.
bien & du mal.	175. a	Anaximenes.	ibid.
L'Ame se rend stupide, & son action est emou-		Angleterre.	450. a
sée & rebouchée par le trop manger & boire.		Anguilles naissent en lieux latebreux.	504. b
233. b		vn Animal n'est point plus sçauant que l'autre.	
L'Ame prend sa force de la contemplation de		344. b	
nature.	534. a	Animaux surpassant en quelque chose l'hom-	
L'Ame emprunte sa grandeur de la vertu.	133. b	me.	14. 15. b
L'Ame ne peut estre reduite en seruage.	22. b	cognoissance que les Animaux ont de leur na-	
L'Ame porte la semence des choses honnestes		tural.	343. b
en soy.	193. a	d'où elle procede.	343. b 344. a
L'Ame trouue entre la pauureté matiere d'estre		comment ils cognoissent ce qui leur est nuisi-	
liberale.	4. b	ble.	344. a
Ame genereuse est de sa nature enflammée à		Anneus Serenus fort regreté par Senecue.	130. b
espouser l'honesteté.	108. a 115. a	Annales de Tamusius peu loüees.	191. a
est doüee d'une douceur.	401. b	Annibal vainqueur vaincu par les vices.	118. a
se dedie à Dieu.	221. b	Sp. Annius ennemy de clarté.	346. a
marque d'une bonne Ame.	215. a	apres cinquante ans la loy ne contrainst le fol.	
L'Ame mauuaise conuertit tout en mal.	204. b	dat, apres soixante elle ne cite le senateur.	444. a
Amitié fidelle recree l'homme.	421. b	Antigonus.	11. b
Amitié ne doit estre appuyee sur l'utilité.	81. b	Antipater le Philosophe.	186. b 174. b 186. b
Amitié se trouue entre Dieu & les gens de		Antipodes.	153. b

Table des Matieres.

Antoine Triumvir perdu par le vin & l'amour.		Ardea, ville.	185. b
166. a fut ingrat à sa patrie.	47. a	pays d'Ardea.	219. b
le Nil demonstra comme l'Empire d'Antoine		Arenes vastes entre l'Egypte & l'Ethiopie.	
& Cleopatre defailloit.	514. a	234. a	
Apathie des Stoïques & autres Philosophes que		l'Arene accabla vn exercice.	493. a
c'est.	80. b	Areopages, iuges tres religieux.	420. b
Apennin.	103. b	Archuse, fontaine.	507. a 527. b
Appetit contraire à la raison.	94. a	Arcus, philosophe.	456. b
Apicius gourmand.	200. a	Argent.	68. a 422. a
fini sa vie par poison.	407. a	ne fait pas vn homme riche.	340. a
Apocolocyntose, discours plein de moquerie		Voyez Richesses.	
sur la mort de l'Empereur Claudius.	545. a	Aristarchus.	117. a
Apollodorus.	70. a 305. a	Aristide le iuste.	36. a
Apollonius Myndien.	536. b	on cracha à sa face, comme on le menoit au	
disciple des Chaldees, tient qu'il y a beau-		supplice.	472. a
coup de comètes errantes.	539. b	Aristippus.	71. b
Apollonius Pycta.	511. a	Aristo Chius.	101. 179. a
Apophtegme de Caton.	340. a	Ariston.	101. 191. a 191. b
de Crispus Passienus.	7. a	Ariston & Gryllus.	26. a
de Demetrius.	186. a	Aristogiton meurtrier des tyrans.	69. b
d'un Empereur Romain.	68. a	Aristote.	132. b. 361. b
du Roy Philippe.	31. a	dit que la cholere est l'esperon de la vertu.	
Apophtegme notable de Crates.	81. b. 82. a	361. b. 378. b	
de Mecenas.	30. a	s'enfuit à fin de n'estre condamné par les	
Apophtegme & comparaison notable touchât		Atheniens.	415. a
l'ingratitude.	161. a	Arithmetique apprendre d'accommoder les	
Apophtegme enseignant plustost à changer		doigts à l'auarice.	175. b
d'esprit que d'air.	99. b	Arruntius.	232. a
Apophtegme touchant la vie paisible.	138. b	Arruntius & Aterius ont fait profession de re-	
Apothicares & parfumeurs pourquoy bannis de		cevoir testaments.	61. b
Lacedemone.	517. b	Art à autre que l'artisan.	16. a
Appion Grammairien.	128. a	Art n'est pas ce qui vient à quelque effect ca-	
Appius aueugle.	354. b	suelllement.	101. a
Apprehension de pauvreté ne doit destourner		Arasferneur.	169. b
l'homme de l'estude & l'amour de sagesse.	97. b	Arts en quatre manieres.	175. a
Apprehension vaine ou vraye, comment se		Arts inuentez par les philosophes.	180. b
peut cognoistre.	84. b	Asclepiades.	197. a
Apprendre.	222. a 387.	Asclepiodotus.	492. b. 493. a
Apprendre faut tant qu'on viuë.	151. b. 152. b	Asie.	525. a
Alemaigne.	127. b. 450. a	Asie agitée d'un tremblement de terre.	ibid.
Araignée fait vne tissure laquelle nul homme		Asiaticus Valerius.	434. a
ne peut imiter.	344. b	Aginus Gallus.	121. b
Aratus.	484. b	Astrologie.	176. a 493. b
Araxes, fleuve, ne peut souffrir qu'on luy dres-		Arabulus, vent infeste la Pouille.	522. a
se vn pont.	530. a	Atalanta, isle.	532. a
Arc en ciel.	480. a	Athenes.	460. a
Arcadie, ville.	502. b	Athenodorus.	419. b
Arcefilaus, pour secourir vn sien amy pauvre		Atomes.	39. b
& honteux, mit sous le coussin du liect d'ice-		Attalus.	80. a. 130. b. 146. a. 496. b
luy vne bourse pleine d'argent.	9. b	precepteur de Senèque.	223. a
Archelaus.	43. a	aime l'austerité.	223. b
exacte obseruateur de l'antiquité.	528. b	a meslé avec la discipline des Hetrusques	
dit que le vent est cause du tremblement de		subtilité des Grecs.	496. b
terre.	ibid.	Attalus Roy d'Asie.	452. b
Archidemus.	543. a	Attilius brutal, & la dissolution.	545. b

Table des Matieres.

A tius, poëte.	125. a	estre doié du nomde bien.	143. b 339. a
Auarice.	14. a	Bien & mal ne s'assemblent en vne mesme per-	
description d'Auaricé.	184. a	sonne.	338. a
Auarice a distingué les proprietéz és posses-		Bien des mortels est mortel, le vray bien ne	
sions.	146. a 179. b	meurt point.	338. a
Auarice n'est iamais assouuie.	195. b	Bien public.	69. a
n'est bonne enuers aucun.	222. b	Bien souuerain.	80. a 103. a 146. a
l'Auarice & l'ambition causes de grands maux.		Bien souuerain qu'est-ce?	404. b
67. b		Biens de trois sortes.	45. b
Auarice du temps est honneste.	436. b	Biens vrayz quels ils sont.	147. b 148. a
Auentin, montaigne.	441. b	ne se partagent.	146. a
Auguste.	7. a 26. a 396. a 438. b	Biens presens ne sont solides.	18. b
450. a 451. 455.		Bienfaict que c'est.	4. a
Auguste a fait & dit plusieurs choses dignes		en quoy consiste.	ibid.
de memoire.	384. b	demeure.	3. b
Auguste doux contre Cinna qui auoit conspi-		est chose incorporelle.	ibid.
ré la mort.	394. a	dure encore que la chose qu'on donne vien-	
a deliuré Lentulus d'un labour vain.	13. b	ne à perir.	ibid.
a relegué sa fille, & pourquoy.	60. a	n'est iamais perdu.	2. b
Aulus Cremutius Cordus.	453. b	à qui bien colloqué.	7. a
Aulpice.	493. b	est donné trop tard par celuy qui attend	
		qu'on le prie.	8. a
		superieurement fait est odieux.	9. b
		gracieusement receu paye la premiere pen-	
		sion.	13. b
		receu plaist.	ibid.
		est chose louable.	45. a
		comment se doit faire.	7. b
		comment se doit recevoir.	12. a
		depend de la volôté de celuy qui le fait.	56. a
		est vn lien.	62. b
		ne doit estre regretté.	40. a
		n'est assubietti à aucune loy.	52. b
		n'est point deu s'il n'est fait volontaire-	
		ment.	48. a
		pour gain on profit est vsure ou exactio.	32. b
		il n'y a Bienfaict si grand que la malice ne	
		puisse blâmer.	14. a
		l'action du Bienfaict & ce qui est donné par	
		l'action est appellé bienfaict.	16. a
		Bienfaits de deux manieres.	69. a
		à qui le doiuent donner.	2. b
		comment doiuent estre faits.	a. b
		s'ils se doiuent tous recevoir.	12. a
		ne sont pareils.	19. a
		comparez au balon.	11. b
		Bienfaits de Dieu infiniment plus grands que	
		des hommes.	29. b
		Bienfaits des parens enuers leurs enfans.	
			58. b
		Bion.	66. a 21. a 425. b
		Bocchus Roy.	441. b
		en Bocotie y a deux fleues qui colorent les	
		troupeaux.	505. b
		Bonxé.	33. a 339. a 339. b

Table des Matieres.

Bon qui est.	105. b	Capitole.	458. b
Bon & honneste comment different.		Carie.	504. b
339. a. b		Carthage.	365. b 445. b
Borcas.	521. b	Cassander assiegea les François.	502. b
Bras & iambes lauez par les anciens.	170. b	Catilina.	47. a
Brebis estouffees durant vn tremblement de terre.	524. b	Catilina ingrat.	46. b
Brocards de Natta Pinarius.	346. a	Catilina ennemy de Ciceron.	437. b
de Scaurus contre Ariston Philosoph.	101. a	Caron defendeur de la liberte.	84. b
de C. Cesar contre Asiaticus Valerius.	434. b	Caton.	47. a 118. b 141. b 162. a 172. a 193. a 219. a 340. a 426. a 426. b
contre vn Philosoph Pythagoricien.	71. b	Caton noté d'yrongnerie.	426. b
Brutus & sa mort honteuse.	163. a	Caton chassé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harangues, iusques à l'Arc Fabian.	428. b
459. a		Caucafe.	514. a
Brutus a escrit vn liure de la vertu.	200. a	Celeste nature est tousiours en mouuement.	468. a
Burrus preuost de Neron.	400. a	Censure de quelques actions de Caton d'Ytali- que.	86. b
		Centaures.	125. b
		Champagne, ou terre de Labour.	419. a
		sa fertilité & ses delices ont perdu Hannibal.	118. a
		Chameleon change de couleur.	482. a
		Charge doit estre egale aux forces.	94. a
		Charimander compoza vn liure des cometes.	537. a
		Charondas legislateur.	180. b
		Charybdis.	103. b 112. a 460. a sa nature & description.
		Chastrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome.	47. a
		Chelidon mignon de Cleopatra.	173. a
		Cheueux longs & nourris anciennement.	349. b 440. b 486. a
		Chimere.	229. a
		Cholere, sa definition.	365. a. b
		Voy les trois liures de la Cholere.	
		Cholere souuent exercee tourne en cruauté.	365. b
		Cholere grande est vne fureur.	91. a
		Cholere est vn vice que nous admettons de nostre propre volonte.	364. b
		Cholere n'est decente en vn Roy.	392. a 392. b
		Chose honneste a en soy prix.	28. b
		Choses celestes.	176. a
		Contemplation des choses celestes surpassel'opulence des riches.	476. b
		Chrysippus.	3. a 3. b 11. b 23. a 81. a 230. a
		Ciceron enuoyé en exil.	47. a
		Cicron.	218. a 388. b 423. b 437. b
		ses Epistres ont immortalisé Atticus.	93. b
		son langage posé & doux.	109. a
		se mocquoit plaisamment du grand nombre des Poëtes Lyriques.	116. a

Table des Matieres.

depeint au vif l'horrible meſchanceré de Clodius.	203. b	Compagnie pour apprendre ſert beaucoup.	78. a
comparé avec A. Pollio.	211. a	Concorde agrandit les choſes petites : la diſcorde les abaiſſe & perd facilement.	194. b
liures de la republique.	224. a	Condition autre des biens, autre des commo- ditez.	174. b
quelle eſt la compoſitiõ de ſon parler.	232. a	Condition miſerable de ceux qui apprennent toujours d'autrui.	105. a
ſubie& ordinaire de ſes Epiſtres.	338. b	Conon a colligé les eclipſes du ſoleil.	536. b
deſcouure la conjuration de Catilina.	462. a	Conſcience bonne, quelle?	34. b 101. b
malheurs qui ont precedé ſa mort.	426. a	204. a 409. a	
ſa mort.	426. a	Conſcience.	16. a 34. b 61. b 111. a 204. a
Ciel.	476. a	Conſcience le ſoir examinee, ſe rend plus ſaine.	388. a
commun à Dieu & aux hommes.	460. b	Conſcience mauuaiſe fuit la lumiere.	346. a
Cierges ſouloient preceder aux funerailles.	231. b 423. b	Conſcience bourreau domeſtique des meſchans.	204. a
Cimber Tillius.	386. b	Conſeil.	107. b 155. a
Cimbriens.	46. b 196. a 360. b	Conſeil vtile, grand benefice.	60. a
Cinna.	37. a	Conſolation.	191. b 209. a
Cité eſt vn eſtat fort bon, lors qu'elle eſt gou- uernee par vn Roy.	13. a	Conſtance és tourmens.	205. a b
Claranus.	133. b	Conſtitution & complexion des hommes di- uerſe.	344. a
Claudius Empereur à quel iour & heure mou- rut.	545. b 546. a b	choſes Contraires ne peuuent ſubſiſter en meſ- me ſubie&.	15. a
il fut empoiſonné avec des champignons poudrez de coloquinte.	545. a	Contumelie n'eſt eſtimee digne de vengeance par les loix : & eſt vne iniure laquelle n'eſt griefue.	377. a
ſes derniers propos.	547. a b	Contumelies plus griefues aux Princes que les iniures.	394. b
Claudius Quadrigarius.	23. a 441. a	Conuerſation.	79. a 426. a
Cleantes.	46. a 54. a 78. a 111. b 191. a 222. b	Corbule, & ſon brocard.	433. b
Clemence eſt la vertu plus ſeante à l'homme.	391. a 392. a	C. Cordus, & ſa mort.	463. a
Clemence neceſſaire aux Princes,	392. a	Corſinium.	23. b
les rend ſemblables aux dieux.	392. b	Cotinthiens offrirent à Alexandre l'honneur de leur bourgeoiſie.	6. a b
Clemence deſinie en plufieurs façons.	400. b	Coriolanus ingrat.	46. b
Clemence ornement des Empires.	395. a	Cornelie fille de Scipiõ eut douze enfans.	459. a
Cleones ville, où ceux qui deuoient obſeruer les ſignes de la tempeſte, ſi par leur negligence les vignes euſſent eſté battus, eſtoient pu- nis.	515. b 516. a	veit mourir dix de ſes enfans.	472. b
Cleopatra.	166. a	Corps de l'homme.	79. b 236. a 370. b
Clidemus.	492. b	Corps, les vns compoſez, les autres continus.	214. a
Clodius.	365. a	Correc&tion quelle doit eſtre.	78. a
Clodius corrupteur des Iuges.	203. b	Correc&tion odieuſe au meſchant.	388. a
Clœlia.	459. a	Corus.	522. a
Clotho.	546. a b	Corycus, montaigne.	502. a
Cn. Lentulus.	14. a	Coſſus, yurongne diſcret & aduiſé.	165. a
Cn. Pompeius.	47. a 195. b 462. a	Coſure.	467. b
Cn. Piſo.	362. a	Couleur rouge excite le taureau.	386. b
Colonies des Romains.	468. b	Couleurs diuerſes en l'arc en ciel.	480. b 481. a
Colomnes.	235. b	Couronne nauale.	26. a
Combat des crocodilles & dauphins ſur le ſeuue du Nil.	514. a	Couronne metecore.	478. a
Combats ſacrez.	41. b 42. a	Couſtume plus forte que toute loy.	49. a
Combattre avec ſon pair douloureux, avec ſon ſuperieur dangereux, avec ſon inferieur laid.	375. a	Crainte.	127. b 526. a
Cometes.	536. a b 538. b 541. b	Crainte redonde ſur ſon auteur.	367. b
Cometes diuerſes en diuers lieux.	539. b		

Table des Matières.

Crainte de la mort d'où prend sa source. 155. b
 Crassus. 340. b 437. b
 Crates auditeur de Stilpon. 81. b
 Creancier. 48. a 52. a 68. b 94. a 449. a
 Cremutius Cordus, & de sa mort. 463. a
 Crispus Passienus. 7. a 511. a
 Croesus captif. 114. a
 Croire à tous ou à nul est vice. 75. b
 Cruauté: sa definition & ses especes esclairees
 par exemples. 32. a 78. b 362. a 371. b 382. a
 384. a 393. b 401. a 425. a b.
 Cruauté compaigne de l'yuresse. 165. a b 166. a
 Crystal d'où se fait. 506. b
 Cumes, ville. 121. b
 Cupidité doit estre refrencee. 18. a 77. b
 93. b 128. a b
 Curius Dentatus fort feure en sa vie. 342. b
 ses apophthegmes. 410. b 458. a
 mena premier en triomphe des elephans.
 441. a
 Curyligiano, isle. 506. a
 Cyclades. 508. a
 Cynicus philosophe. 11. b
 Cypre gastee par vn tremblement de terre.
 185. a
 l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus. 27. b
 Cyrenaiques opinans de la diuision de la phi-
 losophie. 179. a

D

D Anube, ou Danouë, fleuve. 437. b 501. a
 512. b 527. a
 la roideur & violent cours. 507. b
 Darius. 114. a cruel. 382. b
 Darius occis par Alexandre. 531. b
 Debteur. 43. b 56. a 92. a
 c'est le propre d'un mauvais Debteur de dire
 mal de son creancier. 457. a
 decembre dedié aux ieu Saturnaux. 90. a
 Decius fit vœu solennel de mourir pour le sa-
 lut de son pays. 36. a 137. b
 Deluge vniuersel descrit fort amplement.
 507. a 508. b 509. a
 Demades condamna vn marchand pour vn
 mauvais souhait. 61. b
 Demaratus honoré par Xerxes pour luy auoir
 dit la verité. 59. b
 Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy
 de Syrie. 539. b
 Demetrius, affranchi de Cn. Pompeius, riche.
 412. a
 Demetrius Cynicus. 64. a 186. a 554. b 409. a
 511. a
 Demetrius Polyorctes. 81. b 429. b

Demetrius loué. 92. b 129. b 138. a
 Demochares Parrhesiastes. 384. b
 Democrite. 158. a 183. a 516. a 518. b
 530. b 536. b
 riot tousiours en public. 367. a 425. b
 estimé furieux. 158. a
 a trouué la maniere de faire des arcades &
 voutes. 283. a
 a mesprisé l'argent. 412. b
 ietta ses richesses en la mer. 555. b
 Destin. 221. a b 354. b 355. a 446. b
 Destin est vn ordre des causes. 91. b
 ne se peut changer par foudre. 494. a
 Destinees inexorables. 446. a
 Dialectique. 113. a 116. a 162. b
 Didymus Grammairien escriuit quatre mille
 liures. 177. b
 Dieu. 29. a b 30. a 36. b 120. b 132. a b
 133. a 148. a 200. a b
 Dieu a donné à vn chacun de nous vn pedago-
 gue. 226. b
 Dieu doit de diuers noms. 29. b 30. a b
 Dieu par la vertu de sa parole porte tout. 103. b
 Dieu est pres de nous, voire dedans nous.
 109. b
 Dieu le plus grand & le plus puissant de toutes
 autres choses. 125. b
 Dieu est fort amy des bons. 146. b 351. a
 Dieu modere tout. 126. b 132. a b 133. b
 406. a 522. a
 Dieu exerce les bons. 353. b
 nous a donné infinis biens. 30. b
 esclue les vns, & abaisse les autres. 500. a
 Dieu nous a faicts ses compaignons & mem-
 bres. 188. b 215. b
 la bonté a causé qu'il a faict le monde. 132. b
 il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que
 celuy qui a mesprisé les richesses. 91. a
 Dieu voit tout. 164. a
 Dieu estre autheur de tous biens, comment se
 preue. 29. a
 sa prouidence enuers les hommes. 227. a
 Dieu recogneu par les nations les plus sauua-
 ges. 236. a
 seruir à Dieu est libreté. 408. a
 luy Dieu. ibid.
 personne n'a cogneu Dieu. 103. b
 les Dieux sôt tẽmoins de toutes choses. 215. b
 conferent benefices aux ingrats. 35. b
 ne se repentent de leurs premiers cõseils. 56. b
 le premier culte est de croire qu'il y a des dieux
 200. a b
 Dictateur, maistre du peuple. 224. a
 Diodore Epicurien se tua de sa main propre.
 409. a

Table des Matieres.

Diogenes.	42. a b 114. a	pourceau.	367. b
Diogenes, exemple de patience.	388. b	Eleusis.	336. b
n'auoit qu'un seruiteur.	422. a	Ellius maquereau fort riche.	354. b
Diogenes Apolloniates.	491. a 514. b	Embraquement veu en l'air.	485. a
Dionysius le Grand doit estre preferé à plusieurs Roys.	395. a	Ence quel enuers son pere.	27. b 61. a
Dionysius le tyran de Syracuse.	460. a	Enfans exposez aux murenes pour estre mangez.	389. a
Diuination moquee.	493. b	Enfans bien peignez & qui se parfument ne promettent rien de constant.	233. b
Domitius gardé par son esclau.	23. b	Enfans comme doiuent estre enseignez.	107. b
Donation & presens sont differens.	51. b	108. a 193. a	
Donation est difficile.	410. b	Enfant veu à Rome de grande stature, meurt aussi tost.	463. b
Dorus, libraire.	66. a	Enfers, & de leurs peines & supplices fabuleux.	97. a b 461. a
Douleur. 84. b 134. b 209. b 426. a 449. b 456. a b		l'Ennemi le plus dangereux à l'homme, c'est l'homme.	216. a
Douleur comme doit estre supportee	421. a	pardonner aux Ennemis.	389. b 393. a
Douleur legere, si l'opinion n'y a rien adiouste.	156. a	Ennius.	224. b
Douleur grande n'est pas douleur.	102. a	beaucoup de ses mots sont hors d'usage.	125. a
Douleur tolerable ou courte.	155. b	Enseignemens.	108. b 197. a b 455. b
Droit des nations, vendre ce qu'on a achete.	5. a	Enuie raut le repos de l'homme.	14. a
Drusilla veuë monter au ciel apres son deceds.	546. a	Ephestios, iste de Licie.	157. b
Drusus planta les enseignes des Romains en Allemagne.	455. a	Ephesus, ville fort celebre.	215. b
Dueil.	116. a 463. b	Ephor ³ , historien suspect & de peu de foy.	539. b
Dueil doit estre porté par les femmes dix mois.	130. b 473. a	Epicure.	104. b 204. a
en Dueil la coustume estoit de tondre les enfans.	43. a	sa sobriete.	90. b
Duillius le premier vainquit en bataille navale.	441. a	ses Epistres à Idomeneus, qui l'ont rendu illustre.	93. b
E		ses conseils & preceptes notables.	94. b
Erasmus enfant aimable.	164. a	se rioit des peines d'enfer.	97. b
Eau, element. Par tout le 3. livre des Questions naturelles.	499. a	fait deux sortes de bien, dont est compose le souverain bien.	136. b.
l'Eau & le feu dominant sur les choses terriennes.	509. a	sa secte blasmee sans raison.	407. a
Eau viue.	501. b	Epicure fait Dieu sans armes.	33. b
Eclipse de soleil.	484. a	fait professio des choses saintes & tristes.	407. a
sa cause briuelement descrite.	43. a	fut long temps incogneu.	158. a
Eclipses se voyent fort bien par le moyen d'un miroir.	286. b	nie que le sage soit content de foy mesme.	79. b
Edifices magnifiques.	231. b	Epicuriens disent que la vertu est chambriere de la volupre.	28. b
Education, & son fruit.	9. b 457. b	Epigenes, & son opinion touchant les cometes.	536. b 537. a b
Egnatius coniura contre Auguste.	394. a 437. b	Erasinus fleue, & son cours diuers.	506. b
Egypte.	437. b 406. b 512. b	Erizo cheualier Romain fut tue par le peuple à coups de trenche plumes pour auoir tue son fils à coups de fouet.	396. a
ne trembla iamais.	476. b 532. b	Erreur publique tient lieu de droit.	347. a
Egyptiens ont fait quatre elements.	503. a	Esclau est un perpetuel mercenaire.	23. a
adonnez à l'Astronomie.	536. b	Esclaves sauuans la vie à leurs maistres.	23. b
Elements quatre en nombre. 370. b retournent les uns dans les autres avec le temps.	502. a	Eschyle, & son erreur touchant le Nil.	514. a
Elephans menez en triomphe par Curius Dentarus.	441. a	Esop ³ . 448. a son plat renommé.	198. b
Elephans ont peur oyans le grongnement du		Esprit.	191. a 218. b 222. a 421. a 426. a 452. b 463. b
		l'Esprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre.	231. a
		Esprits meschans & vicieux comme se doiuent	

Table des Matieres.

corriger.	359. a
Esprits diuers.	119. a 212. a
comme il les faut considerer.	104. b
comment il les faut recreer.	426. a
Esprits contrains ne rendent iamais ce qu'on espeere d'eux.	421. a
Essence.	125. a
Estoiles ne tombent.	478. a
diuers Estudes des hommes.	436. a 446. b
Estuue de Scipion.	170. b
Etesies, vents font enfler le Nil.	514. b
pourquoy ne soufflent qu'en esté, & durant quelques iours seulement.	520. a
Ethiopie, ses grands deserts secs & sans fontai- nes.	506. b
Ethiopie n'a point de neiges.	514. a
Etna, montagne iettant feux, appelée mainte- nant Montgibel.	157. a
vomit par fois des sablons bruslans.	493. a
Euander assiste le Royaume des arcades au bord du Tybre.	468. b
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoissance du mouuement des planetes.	536. b
Euphrates, fleuue. 437. b fort petit au sortir de sa source. 25. a garde les Parthes de passer.	476. b
Euphrosyne l'vne des Graces.	3. b
Euripide poëte parlant des auaricieux.	234. b
Euronotus, vent.	522. a
Eurus, vent fortant de l'Orient d'hiver.	ibid.
Eurynome mere des Graces.	3. b
Exemples de plusieurs grands qui sont tombez d'vne haute dignité.	424. a
vn seul Exemple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal.	78. b
Exemple d'vn cœur braue & genereux.	13. a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes.	77. b.
Exemples de gens determinez à mourir. <i>Voyez</i> Mort.	
Exercices du corps quels sont louables, & quels non.	87. b

F

F Abia Philosphé menté deuant le Senat pour estre ouy à tesmoin rougit de honte.	82. b
son eloquence & grand sçauoir.	109. a
acclamations du peuple en ses disputes.	119. b
son langage affecté.	125. a
comparé à Ciceron en eloquence.	212. a
son dire touchant l'estude des choses friuoles & vaines.	441. b
Fabius Allobroge.	37. a
Fabius Persica. 13. b son impudicité & vilénie.	

37. a paruiuent à la dignité sacerdotale pour l'ancienne noblesse de sa maison.	37. a
Fabius & son dire notable.	174. a
Fabius temporisant remit sus la Rep.	36. a
Fabricius, sa pauureté. 352. a labouroit la ter- re luy mesme. 352. b aduertit Pyrrhus des em- buches & trahisons de son medecin. 341. b ie- ietta les richesses. 205. b & l'or de Pyrrhus.	341. b
Faits doiuent respondre à la parole.	411. b
Faim n'est ambitieuse.	340. b
Faim enduree par beaucoup de soldats.	89. b
Faveur du peuple s'acquiert par mauvais artifi- ces.	100. b 193. a 196. b
Fausseté se couure souuent du masque de ve- rité.	371. b
Feintise retourne bien tost à sa nature.	392. a
Felicité gist en la vertu.	408. b
en l'honnesteté & sagesse. 147. a 339. a 355. b	
incertitude & misere de l'humaine Felicité.	234. a
Felicité masquée.	159. a
Felicité trop grande donne tous les iours nou- ueaux tourmens.	105. b
Fêmes, & leur luxe. 198. a <i>Voyez</i> Impudicité.	
Femmes forclofes des honneurs & dignitez.	472. a
Femmes suiettes à la goutte.	198. a
Festes pourquoy instituées.	90. a 426. b
Festes Saturnales.	90. a
Festin & banquet public à la mort des grands seigneurs.	146. a
Feu engendre des animaux.	519. a
Feu, se fait en deux façons.	477. a 491. b
Fidus Annæus.	511. a
Fidus Cornelius pleure en plein Senat, estant appelé austruche pelee.	433. b
Figures de fou.	477. b
Fils corrompu par la douceur du pere. 27. a 370. b	
sçauoir si le fils peut faire vn plus grand bien à son pere qu'il n'a receu de luy.	24. b
Fin doit estre considerée en tout.	142. a 436. b
Flaterie.	43. b 347. a 371. b
Flaterie nourrit la cholere.	371. a
ne faut proster l'oreille aux Flateurs.	103. a
Fleuue & lac sont differens.	501. a 519. a
Fleuues diuers produisent diuers effects.	506. b
Fluteurs Phrygiens tombans surieux au son de leurs flutes.	212. a
Fol est celuy qui persiste en ses fautes.	31. a
Fols & leurs miseres.	442. b
aucune chose ne leur appartient.	16. b
difference entre les Fols, ignoras & sages. 153. a	
Fontaines qui ont des vertus admirables.	505. b
Fortune.	23. a 185. a 375. a 461. b 467. a
ses effects.	204. b

Table des Matieres.

ce que Fortune a fait tien, ne peut estre esti-
mé tien. 79. b
Fortune darde ses traits en vain contre les
mœurs. 106. a b 147. b
grande Fortune est vne grande seruitude. 447. b
Fortune n'oste sinon ce qu'elle a donné. 419. b
Fortune nous peut rair ce qui est flure & ca-
duque. 4. b
Foudres & esclairs differens. 477. b 485. a
491. a b
que c'est que Foudre. 491. a
effets de la Foudre. 491. b 496. b
Foudre cause de grands embrasemens. 491. a
a en soy vne force pestifere. 497. a
art des Foudres se diuise en trois. 494. a
495. a 496. a b 497. a
Foy honoree est reputee entre les plus grands
biens des hommes. 45. a 177. a
Frugalité de Scipion. 170. b
Frugalité des anciens. 181. a 407. a 486. b
Frugalité, vray entretien de santé. 340. b
Funeraillies. 345. a 385. a 456. b 460. a
Furnius & sa loüable recognoissance à l'en-
droit d'Auguste. 14. a
Futur incertain. 18. b 204. b 439. b 457. a
463. a

G

G Aing vient souvent de la perte d'autrui.
61. b
Galatie a vn fleuve infecté les troupeaux. 506.
Gallion frere de Seneque. 216. b
sa louange. 511. b
Gaulois assiegez par Cassander. 502. b
Gausseurs, & leur coustume. 101. a
Genius & Iunon donnez à chacun. 226. b
231. b
Geometrie s'oublie aisément pour sa grande
subtilité. 18. b
Geometrie apprise par Alexandre. 185. b
Glace & gelce sont choses distinguees. 515. b
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat.
94. a prend à deshonneur si on le fait comba-
tre contre vn moindre. 312. a
Gloire accompagne ceux qui la suyent. 41. b
Gloire, ombre de vertu. 158. a
Gorgonius. 171. b
contre la Gourmandise. 180. a 217. a
Gourmandise d'Apicius. *Voyez* Apicius.
Gracchus & Drusus premiers de Rome qui se-
parerent leurs suyus par troupea & trāgs. 60. b
trois Grates. 2. b
à quel dessein elles dansent. 3. a
pourquoy elles rient. 3. a

Grammairiens, & leur office 175. a
leur vanité. 175. b 177. b
Grece. 441. a 468. a
Grecinus Iulius occis par Cesar. 13. a
Grecs. 42. b
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en
Grece. 468. a
Gresse comme se fait. 515. a vaine supersti-
tion pour destourner la gresse. 516. a
Gresse en quoy differe de la neige. 515. a
Grylle renommé par les liures de Platon. 26. a
Guerre ciuile. 10. a b 352. b
miserables effects d'icelle. 366. b
Gyarus, isle où on releguoit les bannis. 467. b
Gylippus allant à Syracuse luy sembla veoir
vne estoille sur vne lance. 478. a
Gyndes, fleuve contre lequel secourrouant
Cyrus fit departir son canal en 61XXX. fosse.
384. a

H

H Abit quel doit estre. 77. a
Hannibal. 365. b
Hannibal passa les Alpes. 499. b
Haphe. 124. a
Harmodius tyrannicide. 69. a
Harpagus Roy selon & inhumain. 382. a
Harpaste aueugle. 117. a
Haterius orateur renommé. 109. a
Hecaton : son dire notable touchant les bien-
faits. 12. b touchant les Graces. 3. a
recepte d'Hecaton pour se faire aimer. 80. b
Hecube en seruage. 175. b
Helice & Buris, villes submergees de la mer.
537. a 539. b
Heraclitus philosophe, surnommé Scotinus
pour l'obscureté de son langage. 83. b
Heraclitus ploroit lors qu'il sortoit de sa mai-
son. 367. a 425. b
Hercule fait citoyen de Corinthe. 6. b
Hercule bruslé viif. 426. a
Herennius Macer. 434. b
Hermachus disciple d'Epicure. 78. a 104. b 119.
Hesiodé a donné le nom aux Graces. 3. a
Hesiodé sçauoir-mō s'il est plus ancien qu'Ho-
mere. 175. b
Heureux n'est qui ne le pense estre. 81. b
Hiero Roy des Syracusains. 232. b
Hieronimus. 362. b
Hippias tyrā. 371. b
Histoires remarquables de Rufus Senateur. 24.
de personnes destinees aux spectacles à Rome.
141. de la mort volontaire de Drusus Libo.
140. b de Cremutius Cordus. 463. a de Sp.
Anius Lanternier. 346. a

Table des Matieres.

de Tyrannius vieillard fort aagé & officier de Cesar.	444. a	Impudicité des personnes comment se decouure.	119. b des femmes, 198. a de Mercus Scaurus.	37. b
Histoire facotieuse de Caluissius Sabinus riche homme, & Satellius Quadratus escornifleur & boufon.	59. b	Industrie des abeilles.		344. b
Homere poëte.	3. a 175. b 448. a	Infamie n'est pas si grande quand il y a plusieurs condamnez.		398. b
n'auoit qu'un seruiteur.	471. b	Ingrat quel ? 13. b 33. b son mauuais naturel.		161. b
Homme excellente creature.	33. b 56. b 57. a	Ingrats de plusieurs sortes.		17. b
133. b plus precieux que toutes les bestes sauvages du monde.	211. a l'ennemy le plus d'agereux à l'homme c'est l'homme.	Ingrat se plaint des ingrats.		ibid.
216. a		Ingratitude frequente.		1. a 2. b
l'Homme vit plus sagement quand il n'a perdu l'honneur.	398. b	qu'elle est la cause.		161. b
l'Homme le plus intractable & indocile des animaux.	396. 397. a	Ingratitude dissout la concorde des humains.		33. a
Honnesteté de soy desirable.	18. b 33. b	Ingratitude humaine enuers Dieu.		57. a
Honnesteté a en soy beaucoup de force pour attirer les hommes.	34. a 408. a	Ingratitude a plusieurs especes.		17. b 35. b
l'Honnesteté est volontaire & sans contrainte.	134. b	sa misere & saleté.		161. b
Honneur du Consul & Preteur.	131. b	Inimitié des grands.		360. b
Honneurs annuels.	338. b	Iniure. Voyez tout le liure, Que le sage ne peut sentir aucune iniure.		427. b
Honte en vn enfant, bon signe.	82. d	Iniure.		5. a 372. b
exemples de ce en plusieurs grands personna-ges.	ibid.	il n'y a point d'iniure que celle qui est faicte par deliberation & conseil.		372. b
Horatius Cocles.	341. b	faut mespriser les Iniures.		380. b
Hoste ingrat.	31. a	Iniure contraire au bien faict.		32. b 374. b
Hostius infame, & de son impudicité.	485. b	Iniure differente de contumelie.		429. a
autant eschauffé apres les hommes qu'apres les femmes.	ibid.	mespriser les Iniures est vn grand courage.		374. b
les miroirs qu'il fit faire à cest effect.	ibid.	Innocence est vn fort rempart.		398. a b
Huile de laquelle les luitteurs se seruoient.	440. b	Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoïques.		508. b 509. a
Huistres bones se peschent aulac Lucrin.	155. b	Inquisitions & recherches inutiles & vaines.		175. b
Hydre a plusieurs testes.	229. b	Instruction pour la ieunesse.		27. b 105. b
		Instruction contre la superstition.		200. b
		Instruction touchant la nouitriture des enfans.		371. a
I		Intemperance: imprecation de Senecque contre icelle.		382. b
I Apyx, vent de la Calabre, liure 5. des Questios naturelles, chap. 17.	522. a	Inuectiue contre l'auarice, prodigalité & dissoluition.		179. b
Ida, montagne, où nec la mere des Dieux.	434. b	vn Iour d'un homme sçauant. vaut plus que tout l'aage d'un ignorant.		157. a
Idce, qu'est-ce.	124. b 125. a	vn Iour seul cachera le genre humain.		509. b
Idomenee salué par Epicure.	94. b	incertitude des Iours de l'homme.		439. a
immortalisé par les epistres d'Epicure.	ibid.	Ioye des fols & des melchans quelle est.		128. b
Ieunesse propre au travail, & maniable aux exercices.	124. a belles instructions & aduertissemens.	Ioye des sages.		145. a
34. b 105. a		Iphicrates, & sa responce à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit barbare & Thracienne.		434. b
Ieux mediocres relaschent l'esprit.	370. b	Isocretes tira Ephorus des plaidoyers pour le rendre historien.		421. a
Ieux & spectacles.	13. b 141. a 389. b	Ister, fleuve.		354. a 514. a
Ieux des gladiateurs.	78. b blasmez pour leur cruauté. ibid. Voyez Spectacles.	Ithaque, pays d'Vlysses.		155. a
Ignorance de la verité cause de beaucoup de maux au monde.	339. a	Iuge & arbitre enquoy different.		19. a
Ignorans recognoissent trop tard leurs erreurs.	162. a			
Image, chose morte.	166. b			

Table des Matieres.

Iugurtha Roy mené en triomphe. 424. a
 Juin. mois auquel on cueilloit les febues. 171. b
 Iunon & vn Genie donné à chasque homme
 par les Stoïciens. 226. b
 Iupiter. 3. b les diuers noms. 30. a
 Iupiter appellé au combat par l'Empereur Ca
 ligula. 363. a
 Iupiter Capitolin. 470. b
 Ixion. 88. a attaché à vne rouë. 97. a

K

Kalendaricr, ou liure de raisons. 202. a
 au Kalendaricr personne n'escriit les biens
 faits. 2b.

L

Laberius, poëte. 367. b
 Labour nourrit les esprits genereux. 88. b
 103. a
 Labour & trauail enuoyez aux gens de bien
 pour les exercer & rendre meilleurs. 353. b
 Lacedemonien ieune meurt volontairement
 pour sortir de seruitude. 154. b
 Lacedemoniens prohibent que les leurs com
 batent à la luitte. 42. a
 essayent le bon naturel de leurs enfans à
 coups de verges. 236. b
 Ladas, bon coureur. 167. b
 Ladon, fleuve, & sa naissance par vn tremble
 ment de terre. 532. b
 Lælius sage. 111. b
 son esprit doux & facile. 83. a
 Langage n'a point de reigle certaine. 231. a
 Langage corrompu demonstre la corruption
 des mœurs. 108. b 232. a b
 Larrecin. 16. b 78. b 199. a
 Lecture de plusieurs auteurs tesmoigne vn
 esprit inconstant & vagabond. 75. a
 Lecture de plusieurs liures ne fait que distrai
 re l'esprit. 75. a 112. a
 Lecture nourrit l'esprit. 112. a 166. a
 Lentulus homme factieux cracha à la face de
 Caton. 388. b
 Leonidas Capitaine Romain. 163. b
 Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste.
 394. a
 Liberalité pourquoy ainsi appellee. 14. b 411. a
 doit estre discrette. 410. b
 plusieurs sont Liberaux par honte. 8. a
 Liberté iuste donnee entre amis. 411. a
 Liberté vraye. 118. a 150. b 158. b
 Libonotus vent. 522. a
 Licinius homme riche. 340. b
 Lieu du milieu est le plus honorable. 431. b
 changement de Lieu est vne agitation de l'e-

spirituigé 75. a
 Ligures. 469. a
 le Lion garde son maistre de l'iniure des au
 tres bestes. 12. b
 Liua femme d'Auguste perdit son fils Drusus
 en fleur d'age. 454. a
 son sage conseil sur le fait de la coniuration
 de Cinna contre Auguste son mary. 393. b
 Liuius Drusus homme alpre & violent, desira
 en fin le repos. 212. a
 Liuius auteur tres-elegant, & qui auoit l'e
 sprit grand plus que bon. 363. a
 Liure escriit de trop menue lettre souuent re
 uient de nous. 372. b
 pluralité de Liures distraict. 75. a 112. a
 Voyez Lecture. accable plustost qu'elle
 n'instruit. 422. b
 Liure de Lucilius loué par Senèque. 113. a
 Liures en nombre de quarante mille bruliez en
 Alexandrie. 422. b
 Louange que c'est. 215. a
 difference entre Louange & louangement.
 ibid.
 Louange autant notable que rare en vn beau
 ieune homme. 463. b
 Louange du frere de Polybe. 446. b
 Louanges manifestent l'homme, à la façon
 qu'il les reçoit. 219. b
 en quel sens les Stoïques prennent ce mot de
 Louange. 214. b
 Louer en vn homme c'est qui n'est pas en luy, est
 sot. 110. a
 Loy de nature. 76. b
 Loy diuine. 152. b
 Loy nulle au siecle d'or. 180. b
 Loix des douze Tables defendent de charmer
 les fruiçts. 516. a
 quelques Loix ne prohibent ny ne comman
 dent. 22. b
 Lucilius auditeur de Serapion. 108. b
 son voyage en Sicile. 157. a
 Lucius Bibulus : sa mauuaise fortune en la
 mort de ses enfans. 458. b
 Lucius Cinna grand amy d'Auguste apres la
 coniuration. 394. a
 Lucius Piso yurongne discret & auisé.
 165. a
 Lucius Sylla cruel enuers Marius. 383. a
 Lucius Syllanus gendre de Claudius, & sa mort.
 549. a
 Lucre vient aux vns quelquesfois de l'incom
 modité des autres. 61. b
 Lucrece. 459. a
 Lucrin lac renommé d'où se peschent les hui
 stres. 156. b
 Lucullus. 450. b

Table des Matieres.

Lune, d'où prend sa lumiere. 460. a 542. b
 Luxe des anciens en plusieurs choses. 181. b
 517. a
 le Luxe ruine en bref ce que la vertu a basti.
 148. b
 Lycie regio a des fontaines medecinales. 506. b
 Lycurgus Legissateur, & la grâde sagesse. 180.
 Lycus fleuve, & son cours souterrain. 506. b
 Lynceste fleuve. 505. a
 Lynx a les yeux aigus. 36. a
 Lyon ville de France, arse & bruslee entiere-
 ment. 184. a
 Lyfimachus expose à la mercy d'un Liô. 382. b
 399. a sa cruauté enuers Telephorus Rho-
 dien son amy. 382. b

M

Macedoine. 437. b beaucoup de villes y
 ont esté engloucies par tremblement de
 terre. 185. a
 fleuve de Macedoine qui colore le bestail.
 506. a
 langage Macedonien entre les Indes & les
 Perles. 468. a
 Macedoniens. 42. a
 Magnanimité. 401. a
 Mal que c'est ? 169. a
 Mal n'est grand s'il est extreme. 77. a
 Mal preveu est plus legier. 153. a
 Mal. 33. a 84. a 148. b 169. a 405. a
 enseignemens pour ne craindre les Maux.
 149. b
 le plus grand Mal de l'homme, c'est qu'il ait
 soy-mesme pour ennemy. 226. a
 l'homme est seul auteur de son Mal. 227. a
 Maux pourquoy de Dieu permis. 354. a
 Maladies de tant de sortes, d'où sourdent.
 198. b
 Maladies & les passions de l'ame comme diffe-
 rént. 150. a b ; 80. b causes des maladies. 198. a
 Malice. 33. a 160. a
 Mamercus Scaurus Consul, sa vilanie & impu-
 dicité. 37. b
 Manes esclau de Diogenes, fugitif. 422. a
 Marbres d'Alexandrie. 170. b
 Marcellinus amy de Senecque, & homme plai-
 sant. 100. b
 Marcellus fut exilé à Mitylene. 383. a
 Marcus Agrippa honoré d'une couronne nava-
 le. 26. a
 grad amy & fauory d'Auguste l'Empereur. 60.
 son dire notable. 194. b
 Marcus Allius acquité de ses debtes par Tibe-
 re, & comment. 9. a

M. Antonius, son ducil en la mort de son frere.
 404. a les prepos qu'il tint anât que se tuer.
 51. b se perdit par l'yrongnerie. 166. a
 M. Brutus. 469. a
 fit vne grande faute de tuer Iule Cesar. 13. a
 a composé vn liure intitulé du deuoir. 200. a
 M. Caton, son dire notable. 43. b
 son bien valoit vn million d'or. 410. a
 M. Curius Dictateur, & sa pauvreté. 470. b
 M. Heluius. ibid.
 M. Marius cruellement traité par Sylla. 383. a
 les grands travaux. 443. a
 Maricille. 356. a
 Martia statuë à Rome. 60. a
 Marullus. 209. a
 Mathematique. 177. a
 Matiere bonne est souvent sans artisan. 114. b
 Meandre fleuve, l'exercice & le plaisir de tous
 les Poëtes. 217. b
 Meccenas son dire. 39. a regrette d'Auguste a-
 pres la mort 60. a apophthegme notable de
 luy 91. b son vilain & deshonneste desir 231.
 ses dissoluts façons. 231. a b sa mollesse.
 352. b
 Medecin, comment se doit comporter à l'en-
 droit de son malade fâcheux & outrageux.
 55. b 432. b peruers souhait & meschant
 dessein de certains Medecins. 61. a annee
 contagieuse, & mal saine leur est profita-
 ble. 61. b
 ne peuent prescrire par lettre l'heure du re-
 pas & du bain. 94. a
 comparaison du Medecin du corps à celui de
 l'ame. 150. a
 Medecins anciens bien differens des modernes
 en la cure des maladies. 198. a
 Medecin visite le malade, non cōme amy, mais
 comme Empereur commandant. 55. a b
 Medecin ne prescrit pas mesmes remedes à
 tous. 361. a
 Medecin fort subtil à percer l'apostume d'une
 fille de Roy. 388. b
 Medecine : sa pratique ancienne comparee
 avec la moderne. 197. b 216. a 361. a
 Medecine baillee auant le temps est tres-dan-
 gereuse. 466. b
 Mediens. 432. a
 Megalepolis. 332. b
 Megariciens, secte de Philosophes. 178. b
 Melas, fleuve de Bœotie qui colore le bestail.
 505. b
 Memoire des biens-faits caduque. 18. a
 Memphis. 474. b
 Menander. 512. a
 Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat

Table des Matieres.

auec le peuple Romain, fut enseueli d'argent amassé de porte en porte.	471. b	Modestie & frugalité des anciens.	486. b
Menfonge se descouure aisément.	158. b	bonnes Mœurs sont agreables.	114. b
Mer a diuers noms.	509. b 514. a	Monde. 132. a eternal, subiect neantmoins aux changemens. 126. a la matiere & ses parties.	488. b
icette au riuage tout ce qu'elle a de faille.	506. b		
Mercur.	3. a	Monde, temple des dieux,	66. b
Dieu compris sous ce nom, & pourquoy.	30. b	Montaigne merueilleuse en Lycie.	157. b
Mere, quelle doit estre enuers ses enfans.	472. a	Montgibel, gouffre merueilleux.	157. a
Merueilles sept.	445. b	Montanus Iulius Poëte fauory de Tibere.	345. b
Messala Coruinus homme disert.	117. b	Moqueurs en fin reçoieut leurs salaires.	434. a
Messala & Narcissus ennemis du public.	511. b	Mort.	95. a 96. b 98. b 106. b 133. a 186. a
Messana depuis appellé Messala, nom donné à Valerius Coruinus, & pourquoy.	441. a b	190. b 423. b 471. a 498. b 504. b 534. b 535. a	
Meschanceté nulle impunie.	204. a	Mort genereuse d'un Lacedemonien.	154. b
Meschancetez de toutes sortes naissent dans vn cœur ingrat.	5. a	de Scipion beau-pere de Pompee.	96. b
Meschanceté peut estre cachee, mais non asseuree.	204. a	de Caton.	ibid.
Meschancetez horribles de Clodius.	203. b	Mort crainte par tout animal.	344. a
Meschans ont leurs loix pour les punir.	69. b	Mort cômune à tous ceux qui naissent.	209. b
83. a leur conscience leur est vn perpetuel bourreau.	204. a	miserable estat de ceux qui craignent la mort	128. b
Metaux excellens, & plus riches ont leur veine profondement cachee.	95. b	Mort doit estre mesprisee.	76. a 83. b 96. b
Metellus endure constamment son exil.	96. a	106. b 163. a b 423. b	
son triomphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois.	441. b	Mort n'est medicee par les hommes.	213. a
deuiet auuegle.	354. b	Mort n'est qu'une intermission de vie.	106. b
Metellus fils de Marcia.	464. a	Mort du fils iustement lamentee par le pere, lors qu'elle luy est annoncee.	449. a
Metempsychose des Pythagoriens, ou trespas d'ame de corps à autre.	223. a	Mort du Barbehaut & du Surmulet remarquable entre les animaux.	504. a
Metrodorus disciple d'Epicurus.	78. a son opinion refutée, 110. b natif de l'isle de Zio.	Morts ne sont plus rien.	461. a
530. b		Mourir bien, qu'est-ce?	140. b
Metronax Philosophe.	151. a 190. a	Mourir on doit, & on ne le veut.	154. a exemple notable d'un homme determiné à mourir.
Miel en Indie se trouue aux fucilles des cannes.	166. b	141. a	
Milet, ville, & ses colonies.	468. a	Mouton marin.	384. a
Mindyrides Sibitain, son effeminee & ridicule delicateffe.	372. a	Mucius Sceuola mit au feu sa main qui auoit failli à tuer le Roy Porfenna.	69. a 96. a
Ministère, office & bien-faict ne sont pas le mesme.	22. a	137. a 205. b 352. a	
Miroirs fort viles à ceux qui sont choleres.	376. a	Mulet ou Surmulet poisson.	504. a
diuers aspects des miroirs.	481. b	Muræna conspira la mort d'Auguste.	394. a
leur vray & droict visage.	486. a	Murenes nourries de sang humain.	397. b
Miroirs comment trouuez.	182. b	Musique.	172. a
des images qui se representent dans les miroirs.	481. a b	Myrmillo gladiateur se plaignoit que les cōbats à outrance se faisoient trop rarement.	355. a b
Miroirs d'Hostius, dont il se seruoit en ses abominables impudicitez.	485. a		
Misere de l'homme, diuerse.	88. a 104. a		
226. 227. a 424. a			
Misericorde, que c'est?	401. b		
Mithridates Roy d'Armenie prisonnier.	424. a		

N

Nappe presentee aux lions & aux ours, les incite à cholere.	386. b
Naples: belle description de la grotte de Naples.	123. b
Naples vexee par tremblement de terre.	524. b
Narcissus affranchi de Claudius.	550. a
Natta Pinarius: son subtil brocard.	346. a
Nature.	76. b 163. a 195. a 221. b 340. a b
ne donne point la vertu.	184. a

Table des Matieres.

fournir à l'homme ce qui luy est neccessaire. 181. b
 quatre Natures. 349. a
 Nature doit estre suyvie. 77. a 88. b
 encline à misericorde. 58. b
 veut que les choses pires soient subiettes aux
 meilleures. 180. b
 n'est sans Dieu, & Dieu sans elle, mais
 tous deux sont vn. 30. b
 se contente de peu. 76. b 340. a
 soulaite peu, & l'opinion prou. 88. b
 nous a donné vn esprit curieux. 414. a
 Nature d'un chacun doit estre considerée,
 quoy elle est propre. 421. a
 Naugation s'aide des vents. 521. a
 par la Naugation vient le vomissement. 120. a
 l'art de Nauiger comment trouué. 182. b
 Nauires d'Alexandrie, gentile description de
 leur flotte. 153. a
 Nauphanes a dict n'y auoir rien de certain.
 178. a
 Nautonniers, comment cognoissent les signes
 de la tempeste. 478. a
 Neccessité. 84. a 154. a 181. b
 c'est vn grand mal de viure en Neccessité. 84. a
 Neige que c'est. 515. a
 comment elle se fait. 516. b
 Neige comment se conserue pour rafraichir
 & mettre dans le vin. 517. a
 Neige pourquoy est molle, & comment elle se
 fait. 516. b
 Neige en quoy differe de la gresle. 515. a
 pourquoy il Neige & ne gresle pas en Hyuer.
 515. b
 Neiges ne tombét point en Alexandrie. 516. a
 Neptune. 146. a
 nommé *Enosydaios*, & pourquoy. 532. a
 Neron elegant en ses vers. 482. a
 Neron aagé de deux ans, lors que Senecque luy
 escriuit de la Clemence. 392. b
 Neron Cesar enuoya deux Centurions pour
 trouuer la source du Nil. 527. b
 Nestora vescu long temps. 514. b
 les ans de Nestor. 546. b
 Nicopolis, cité ruinee souuentefois par trem-
 blemens de terre. 533. a
 Nil abundant en esté. 513. a b
 Nil en esté apporte force eau.
 quelle est la source & son cours. 512. b
 comment il inonde tout le pays. 513. b
 cataractes du Nil. ibid
 Noble, quel? 24. b 111. b
 nul n'est plus Noble que l'autre, sinon le ver-
 tueux. 24. b
 Noblesse vraye ne vient de race, ains de l'ame

111. b
 Noblesse ancienne a esleué aux dignitez des
 hommes mal estimez & inutiles. 37. a
 Noblesse vraye. 111. b 185. b
 Nomentum, maison champestre de Senecque.
 226. a
 Nucerie Colonie. 487. b
 Nuce.
 sa definition. 493. a
 pourquoy heurte les montagnes sans ton-
 nerre. 492. b
 Nuce se resoult en vent. 120. a
 Numance ville forte, & sa prise. 430. a
 les assiegez se tuent, & deffont eux mesmes
 par leurs propres mains. 134. b

O

Obliger qui peut? 56. a
 ie ne puis Obliger que celuy qui a puis-
 sance de recevoir. 69. b
 quelle Obligation nous auons à nos medecins
 & precepteurs. 54. b
 Occasion doit estre espiee. 94. a
 Occan. 64. a
 clost le monde comme vn cercle. 460. b
 Octaue seur d'Auguste ayant perdu son fils
 Marcellus, vesquit tout le reste de sa vie en
 deuil. 454. b
 Oebasus vicil gentilhomme cruellemēt traité
 par Darius. 382. b
 a eu trois enfans ruez par Darius. ibid.
 Oenopides Chius, & ses raisons pour mōstrer
 l'accroissement du Nil en hyuer. 514. b
 Oisueté. 139. a
 Voyez l'Epistre 19. d'un bon à l'autre. Voyez
 Repos & Solitude.
 Oisueté sans lettres, est vne mort, & la sepul-
 ture d'un homme vis. 162. a
 Oisueté blasmee. 157. a
 Oisueté rend mols les vertueux. 162. a
 351. b
 Olympe, montaigne desmembree du mont
 Ossa par vn tremblement de terre. 532. b
 Oliues, industrie des laboureurs à les cultiuer.
 170. b
 Onesicritus General des galeres d'Alexandre
 le Grand. 65. a
 Opinion met tout en suspends. 155. b
 235. a b
 toutes choses despendent de l'Opinion. 156. a
 Opiniō rend nos douleurs plus grefues qu'el-
 les ne sont. 155. b
 Opinion des Hetrusques quant aux eslane-
 mens des foudres. 495. b

Table des Matieres.

Opinions des Stoïques, touchant les affections de l'ame. 235. a
touchât le demi-rond de l'arc en ciel. 483. a b
touchant le deluge vniuersel, & fin du monde. 508. b 509. a
Ordre des choses quelz. 477. a
Orpheus. 177. b
Ostia, ville sur laquelle l'ardeur du ciel parut si grande toute vne nuict, que les regimens de Tibere Cesar accoururent au secours. 485. a
Ours & lions sont esmeus à cholere s'ils apperçoient vne nappe. 386. b
Outrage. 433. b
différence entre Outrage & iniure. 429. a

P

P Acuius par vsage s'acquit la Syrie. 84. a
Padouë, ville bastie par Antenor. 458. b
Padus fleuve maintenant dit le Po. 55. b
Panetius. 104. b
Paphus, ville souuentefois ruinee par tremblement de terre. 235. b
Paradoxes. 15. b 45. a 46. a 84. a 127. a 355. a 356. a 401. a 435. a 469. a 477. a 536. b
Paradoxes touchant l'essence de Dieu. 477. a
Paradoxe, qu'il vaut mieux se tuer que trainer vne vie miserable. 154. b
Parens nous font ravis lors que nous commençons à les cognoistre & aimer. 42. b
mis au rang des biens. 134. b
Parelies quand ils se font: leurs presages & qualitez. 484. a
leur definition. ibid.
des Parelies doubles: comme ils se font. ibid.
leurs presages. 484. b
Parianus Artemidorus. 436. a
Parmenides philosophe. 178. a
Parricide comment puny par les Romains. 398. a 396. a
Parfimonie. Voyez Frugalité.
Parthenope comment auourd'huy appellee. 143. a
Parthes experts & droicts à tirer de l'arc. 106. b
appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Cesar. 451. a
Parthes ont vn Roy, lequel il n'est permis saluer sans presens. 89. b
Parthes portent les cheueux espars. 349. b
par les Parties on vient à la cognoissance du tout. 222. a
Pasithee l'vne des Graces. 3. a
Pastor cheualier Romain dissimule sagement

le dueil de la mort de son fils occis par C. Cesar. 374. b
Patience singuliere de Caton. 433. a
Patrie doit estre aimee. 133. b 469. a
Paul Preteur, accusé d'auoir touché les parties honteuses avec l'image de l'Empereur qu'il portoit en vn anneau. 24. a
Paulina femme de Seneque. 216. b
Paulus Æmylius environ le tēps de son triomphe vit mourir deux de ses enfans. 458. b
Paulanias. 38. a
Pauvre ne peut estre qui se peut contenter de peu. 184. b
Pauvre quel doit estre estimé. 75. b
Pauvres ont beaucoup d'auantages par dessus les riches. 421. b
Pauvreté est propre à qui veut philosopher. 98. a
moyens de supporter la Pauvreté. 90. a 347. a
exemple de Pauvreté heureuse & loisible. 486. b
Pauvreté n'est pas tant subiecte aux iniures de la Fortune. 422. a
Pauvreté consacrée au Capitole. 202. b
nécessaire à qui se veut addonner à la philosophie. 92. a
fait souhaiter la mort. 509. a
est ioyeuse. 471. a
maudite, moquee & mesprisée. 234. a
Pauvreté ioyeuse est chose honneste. 75. b
Peché, quelle peine. 204. a
nul aage n'en a esté exempt. 203. a
frequence du Peché oste la honte. 21. a
fait vne coustume. 73. b 398. b
cupidité de Pecher. 359. b
Pecune avec quelle mediocrité doit estre conioincte. 422. a
Pedo Albinouanus, & son plaissant conte de Sp. Annus. 346. a
Penelope. 175. b
Peneus, fleuve, quand il commença de couler. 532. b
le Pere complaisait autrement aux enfans que la mere. 351. a
si le Pere doit estre nourry par son fils. 396. a
Peripateticiens ont adiousté à la philosophie vne quatriesme partie, qui est la ciuile. 179. a
n'offent pas les affections, mais les moderent. 467. b
Perses. 42. b
Perseus Roy mené en triomphe par Paulus Æmylius. 458. b
Petreius & Iuba tuez par la main l'un de l'autre. 351. a
Peuple cause souuent du vice. 78. b

Table des Matieres.

Peuple affamé ne se flechist par aucune priere.		Pindare tient que Delos n'estoit subiette au	
443. b		tremblement.	532. b
Phalaris tyran cruel.	70. a 365. b 401. a	Pisistratus Tyran d'Athenes.	380. b
exerça vn genre de supplice appellé le Tau-		Plaintes iniustes enuers Dieu.	15. a
reau.	134. b	Plaisir.	77. a
Pharos autresfois separée de la terre.	532. b	Plancus artisan.	511. a
Phasis, riuere.	470. a 514. a	Platon.	38. a 55. b 111. b 124. b 359. a
Phedon.	194. a	381. a 427. a	
Pheniciens habitent l'Espagne.	468. a	Platon, d'où est-il nommé tel.	126. b
Phoenix oiseau ne peut naistre dans cinq cens		les Deuins luy firent vn sacrifice apres sa	
ans qu'une fois.	110. b	mort, comme à vn Dieu, & pourquoy.	
Phidias statuaire.	16. a 80. b 170. a	ibid.	
Philes, isle de difficile accèz, & sa description.		Platon donne six significations au mot Grec	
513. a		φίλος.	125. a
Philetes, traistres larrons d'Egypte.	118. b	a diuisé toutes choses qui sont, en six façons.	
Philippe Roy de Macedoine chastie asprement		125. b	
vn soldat pour son ingratitude.	39. a	les Idées.	ibid.
Philosirus metayer de Senecue.	83. b	son opinion touchant les choses visibles &	
Philosophe vraye, qui?	439. b	sensibles.	126. a
Philosophe peut estre riche.	411. a	a vescu quatre vingts & vn an entiers.	126. b
Philosophe, & le sage en quoy sont differens.		sa sobriété & bon regime.	ibid.
ibid.		auoit trois seruiteurs.	471. b
le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & non		Pleurs sont les commencements sous lesquels	
aux discours.	338. a	nous naissons.	447. a
vanité des Philosophes.	191. b	Pleurer & faire vn ducel demesuré merite plu-	
Philosophes sont affectionnez aux princes, &		toist reprehension que consolation.	209. a
ne mesprisent les Magistrats.	146. a	Voyez les livres de la Consolation à Polybius,	
Philosophes ne sont ce qu'ils disent.	101. a	Marcia, Heloia.	
409. a b		Pleurer vn enfant d'incertaine esperance ne	
Philosophes doiuent estre modestes en paroles.		sont que larmes perduës.	209. a
108. b		Playe nulle si grande qu'elle perce la terre ou-	
Philosophie.	88. a 109. a 119. a 175. b	tre dix pieds en profondeur.	501. a
216. b 476. a		Poëtes quelle fin ont-ils?	3. b
Philosophie morale diuisee en trois parties.		Poëtes disent beaucoup de choses appartenans	
179. a		aux Philosophes.	175. a
Philosophie qu'est-ce qu'elle enseigne.	88. b	Poëtes nourrissent leurs erreurs par leurs fa-	
120. b		bles.	442. b
son nom est hay & reieté.	77. a	Poëtes sont les diex auteurs de tout vice.	
Philosophie quel profit apporte.	101. b	ibid.	
Philosophie nous fait iouyr d'une vraye liberté.		Poisson delicieux & de grand prix. Voyez Bar-	
79. b		beau.	
description de la vraye Philosophie.	88. b	Pollio Asinius rebute la honteuse & vilaine re-	
son usage.	ibid.	queste de Mamereus Scaurus.	37. b
n'est empeschée par la pauvreté.	89. a	Pollio Asinius Orateur ne faisoit rien apres les	
ecluy qui s'est adonné à la Philosophie, com-		quatre heures du soir.	426. b
ment se doit porter aux Saturnales, & autres		son eloquence comparee à celle de Cicero.	
iours de recreation.	90. a	212. a	
Philosophie doit rechercher la pauvreté.	92. a	Pollux & Castor, quels feux sont.	478. a
guarit les maladies de l'ame.	120. a	paroissent souuent au milieu d'une grande	
demande la solitude & repos.	145. b	tempeste, & se viennent poser sur les voiles	
est vn assuré rempart contre les troubles		en façon d'une estoile.	ibid.
de l'esprit.	162. a	Polybius.	446. b
en quoy differe d'avec les autres arts.	197. a	Polyenus fait grand personnage par la hantise	
nom de Philosophie.	77. a	d'Epicurus.	78. a
Phrigien trompette.	256. a	Pompee rougissoit de face à chaque rencontre	

Table des Matieres.

ou assemblée de personnes.	82. b	Protagoras dit qu'on peut disputer de toutes choses <i>pro & contra</i> .	178. a
debat de la seigneurie de Rome avec Cesar.	86. b	Prouerbes. 1. Cherches querelle à vn homme las.	380. b
Pompeiens, lieu de plaifance.	140. a. b	2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'el-claues.	113. b
Pôpees, ville en la Campagne de Rome abyf-mee par extraordinaire tremblement.	524. b	3. L'Escrimeur à outrance prend conseil au milieu du camp clos.	94. a
troupeau de six cens brebis estouffé pres de Pompees durant vn tremblement.	533. a	4. Il se faut garder de trois choses, de la haine, de l'enuie & du mespris.	86. b
Pomponius escriuain.	86. b	Prouidence, grand bien de la condition hu-maine.	126. b 351. a
Posidonius : ses sentences notables.	157. a	Prouidence diuine en la creation & disposition des vents.	522. b
180. b 230. b 343. a		Prouocation des Roys au peuple.	224. a
Posidonius fait quatre sortes d'arts.	176. b	Prudence suffit à la vie heureuse. 167. & sury.	346. a
Poudre de Putco, ou Pozzoli, si touche l'eau, deuiet pierre.	503. a	Prudence singuliere d'Auguste.	421. a
Pourpre Tyrin, & sa viue beauté.	482. b	Prytanes, magistrat.	112. b
Preceptes comme se doiuent donner.	192. a	Pseudomenon.	164. b
& suyuant.		Psychrolutes ceux qui se lauent d'eau froide.	424. a
Preceptes de grandes choses & necessaires doi-uent estre finis & certains.	492. a	Ptolemeus Roy d'Afrique pris & amené dans les prisons de C. Cesar Empereur de Rome.	437. b
Preceptes des Medecins, comment nous obli-gent.	55. a	Publius Clodius ennemy de Cicéron.	79. b
Precepteurs, & leurs biens-faits.	88. b	Publius Mimus : ses beaux vers touchant le mespris des biens de fortune.	200. a
Precepteurs, quels doiuent estre donnez aux enfans.	231. a 371. b	Publius Octauius achete deux cens escus vn Barbeaut.	109. a
Presages del'arc en Ciel.	182. b	Publius Vinitius: son langage & façon de par-ler.	369. b
Presages des foudres.	493. b	Pudeur que demonstre vn visage rougissant, fait conceuoir de belles esperances d'un ieune homme.	82. b
Presages des Parelies.	484. a b	Puluillus Pontife dissimule sagement de la mort de son fils.	458. b
Presages des feux tombans du Ciel.	484. b	Pylades bateleur fort renommé.	543. b
Presens.	11. b 35. b 145. b 439. a	Pyrenée montagne separant la France d'E-spagne.	476. b
Presens doiuent estre tellement reglez, qu'on n'en souffre par apres necessité.	11. a	Pyrrhoniens.	178. a 543. b
Prestre, vent volage.	520. b	Pyrrhus maistre de certains exercices.	369. b
Preteur Urbain prononce trois mots.	419. b	Pythagoras. 71. a 543. b dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, & regardent les images des dieux de fort pres, se change & fait toute autre.	194. a
Prexaspes, & sa miserable fortune.	381. a	Pythagoras s'abstint des animaux.	223. a
Priamus.	375. a	disciple de Pythagoras plaisamment moqué.	71. a
Priapus, nō de guet donné souuent par l'Emp. C. Cesar à son Marechal d'armée Cherea, & pourquoy.	434. a	disciples de Pythagoras gardent silence cinq ans.	119. b
par Priere ce que lon obtient est tres-cher.	8. a	Pythius eruellement traité par Xerxes.	382. b
Prince doit estre tel enuers ses subiects, qu'il veut que les Dieux soient enuers luy.	393. a	Pythocles.	93. b
Prince debonaire vit en toute assourace.	395. b	instruction que luy donne Epicure pour l'enrichir.	ibid.
pourquoy dit le Pere de la patrie.	396. a		
Prince doit estre tardif à punir.	393. a		
Prix de chaque chose selon. le temps.	55. a		
Procrustes cruel, qui prenoit plaisir à tuer les passans sans esperance de profit aucun.	401. b		
contre la Prodigalité.	279. b		
invention de Prodigalité.	517. a		
ceux qui Profitent es sciences sont de trois sor-tes.	150. a b		
Promesses ne doiuent estre differees.	8. b		
Proscription Triumvirale.	9. b		

Table des Matieres.

Python serpent ne pouuoit estre blessé. 164. a

Q

Q Vesteurs. 392. b 443. a
Q estions inutiles reprocues. 175. b
 Voyez Subtilité.

Q Catulus sur le tombeau duquel M. Marius fut tué. 383. a

Q. Sextius. 131. a 223. a 376. a
 refuse la dignité de Sénateur que Iule Cesar luy offroit. 205. b

R

R Abirius Poëte rapporte en ses vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il se tua. 51. b

Raison, arbitre des biens & maux. 135. b

Raison commune aux Dieux & aux hommes. 188. a

Raison par faicte est le bien de l'homme. 151. b
 la Raison & la société renforcent l'homme. 33. b

Rameau ou baston, pourquoy apparoist rompu dans l'eau. 481. a

Rebilius homme infame Consul. 13. b
 comparé à Fabius Periculus homme de mesme estoife. 13. b

Reconnoissance des biens-faicts, ou Gratitude. 21. b 33. a 47. b 159. b 160. 161. a

Reconnoissance de deux sortes. 34. a

Reconnoissant qui est? 160. a
 moyen de l'estre. 161. b

Reconnoistre vn bien-faict n'appartient qu'au Sage. 160. a

Recreation vtile à ceux qui estudient. 87. b

Regulus prins par les Carthaginois. 42. a
 sa constance és tourmens. 205. b

Regulus percé de cloix. 426. a

Relation aucune ne se fait au Senar apres les quatre heures de soir. 426. b

Religions estrangeres chassées du regne de Tibere Empereur. 223. b

Remedes contre la cholere. 377. a 378. b 380. a

Remedes contre les peurs & apprehensions humaines. 147. b

Remedes contre les troubles & passions de l'esprit. 419. b

Remedes contre la faineantise. 123. a

Remedes contre la crainte des choses espouuantables. 84. a

Repos oisif rend la vie odieuse. 257. a

Republique considerée selon deux qualitez: 413. 414. a

Republique quand doit estre administrée par

le Sage. 413. b

Rhein fleuve, son origine & son cours. 101. a

527. a est fort petit au sortir de sa source. 15. a

Rhein, fleuve, ne s'enfle pas en esté. 514. a

Rhetorique, & sa diuision. 179. b

en la Chersonese de Rhodes, y a vne fontaine qui par interualle de temps deuient trouble. 507. a

Rhosne fleuve, la roideur au milieu mesme de son cours. 507. b

ne s'enfle point en temps d'esté. 524. a

Rhodiot ietté dans vne cage par le commandement de Lyfimachus. 140. b son dire effeminé & lasche. ibid.

Riche aucun ne naist. 93. a

Riche est celuy qui n'a besoin de richesses. 87. a

Richesses. 76. b 89. a 99. b 159. a 212. b 310. b

Richesses, 76. b pleines de loing. 422. a de dangers. 86. a & d'ennuis. 159. a leur usage & le fruit, comment peut estre agreable. 87. a

l'on vit en perpetuelle crainte pour elles. 87. a ne rabattent rien des miseres de l'homme. 90. a si elle se peuvent appeller biens. 411. a 172. a celles qui viennent de pauureté durent longuement. 212. b seruent à l'homme vertueux, & comment? 410. a

blont trompeuses, par la confession mesme de ceux qui les ont possedees. 227. b

Richesses vraies. 227. b

Richesses grandes, vne pauureté qui s'accorde avec la loy de la nature. 76. b

Richesses ne se doiuent mettre entre les biens. 172. a

mespris des Richesses est signe d'un grand courage. 92. b

Riotte doit estre fuyee. 380. b 431. b 434. a b

Robbe, pourquoy on ne change les iours de festes. 90. a

Rome. 170. b 185. b 224. a

Romulus mourut apres vne eclipse de soleil. 224. a 469. b

Roy peut tout vendiquer comme sien par droit ciuil. 65. b

Roy des Perses en Syrie couppa le nez à tout le peuple. 383. b

Rois donnent beaucoup en guerre. 39. a

Royaume est de ne vouloir regner quand tu peux. 388. a

Royaumes sous le siecle d'or estoient en la main des Sages. 180. b

Rufillus, son luxe noté & opposé à Gorgonius. 171. b

Table des Matieres.

Rufus Sénateur, le danger où il fut pour vn mauuais ſouhait. 24.a
Rutila ſuiuit ſon fils **Cottra** en exil. 473.a
Rutilius banni en **Aſie**. 426.a 47.a ſa reſponſe notable à celuy qui l'aſſeuroit de ſon retour à **Rome** à cauſe des guerres ciuiles. 61. b ſupporte conſtamment la ſentence de ſon exil. 96.a 137. b ſon innocence. 138.a 205. b

S

S Abbats, iours auxquels **Senecque** ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des Dieux, parce qu'ils n'ont beſoin de lumiere. 200.a b
Sabian riuaue. 524. b
Sacrilege puni, comme faiſant iniure à Dieu. 66. b 200.a b
Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu. 66. 200.a
Sage ne peut receuoir iniure. 428. b ſes priuileges. 429. b
 quel eſt celuy qui ſe peut dire Sage. 128.a b
Sage comment peut-on eſtre. 104. b 151.a b
 ſ'il eſt bon d'eſtre Sage. 236. b
Sage eſt-il content de ſoy meſme. 80.a & ſuyuans.
Sage tardif à parler. 108. b pourtrait du Sage **Stoique**. 81. a
Sage n'eſt iamais ſans plaiſir. 228. b
Sage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux. 181. b quelles ſont ſes inuentions & recherches. 183. a les Sages auoient anciennement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats, & donnoient des loix aux peuples 180. b peuuent par leur conſerence & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres. 125.a profitent non ſeulement aux autres, mais auſſi à eux meſmes. 225.a vſage de la communication que les Sages ont enſemble. 126.a
Sage ſ'il ſe doit conduire par le conſeil d'un autre Sage. 225 a quand & comment il doit entreprendre le maniement de la Republique 413. b eſt ſeigneur de toutes choſes. 65. a difference entre eſtre Sage & ſageſſe. 236. b 127. b 342. b comparé au **Pilote** bien aduiſé. 86.a
Sage eſt le pedagogue des humains. 179.a
Sage ne fait rien outre ſon gré. 121.a
Sage ne prouoque iamais l'ire des grands. 86.a
Sage ne s'eſleue ni deprime, ains demeure toujours en meſme eſtat. 467.a
 diuers effets de la Sageſſe. 182. b
Sageſſe n'eſt ſuiette aux accidés fortuits. 180. b

quel eſt ſon deſſein. *ibid.* c'eſt le but & ſa-
 laire de la Philoſophie. 178. b
Sageſſe que c'eſt. 142. b 92. b
 Salles des **Ceſars** pleines d'images. 410. b
Saluſte hitorien aima l'obſcure briueſté. 232.a
Salut prend ſon commencement de la cognoiſſance du peché. 100.a
Sannites Ambaſſadeurs enuoyez pour corrompre par argent **Manius** **Curius** Dictateur. 470. b
Sang doit eſtre tiré pour allegger la douleur de la teſte. 141. a
Sang ſ'il a force de deſtourner les nuées comme ſe perſuadoiēt les **Chalazophylaces**. 515. b
Sapiencie que c'eſt. 92. b 100. b 101. b 178. b
Sapiencie eſt ce que les Grecs appellent ſophie. 178. b
Sapiencie ſeule eſt liberté. 107. a
Sapiencie euit le danger du changement. 156. b
Sapiencie maiſtreſſe de l'ame. 182. b
Sapiencie qu'eſt-ce qu'elle enſeigne. *ibid.*
Sapiencie n'eſt fortuite. *ibid.*
 effets de **Sapiencie**. *ibid.*
Sapiencie eſt vn bien. 337. b
 eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede. 237. a
Sapiencie eſt vn art de vie. 100. b
Satellius **Quadratus** eſcorniſſeur & bouffon. 99. b
Satrius **Secundus** vaffal de **Scianus**, obtient la conſiſcation des biens de **Cremutius** **Cordus**. 463. a
Saturnales feſtes celebrees au mois de Decembre. 90. a
Saturne & **Mars** eſtoilles, & leurs influences inuitables. 176. a
 quelle Science vtile & neceſſaire. 64. a
 Science inutile. 441. a
Scipion **Æmilian**: ſa conſtance & grandeur de courage. 450. b
Scipion **Æmilian** baillé par ſon pere **Paulus** en adoption. 458. b
Scipion **Africain**: ſa metairie, & ſes bains. 170. b
Scipion **Africain** tellement pauvre que la dot de ſes filles fut priſe du treſor du peuple. 471. b
Scipion **Africain**, ſa pieté enuers ſon frere. 450. b la genereuſe parole qu'il prononça en mourant. 96. b
 gloire des **Scipions** fatale à l'**Afrique**. *ibid.*
Scorpions machines. 491. a
Scribonia tante de **Drufus** **Libo**. 140. b
Scylla, lieu dangereux en la mer. 103. b 157. a
 ſa deſcription. 186. b

Table des Matieres.

Scyron, vent qui infecte Athenes.	521. a	volontaire.	114. b
Scythes vestus de panes de Renards & de rats.		exemple de Roys & grands seigneurs tombez en Seruitude.	114. a. b
181. b		Seuerité par continuation perd son authorité.	398. b
Scythes nourrissent leurs cheueux.	349. b	Seuerité ou assurance est le bien du sage.	432. b
Secrets, comme se doiuent communiquer à vn amy.	75. b	Sextius Philosophe.	127. b 146. b
Seian, sa meschanceté & violence enuers Crematius Cordus.	463. a	etroit en conte avec soy-mesme tous les soirs, de ce qu'il auoit dit ou fait le iour.	382. a
Seian ayant esté esleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces.		Sextus Papinius soüietté pour plaisir par Cesar.	383. a
424. a		Sextus Pompeius : sa constance & aduersitez.	450. b
haine de Seian, comme aussi son amitié d'augereuse.	141. b	Sicile. 437. b	isle separee de l'Italie par vn petit destroit de mer.
Semence cause de toutes choses.	25. a	460. a	iadis continence à la terre.
Semence diuine espandue aux corps humains.			ibid.
148. b		Siciliens adolefcens sauuerent leurs peres de l'embrassement du Montgibel, les portans sur leurs espaules.	27. b
Semence nous est donnee de toutes choses.	30. a	Similitudes.	64. a 86. a 118. b 132. b 142. a
Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au Palais pour vaquer aux affaires publiques.	444. a	145. b 151. b 172. b 161. a 232. b 353. b 361. a	
Senateurs decolez à la lumiere.	383. a	395. a 399. a 419. a 439. b 482. a 493. a 450. b	
Seneca a escrit des volumes de la Philosophie morale.	226. a	Sinnis, pirate fort cruel, soüiettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu.	401. a
Seneca en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre.	526. b	Sisyph.	97. a
sa ieunesse tomba en la principauté de Tyber.	223. b	Sobrieté: sa loüange.	46. b
sa temperance, & quel profit il fit en l'escholle d'Attalus.	223. b	peut allonger la vieillesse comme à Platon.	126. b
son equipage & suite allant aux champs.	171. b	126. b	conferue la santé.
Seneca confesse que nostre ame est vn animal, mais nie que ses actions soient animales.	229. a	quelle Societé doit estre fuy.	11. a
Seneca s'abstint de l'usage des chairs d'animaux.	223. b	fruits de la societé humaine.	33. a
integrité de Seneca.	196. b	Socrates.	26. a 96. a 142. b 216. b 218. b
Senecio Cornelius gentilhomme Romain.	212. b	361. a 366. a 380. b 420. b 426. a 434. b	
meurt d'esquinancie.	ibid.	Socrates precepteur d'Aeschines.	4. b
Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar.	389. a	Socrates disputa en la prison sans vouloir fortir.	96. a
Sepulture doit estre mespriee par vn homme sage.	185. b 425. a	Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort.	140. b
Serapion Philosophe: sa façon de parler.	108. b	surmonta le venin.	205. b
Serf comme doit estre traité par son maistre.	113. 114. a	tousiours ioyeux.	218. b
Serf comme doit estre commandé.	397. a	iufques à la mort disputa de la mort.	352. a
en quoy est different avec la personne libre.	378. b	Soiesmeut la cholere.	380. b
Serfs iettez aux Murenes pour estre deuorez.	397. a	Soleil luit aussi bien pour les meschans que pour les gens de bien.	35. b
Seriphe isle sauage.	467. b	comment l'eclipse du Soleil se cognoist.	484. a
Seruilus Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse.	122. a	Solitude à qui est vtile, & à qui nuisible?	81. 82. a
Lac de Seruilius, lieu où lon despoüilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proscript.	352. b	diuers effets de la solitude.	122. a 426. b
Seruitude Persienne.	10. b	Solitude nous persuade tous maux.	98. b
Seruitude n'est vilaine, si non celle laquelle est		Solon establit par ses loix vne egalité dans la ville d'Athenes.	180. b
		Sommeil profond est le songes.	120. b
		Sommeil necessaire pour delasser.	426. b
		Sophistes, gens pernecieux à la societé humaine.	224. b
		Sophismes inutiles à la vie humaine.	228. a

Table des Matieres.

Sotion Philosophe.	223. a 57. b 437. b
Souhait. 57. b d'Auguste Empereur.	437. b
de Cicero.	437. b
d'un Athenien condamné pour un souhait	
par Demades.	61. b
de Liuius Drusus.	438. a
de Mecenas.	213. a
Souhait mauuais puni comme crime.	61. b
<i>Voyez Vœux.</i>	
beau coup de Soulfre sous terre.	321. a
Souvenir & ſçauoir font differens.	105. a
Spe&acles & ieuX publics ſe faiſoient ſoir &	
matin à Rome.	78. b
Speuſippus philoſophe : ſon opinion touchant	
le ſouuerain bien.	168. b
Spurius Annius : ſa diſſolution & vie deſreglee,	
ſa ſanté du iour la nuit.	346. a
Statilia veſquit 99. ans.	154. b
Stilpon Philoſophe : ſa reſponſe genereuſe au	
Roy Demetrius Polyorctes.	81. b 429. b
Crates fut ſon auditeur.	82. a
Stipulation oblige l'acheteur & vendeur.	21. a
Stoiciens.	132. a 401. a 413. b
Stoiciens, combien differens des autres philoſo-	
ſophes.	428. a
Stoiciens grans & ſententieux en leurs diſ-	
cours.	104. b
Stoicienne inſtitution.	13. a <i>Voyez Paradoxe.</i>
Stoicienne eloquence & ſon langage.	84. b
Stoicienne doctrine touchant les ingrats.	36. a
Straton inquiſiteur de la nature.	528. b
Styx, fleuue veneneux en Arcadie.	505. b
Subſolanus vent.	522. a
Subtilité ennemie de verité.	178. a
Superbe viceperce.	10. b 42. b 61. a
Superſtition payenne condamnée meſme par	
Senèque.	200. a
inſtruction contre la Superſtition.	200. b
Supplice nocturne inoui.	383. a
Sylla ingrat. 46. a rougiſſoit furieuſement.	82. b
ſit couper la gorge en un coup à ſept mille	
citoyens Romains. 395. a fut le premier qui	
donna des lions detachez dans le Cirque,	
qui parauant eſtoient couplez. 164. b print	
les armes bien à propos, & les poſa bien à	
propos.	458. a
Sylla fort heureux.	ibid.
Sylla cruel.	375. a 383. a 395. a
Syracufe ville.	460. a
Syrie ſubiette aux tremblemens de terre.	185. a
rauagée par l'Empereur Auguſte.	437. b
Syrtes, gouſſie dangereuſe.	464. a
Syrtique nation ſe loge l'Eſté en lieux ſouſter-	
rains, à cauſe de la chaleur.	182. b

T

T	Ableau du tric & trac de ce monde.	375. a
T	Talthybius nonce des Dieux.	550. a
T	Talus inuenteur de la ſcie.	181. a
T	Tamulius a compoſé des Annales peu honne- ſtes: comparees par Senecue à la longue vie d'aucuns.	191. a
T	Tarentum ville plaiſante, dont l'air & le ciel eſt fort doux.	419. a
T	Tarquin Roy des Romains.	13. a
T	Taupe, pourquoy ſans yeux.	503. a
T	Taureau eſmeu par la couleur rouge.	386. b
T	Tauromenitan riuage.	157. a
T	Teleſchorus Rhodien, traité cruellement par Lyſimachus, & tenu dans vne cage comme vne beſte, apres luy auoir fait couper le nez & les oreillers.	382. b
T	Temperance, mere de la ſanté.	104. a <i>Voyez</i> Sobriété.
T	Temperance de Senecue.	223. a
T	Temple dédié par Auguſte Ceſar au vent Circius.	522. a
T	Temps irreparable.	223. b
T	Temps circonſcrit & déterminé à vn chacun pour croiſtre & pour mourir.	143. a
T	Temps coule viſtement.	116. a 459. b
T	Temps conſiſte en trois parties.	349. a
T	Tentyrites, comme ſe rendent maiſtres des crocodilles.	513. b
T	Terre, element, partie du monde.	488. a
T	Testament.	51. a 34. a. b
T	Thales philoſophe: ſon opinion touchant les vents Eteſiens.	514. a touchant les trem- blemens de terre.
T	Thalia troiſieſme des Graces.	3. b
T	Thaſſo, iſle dont lon tire le porphyre.	170. b
T	Theatre Neapolitain.	151. a
T	Themifon & ſa ſecte.	197. a
T	Theodore & Achilles auteurs de la mort de Cn. Pompee.	365. a
T	Theodore philoſophe conſtant contre les me- naces d'un tyran.	425. a
T	Theoph. ſes preceptes touchant l'amitié.	75. b
T	Theophrasſe, & ſa ſentence touchant les eaux.	502. a
T	Thera iſle miſe en lumiere par tremblement de terre.	531. a
T	Thermopyles deſtroit fort renommé.	59. b
T	Tombeau des Lacedemoniens.	163. b
T	Theutons perdus & deſfaits ſur les Alpes par Marius.	360. b
T	Thia, iſle nouvellement apparue du temps de Senecue.	531. a

Table des Matieres.

Thoresca isle naissante par tremblement de terre.	ibid.	pouvoir des Tyrans court & brief.	395.a
Thrace region.	42.b	vray portrai& des Tyrans.	395.b
Thucydide.	532.a	le grand danger qu'ils courent.	395.a
Tullius Cimber adonné au vin, & eut reant-moins bien taire la coniuration faite sur la mort de Cesar.	165.a 386.a	maxime des Tyrans.	ibid.
Timagene ennemi de l'heur de Rome.	185.b	Tyr ville ruinee par tremblement de terre.	525.a
estant disgracié bruste les liures qu'il auoit composé des gestes de Cesar.	384.b	Tyriens habitent l'Afrique.	468.a
Titus Arius surprend son fils en parricide, & quelle punition il en fit.	396.a	V	
Titus Manlius, sa pieté grande enuers son pere qui l'auoit banni de sa maison.	27.b	V Agellius poëte : quelques sens vers alleguez.	526.a
Tioli, lieu fort agreable pour la douceur de l'air.	31.b	de la Vague & sa definition.	518.b
Tonnerre.	492.b	Valerius Asiaticus Consul.	492.b
Tonnerre, ses especes & merueilleux effets. ibid.	ibid.	Valerius Corvinus Messala.	441.a
pourquoy les nuces heurtent les montagnes sans Tonnerre.	ibid.	Valerians, & leur famille.	441.b
comment l'air est propre à former les Tonnerres.	493.a	Valgius & son opinion refutée touchant le Montgibel, qu'il appelle vnique	117.b
Tonnerre, sa definition, & comment il se fait.	497.b	Vanité du monde depeinte au vis.	85.b
deux sortes de Tonnerre.	492.b	476.b	
Tranquilité, qu'est-ce.	418.a	Vanité des richesses accompagnée de conuol-tise & dissolution.	234.a
que faut faire pour l'auoir.	ibid. & 122.a	Vanité des philosophes.	191.b
Trafic d'eau & de glace.	517.b	Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires.	113.a
Trafymene, lac.	365.b	Varron le plus sçauant des Romains.	469.a
Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu, mais des causes naturelles.	526.a	Varus cheualier Romain grand gausseur, & qui donnoit des picquans brocards.	346.a
des Tremblemens de terre par secousse.	531.b	Vatinius meschant garnement.	193.a 428.a
Tremblement est causé par le vent, & comment.	ibid.	plaisant gausseur. 434.a comment il eutoit les brocards de ses ennemis.	ibid.
villes abismées par Tréblement de terre.	532.a	Vedius Pollio engraissoit les lamproyes du sang humain.	389.a 397.a
opinions diuerfes des Philosophes touchant la cause des Tremblemens.	527.a 530. 531. 532.a.	Velleius.	511.a
Tremblement de terre, d'où vient.	526.b	Venin a serui quelquefois de remede.	12.b
combien de sortes de Tremblement de terre.	531.b	celuy qui le donne fait mal, encor qu'il ne nuise.	430.b
Tristesse compagne de la cholere.	365.b	Vente, qu'est-ce.	44.b
Tubero pauvre, & se contente de peu.	202.b 205.b 342.b	contract de Vente est du droit des gens.	5.a
Tullius Marcellinus se laissa mourir de faim.	153.b	Ventes que font les Magistrats de la Iustice.	5.a
Tusculo metairie recommandee pour la douceur de l'air.	31.b	Vent qu'est-ce.	518.a
Tybere Cesar, & sa sentence notable.	9.a	different de l'air.	519.a
Tybere fils de Liuia. 200. a porta la mort de son fils fort constamment.	455.b 459.a	Vents, quand, & d'où ils prouiennent.	ibid.
Tyberius Gracchus.	459.b	combien de sortes de Vents.	521.b
Tygris fleuve, & son cours sousterrain.	217.	des Vents qui sortent des cauernes & lieux concaues.	521.a
Tyran n'est Roy. 395.a en quoy different l'un de l'autre.	ibid.	Vents de douze especes selon Varron.	521.b
		autant de Vents que l'air a de parties.	522.a
		Vents, à quelle fin creez de Dieu, & disposez en diuers endroits de l'vniuers.	522.b
		Vents creéz à bonne fin sont conuertis à mauuais vsage par les hommes.	523.b
		Vents s'engendrent d'une nuée rompue & creuee.	520.b

Table des Matieres.

Vents Etefiens, à quelle heure se leuent.	120. a	188. a	essene l'homme par dessus tout ce qui est du monde.	172. b
pourquoy ne soufflent qu'en esté.	ibid.		difficile à trouver, & a besoin de guide.	110. a
Vents dits Ecnesies, comment se font.	ibid.		maistresse de l'ame.	ibid.
Vent de tourbillon comment s'engendre.	119. b		moyen de l'honorer.	133. a
Vent ne vient pas tousiours du costé du Soleil.	120. a		la Vertu qu'une extrême necessité fait naistre dans nous est tres-apre & violente.	395. b
Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement.	119. b		Vertu ne s'acquiert qu'avec travail.	151. a
Vents de quelle façon se font.	119. a		Vertus sont à desirer d'elles mesmes, non pour aucun espoir de profit.	35. a
prognostique de Vent selon Democrite.	118. b		Vertus sont pareilles.	133. b
différence entre vent & esprit.	119. a		Vertueux ne meurt iamais trop tost.	157. a
Ventre n'a point d'oreilles.	443. b		se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux.	181. b
Venus à pour compagnes les Graces.	3. a		bonne resolution du Vertueux contre la mort.	190. a
Verité, qu'est-ce?	45. b		différence entre la vie heureuse des dieux, & celle des hommes Vertueux.	189. a
exploration de la Verité difficile.	38. a		qualitez de l'ame Vertueuse.	233. b
Verité se tient couverte & cachee dans des profonds abysses.	64. a		resolution d'un homme Vertueux.	230. b
Verité se monstre à tous.	105. a		Vestales Vierges departent leur vie en diuers seruices.	413. b
Verité de quelque costé qu'on la tourne est tousiours vne.	158. b		Vice.	77. b 122. b 369. a 417. a 421. b 442. b
son parler simple.	117. a		Vice a son desenseur.	235. b
Verité condamne souuent vn criminel.	361. a		Vices abondent és lieux publics.	366. a
Verre, vaisseau.	116. a		Vices ne sont en vn seul lieu.	5. a
Vertu.	18. b 174. a 182. b 186. a 229. a 407. a 408. a 420. b 510. a		tous Vices sont en tous, mais non pas tous remarquez en vn seul homme.	35. a b
Vertu: ses principaux offices & effects.	182. b		Vices tousiours mauuais desplaisent.	43. b
diuisee en deux parties.	194. b		Vices viennent sous apparence de vertu.	117. a
seule donne vn plaisir perpetuel & certain.	99. b		Vices comment se discernent d'avec la vertu?	64. b
consiste au milieu.	11. b		Vices auient par l'attouchement.	421. b
à tous ouverte.	22. a 33. b		dompter les Vices est grande victoire.	500. a
en soy parfaite.	15. b		personne ne confesse ses Vices.	120. a
porte son prix en soy mesme.	161. a		Vices & playes de l'ame se doiuent manier auis doucement que les playes du corps.	73. a
ne cherche le gain.	28. b		Vices sont rompus & dissipez par le travail.	123. a
possedee à la volupté par les Epicuriens, mais à tort.	28. b		Vices cachez sont les plus dargereux.	ibid.
agreable mesme aux meschans.	33. a		Vice a regné en tous les siecles.	203. a
se fait voir à tous.	33. b		Vices approchez de la vertu luy donnent lustre.	341. b
d'integrité assuree & ioyeuse parmy mesmes les fausses opinions & propos qu'on a d'elle.	34. b		les Vices abregent nostre vie.	436. b
ne s'esteint iamais en l'homme, ains y laisse quelque impression.	70. a		Vices se laissent vaincre à la vertu.	41. b
souuent esprouuee s'acquiert beaucoup de force.	84. a		Vices flattrissent les forces de l'esprit.	228. b
belle de soy mesme n'accroist ni ne decroist pour la beauté ou laideur du corps.	133. 134. a		Vice commun aux ieunes gens d'isolus.	345. b
effect de la Vertu monstre par vne belle comparaison.	135. a		Vie briefue.	47. b 104. a 113. a 116. a 209. b 436. a 439. b
Vertu exerce sa puissance sur des choses perdurables.	ibid.		Vie heureuse qu'est-ce, & le moyen d'y paruenir	186. a elle n'est imparfaite si elle est honnesté.
aime plus ceux qui sont affligez.	ibid.			153. b 155. a 168. b
suffisante pour rendre la vie heureuse.	186. a			

Table des Matieres.

Vie ne se fait heureuse par la longueur. 47.b
Vie n'est que crainte. 102.b qu'un supplicé.
448.b qu'un chemin à la mort. 449.a
Vie pleine de diuers accidens. 459.a
trois sortes de Vie. 415.a
Vieillards oisifs ne font que trainer leur vie.
190.a
Vieillesse maladie incurable. 224.a
elle a ses plaisirs & douceurs. 83.b
la faut conseruer. 217.a
Vin allume le courroux. 370.b
Vin congelé par la foudre, rend fol celui qui le
boit. 497.a
Vin defendu aux enfans de Platon. 370.b
Viuant selon nature n'est iamais pauvre. 88.b
Viure est-il bon? 26.a
Viure selon nature difficile. 110.b
bien Viure se peut trouuer en tout lieu. 100.a
Viure en necessité mal. 84.a
Vlysses n'a pas esté si assuré & certain patron
de sagesse que Caton. 428.a
Vniuers se diuise en trois. 487.b
Volefus Proconsul d'Asie, & son acte cruel.
365.b
Vœux, quels se doiuent faire? 58.b 137.b
Voyez Souhairs.
Vœux superflus & iniurieux. 58.a
Vœux publics au commencement du regne de
Neron. 392.a
Vœux publics sont seurs. ibid.
Vœux, les vns occultes, les autres manifestes.
137.b
Voix, qu'est-ce? 489.a
Voix vaine profite plus que la lecture des liures.
78.a 105.a
Volonté qui se change facilement tesmoigne
un esprit inconstant. 88.a.b
Volupté. 64.b 83.b 217.b 235.a 348.a
nulle Volupté certaine. 18.b
Volupté briefue & fragile. 64.b
Voluptez, ou passées ou futures, sont nuisibles.
99.b
Volupté du sage & du fol contraire. 407.a
Volupté de deux sortes. 64.b 156.b
Volupté ordinairement conioincte avec mes-
chanceté. 406.b
loüange de Volupté tres-dangereuse, & pour-
quoy. 407.a
Voluptez naturelles comment sont differentes
des vicieuses. 407.b

Volupté se peut vñir avec la vertu, & commet,
ibid.
Vray & vray-semblable sont differens, & com-
ment. 339.a
Vturiens de bien-faits. 71.b
Vtile de nature rendu nuisible par l'abus des
hommes. 523.b
rien de Vuide au monde. 903.b
Vulcan à qui Iupiter rompit la cuisse. 548.b
Vulkurnus vent. 522.a

X

X Anthippe femme de Socrates luy versa
vn pot à pisser sur la teste. 434.b
Xenocrates, son opinion touchant le souverain
bien. 168.b
Xenophantus chantant, esmeut Alexandre en
telle sorte qu'il mit la main aux armes. 163.a
Xerxes denonça la guerre à la Grece. 59.a vile
conseil que Demaratus Lacedemonien luy
donna. 59.b son acte cruel & inhumain en-
uers Pythius. 382.b
Xerxes, pourquoy pleura. 443.a

Y

Y Voire, ou croist. 173.b
Yuresse plaisante. 345.b
Yurongnerie. 5.a 164.a
Yurongnerie ordinairement accompagnée de
cruauté. 166.a
Yurongnerie folie volontaire. 165.b
Yurongnerie reprochée à Caton. 427.a
Yurongne peut bien aucunes fois celer vn secret.
165.a
difference entre Yurongne & yure. 164.b
exemple d'Yurongnes discrets & auisez. 165.a

Z

Z Alcucus, & ses loix, sont infiniment
loüices. 180.b
Zeno fait bien à vn indigne, pour l'auoir pro-
mis. 31.b
natif de la ville d'Elea.
perd tous ses biens par vn naufrage. 425.a
Zeno auteur de la secte Stoïcienne. 471.b
Zephyre vent. 521.a
Zodiaque, & ses planettes. 538.a

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.